Hommage respectueux de l'a
Rémi Tremb

UN

# REVENANT

EPISODE DE LA GUERRE DE SÉCESSION

AUX ETATS-UNIS

PAR

RÉMI TREMBLAY

MONTRÉAL
TYPOGRAPHIE DE LA PATRIE

1884

Enrégistré conformément à l'acte du Parlement du Canada en l'année mil huit cent quatre-vingt-quatre, par Rémi Tremblay, au bureau du Ministre de l'Agriculture, à Ottawa.

PS
94 89
R4R49
1884

# UN REVENANT

## EPISODE DE LA GUERRE DE SÉCESSION

### I—Un acte de désespoir.

C'était par une nuit froide et pluvieuse de mai, en l'an de grâce 1864. Une forte averse avait lavé les dalles des trottoirs et delayé la boue des rues. L'eau ruisselait en longeant l'espace réservé aux piétons et s'engouffrait avec un bruit sinistre dans les bouches d'égout. Ce soir là, la municipalité de Montréal n'avait pu compter sur la bonne volonté de la lune pour éclairer la ville et il avait fallu se résoudre à allumer les reverbères au grand regret des échevins, toujours soucieux des intérêts de leurs commettants. Il était environ une heure et demie du matin. Une pluie fine, espèce de compromis entre un brouillard écossais et une ondée bien conditionnée, faisait grelotter les rares passants qui s'étaient attardés plutôt par caprice que par nécessité. Deux voitures stationnaient en face d'une maison somptueuse dont une des salles était brillamment illuminée. Cette maison, située dans la rue Saint Denis, servait de

résidence à plusieurs familles de haut ton, ce qui n'empêchait pas la salle en question d'être le rendez-vous des joueurs de la haute gomme. Dans le faubourg Québec, on eut appelé cela un tripot, une maison de jeu et peut-être quelque chose de pis, mais dans le quartier aristocratique cela devait nécessairement porter un nom plus respectable, aussi, ceux qui en étaient les hôtes assidus avaient-ils eu le soin de décorer cette salle du nom de cercle Saint Fortunat, au grand scandale du Saint en question qui, s'il eut été consulté, n'eut jamais voulu consentir à devenir le patron d'un cercle aussi vicieux. En effet, bien que la plupart des habitués de ce cercle fussent des hommes à qui l'on ne pouvait reprocher rien de plus répréhensible que leur malheureuse passion pour le jeu, il comptait aussi dans son sein, comme toutes les associations de ce genre, d'habiles escrocs, d'autant plus dangereux qu'ils avaient réussi à se faire une réputation de droiture aussi bien établie que peu méritée. On y jouait gros jeu et, tandis que les plus rusés trouvaient moyen de se faire des rentes aux dépens des autres, l'existence de cette association avait déjà ruiné plusieurs fortunes, compromis plusieurs maisons de commerce et préparé la chute prochaine d'un grand nombre d'autres.

Tout à coup la porte de cette maison s'ouvrit. Un jeune homme aux traits bouleversés sortit vivement et descendit la rue Saint Denis. Sa marche, d'abord, vive, se ralentit peu à peu. Arrivé à la rue Craig il revint sur ses pas jusqu'auprès de la maison qu'il venait de quitter et, après avoir hésité quelques instants, redescendit la rue St Denis.

Au coin de la rue Dorchester un homme de police se tenait immobile sous un reverbère. Il avait remarqué les allées et venues du jeune homme et se demandait quel plaisir ce dernier pouvait trouver à battre le trottoir par un temps pareil. L'inconnu, prévoyant que le gardien de la paix lui demanderait raison de son vagabondage nocturne, résolut d'aller au devant d'une explication. Il aborda l'homme de police et lui demanda le chemin de la rue des Commissaires, puis il s'éloigna dans la direction indiquée.

En examinant ses traits à la lueur tremblotante du reverbère suivant, on eut pu deviner qu'il venait de prendre une résolution aussi énergique que subite. Il accéléra sa marche ; des mots entrecoupés de sanglots s'échappaient de sa poitrine lorsqu'il descendit entre l'église et le marché Bonsecours. Sans se soucier de la boue, il traversa l'espace qui sépare les quais du mur de revêtement, courut à l'extrémité de l'une des jetées, où il s'arrêta et parut hésiter un instant, puis prenant une résolution suprême il fit un signe de croix.

—Adieu Louise ! s'écria-t-il.

Et il se précipita dans les flots.

Au bruit du corps tombant dans l'eau un autre cri avait répondu.

—Hé ! les jeunes, venez m'aider, il y a un homme qui se noie, avait crié une voix sonore et un homme de taille athlétique avait plongé dans le fleuve.

Une chaloupe montée par deux rameurs et munie d'un fanal était bientôt sur la scène et le brave canotier, après avoir plongé et replongé deux ou trois fois sans

succès, reparut enfin nageant vigoureusement et soutenant à la surface un corps inanimé, qu'on s'empressa de hisser dans la chaloupe.

Le sauveteur regagna la berge à la nage.

## II—Léon Duroc

Quel était donc ce jeune homme que le brave batelier venait d'arracher à la mort? Comment lui, croyant, (le signe de croix qu'il avait fait en se jetant à l'eau attestait sa foi), en était-il arrivé à chercher dans le suicide un refuge contre les rigueurs du sort? Pourquoi, à l'âge où tout sourit, où l'avenir semble se présenter chargé de ces promesses brillantes auxquelles la jeune génération persiste à croire en dépit de l'expérience de ceux qui ont vécu, venait-il ensevelir avec sa vie, dans les flots du Saint Laurent, tous les rêves dorés qu'il avait dû faire, toutes les espérances de son cœur d'adolescent? C'est que depuis trois jours, il avait vu s'écrouler, comme un château de cartes, tout l'échafaudage du bonheur qu'il avait rêvé. C'est que le doux songe auquel il s'était livré venait de disparaître pour faire place à la poignante réalité. C'est que de tous les beaux projets qu'il avait faits, il ne lui restait plus que la perspective de vivre flétri et déshonoré.

Orphelin à l'âge de douze ans, Léon Duroc avait dû prendre, en compagnie d'un oncle qui l'avait recueilli, la route des manufactures américaines. Pendant trois ans il avait vécu avec ses jeunes cousins et ses cousines, partageant leurs repas et leurs travaux. Sa mère lui avait procuré une bonne instruction élémentaire à l'école du village; à douze ans il savait l'orthographe et la

syntaxe ce qui, bien à son insu, constituait en sa faveur une inconstestable supériorité sur un grand nombre d'avocats, d'écrivains, et d'hommes d'état de son pays. Il avait lu le *Miroir des Ames*, *Geneviève de Brabant*, *Les quatre fins de l'homme*, *Le Pensez-y-Bien*, et *l'Instruction de la Jeunesse*. Tout cela, à part ses livres de classe bien entendu. Il savait par cœur, une bonne partie du *Cantique de Marseille*, de la *Lyre-Sainte* et du *Cantique des Missions*. Il avait repassé quelques recueils de chansons et savait par ouï-dire qu'il existait des journaux.

Malgré son érudition, ou peut-être à cause de son érudition, Léon ne prenait que peu de goût aux travaux de la fabrique. Grâce à son caractère sérieux, il eut bientôt appris à lire et à écrire l'anglais correctement et lorsque son oncle le ramena au pays, trois ans après, il parlait cette langue avec beaucoup de facilité. Joli garçon, à la figure ouverte, intelligente, et à l'air distingué, il n'eût pas de peine à se placer comme commis chez un riche marchand de Pingreville, ancien village qui, ne se contentant pas du nom de ville, avait demandé et obtenu le nom de *Cité*. Population de 6000 âmes, deux journaux et un grand nombre d'auberges.

Duroc fut bientôt au fait de sa nouvelle besogne. Attentif à servir les pratiques, honnête et dévoué, il sut mériter la confiance de son patron, M. Latour, qui le nourrissait, le logeait et lui donnait en outre un modique salaire.

M. Latour était un homme rangé, économe, de mœurs rigides, consacrant aux jouissances du foyer les rares

instants que lui laissait le soin de ses affaires. Esclave absolu des volontés de Mme Latour, une charmante femme, mais qui avait une tête à elle avec la manière de s'en servir, le digne marchand n'aurait voulu pour rien au monde se permettre d'avoir une opinion contraire à celle de sa meilleure moitié. C'était un marchand à l'aise. Elle avait voulu qu'il devînt riche : Il était devenu riche en deux ans, grâces à quelques spéculations heureuses. Elle lui aurait commandé d'avoir de l'esprit qu'à la grande surprise de ceux qui le connaissaient, il eût été de force à lui obéir. C'était sa seconde femme, et il en était coiffé, disait-on. Un peu trop, ajoutaient les mauvaises langues.

Madame Latour était une jolie brune, encore jeune, romanesque par affectation, coquette par vanité et ambitieuse par conviction. Elle n'était pas méchante. Elle était tout simplement étourdie. Les épreuves et le travail en eussent peut-être fait une femme de cœur. L'aisance et la lecture des romans en avaient fait une poupée surmontée d'une tête de linotte. Son sentimentalisme de commande s'accomodait assez mal du tempérament un peu pratique d'un mari qui avait le tort de l'adorer à la bonne franquette. Dans le terre à terre habituel de ses occupations mercantiles, M. Latour ne songeait pas le moins du monde à monter à cheval sur un nuage pour y suivre l'imagination de sa femme, voyageant à la recherche d'un idéal impossible. Tandis que madame étudiait ses sourires, inventait des œillades provocatrices, et se livrait constamment à la chasse aux compliments auprès des godelureaux de sa connaissance, le chef de la maison

trouvait moyen de la faire vivre en grande dame, tout en arrondissant la dot qu'il destinait à sa fille Louise, issue de son premier mariage.

A l'époque où Léon Duroc, à peine âgé de quinze ans, était entré au service de M. Latour, la petite Louise avait treize ans et terminait ses études au couvent de l'endroit. C'était une belle enfant, que la perte de sa mère avait rendue beaucoup plus sérieuse qu'on ne l'est ordinairement à son âge. Elle avait beaucoup de talents et excellait dans tous les arts et les sciences enseignés dans l'institution où elle passait dix mois de l'année, ne faisant à la maison paternelle que de rares et courtes apparitions en dehors des vacances. Depuis la mort de sa mère qu'elle avait beaucoup aimée, elle avait reporté sur son père tous les trésors d'affection de sa nature aimante.

Inutile d'ajouter que M. Latour le lui rendait bien. Elle lui rappelait trait pour trait la compagne avec laquelle il avait goûté un bonheur qu'il n'osait comparer à celui que lui procurait actuellement Mme Latour No 2. Il aimait à se rappeler ces dix années de gêne, de lutte contre la pauvreté, lutte dont il était sorti victorieux, grâce au concours actif, énergique et dévoué de sa vaillante compagne.

Au moment où cette dernière aurait pu commencer à jouir de cette aisance conquise au prix de tant de sacrifices et de tant de travaux, la mort était venue l'enlever à l'affection de son époux et de sa jeune enfant. Et maintenant, une autre se prélassait sur ces beaux meubles dont chaque partie représentait le fruit des privations de cette

femme dévouée, une autre qui n'avait jamais rien fait pour mériter de se reposer. Ainsi va le monde. *Sic vos, non vobis, etc.*

La première femme de M. Latour l'avait connu jeune et l'avait aimé. Elle s'était dévouée à lui, lui avait aidé à franchir les premières étapes, toujours les plus fatigantes de cette route difficile qui conduit à la fortune. La seconde l'avait épousé parcequ'elle le trouvait aussi riche que chauve. L'élan était donné, le premier pas était fait. La richesse et la calvitie avaient augmenté rapidement depuis deux ou trois ans si bien que le gousset de M. Latour était devenu aussi garni que son front l'était peu. Mme Latour No 2 le trouvait ridicule et le considérait plutôt comme son banquier que comme son seigneur et maître.

Quant à lui il l'aimait de cet amour aveugle et irraisonné dont les veufs remariés ont coutume d'entourer leur seconde femme lorsqu'elle est de beaucoup la plus jeune des deux conjoints. Certes, il avait aimé la mère de Louise, mais elle n'avait jamais été de sa part l'objet d'autant d'égards et de petits soins qu'il en prodiguait à sa nouvelle compagne. Voulait-il, à force d'amabilités, faire oublier à cette dernière la disparité d'âge qu'il y avait entre eux ? Peut être ; mais en attendant, madame Latour, bien qu'elle ne songeât pas le moins du monde à jeter son bonnet par dessus les moulins, était cependant plus soucieuse de plaire aux jeunes élégants qu'à celui qui lui avait donné son nom.

## III—Pauvre mais amoureux.

Il y avait près de trois ans que Léon Duroc était au service de M. Latour. Louise avait terminé ses études et était revenue à la maison. C'était une blonde aux yeux noirs, type de beauté aussi rare que charmant. Léon était devenu un gaillard de belle taille, à la chevelure noire et bouclée, à la lèvre supérieure ornée d'un léger duvet brun. Vivant sous le même toit, il était assez naturel qu'il s'établit entre ces deux jeunes gens au cœur vierge une intimité qui bientôt, à leur insu probablement, devait faire place à un sentiment plus tendre et plus profond.

Madame Latour se montrait pour Léon, d'une amabilité excessive, que ce dernier ne se donnait même pas la peine de remarquer. La patronne avait beau lui prodiguer ses sourires les plus suaves, ses œillades les plus savantes, lui, n'avait d'yeux que pour Louise, et ne se trouvait heureux que lorsqu'il avait le plaisir de la voir et de lui parler.

Madame Latour avait passé à Léon des romans dont quelques-uns, étaient passablement scabreux. Il les avait lus à temps perdu, sans y attacher beaucoup d'importance. Il s'étonnait que Mme Latour put éprouver de la sympathie pour les héroïnes cascadeuses, et les héros débauchés de ses livres favoris, mais cela ne lui inspirait pas du tout l'idée de se jeter aux pieds de la romanes-

que épouse de son patron. Il eut commis pareille sottise que cette coquette de Mme Latour lui aurait fait un cours de morale au lieu de l'encourager, tout en se réjouissant *in petto* de son succès. L'indifférence avec laquelle il recevait ses avances la froissait. Elle avait voulu essayer sur lui le charme de sa puissance séductrice. L'essai n'avait pas réussi et elle en éprouvait un dépit qu'elle parvenait cependant à dissimuler.

Elle s'était d'abord dit que Léon était un grand niais que rien ne saurait apprivoiser, puis elle avait cru remarquer que Louise et Léon échangeaient parfois à la dérobée des regards plus éloquents qu'ils n'auraient dû l'être à son avis. Dans sa rage sourde de femme dédaignée, elle résolut de les épier afin de découvrir si ses soupçons étaient fondés, bien décidée à mettre obstacle s'il y avait lieu, aux rêves de bonheur dont les deux jeunes gens commençaient, croyait-elle, à se bercer.

De ce moment elle prit un malin plaisir à faire tout en son pouvoir pour les brouiller et se mit à la recherche d'un amoureux pour Louise. Elle donna des soirées et bientôt plusieurs soupirants se disputèrent l'honneur de faire la cour à l'aimable jeune fille. Celle ci n'encourageait personne, mais les assiduités de ces messieurs eurent pour effet de rappeler Léon au sentiment de la réalité.

Jusque là, il s'était dit que le sentiment passionné qu'il éprouvait pour Louise n'était qu'une amitié sincère. Et voilà qu'il se surprenait à regretter de la voir admirée et recherchée. Pour la première fois il s'aperçut que l'idée de la voir appartenir à un autre le rendrait le plus malheureux des hommes, et il en conclut avec raison

qu'il était éperdument amoureux. Devait-il répéter à Louise l'aveu qu'il venait de se faire à lui-même ? D'abord Louise l'aimait-elle ? Oui, probablement comme une sœur aime son frère, mais eût-elle éprouvé à son endroit un sentiment plus tendre, ce qu'il n'osait espérer eût-il eu la certitude qu'elle l'aimait, il eut dévoré s, peine en silence, plutôt que de lui laisser supposer qu'il en voulait à sa fortune.

Qu'était-il après tout ? Un simple commis gagnant un salaire très modique. Il avait dix huit ans. Il lui faudrait bien dix ans au moins pour s'établir. Louise avait seize ans. Eut-elle été pauvre qu'il aurait peut-être hésité à lui demander de l'épouser immédiatement et de partager sa vie de privations. Dans tous les cas il ne lui aurait jamais proposé de remettre à dix ans l'époque de son mariage pour attendre qu'il fut prêt. Il l'aimait pour elle-même autant que pour lui, et pour rien au monde il n'eut voulu être cause qu'elle s'imposât la moindre sacrifice. Il la voyait belle, riche, jeune, adulée, pouvant prétendre immédiatement aux partis les plus avantageux et il se reprochait presque comme un crime le dépit qu'il éprouvait en la voyant recherchée par tout ce que Pingreville avait de plus riche et de plus distingué.

Et maintenant qu'il voyait tous ces obstacles se dresser entre lui et la seule route capable de le conduire au bonheur, il s'apercevait, trop tard, hélas ! qu'il aimait Louise avec toute l'ardeur d'un prenier amour. Nouvel Ixion attaché à la roue fatale du destin, il était condamné à être perpétuellement entraîné sans pouvoir jamais

espérer atteindre ce bonheur qui venait de lui apparaître comme à travers un mirage.

Il se disait : j'oublierai. Il croyait entendre une voix lui répondre : non, tu n'oublieras pas. Traîne ton boulet, forçat de l'amour ; cela t'apprendra à laisser ton cœur emporter ta tête. Ou tu épouseras Louise, ou tu passeras ta vie à la regretter.

L'épouser ! Etait-ce bien facile ? Etait-ce même possible ? Oh les longues nuits d'insomnie qu'il passa à retourner dans la plaie la lame acérée qui l'avait frappé au cœur !

Encore si j'avais l'espoir qu'elle m'aimât, se disait il. Si elle était pauvre ou si j'étais riche, je lui aurais bientôt demandé sa main. L'obscurité de ma condition me fait un devoir de garder le silence. Et il se mit à affecter avec elle un air froid et réservé.

Louise, de son côté, ne sachant à quoi attribuer cette froideur, se sentait froisée. Madame Latour profitait de ce malentendu pour tâcher de perdre Léon dans l'estime de Louise. Elle y mit trop de zèle et, sans le vouloir, précipita un dénouement tout à fait différent de celui qu'elle attendait.

## IV—Une déclaration suivie d'une explication.

Ce fut Louise qui provoqua une explication. Malgré ses efforts pour cacher son trouble, Léon n'avait pu réussir à dissimuler complètement sa pensée. Avec cette perspicacité instinctive de la femme qui aime et qui se sent aimée, Louise avait deviné que Léon se faisait violence pour retenir un aveu toujours prêt à lui échapper. Un jour qu'elle était seule avec lui, elle lui dit à brûle pourpoint :

— Savez-vous Léon qu'il est sérieusement question de me marier ?

—Déjà ? avait répondu Léon en devenant affreusement pâle.

—Déjà ! mais vous oubliez toujours que je ne suis plus une petite pensionnaire de couvent. J'ai seize ans révolus et il est bien juste que je songe à faire une fin.

Louise s'était efforcée de prendre un ton enjoué, mais elle était beaucoup plus émue qu'elle n'aurait voulu le paraître. L'émotion de Léon ne lui avait pas échappée.

—Vous ne me félicitez pas ? ajouta-t-elle après une pause.

—Pardon, balbutia Léon, je vous félicite de tout cœur. J'espère que vous serez heureuse. Quant au futur que je n'ai pas l'honneur de connaître intimement mais que je crois avoir vu ici, il n'a pas besoin de mes souhaits de

bonheur pour avoir la certitude d'être heureux avec vous. C'est sans doute M. Lavergne ?

—Oui, il paraît que c'est lui qu'on veut me faire épouser.

—Il fera un mari charmant, il est riche, beau et élégant, vous devez l'aimer beaucoup.

—Vous êtes bien curieux ! Je ne vous ai pas encore dit si je consens à l'épouser. Moi je ne me marierai que si vous assistez à mon mariage.

—Merci ! Il m'arrive parfois de jouer des rôles tout à fait secondaires, mais si cela dépendait de moi vous ne me verriez jamais jouer autre chose que des premiers rôles.

—Voyez-vous l'ambitieux ! Et quel rôle faudrait-il donc vous donner ?

—Celui d'époux, je n'en accepte pas d'autres.

—Vous viendrez à mes noces, vous dis-je. On vous donnera le premier rôle puisque vous y tenez.

—Ah ! mademoiselle, pardonnez-moi. C'est ma faute, je suis allé trop loin. J'ai voulu paraître gai, et je vous ai dit sur un ton badin une vérité très sérieuse. Maintenant, vous continuez sur le même ton et je suis tenté de prendre au sérieux ce que vous venez de me dire. Je vous en prie, n'allons pas plus loin. Ne faites pas naître dans le cœur d'un pauvre malheureux des espérances qu'il serait trop cruel de frustrer. Louise ! je m'étais promis à moi-même d'emporter mon secret dans la tombe; et voilà que je l'ai trahi sans le vouloir. Je vous aime et n'aimerai jamais personne autre que vous. Je me suis abusé pendant longtemps sur la nature du sentiment que

vous m'inspirez. Ce n'est que dimanche dernier que je me suis rendu compte de l'impossibilité qu'il y a pour moi d'effacer votre image de mon cœur. La profonde douleur que j'ai ressenti en apprenant qu'il était question de votre mariage m'a ouvert les yeux. Je sens que je ne m'accoutumerai jamais à l'idée de vous voir appartenir à un autre et cependant, je comprends si bien l'inégalité de nos conditions que je n'oserai jamais vous demander votre main. Vous êtes d'âge à vous marier ; moi, il me faut attendre au moins une dizaine d'années avant que de songer au mariage. Vous êtes riche et je ne veux pour rien au monde vous fournir l'occasion de croire que je désir avoir votre dot. Si j'avais le bonheur d'être aimé de vous, bonheur que je n'ose espérer, je ne vous demanderais pas de refuser un excellent parti pour attendre qu'il plaise à la fortune d'égaliser nos conditions. Mariez-vous si vous le désirez, je ne m'en plaindrai pas. Mes souhaits de bonheur vous suivront partout. Dans ce cas, moi, je ne me marierai jamais.

Je vous ai déjà dit quel culte fervent j'ai voué au souvenir de ma mère. Vous savez que je n'ai jamais connu mon pauvre père. Vous connaissez vous-même ce que c'est que la religion du souvenir. Je sais avec quelle pieuse tendresse vous vous rappelez votre mère défunte. Vous comprendrez alors quelle jouissance amère le trouverai à me rappeler votre adorable figure. De votre côté si vous avez jamais ressenti pour moi un sentiment de tendresse affectueuse, veuillez me le dire : cela enrichira la collection des précieux souvenirs qui devront être mon seul partage ici bas. Mais je suis un

égoïste, je vous parle de moi quand je devrais m'occuper de vous. A quand votre mariage?

—Quand cela vous plaira.

—Vous plaisantez toujours.

—Nullement. Vous me dites que vous m'aimez. Je vous offre le premier rôle à mes noces, et je vous laisse le choix du jour. Il me semble que c'est aller aussi loin que peut le permettre la réserve à laquelle sont tenues les personnes de mon sexe.

—Louise! Se peut-il que vous soyez sérieuse? Suis-je éveillé? Mais non! c'est trop de bonheur! Est-il bien vrai que vous m'aimiez, que vous me préfériez à M. Lavergne?

—D'abord, je n'aime pas M. Lavergne. Quant à vous, grand enfant, faut-il vous dire à deux genoux qu'on vous aime! Vous devriez l'avoir déjà deviné.

—Mon Dieu, qu'ai-je fait pour mériter un pareil bonheur! Louise! Je n'ai presque pas dormi depuis huit jours, J'étais à la veille de devenir fou, Je m'étais si bien accoutumé à regretter le bonheur perdu que c'était devenu une idée fixe chez moi. Hier, pendant la nuit, je me suis levé et j'ai fait un sonnet que je n'avais pas l'intention de montrer à qui que ce soit. Le voici. Ne faites pas attention à la facture du vers. Mais vous y trouverez l'expression des sentiments dont je vous entretenais il y a un instant. La certitude que j'ai maintenant d'être aimé me rend le plus heureux des hommes. Vous me dites de fixer le jour de notre mariage. Ce sera le jour ou je pourrai vous faire vivre dans l'aisance. Quant à votre dot, vous la garderez jusqu'à ce que je puisse y joindre

une somme égale, fruit de mon travail et de mes économies. Mais voici le sonnet en question.

Alors Louise prit le papier qu'il lui présentait et lut à haute voix le sonnet suivant :

Ce que je ne dirai jamais, pas même à toi,
Louise, je l'inscris sur cette page blanche,
Depuis longtemps, déjà, tu me remplis d'émoi
Mais j'appelais ce trouble, amitié douce et franche.

Hélas c'était l'amour qui m'imposait sa loi.
Malheureux, je rêvais ! Je m'éveillai dimanche.
Quand cet amour fatal, qui me remplit d'effroi,
Vint fondre sur mon cœur ainsi qu'une avalanche.

Ta richesse entre nous élève une barrière ;
Je suis pauvre et commence une triste carrière.
Tu vis gaiment. Pourquoi viendrai-je t'attrister ?

Je veux entretenir cette flamme insensée.
Et, gardant mon secret au fond de ma pensée,
T'adorer sans espoir et sans te consulter.

—Ainsi vous êtes poète, mon cher Léon, raison de plus pour vous aimer !

—Je suis amoureux, et quel est l'amoureux qui n'a pas un peu maltraité la langue sous prétexte de faire des vers. Je suis beaucoup plus amoureux que poète. J'ai pu l'oublier il y a un instant. L'excès du bonheur m'avait grisé. Maintenant je me rappelle si bien mon rôle d'amoureux que je vais à l'instant vous demander de sceller par un baiser l'heureux marché que nous venons de conclure.

Il avait pris la main de Louise, son bras gauche entourait la taille svelte de la blonde enfant. Loin de lui résister elle lui présenta, sans pruderie, sa bouche vermeille, et leurs lèvres se confondirent dans un long et chaste baiser, le baiser des fiançailles.

A ce moment M. Latour fit irruption dans la salle. Louise et Léon semblaient atterrés.

—Que veut dire ceci ! tonna la voix vibrante de M. Latour.

—Pardon, monsieur, répondit Léon nous venons de nous fiancer, et.....

—Ah ! je vais vous fiancer moi ! Louise, à ta chambre ! Quant à vous, jeune homme, vous pouvez prendre *vos cliques et vos claques* et décamper au plus vite. Fiancés ! Des enfants ! et ça n'a pas l'sou ! Si vous comptiez, M. Duroc sur la dot de ma fille, sachez qu'elle est mineure, qu'elle n'aura rien avant sa majorité et que du reste, vous ne l'auriez pas fut-elle majeure.

—Je n'ai pas besoin de votre dot et je ne vous ai pas encore demandé la main de votre fille.

—Non mais vous venez de l'embrasser. Ne dites plus un mot, ou votre fine moustache va faire connaissance avec ma main, de sorte que vous aurez embrassé toute la famille.

Léon devint pâle.

—M. Latour, répondit-il avec calme, je suis prêt à vous donner des explications si vous le désirez. Je vous ai demandé pardon, mais je ne suis pas un esclave, et vos menaces ne me font pas peur. Je vous ai toujours respecté mais je vous avertis que si vous osez portez la

main sur moi je saurai bien me défendre sans appeler personne à mon secours.

M. Latour s'aperçut qu'il s'était montré un peu vif. Il avait toujours aimé Léon. D'ailleurs, ce dernier était de taille à en imposer, et son air résolu disait assez clairement qu'il ne faisait pas bon de s'y frotter. M. Latour se contenta donc de hausser les épaules et Léon sortit pour aller faire ses malles.

## V—Une réconciliation suivie d'une séparation.

C'était Madame Latour qui, en regardant à travers le trou de la serrure avait entendu une partie de la déclaration d'amour faite par Léon. Marchant sur la pointe du pied, elle était allé avertir M. Latour et tous deux s'étant approchés sans bruit, étaient arrivés juste à temps pour être témoins de la scène qui avait tant irrité le marchand.

Louise était rentrée en sanglotant dans sa chambre où M. et Mme Latour allèrent successivement la trouver. Ce dernier ne savait trop comment s'y prendre pour lui faire une scène. Son premier mouvement d'impatience était passé, et du reste, c'était surtout à Léon qu'il en voulait.

—Ainsi vous voilà fiancée, mademoiselle, dit-il en entrant, et moi je suppose que ça ne me regarde pas ? Puis prenant un ton de voix plus radouci il ajouta : dis-moi ma fille pourquoi tu t'es amusée à écouter les sornettes de ce jeune écervelé.

—Mon père, je n'ai pas voulu vous faire de la peine, c'est la première fois, je crois, que je vous mécontente depuis que j'ai l'âge de connaissance, mais ne vous en prenez pas à Léon, qui n'est pas un écervelé, et qui est au contraire un modèle de délicatesse. Il me fuyait depuis quelques jours. Il souffrait à cause de moi et il ne

m'aurait jamais avoué son amour si je ne lui eusse arraché un aveu malgré lui.

—Ainsi c'est vous qui lui faisiez la cour. De mon temps les demoiselles étaient loin d'être aussi hardies.

—Je comprends tout ce que ma démarche peut avoir eu d'inconvenant, mais j'aime Léon et j'ai fait naître l'occasion de le lui dire franchement parceque je comprenais qu'il considérait sa pauvreté comme un obstacle à notre amour.

—Et toi tu ne vois là aucun obstacle ? Crois-tu que j'ai travaillé jusqu'ici pour te procurer un mari indigent, un mari que tu seras obligée de faire vivre ?

—Vous savez bien que Léon est trop fier pour consentir à accepter ma dot avant d'avoir réussi par son travail à égaliser nos conditions de fortune. Il est sobre, actif, rangé. Lorsque vous avez épousé ma mère vous n'étiez pas riche et cependant ne l'avez-vous pas rendue heureuse ?

—Oui, c'est vrai, mais ta mère n'était pas habituée au luxe comme toi. Ta fortune et ta beauté te permettent d'aspirer à un parti avantageux. Ce que vous prenez tous deux pour un amour durable n'est qu'un caprice passager. Vous êtes encore bien jeunes et vous oublierez cela avant longtemps.

—Jamais. A quoi me sert ma fortune si elle doit être un obstacle à mon bonheur. O mon père ! vous pouvez aider Léon à faire son chemin. Dans quelques années, si vous le protégez, il pourra s'établir pour son propre compte. Nous ne sommes pas pressés de nous marier. J'attendrai qu'il soit prêt.

—Soit ! je te laisse cette illusion mais j'espère que vous vous guérirez tous deux de votre caprice d'imagination. Je viens de chasser Léon. Je regrette son départ car j'avoue que c'était un bon employé, mais le ton sur lequel il m'a répondu me prouve qu'il ferait un gendre incommode et peut être un mari brutal. Tu comprends qu'après la scène dont je viens d'être témoin il ne peut rester à mon service..

Madame Latour, qui jusque là était restée silencieuse, crût devoir intervenir :

—Vous avez peut-être été un peu vif, mon ami, dit-elle. Songez donc, si Léon allait raconter la cause de son départ, nous deviendrions la fable de la ville.

—Je ne puis pourtant pas lui faire des excuses.

—Non mais vous pourrez le retenir ici en attendant que vous le remplaciez et qu'il puisse se pourvoir ailleurs. Il n'est pas encore parti. Allez lui parler et tâchez de vous réconcilier avec lui.

Un instant après M. Latour abordait Léon qui était occupé à boucler ses malles.

—M. Duroc, j'ai été un peu vif, je l'admets. Je vous crois assez homme d'honneur pour ne plus conter fleurette à ma fille sans ma permission. En conséquence je vous prie de différer d'une quinzaine, votre départ d'ici. Dans l'intérêt de ma fille et dans votre propre intérêt, il ne faut pas que cette aventure s'ébruite.

—Vous venez de me chasser et je pars. Quant au reste, soyez tranquille, personne ne saura ce qui me vaut l'honneur d'être chassé par vous dans des circonstances aussi heureuses.

—Vous ne partirez pas maintenant. J'ai besoin de vous. Je me suis toujours intéressé à votre sort. Ma fille vous aime ou croit vous aimer. Si cet amour résiste à l'épreuve du temps et de l'absence, si, de votre côté vous vous montrez digne d'elle, je tâcherai de vous procurer les moyens de faire votre chemin daus le monde. J'écrirai à mes amis de Montréal et je tâcherai de vous placer avantageusement. Cela vous va-t-il ?

—Je ne saurais trop reconnaitre votre bonté ! Vous êtes le digne père de Mlle Louise. Je vous demande mille pardons de la brusquerie dont j'ai fait preuve il y a un instant. Tenez, vous me battriez maintenant que je ne songerais pas à me défendre ! Je ne me serais pas défendu il y a un instant quoique j'en aie dit. Je me serais rappelé à temps que vous êtes le père de ma Louise adorée.

—C'est bon, c'est bon, vous lui ferez ces compliments à elle-même si jamais vous méritez de l'avoir pour femme.

## VI—La conspiration.

Quinze jours après, Duroc quittait Pingreville pour se rendre à Montréal. M. Latour l'avait chaudement recommandé au propriétaire d'une riche maison faisant le commerce de gros. Il lui avait en outre confié une somme de $1000 qu'il le chargeait de déposer à la banque du Peuple, pour retirer un billet qui devait échoir dans quelques jours.

Cette quinzaine avait paru bien courte au jeune couple. Deux ou trois fois ils avaient eu l'occasion de se revoir sans témoin, et de se renouveler leurs serments. Mme Latour avait redoublé d'efforts pour captiver Léon, sans que ce dernier fit la moindre attention aux poses sentimentales qu'elle affectait, Au moment de son départ, elle l'embrassa sous prétexte qu'elle le considérait comme l'enfant de la maison, et Léon se dédomagea en embrassant Louise, sans que M. Latour qui était présent, s'avisât de faire la moindre protestation. Bref, on avait fini par traiter Léon, comme le fiancé de Louise, et non comme un étranger.

Arrivé à Montréal, Léon descendit à l'hôtel du Canada, et se rendit au magasin, où il espérait trouver de l'emploi. Le patron était absent de la ville. Notre jeune homme revint à l'hôtel, où il trouva M. Grippard, un marchand qu'il avait souvent rencontré chez M. Latour.

M. Grippard faisait beaucoup d'affaires. C'était un comerçant qui *promettait* beaucoup. Il passait pour très riche et maniait beaucoup d'argent, bien que tout le monde se rappelât l'avoir connu très pauvre quelques années auparavant. Il avait des scieries, des bateaux à vapeur, et faisait un immense commerce de grains. Il inspirait beaucoup de confiance à M. Latour qui l'avait souvent cité à Léon comme modèle d'activité et d'industrie.

Ce dernier apprit à M. Grippard qu'il espérait entrer au service de la maison Pincemaille & Cie, et, orgueilleux de la confiance que son ex-patron avait reposée en lui, il ajouta :

—Vous qui connaissez Montréal, vous pourrez sans doute m'indiquer où est le bureau de la banque du Peuple. Je dois aller y déposer $ 1000 pour le compte de M. Latour.

—Certainement, mais la Banque est fermée à l'heure qu'il est ; il vous faut attendre à demain.

Un observateur attentif eut pu remarquer qu'un éclair de convoitise avait éclairé le regard perçant de M. Grippard au moment où le jeune Duroc lui avait fait cette confidence.

—Veuillez m'excuser un instant; j'ai quelqu'un à voir, avait dit le marchand en s'inclinant ; puis il avait gravi l'escalier conduisant au premier.

Suivons-le dans sa chambre, où nous allons assister à une scène qui eut fait ouvrir les yeux à Léon s'il en eut été témoin.

M. Grippard fit résonner un timbre. Un garçon parut.

—MM. Bagoulard et Bohêmier sont-ils encore dans le petit salon demanda t-il ?

—Oui, monsieur.

—Dites leur que je désire les voir ici immédiatement

—C'est bien, monsieur.

Quelques instants après, deux jeunes gens franchissaient le seuil de la chambre. Tous deux étaient maigres et pâles. L'un d'eux portait une longue chevelure et une toute petite moustache Il était fluet et élancé, et paraissait avoir une vingtaine d'années. L'autre était court, grêle, courbé, et avait l'air d'un petit vieillard, bien qu'il fut à peine âgé de vingt six ans.

—Qu'est-ce qu'on prend, leur demanda Grippard.

—De la liqueur enivrante, répondit le petit Bohémier.

—*Brandy for ever !* exclama Bagoulard en donnant un coup de tête pour rejeter en arrière une mêche rebelle de sa chevelure absolonnienne.

—Trois cognacs dit Gippard au garçon qui sortit aussitôt.

—Mes petits agneaux, dit alors Grippard, il vient de nous arriver une aubaine. Figurez-vous un naïf campagnard qui a $1000 dans sa poche et qui s'en vante ! Il faut lui emprunter ça.

—Nous serons très heureux de nous porter caution pour vous, s'empressa de dire Bohémier, d'un ton comique qui provoqua un éclat de rire chez les deux autres.

—S'il s'agissait d'un emprunt ordinaire, je n'aurais pas besoin de vos services, répondit Grippard. Ce qu'il y a de plus embêtant, c'est que le jeune homme ne voudra pas prêter cet argent qui ne lui appartient pas. Il a

été chargé par M. Latour de Pingreville, son ex-patron, de déposer ce montant à la Banque du Peuple.

—Alors, c'est un emprunt forcé que vous voulez faire?

—Oui et non. Chut ! voici le garçon. Expédions-le, puis nous reprendrons notre conversation.

Après avoir ingurgité son cognac d'un trait, M. Grippard paya la consommation et, lorsque le garçon fut sorti, il reprit à voix basse :

—Nous l'amenons au cercle St. Fortunat, Bagoulard et moi. Nous y trouvons Bohémier. Nous tâchons de faire jouer le campagnard avec nous. S'il joue, tant mieux. S'il ne joue pas, je trouve moyen de lui emprunter les $1000 pour un coup que Bohémier devra gagner, puis, je me trouverai sans le sou, et naturellement, il faudra bien qu'il m'attende.

—Mais vous lui remettrez son argent, sans doute ?

—Dans quelques jours, j'ai besoin d'un peu d'argent, mais d'ici à quelques jours, je serai en fond, et je règlerai. Il va sans dire que je vous paie une certaine commission pour m'aider à effectuer cet emprunt.

—Va pour l'emprunt. dit Bohémier, présentez moi au plus tôt à cet amour de campagnard que je le presse sur mon sein virginal.

—Toi ? Jamais de la vie ! Tu nous l'effaroucherais. Il faut lui présenter des hommes respectables comme moi, dit Bagoulard, en se frappant la poitrine et en rejetant en arrière son inévitable mèche de cheveux. Toi tu as une mine patibulaire.

—*Pas Tibulle, hère,* ça n'empêche pas que je vous ai-

derai à exploiter la vôtre de mine. Et maintenant, puisque vous l'avons découverte, *filons*.

—Oui, *esbigne-toi*. Moi je vais avec M. Grippard cultiver l'amitié de ce modèle de Pingrevillain.

## VII—Pris au piége.

Quelques instants après la scène que nous venons de décrire, Grippard présentait Bagoulard à Léon Duroc, dans les termes suivants :

—M. Duroc, j'ai l'honneur de vous présenter mon ami, M. Bagoulard, avocat, futur député et l'orateur le plus brillant du barreau de Montréal.

—Très honoré, répondit Léon, en s'inclinant et en saisissant la main que Bagoulard lui présentait.

La conversation devint bientôt très animée. Bagoulard était un causeur très agréable, un esprit cultivé. Il sût capter la confiance et l'estime de Léon, admirateur enthousiaste du talent. Grippard, qui n'était guère causeur, les laissa ensemble, et, après le repas du soir, il proposa aux deux jeunes gens de les amener au cercle.

—Venez, avait dit Bagoulard, vous y ferez quelques connaissances qui tâcheront de vous empêcher de regretter la vie paisible que vous avez menée jusqu'ici.

Nous ne décrirons pas les diverres salles du cercle St-Fortunat. Qu'il nous suffise de dire que Duroc, qui n'était pas joueur, s'y ennuyait tellement que vers dix heures, il voulut prendre congé de ceux qui l'avaient amené.

—Attendez un peu, nous partons nous aussi, à moins que vous ne vouliez nous joindre pour une partie de *bluff*, une seule.

—Je ne joue jamais répondit Léon.

—Bah ! Une fois n'est pas coutume.

On eut beau insister, Léon ne voulût pas jouer ce que voyant, Grippard lui dit.

—Puisque vous ne voulez pas jouer vous-même, entrez toujours avec nous, dans cette salle. MM. Bagoulard, Bohémier et moi, nous allons faire une partie, cela ne prendra pas grand temps.

Si Duroc eut été au fait des mœurs des joueurs, il aurait su qu'une partie pouvait durer toute la nuit, pour peu qu'on eut eu l'intention de jouer sérieusement. Mais il ne remarqua même pas ce qu'avait d'insolite le fait de jouer le bluff à trois.

On s'attabla et le programme tracé par Grippard fut suivi à la lettre. A un moment donné, Bohémier relança de $1000, et mit sur la table un prétendu chèque sur la banque de Montréal, chèque dont Grippard ne fit pas mine de discuter la valeur.

—Tu profites du fait que je n'ai pas d'argent sur moi, dit-il. Et bien, je tiens le pari. M. Duroc, prêtez-moi donc $1000 que je lui enlève son chèque.

Duroc hésitait. L'argent n'était pas à lui, mais il avait souvent entendu M. Latour, dire qu'il avancerait volontiers dix à douze mille piastres sur parole à M. Grippard.

—Vous savez, dit Grippard, je lui enlève son chèque, et je vous remets immédiatement vos $1000. Dans tous tous les cas, si je perds, dès demain matin je vous paierai à même l'argent que j'ai en caisse. Vous n'avez pas

besoin de craindre, c'est devant témoin, et d'ailleurs, ma parole doit être bonne pour $1000.

—Voici l'argent, dit Duroc, sans trop savoir ce qu'il faisait.

—Je tiens le pari. Qu'as-tu ? dit Grippard.

—Quatre as.

—C'est à toi, emporte. Je ne joue plus ; je n'ai plus rien. Maintenant, M. Duroc, si vous voulez retourner à l'hôtel, je vous suis. A moins que vous ne préfériez accompagner ces jeunes gens, qui vont sans doute se payer une nuit d'orgie.

—Mais comment donc, vous restez avec nous ? dit Bohémier.

—Merci. Je suis fatigué et je rentre à l'hôtel.

—Restez, vous, M. Grippard, nous avons besoin de vous.

—Alors, excusez-moi, M. Duroc, je reste avec ces messieurs.

Et les trois coquins, qui avaient hâte de se débarrasser de Léon, le quittèrent pour entrer dans une autre salle.

Léon retourna donc seul à l'hôtel, très mécontent de lui-même. Il avait beau se dire que les $1000 lui seraient remis dès le lendemain, quelque chose lui répétait qu'il n'aurait pas dû prêter l'argent de M. Latour. Il passa une mauvaise nuit, et, le lendemain, il s'empressa de guetter M. Grippard.

Ce dernier n'était pas pressé de paraître. Il était bien dix heures lorsque Léon le rencontra et reçut de lui l'assurance qu'il verrait à le rembourser immédiatement. La journée se passa sans que Léon osât se montrer chez

Pincemaille & Cie. Il voulait d'abord régler cette affaire de banque et envoyer le billet à M. Latour. Grippard le remit d'heure en heure, du matin au soir et du soir au matin, si bien que le soir du troisième jour de son arrivée, Léon n'avait encore rien reçu, et il avait pris le parti d'aller s'installer au cercle St-Fortunat pour y guetter M Grippard.

A minuit, ce dernier arriva flanqué de ses deux acolytes de l'avant-veille. Duroc lui demanda s'il se moquait de lui; s'il voulait le ruiner, que voulait dire cette façon de remettre du jour au lendemain?

—Je ne vous dois rien, monsieur. Vous êtes fou je crois! Vous ne m'avez jamais prêté d'argent, répondit Grippard, avec un imperturbable sang-froid.

—Mais ces messieurs sont témoins, que je vous ai remis $1000 l'autre soir, c'est M. Bohémier qui les a gagnés.

—Vous rêvez, répondirent les deux autres, nous n'avons jamais eu connaissance de semblable transaction.

—Voleurs, brigands, bandits! rugit Léon.

—Calmez-vous, dit Grippard. Nous sommes trois *gentlemen* d'une intégrité reconnue. Si vous osez dire un mot qui soit de nature à ternir notre réputation sans tâche, nous vous ferons flanquer en prison.

Et le chef de l'établissement, attiré par le bruit de cette altercation, était venu prier poliment Léon d'avoir à décamper immédiatement. C'est alors que Léon, se sentant déshonoré, perdu dans l'estime de sa fiancée, ne voyant aucune issue pour sortir du cercle de fer qui l'étreignait, avait, sous l'empire d'une immense surexcita-

tion nerveuse, voulu chercher le repos et l'oubli dans le suicide, cette ressource suprême des malheureux qui perdent la foi ou la raison. Chez Léon, l'une et l'autre s'étaient momentanément obscurcies, et il s'était jeté à l'eau sans se rendre bien compte de ce qu'il faisait. C'était lui, que Joe Vincent et ses hommes avaient repêché près du quai Bonsecours, par cette nuit pluvieuse de mai 1864.

## VIII—Le sauvetage.

Au moment où Joe Vincent avait saisi Léon, ce dernier était emporté entre deux eaux par le courant du fleuve. Il n'avait pas perdu connaissance, mais un engourdissement général s'était emparé de tous ses membres. En ce moment suprême, il avait eu le temps de penser à Dieu, et de regretter son acte de désespoir. Sa faute lui apparaissait alors dans toute son énormité. Mais il était trop tard. Eut-il voulu faire un effort pour s'arracher de la tombe humide dans laquelle il venait de s'ensevelir vivant, qu'il n'aurait pu remuer un doigt. Eut-il voulu résister à cet ombre qu'il entrevoyait à travers les flots, s'avançant vers lui en fendant l'onde frémissante, qu'il n'aurait pu le faire. Lorsqu'il se vit, plutôt qu'il ne se sentit, saisir par ses habits, il crut avoir affaire à un être surnaturel, à quelque noir démon venant réclamer sa proie. Il voulut fermer les yeux ; ses paupières refusèrent d'obéir à sa volonté. Pour le coup il se crut mort, mais une bouffée d'air le frappant au visage au moment ou sa tête était soulevée hors de l'eau, lui fit comprendre qu'il était sauvé. Il fut quelques instants sans pouvoir aspirer l'air frais qui lui fouettait la figure ; mais lorsqu'il eut été déposé dans la chaloupe, les organes respiratoires reprirent graduellement leurs fonctions. Il essaya de parler pour remercier ses sauveteurs ;

sa langue et ses lèvres encore paralysées, ne laissaient entendre que des sons inintelligibles. Enfin, la parole lui revint, et il fondit en larmes en remerciant chaleureusement les trois hommes qui l'avaient déposé dans la cabane de Joe Vincent et le frictionnaient après l'avoir dépouillé de ses vêtements.

L'homme de police, que nous avons vu suivre Léon de loin, était arrivé juste à temps pour être témoin du sauvetage. Avis avait été donné à la station centrale de police et l'on se préparait à loger Duroc au violon pour tentative de suicide, lorsque survint un agent de la police secrète, grand ami de Bagoulard et de Bohémier. Il avait rencontré Léon au cercle en compagnie de ces messieurs et de Grippard le soir où l'on avait joué la fameuse partie de *Bluff*. Ignorant la querelle survenue entre notre héros et le trio en question; sachant en outre que le susdit trio était au cercle ce soir-là, il dit aux autres policiers qu'il se chargeait de Léon, puis, ce dernier étant suffisamment remis, le limier de police fit venir un fiacre, dit au cocher d'aller au cercle informer M. Grippard et ses deux amis de ce qui était arrivé, et de les ramener à l'hôtel du Canada, où Léon voulût se rendre à pied en compagnie de l'agent de sureté.

On avait voulu appeler un médecin, mais Léon s'y était opposé, disant qu'il n'en avait pas besoin, qu'il regrettait sa folie et qu'il priait ceux qui en avaient été témoins, de ne pas en parler.

Arrivé à sa chambre, il changea d'habit puis sonna.

Un garçon qui avait à peu près la taille de Duroc et qui même lui ressemblait beaucoup, arriva bientôt.

—Emportez ce vêtement, lui dit Léon, et faites-le sécher pour moi, sans que personne n'en ait connaissance. Ne dites pas un mot de ce que vous avez vu et je vous récompenserai.

—Vous avez de la chance d'être l'ami de M. Grippard, lui dit le limier lorsqu'ils furent seuls ; sans cela, sans mon intervention, que vous devez à cette circonstance heureuse pour vous, vous seriez maintenant logé au poste, et il vous faudrait subir votre procès pour vagabondage nocturne et tentative de suicide. Les journaux se seraient emparés de l'affaire et c'eut été très désagréable pour vous.

Grippard et ses compagnons arrivèrent bientôt. Léon eut beaucoup de peine à dissimuler devant l'agent de police le sentiment de répulsion qu'il éprouvait à la vue de ces trois personnages. Il réfléchit cependant, qu'il avait tout intérêt à éviter un scandale. De leur côté, nos trois habitués du cercle St. Fortunat avaient espéré trouver Léon privé de sentiment, ce qui eut simplifié considérablement les choses. Ils furent très surpris de le trouver mettant une dernière main à sa toilette. M. Grippard courût à lui, lui prit les mains et, simulant une grande joie de le retrouver sain et sauf :

—Allons mon garçon, lui dit-il, parce que votre fiancée épouse un homme, qui ne vous vaut pas, je l'admets, ce n'est pas une raison pour vouloir en finir avec la vie. Vous êtes encore jeune ; vous en trouverez une autre qui vous la fera oublier. Prenez un bon verre de cognac, entortillez-vous dans de chaudes couvertures, et tâchez

de dormir. Demain matin j'aurai de bonnes nouvelles pour vous.

Léon ne protesta pas contre cette histoire de fiancée infidèle. Il tenait avant tout à ce que l'affaire ne fut pas ébruitée et il se sentait au pouvoir de ces trois hommes. Il se borna donc à demander à ceux qui l'entouraient de garder le secret sur ce qui venait d'arriver. Tous lui promirent de ne pas en souffler mot. On but ensemble un verre de cognac et les quatre hommes le quittèrent après lui avoir souhaité une bonne nuit.

## IX—L'ENRÔLEMENT.

Le lendemain matin, Léon Duroc se réveilla dispos quoiqu'un peu affaibli. Comme il n'était pas du tout habitué aux alcools, le verre d'eau-de-vie qu'il avait pris en se couchant l'avait endormi. Une transpiration abondante avait neutralisé les effets du bain froid qu'il avait pris la veille. Il descendit à la salle commune, où il se mit à lire les journaux. Les dépêches contenaient de longs détails sur la guerre américaine. Grant venait d'ouvrir la campagne de 1864 par la bataille de Wilderness, bataille où les deux armées avaient subi des pertes énormes. Décidés à vaincre à tout prix, les fédéraux offraient des primes considérables aux volontaires On parlait même de remplaçants qui avaient reçu jusqu'a deux mille dollars en s'engageant.

—Deux mille piastres ! mais c'est le salut pour moi ! se disait Léon. Qu'on me donne seulement $1,000 en or, et je deviens soldat américain. Je paie le billet de M. Latour, et l'honneur est sauf.

Il en était là de ses réflexions, lorsque M. Grippard l'aborda et lui dit qu'il désirerait lui parler privément. On entra dans une salle voisine et Grippard débuta en ces termes :

—Je vous ai dit que j'aurais de bonnes nouvelles pour vous. J'en ai. J'ai trouvé le moyen de régler votre affaire.

—A la bonnne heure, dit Léon, qui sentit renaître en lui l'espoir de recouvrer les $1,000 de M. Latour.

—Connaissez-vous la date de l'échéance du billet de M. Latour ? demanda Grippard.

—Je sais que c'est aujourd'hui ou demain. Je puis aller m'informer à la banque.

—Vous connaissez bien la signature de votre ex-patron.

—Mais oui, parfaitement-

—Pourriez-vous l'imiter au besoin ?

—Non ! parce que je suis un honnête homme.

—Vous voilà bien avec vos scrupules de petite pensionnaire de couvent ! Il ne s'agit pas de faire un acte malhonnête, je vous propose tout simplement de renouveler le billet ; je l'endosserai et je le paierai dans une quinzaine de jours. M. Latour n'en saura jamais rien.

—M. Grippard, je vous ai déjà dit que vous étiez une canaille ; je vous le répète, mais sachez que moi je ne suis pas un faussaire !

—Pas de bruit, ou je vous fais mettre au clou ! Votre escapade d'hier est restée secrète, grâce à ma discrétion, et à celle de mes amis. Si vous continuez à m'insulter je n'ai qu'un mot à dire et je vous fais interner dans un asile d'aliénés. Plus vous crierez et plus l'on vous croira fou ! Vous aurez beau protester, m'accuser, faire du tapage, soyez certain que je vous confierai à la garde de personnes qui me sont dévouées, et qui feront durer votre folie assez longtemps pour que vous ne puissiez pas me nuire lorsque vous sortirez.

—Vous êtes une canaille vous dis-je ! Non content de vouloir me ruiner en me déshonorant, vous voulez me

pervertir, mais sachez qu'il y a encore de par le monde des hommes qui tiennent à leur honneur.

—Je sais qu'il y a des imbéciles et que vous êtes du nombre. Après tout, si cela ne vous va pas, il vous reste encore un moyen : c'est de renouveler votre tentative d'hier. Seulement si vous voulez réussir, je vous conseille de changer le théâtre de vos exploits. Le quai Bonsecours est trop près de la cabane de Joe Vincent, le hardi sauveteur. On dirait même que vous l'avez fait exprès pour vous faire repêcher !

Sois tranquille, se dit Duroc, je vivrai, mais pour me venger, Puis, dissimulant sa rage, il ajouta tout haut :

—Vous me tenez en votre pouvoir. Je m'informerai aujourd'hui de la date de l'échéance du billet et nous verrons à régler cette affaire, mais au moins vous paierez ce billet assez tôt pour que M. Latour n'en sache jamais rien.

—Allons donc ? Croyez-vous que je voudrais vous mettre dans l'embaras ? dit Grippard, et il ajoutait mentalement : Si je puis réussir à te faire commettre un faux je te tiendrai assez bien pour t'obliger à me traiter avec respect.

Un observateur dont le regard aurait pu pénétrer dans la salle voisine, y aurait vu le garçon auquel Duroc avait confié le soin de faire sécher ses habits. Ce garçon avait vu les deux hommes s'enfermer dans une chambre et il était entré dans la pièce voisine, d'où il avait pu entendre toute la conversation. Lorsqu'ils furent partis, il sortit de sa cachette en disant : Encore un mystère qu'il faudra éclaircir. Moi j'aime à étudier les gens.

Duroc alla à la banque du Peuple, et constata que le billet était échu le jour même.

—Je vous enverrai dans les trois jours de délai prescrits par la loi, une traite de New-York, dit il au caissier. Vous aurez la bonté de m'envoyer un reçu et d'expédier le billet à M. Latour.

Léon revint à son hotel et profita de l'absence de Grippard pour régler sa dépense. Un train partait immédiatement pour New-York. Il se fit conduire à la gare et s'embarqua, pressé d'échapper aux serres de vautour de cet excellent M. Grippard. Le lendemain il s'engageait pour cinq ans dans le 14ème d'infanterie régulière des Etats-Unis, en qualité de remplaçant. Le remplacé lui payait $1,000 en or, le gouvernement fédéral lui donnait $700 en *Greenbacks*. Léon expédia une traite de $1,000 à la banque du peuple, déposa le reste à une banque d'épargne et partit pour le fort Trumbull, situé à New-London, dans l'état du Connectient, où se trouvait le dépôt de son régiment.

## X—Le 14ième d'infanterie régulière des Etats-Unis.

Le fort Trumbull servait alors de dépôt au 14ième d'infanterie régulière, au 3ème d'artillerie régulière et à quelques régiments volontaires du Connecticut. C'était là qu'on exerçait les recrues de ces divers régiments avant que de les expédier à leurs corps respectifs. Mais au commencement de la campagne de 1864 il s'agissait bien d'exercer les hommes! On avait besoin de chair à canon et l'on se hâtait de renforcer au plus tôt l'armée du Potomac. Le 14ième d'infanterie faisait partie de cette armée. Depuis trois ans, il avait pris part à toutes les batailles qui s'étaient livrées entre Washington et Richmond. Bull Run, Williamsburg, Fair Oaks, la bataille de sept jours, du 24 juin au premier juillet 1862, la seconde bataille de Bull Run, Antietam, le siége de Frédéricksburg, Chancellorsville, Gettysburg, Wilderness et Spottsylvania, sans compter de nombreuses escarmouches, avaient, à plusieurs reprises décimé les rangs de ce régiment organisé pour la première fois en 1861. Les trois bataillons, de 600 hommes chacun, dont il se composait au commencement de la guerre, avaient été refondus en un seul et les compagnies étaient loin d'être au complet. Il avait fallu constamment renouveler l'effectif sans cesse diminué par les hasards de la guerre.

Trois jours après son arrivée au fort Trumbull, le jeune Duroc partait pour la Virginie. Dans l'intervalle il avait reçu un accusé de réception de la Banque du Peuple pour le paiement du billet de M. Latour. En envoyant la traite de New-York, il avait averti le caissier qu'il se rendait au fort Trumbull, où la lettre de ce dernier l'avait rejoint.

L'escouade dont il faisait partie, se composait d'une cinquantaine : d'hommes nouvelles recrues, blessés sortis guéris des hopitaux, et prisonniers de guerre qui, après avoir été échangés, avaient passé un certain temps au *Camp Parole* d'Annapolis, Maryland, où une nourriture substantielle leur avait rendu une parti de la vigueur que leur avaient fait perdre les privations qu'ils avaient endurés pendant un séjour plus ou moins prolongé dans les prisons du sud.

On se rendit d'abord par mer de New-London à New-York, puis l'on traversa à Jersey City où l'on rejoignit d'autres détachements prêts à s'embarquer sur un convoi spécial du chemin de fer Camden et Amboy. Le train partit bientôt. L'on traversa rapidement Newark, Harrisburg, Philadelphie. On fit une courte halte à Baltimore, où l'on prit un repas au *Soldiers Rest*, et l'on atteignit Washington le soir même. Tout le long du trajet les soldats étaient acclamés comme des libérateurs. Les femmes agitaient des mouchoirs et de blondes *misses* ne rougissaient pas de lancer de la main des baisers à ces guerriers que le convoi emportait à toute vapeur et dont un grand nombre ne devaient jamais revenir.

A Washington, cependant, on sentait déjà que les sympathies n'étaient plus aussi vives. La capitale du gouvernement fédéral comptait un grand nombre de sécessionnistes à tous crins qui auraient volontiers fusillé ces habits bleus s'ils l'eussent osé. La population nègre y était très considérable, mais, habituée à vivre dans une dépendance abjecte, elle n'osait pas se livrer à des démonstrations bruyantes dont les soldats fédéraux eux-mêmes eussent été médiocrement flattés en dépit du fait qu'ils s'en allaient se faire tuer pour l'émancipation de la race noire.

Le lendemain, on descendit le Potomac en bateau à vapeur jusqu'à Belleplaine Landing, où l'on campa pour la nuit. Au débarcadère un grand nombre de blessés venaient d'arriver dans des wagons-ambulances et se rendaient à bord du bateau qui devait les transporter à Washington, où ils allaient grossir le nombre de ceux qui encombraient les hopitaux militaires.

Tristes épaves des combats meurtriers de la Wilderness et de Spottsylvannia Court-House, leur vue offrait un spectacle peu rassurant pour ceux qui allaient les remplacer à la frontière ! Les uns étaient transportés à bras, sur des civières. D'autres, blessés au bras ou à la tête, marchaient d'un pas alourdi par la souffrance. Duroc remarqua parmi ces derniers un homme qui avait reçu une balle dans la bouche. Le projectile était ressorti en arière du cou, apparemment sans léser aucun organe vital. Ce pauvre malheureux était obligé de tenir constamment ouverte sa bouche, d'où sortait une espèce de matière

séreuse et sanguinolente. Duroc ne put s'empêcher de détourner la tête d'horreur et de dégoût.

On campa pour la nuit, dans les environs de Belle-Plaine. et le lendemain, on se rendit à pied à Frédericksburg, On traversa le Rapahannock en face de cette ville sur un pont de bateaux dont la construction avait, quelques jours auparavant, coûté la vie à plusieurs braves pontonniers. Mais la ville était maintenant occupée par les fédéraux. Frédéricksburg portaient des traces visibles des deux siéges qu'elle avait soutenus. Les murs de pierre d'un grand nombre de maisons, étaient démolis ou troués par des boulets. La population avait fui à l'approche des troupes fédérales.

Depuis quelques jours Duroc avait vu une foule de choses tout à fait nouvelles pour lui. La grande ville de New-York, les forts Trumbull et Griswold, fameux dans l'histoire de la révolution américaine, près de cette ville de New-London, brûlée par le traître Arnold en 1781, Jersey City, Harrisburg, Philadelphie, Baltimore et Washington avec son capitole et ses édifices publics, la couleur rouge brique presqu'uniforme du sol de New-Jersey, du Delaware, du Maryland, du district de Colombie et de la Virginie, tout cela l'avait frappé, et cependant il n'avait fait que traverser le pays à toute vapeur.

Et maintenant il était arrivé à cette ville de Frédéricksburg vainement assiégée par Burnside en 1862. Quelques jours auparavant, le pont de bateaux qu'il venait de franchir avait dû être construit sous le feu des

confédérés, et les flots du Rapahannock avaient ce jour là emporté plus d'un cadavre.

L'escouade dont Duroc faisait partie suivait en traversant le ponton une batterie de campagne composée de pièces de 32. Le mouvement d'oscillation, toujours assez sensible même lorsque l'infanterie est seule à traverser le ponton, s'était de beaucoup accentué sous les pas des chevaux et le poids des canons. Quelques chevaux, affolés par ce mouvement de va-et-vient, se démenaient, se cabraient et donnaient beaucoup de fil a retordre aux artilleurs chargés de les conduire.

Ces derniers étaient au nombre de quatre pour chaque canon et chacun d'eux conduisait de front deux chevaux dont l'un lui servait de monture, le reste des canonniers étant sur les caissons.

A un moment donné l'un des chevaux attelés au canon que suivait immédiatement l'escouade dont Duroc faisait partie, fit un brusque écart et faillit entraîner avec lui dans le fleuve la pièce et les sept autres chevaux.

La présence d'esprit des quatre conducteurs qui manœuvrèrent immédiatement de façon à lui opposer en même temps les forces réunies des autres chevaux, le retint sur le bord du ponton, mais on jugea prudent de le dételer, et aussitôt qu'il se sentit libre il se précipita dans le Rapahannock et nagea jusqu'à la rive, située à environ deux arpents, le Rapahannock paraissant avoir trois ou quatre arpents de large à cet endroit et cet incident étant survenu vers le milieu du pont.

Le ponton avait fléchi énormement et Léon, qui se rappelait parfaitement son aventure du quai Bonsecours,

avait ressenti une vive frayeur qu'il sût maîtriser cependant pour ne pas s'attirer les quolibets de ses compagnons.

On traversa la ville et l'on prit la direction du *Jérusalem Plank Road*. On entendait le canon tonner dans le lointain. C'étaient des combats partiels, reliquats de la bataille de Spottsylvania. Le général Lee s'était retiré dans sa seconde ligne de retranchement sur la rivière North Anna. Forcé de se replier de nouveau à la suite de la bataille de Spottsylvania, il continuait cependant à échanger des obus avec une partie de l'artillerie fédérale.

La colonne de marche arriva bientôt dans un bois portant de nombreuses traces de la bataille de Wilderness. Le feu avait pris dans le bois pendant le combat et l'on racontait qu'un grand nombre de blessés, incapables de fuir, avaient été brulés vifs, les ambulanciers n'ayant pu suffire à les recueillir tous.

Des troncs d'arbres calcinés, des arbres noircis par la fumée, restés debout mais déchiquetés par les balles et la mitraille, d'autres abattus par les boulets, des retranchements élevés à la hâte, et battus en brèche par le canon, attestaient que la mort avait plané dans cette triste solitude.

Tout ce que l'œil pouvait embrasser ne représentait qu'une bien faible partie de ce qui avait été le théâtre de ce combat meurtrier. On était au 12 mai, et l'on avait combattu presque sans interruption depuis le 5, date à laquelle Lee avait attaqué Grant.

Les journées du 5 et 6 du mois avaient coûté 30,000 hommes aux deux armées. Les 8 et 9, Grant avait repris l'offensive contre Lee, retiré sur la North-Anna, ce qui avait amené la bataille de Spottsylvania, commencée le 10 et qui se continuait encore comme nous l'avons vu.

On était sorti du bois et la colonne de marche avançait péniblement sur un chemin sablonneux. Tout à coup un sifflement à la fois rauque et strident se fit entendre et un obus éclata avec fracas au dessus de l'escouade dont Duroc faisait partie et qui se trouvait en avant. Tous les vieux soldats restèrent à leurs postes mais plusieurs des recrues, obéissant à un mouvement instinctif de frayeur, voulurent sortir des rangs et furent arrêtées par le cordon de gardes qui entourait le détachement. Duroc ne sourcilla pas. Ce premier obus n'avait blessé personne. Les rangs se reformèrent. En avant de la route on apercevait un bois à peu de distance.

— *Double quick*, *march* ! (Au pas gymnastique, en avant) hurla le commandant.

Les obus continuèrent à pleuvoir, les uns tombant sans éclater, d'autres éclatant sans faire mal à personne Un seul tomba dans les rangs où il fit explosion, atteignant quatre hommes dont un fut tué raide et les trois autres blessés. Ses nombreux éclats avaient jailli de tous côtés avec un sifflement sinistre. L'homme tué avait été frappé à la tête et était tombé inanimé à côté de Duroc.

Une fois rendu à couvert du bois on reprit le pas ordinaire, bien que les boulets continuassent à tomber

pendant un certain temps sans faire de mal à personne. Les ennemis, étant obligés de tirer au juger dans le bois, reportèrent bientôt leur attention sur une nouvelle escouade qui, arrivant au point où la première l'avait été attaquée, se trouvait à traverser un espace exposé au feu de la batterie sudiste.

Vers quatre heures on atteignit le quartier général du cinquième corps d'armée dont le 14ième faisait partie. La colonne fut dispersée en divers détachements qui tous allèrent rejoindre leurs bataillons respectifs.

## XI—Pas et démarches.

Duroc arriva bientôt dans les retranchements occupés par ce qui restait du 14ième. L'escouade fut dispersée dans les diverses compagnies et Léon, qui n'avait pas eu l'occasion de parler français depuis qu'il avait revêtu l'uniforme, fut bien aise de rencontrer dans la compagnie où il fut versé, un compatriote, le seul Canadien d'origine française qu'il y eut alors au régiment. C'était un tout jeune homme, presqu'un enfant, et cependant, il comptait déjà sept mois de service, et semblait tout fier de l'emporter en ancienneté sur plus d'un colosse à l'épaisse moustache. L'œil vif et intelligent, alerte et robuste malgré l'exéguité de sa taille qui avait juste la hauteur requise, (On avait pendant la guerre baissé le minimum de la taille, de 5 pieds 7 pouces a 5 pieds 3 pouces.) Eugène Leduc, plus connu au régiment sous le sobriquet de *Frenchy*, était le favori des vieux grognards qui l'avaient connu l'hiver précédent, au camp Reynolds, près de Catlett's Station, ou le 14ème avait été stationné pendant tout l'hiver. Il fit un accueil des plus chaleureux à Léon, et les deux jeunes gens commencèrent à causer en français avec une volubilité qui intriguait fort leurs camarades de tranchée.

Ils dûrent bientôt interrompre leur conversation, quitte à la reprendre plus tard. Le feu avait cessé bien qu'on eût la certitude de la présence de l'ennemi,

retranché à peu de distance en avant, à travers le bois. Les soldats, n'étant plus astreints à se tenir dans la tranchée, circulaient a quelque distance du rempart, se réunissaient par groupes, et se racontaient les péripities des huit jours de combats continuels qu'on venait de traverser, rappelant dans quelle circonstance tel ou tel camarade défunt était tombé sous les balles, les boulets ou la mitraille des sudistes.

—A vos rangs ! crièrent tout à coup les commandants, des diverses compagnies.

Tels qu'une couvée de poussins se réunissant sous l'aile maternelle, les soldats se précipitèrent dans la tranchée à l'abri d'un épaulement en terre et chacun prit sa place dans le rang. Au commandement, le bataillon se forma sur quatre de profondeur et partit à la course dans une direction opposée a celle que Duroc avait suivie pour se rendre au régiment. Léon crut d'abord qu'il s'agissait d'une fuite, mais Leduc exprima l'opinion qu'on allait renforcer quelque partie de la ligne.

En effet le canon n'avait pas cessé de tonner dans la direction où devait se trouver la batterie qui, une heure ou deux auparavant, avait pris en enfilade l'escouade en compagnie de laquelle Duroc était venu. Le général Warren, informé du fait que cette batterie foudroyait les renforts qui continuaient d'arriver, avait d'abord envoyé une autre batterie en avant pour lui répondre, espérant ainsi détourner l'attention des artilleurs ennemis, mais, au bout d'un certain temps, voyant que le chemin en question était toujours leur principal point de mire, il résolut de les déloger. Or, comme cette batterie avait

été braquée par les sudistes en avant de leurs retranchements, et dans l'unique but de recommander temporairement la partie du chemin qui se trouvait à découvert, comme elle n'était nullement protégée par des travaux, les artilleurs confedérés ne jurèrent pas à propos de résister à l'assaut et détallèrent au plus vite, abandonnant la position que le fedéraux occupèrent sans coup férir. Lorsque le 14ème arriva, le combat avait cessé. On en fut quitte pour une étape de trois ou quatre milles au pas de course. En revanche, on eut l'inappréciable avantage du travailler toute la nuit à la construction de nouveaux retranchements, et, le lendemain matin, l'on partait de nouveau pour exécuter une série de mouvements de flanc et de marches forcées, qui, pendant une quinzaine de jours ne laissèrent aux soldats aucune occasion d'éprouver le genre d'ennui que produit l'inaction.

Duroc, peu accoutumée à cette vie excessivement rude, ne laissait paraître aucun symptôme de découragement. On marchait tout le jour et une partie de la nuit, on couchait à la belle étoile, le plus souvent sans faire de feu, de peur que la lueur du camp, reflétée au firmament, ne laissât deviner à l'ennemi le mouvement qu'on avait l'intention d'exécuter. Les soldats harrassés s'étendaient par terre tout habillés avec leur fusil chargé sous leur tête, dormant quelquefois dans la boue et en dépit d'une pluie battante qui leur fouettait la figure.

On distribuait des rations pour trois jours à la fois. Elles se composaient de café, de sucre, de biscuits durs appelés *hard tacks*, et de lard salé. On les donnait en quantité amplement suffisante pour les trois jours, mais

il arrivait souvent que, le train d'approvisionnement se trouvant isolé, il fallait faire durer jusqu'à cinq et six jours les provisions destinés à nourir les hommes pen- trois jours seulement, On était en pays ennemi et la maraude était tolérée sinon autorisée. Les plus malins, faisant mine d'être fatigués, se laissaient traîner un peu en arrière de leur régiment, afin de pouvoir s'échapper pour aller visiter les habitations.

La colonne de marche suivait la grande route, les hommes marchant quatre de front, le rang surnuméraire composé des officiers et sous-officiers de compagnie occupant le flanc intérieur. Si la tête de la colonne rencontrait un obstacle, chaque groupe de quatre s'arrêtait à mesure qu'il arrivait pour donner le temps au groupe qui le précédait immédiatement de franchir le fossé ou l'arbre abattu qui barrait le passage. Les premiers passés continuaient leur marche ; les suivants, ayant été retardés plus longtemps, étaient obligés de hâter le pas pour les rejoindre. Ceux qui se trouvaient un peu loin en arrière avaient l'avantage de se reposer plus ou moins longtemps en attendant leur tour, avantage qui se trouvait chèrement payé par la nécessité où ils étaient ensuite de courir pendant longtemps pour rejoindre la tête de la colonne.

La chaleur était étouffante et la poussière, soulevée constamment par ces miliers d'hommes marchant ensemble, se collait à la sueur et couvrait d'une couche boueuse la figure du fantassin haletant.

S'il pleuvait, la glaise rouge, dont le sol était généralement formé, se détrempait et devenait excessivement col-

lante. Quelquefois, pendant plusieurs jours de suite la défense d'allumer des feux entraînait l'impossibilité pour les hommes d'avoir du café chaud, pendant les nuits froides et humides qui suivaient des journées excessivement chaudes. Les soldats grignotaient en marchant les biscuits durs, avec leur lard cru ; quelques uns mangeaient aussi le café mêlé de sucre dont ils étaient d'ordinaire abondamment pourvus.

On marchait l'arme à volonté et à mesure qu'un soldat incapable de suivre ses compagnons se laissait devancer graduellement par eux, un autre moins exténué reprenait sa place dans le rang. Lorsque tout un régiment l'avait dépassé, et que le régiment suivant l'avait rejoint, les officiers du bataillon où il se trouvait le mettait en rang avec d'autres trainards. La garde prévotale qui venait en queue de la colonne, précédant immédiatement l'arrière-garde, ramassait tous les trainards. Ceux qui ne pouvaient plus marcher étaient confiés aux ambulances, et les autres étaient traités à peu près comme des prisonniers jusqu'a ce qu'on les rendit à leurs régiments respectifs, à la première halte.

Il arrivait parfois que la grande route faisait un long coude pour éviter une montée trop rapide. Du haut d'une éminence, ceux qui se trouvaient au centre apercevaient la colonne se déroulant comme un long serpent dans les sinuosités du chemin, la tête paraissant, à vol d'oiseau, beaucoup plus rapprochée que la partie intermédiaire. Un sentier étroit et escarpé mais droit, battu par les pas des chevaux et des mules, et où il eut été impossible de passer en voiture, un *mule path* selon

l'expression des gens du pays, conduisait aux habitations et raccourcissait la distance entre le centre et la tête de la colonne. Les trainards en profitaient pour rejoindre leurs régiments et les officiers des régiments auxquels ces trainards s'étaient mêlés momentanément, les laissaient partir par ce sentier de traverse. Les habitations étaient en général éloignées du grand chemin et bon nombre de soldats qui voulaient se livrer à la maraude se laissaient dépasser par leur régiment exprès pour avoir l'occasion de quitter la grande route.

Les planteurs étaient à peu près tous au service des confédérés. Les familles blanches les plus à l'aise avaient fui, emportant avec elles tout ce qu'elles avaient de plus précieux et ne laissant qu'un peu de provisions pour nourrir les quelques nègres auxquels on avait confié la garde de la plantation. Les maraudeurs faisaient main-basse sur les volailles et les animaux. Il leur arrivait parfois de faire de bons repas et d'apporter au retour de quoi régaler leurs camarades. Les officiers, qui souffraient de la misère autant et peut-être plus que leurs hommes, étaient bien aises d'accepter une aile de poulet, et ils avaient la délicatesse de ne pas poser de questions inutiles à ceux qui leur procurait ce régal inattendu. En suivant les *mule paths* les maraudeurs avaient le temps de se reposer et de retouver leur régiment avant la halte du soir.

Lorsque l'armée avait quitté ses quartiers d'hiver les anciens, qui connaissaient par expérience les misères inséparables d'une marche forcée, avaient jeté tous les effets dont ils pouvaient se passer et n'avaient gardé que juste

le strict nécessaire. Les recrues avaient persisté pendant les premiers jours a transporter leur capote, du linge de rechange, des couvertes etc., mais tout cela avait dû être abandonné le long de la route à cause de la grande chaleur et des fatigues de la marche. La garde-robe de chaque soldat était maintenant réduite au linge et à l'uniforme qu'il portait sur son corps. En outre, chaque homme portait en sautoir un morceau de tente et quelques uns avaient aussi une toile cirée. Adieu la grande tenue, les ceinturons luisants et les cuivres astiqués ! Les baïonnettes et les canons de fusil avaient perdu leur couleur argentée ce qui faisait dire à Leduc que les armes blanches étaient devenues noires.

La communauté des fatigues, des misères et des dangers avait, sinon relaché la dicipline, du moins rapproché la distance entre officiers et soldats, même dans l'armée régulière, et l'on remarquait que les officiers qui s'étaient montrés les plus arrogants dans les camps d'hiver étaient devenus les plus traitables pendant la marche. Ils obéissaient à un sentiment qui paraîtra puéril de prime abord, mais qui semblera tout naturel à quiconque connait les mœurs de ce ramassis d'aventuriers de tous pays qui figuraient en si grand nombre dans l'armée américaine : Ils avaient peur d'être tués par leur propres soldats, pendant une bataille.

Le quatorzième avait déjà perdu trois commandants depuis le commencement de la campagne. Le major Hudson, blessé trois fois à la Wilderness, et, refusant de descendre de cheval, avait été conduit à l'hopital malgré lui. Le capitaine Kyse l'avait remplacé, et avait été tué

par un trainard du 12ème qui voulait se venger de ce que l'officier en question l'avait rudoyé quelques jours auparavant. Le capitaine Smithberg avait pris le commandant et avait eu le pied droit emporté par un éclat d'obus. C'était l'ancien capitaine de la compagnie dont Duroc faisait partie. Cette compagnie n'avait pas conservé un seul de ses officiers, et elle était maintenant commandée par un jeune sous-lieutenant, tout frais émoulu de West-Point, que les hommes n'avaient pas encore appris à connaître. Duroc commençait à croire qu'il gagnait bien ses mille sept cents dollars, mais il ne se plaignait pas et supportait avec vigueur et énergie toutes les fatigues de la rude carrière qu'il avait embrassée, plutôt par nécessité que par goût.

## XII - Eugène Leduc.

Duroc et Leduc s'étaient bientôt liés d'amitié. Comme personne de leurs compagnons ne comprenaient un traître mot de français, il leur était facile, pendant la marche, de causer entre eux sans plus de gêne que s'ils eussent été absolument seuls. Pour tuer le temps, ils s'étaient raconté leurs aventures. Leduc avait, lui aussi, passé quelques années aux Etats-Unis avec ses parents. Il y était encore lorsque la guerre avait commencé. Les fabriques avaient réduit d'un quart les salaires et les heures de travail. Bon nombre de familles canadiennes reprenaient la route du Canada. Le père Leduc y était retourné immédiatement après le retour des premiers volontaires engagés pour trois mois, lesquels avaient pris part à la première bataille de Bull Run. Eugène avait été témoin du départ de la compagnie de Woonsocket R. I. Il avait aussi assisté à l'ovation qu'on lui avait faite à son retour. Le spectacle de ces braves à la figure hâlée par le soleil de la Virginie, avait enflamé sa jeune imagination. Les quelques blessés qu'il avait vu le bras en écharpe, ou se traînant sur des béquilles, lui avaient inspiré beaucoup d'intérêt. Ceux qui étaient restés sur le champ de bataille lui semblaient des martyrs de la cause de l'humanité, Tous morts, blessés et ceux qui étaient revenues indemnes, étaient à ses yeux des héros. Il serait parti immédiatement s'il eut été d'âge à s'engager, mais c'était en 1861 et il venait d'avoir quatorze ans.

Ses parents, sa mère surtout, étaient loin de partager son enthousiosme. Dès l'âge de 12 ans, Eugène, qui avait lu et réfléchi beaucoup plus que la plupart des enfants de son âge, avait formé le projet d'embrasser la carrière militaire, carrière qui n'offre guère d'avenir au descendant d'un peuple conquis. Notre futur guerrier savait bien qu'il n'aurait jamais l'occasion de défendre le drapeau de sa nationalité puisque les Canadiens-Français n'ont pas de drapeau qui leur soit propre. Il ne se souciait pas de servir l'Angleterre, mais il y avait la France, ce grand pays qui, quoiqu'on dise et qu'on fasse, sera toujours la patrie des Français du Canada, Il se proposait donc de passer en France dès qu'il aurait dix huit ans, pour s'enrôler dans la légion étrangère, bien qu'il eut été bien peiné d'apprendre qu'un Franco Canadien ne peut être admis qu'en qualité d'étranger dans l'armée française.

Afin de ne pas trop entamer le modeste capital, fruit des économies et du travail de la famille, plusieurs Canadiens avaient pris la résolution de s'en retourner en voiture dans leurs paroisses natales. C'était un voyage de trois ou quatre semaines, mais le cheval et la voiture restaient. Ce mode de locomotion était loin d'offrir les avantages qu'on en attendaient ; le coût de la vie pendant le trajet revenait aussi cher que le prix du passage en chemin de fer, et lorsqu'on arrivait le cheval était sur les dents. C'était cependant le moyen qu'avait adopté la famille Leduc pour revenir au pays. Le voyage avait été très long et très pénible mais enfin on était arrivé

sains et saufs à l'ancien domicile dans la paroisse voisine de Pingreville.

L'année suivante, Eugène avait été placé comme commis dans un magasin de campagne. Le patron ne savait pas lire. En revanche il était excessivement bourru. Eugène faisait la comptabilité, mesurait de la melasse et sciait le bois de chauffage. Le marchand qui ne manquait pas d'intelligence recevait plusieurs journaux. Son commis était chargé de lui lire les articles politiques. Eugène dévorait les feuilletons et suivait avec intérêt les faits et gestes d'un certain Théodore de Cerny et d'un certain Louis Vermont, deux militaires dont l'épopée était racontée par le *Courrier de St Hyacinthe* sous le titre "Le remplaçant et le remplacé". Les exploits de ces deux héros l'intéressaient beaucoup plus que les affaires du commerce. Son maître le détestait et il le lui rendait bien. Bref, un beau jour le marchand menaça de le battre. Eugène, qui ne rêvait que plaies et bosses s'empara d'un poids de quatre livres et défia le patron de lui toucher. Cette équipée fut cause qu'on le congédia d'une façon sommaire.

Le printemps suivant, il venait d'avoir seize ans, lorsqu'il entra pour trois ans au service d'un autre marchand dont le magasin se trouvait dans une paroisse située le long du fleuve. Encore un homme illettré qui s'occupait beaucoup de politique. Il se faisait lire le *Pays*. Il était riche, possédait plusieurs terres et avait entrepris de se défaire de son assortiment sans le remplacer. A l'époque où Leduc était entré à son service, le magasin n'était plus qu'un souvenir des temps passés. Par contre

il avait une boulangerie attenante à l'établisssment, et l'ancien commis devait enseigner au jeune garçon l'art de faire du mauvais pain. Le reste du temps était employé aux travaux de la ferme.

Eugène s'arrangeait assez bien avec le patron, mais la femme de ce dernier était acariâtre au possible et lui faisait souvent des scènes, surtout lorsqu'elle le surprenait à lire des romans, genre de littérature qu'il affectionnait peut-être un peu trop. Dans le cours de l'été, il avait quitté son patron et était allé chez un de ses oncles qui demeurait dans la même paroisse, mais le patron l'avait fait revenir en le menaçant de le faire arrêter pour désertion. Pendant quelques temps, les choses allèrent un peu mieux, mais peu après les scènes recommencèrent et un jour, c'était au commencement d'octobre 1863, Eugène fut envoyé sur une des fermes située à trente arpents du magasin, pour chercher des vaches qui, parait-il, s'étaient égarées, grâce à la négligence d'un bambin chargé de les conduire.

Chemin faisant, Eugéne se dit qu'il était devenu assez grand pour s'engager dans l'armée américaine. Ce sera toujours un commencement pensa-t-il. Dans deux ans j'aurai dix-huit ans, la guerre américaine sera terminée, et je pourrai m'engager dans l'armée française. Chez Eugène, entre une idée semblable et sa mise à exécution il n'y avait qu'un pas; ce pas fut vite franchi. Il abandonna la chasse aux vaches, dit mentalement un éternel adieu à son intéressante patronne et prit à pied la route de Rouse's Point. C'était une marche de soixante-douze milles et il n'avait pas un sou dans sa poche. Il s'enfuit

à travers les champs et courut dans les guérêts pendant le reste de la journée.

Il était trois heures de l'après-midi, lorsqu'il avait quitté C..... Vers minuit, il était arrivé à 36 milles de là. Il n'avait pas mangé depuis midi, et il commençait à être harrassé.

Ayant aperçu un meulon de paille devant une grange, il l'escalada et tâcha de s'endormir. Le froid l'en empêcha et, tout transi, il se dirigea vers la maison, et frappa à la porte de la cuisine. Personne n'ayant répondu, il appuya sur la clenche et la porte s'ouvrit.

Il entra délibérément et se coucha le long d'un gros poêle en fonte dans lequel il y avait encore du feu. Vers quatre heures du matin il fut réveillé par le maître de la maison qui lui demanda d'où il venait et ce qu'il cherchait.

—Je préfère ne pas vous dire d'où je viens, répondit-il, en se frottant les yeux, mais je puis vous affirmer que je n'ai jamais été coupable d'un acte malhonnête. Je vais m'engager à la guerre.

—Mais tu es trop jeune, on ne voudra pas de toi.

—Je connais un jeune homme qui s'est engagé il y a deux ans. Il n'avait que seize ans alors et il n'était pas plus grand que moi.

Le fermier essaya de le dissuader, mais inutilement.

—Je vous demande pardon, d'être entré ici sans votre permission, lui dit Eugène. J'avais froid, j'étais fatigué et je ne pouvais dormir sur votre meulon de paillie. J'ai d'abord frappé, puis j'ai essayé la clenche. Voyant que la porte s'ouvrait, je n'ai pas cru devoir vous dé-

ranger. Je vous remercie maintenant de votre hospitalité.

—Attends un peu, tu dois avoir faim, tu vas toujours déjeuner avant que de partir.

—Merci, j'ai hâte de m'en aller et je ne puis retarder mon départ.

—Le temps de prendre une bouchée, répondit le brave homme en mettant devant lui un gros morceau de pain et une jatte de lait.

—Eugène mangea, remercia son hôte et repartit. Il traversa Chambly, puis St Jean et, vers huit heures le samedi soir, il était à dix milles de Rouse's Point, mais tellement exténué par la fatigue et la faim qu'il ne pouvait pas aller plus loin. Il entra dans une maison d'assez pauvre apparence, située le long de la ligne du chemin de fer, ligne qu'il suivait depuis St Jean, et demanda l'hospitalité. On était à prendre le souper qu'on se garda bien de lui offrir de partager, et il dût coucher sur le plancher. Le lendemin matin, lorsqu'il se réveilla, la famille était à prendre son déjeuner et on le laissa partir sans rien lui offrir. Ses pieds étaient enflés et endoloris par la marche, et il mit toute l'avant-midi à se rendre à Rouse's Point.

En arrivant à la gare il se mit à lire les affiches demandant des recrues, et vit bientôt un homme en uniforme qui s'approcha de lui. Eugène lui exprima le désir de s'engager, et le militaire lui répondit que cela ne pouvait se faire le jour même, vu que c'était dimanche. Cependant il l'amena à l'hôtel où il lui fit donner un excellent diner et un lit. Eugène dormit toute

l'après-midi, mangea comme un ogre au souper, se coucha de bonne heure et se réveilla le lundi matin frais et dispos. Il fut examiné, jugé bon pour le service et enrôlé dans le 14ème d'infanterie régulière des Etats-Unis.

On ne faisait alors que commencer à payer des primes. L'engagement était pour cinq ans et Eugène devait recevoir $400 de prime payable par versements, les derniers $50 devant être payés à l'expiration des cinq ans seulement. Cela importait peu à Eugène. Ce n'était pas de l'argent qu'il était venu chercher; c'était de la gloire.

On l'envoya au fort Trumbull où il passa deux mois en garnison, et d'où il écrivit à ses parents pour leur raconter sa folle équipée. Il n'oublia pas son patron, auquel il manda qu'il cherchait ses vaches, qu'il ne les avait pas encore trouvées mais qu'il tâcherait de s'informer si elles n'avaient pas pris la route de la Virginie. Quelques jours avant Noël, il avait rejoint son régiment près de Culpepper Court House. Il avait pris part aux marches et contremarches qui avaient précédé l'entrée définitive en quartiers d'hiver. Il avait passé l'hiver au camp Reynolds, où l'obligation de parler l'anglais constamment et la lecture de nombreux romans publiés en cette langue et achetés du *sutler*, avaient achevé de le familiariser avec l'idiôme du pays.

## XIII—Les guerillas.

Vers le milieu d'avril 1864, Leduc venait de lire un ouvrage que lui avait passé le sergent-fourrier de la compagnie. Ce volume, dû à la plume d'un officier anglais, contenait une description très-minutieuse du système militaire français. L'auteur s'attachait surtout à faire ressortir les facilités d'avancement offertes au mérite et la possibilité pour le soldat français de conquérir tous les grades à la pointe de l'épée. Il n'en fallut pas plus pour décider Eugène à tenter un effort dans le but de joindre l'armée française au Mexique. Pendant l'hiver, les guerillas de Moseby avaient plus ou moins harcelé les troupes fédérales. Moseby et ses hommes opéraient constamment en dedans des lignes unionistes. Pour cette raison, on les considérait comme espions et l'on pendait au premier arbre tout guerilla qui avait le malheur de tomber entre les mains des fédéraux. Par mesure de représailles les guerillas pendaient les prisonniers américains qui tombaient entre leurs mains.

C'étaient des adversaires redoutables. Tantôt déguisés en soldats unionistes, ils parcouraient les camps, se mêlant aux fédéraux sans être reconnus, et recueillaient des renseignements précieux pour l'armée ennemie. Tantôt ils fondaient à l'improviste sur une sentinelle et l'enlevaient sans cérémonie. Ils détruisaient les ponts de chemins de fer, attaquaient les convois de vivres et se ren-

daient généralement nuisibles. On racontait que Moseby lui-même avait parié qu'il viendrait voler les bottes du commandant d'un régiment de volontaires et qu'il avait gagné son pari.

Excellents cavaliers, braves et vaillants dans la lutte, appartenant au pays, qu'ils connaissaient sur le bout du doigt, utilisant des routes à travers le bois, connues d'eux seuls, pour se transporter promptement d'un point à un autre, possédant la sympathie active de tous les planteurs, ils prenaient plaisir à narguer les fédéraux. Moseby lui-même, se voyant reconnu, avait, disait-on, jeté son nom à tout le personnel d'un corps de garde, essuyé le feu de dix-huit fantassins en se courbant le long du cou de son cheval, puis s'était éloigné ventre à terre en faisant un pied de nez aux gardes ahuris.

C'étaient ces personnages peu accomodants que Leduc avait résolu d'aller trouver pour leur demander de lui faciliter les moyens de se rendre au Mexique.

Le soldat américain ne couche pas sur la paille ; du moins lorsqu'il est au camp. On se servait de branches de cèdre rouge tout aussi mœlleuses et beaucoup plus propres. Eugène quitta le camp sous prétexte d'aller renouveler sa provision de rameaux verts. Il s'éloigna, marchant sans but précis et sachant bien qu'il rencontrerait des guérillas. En effet, à environ cinq milles du camp, comme il approchait d'une assez jolie maison, la vue de son uniforme bleu effaroucha quelques demoiselles aux cheveux en tire-bouchons, qui étaient à la porte et qui entrèrent précipitamment. Eugène pénétra dans la cour et arrivait au bas du perron lorsque deux hommes

en uniformes gris sortirent, le révolver au poing. Eugène, qui étant sans armes, ne se déconcerta nullement. Après les avoir salués il se croisa les bras et les regarda en face, mais d'un air plutôt conciliant que provocateur.

- Etes vous un déserteur ? lui demanda l'un des deux hommes ?

—Je suppose que c'est à peu près cela répondit Leduc.

—Alors, entrez et soyez le bienvenu dit le planteur, un vieillard à l'air vénérable qui venait de paraître sur le seuil.

C'était l'heure du dîner, on se mit à table et tous, y compris les demoiselles, se montrèrent très aimables pour leur nouvel hôte.

Eugène exposa son cas, et il fut convenu qu'il accompagnerait les deux hommes qui devaient partir pour Ritchie's Gap, à une dizaine de milles de distance. Ces deux hommes étaient officiers dans le corps de Moseby.

Ils avaient l'air de gentilshommes accomplis. L'un d'eux s'engagea à recommander Eugène à son père, un M. Wyse qui demeurait à Plainville. Eugène devait quitter là son uniforme américain, revêtir l'habit bourgeois et tâcher ensuite de se rendre à Richmond en évitant de tomber dans les lignes fédérales. A Richmond les autorités verraient probablement à l'envoyer au Mexique.

## XIV—De Charybde en Scylla

Après dîner on se mit en route, les deux officiers à cheval et Eugène à pied. Les deux guérilleros ne portaient pas de sabre. En revanche, chacun d'eux avait passé dans ses bottes deux revolvers d'un fort calibre. On s'engagea à travers bois dans un des nombreux sentiers appelés *Mule Paths*, qui couvraient le pays d'un vaste réseau et permettaient aux guerillas de parcourir impunément la contrée occupée par les troupes fédérales. Ritchie's Gap était tout simplement une brèche ou un défilé à travers les monts Blue Ridge. Il y avait près du col ou passage, un petit bâtiment servant à la fois de logement et de boutique à un forgeron-armurier. Le jeune Wyse déchira une feuille de son calepin et écrivit à son père pour lui recommander Eugène.

—Avez-vous des *greenbacks* sur vous ? demanda-t-il à ce dernier ?

—Une vingtaine de dollars.

—Alors, je vais vous les changer. Si, une fois revêtu de l'habit bourgeois, vous veniez à retomber entre les mains de vos gens, la possession de cet argent vous compromettrait.

Eugène consentit à échanger ses greenbacks contre des bons confédérés. L'échange se fit au pair ; bien que Leduc sût parfaitement qu'un dollar en greenback valait alors, même chez les confédérés, au moins vingt dollars des

assignats de Jeff Davis. Mais ces hommes lui avaient rendu service et il était en leur pouvoir. Wyse eut pu lui dire comme *l'aimable voleur* de Gustave Nadaud :

« D'ailleurs j'ai là deux pistolets. »

Les deux officiers lui indiquèrent la route qu'il devait suivre pour se rendre à Plainville. Le soleil allait bientôt disparaître à l'horizon et Eugène hâta le pas. Vers dix heures du soir il arriva au village de Plainville. Il alla s'informer aux maisons où la vue de son uniforme ne manqua pas d'effrayer les femmes et les enfants. S'imaginant qu'il n'était pas seul, et que les Yankees se proposaient de faire un mauvais parti à M. Wyse, on ne s'empressait pas trop de lui répondre. Pendant une heure encore il parcourut les environs du village. On lui avait dit que M. Wyse demeurait à un mille de distance. Enfin il gravit une colline couronnée par une magnifique résidence à deux étages, entourée de quelques cases de nègres. Il entra dans l'une de ces dernières et demanda si c'était là la demeure de M. Wyse. Un vieux nègre lui répondit que le gentlemen en question demeurait à un mille plus loin. Leduc demanda l'hospitalité pour la nuit, mais l'esclave, ne pouvant comprendre qu'un blanc poussât la condescendance jusqu'à coucher chez de simples moricauds, le conduisit à l'habitation.

Le planteur vint le recevoir. C'était un homme d'une trentaine d'années. Blessé au service du sud, il était revenu chez lui en congé de convalescence. Le nègre était d'abord allé l'avertir de la présence d'un déserteur américain, et il s'était levé sur ses béquilles pour venir

recevoir son nouvel hôte à la porte. On apporta du lard fumé, (*bacon*) du lait, du beurre et du pain de maïs. Eugène mangea avec appétit pendant que le blessé lui tenait compagnie.

—Nous sommes ici à dix milles de Warrenton Junction lui dit il, et votre cavalerie envoie assez souvent des *scouts* ou éclaireurs à la recherche des guérillas, qui viennent parfois visiter leurs parents. Les nôtres sont toujours avertis à temps de l'approche des fédéraux. Comme je ne fais pas partie du corps indépendant de Moseby, on ne m'arrêtera pas. Du reste, on ne me trouvera pas en armes, et si l'on m'arrêtait sous soupçon autant vaudrait arrêter toute la population mâle restée dans le pays. Vous, si l'on vous trouve en uniforme, on ne manquera pas de vous amener à Warrenton Junction. En conséquence il serait plus prudent pour vous d'aller coucher au hangar, car, s'il nous vient des fédéraux, ils pourraient bien leur prendre envie de visiter la maison de fond en comble dans l'espoir d'y trouver quelque partisan de Moseby.

On alla reconduire Eugène au hangar en question : c'était un bâtiment séparé en deux par une cloison munie d'une porte. La seconde pièce, servant de réceptacle aux instrument aratoires, avait une fenêtre donnant sur la cour. Eugène pénétra dans cette seconde pièce et se coucha tout habillé. Il n'était pas encore endormi qu'il entendait galopper des chevaux ; le bruit se rapprochait ; il s'agenouilla près de la fenêtre, se plaça de façon à voir en dehors sans être vu, et bientôt, à la clarté de la lune, il distingua quatre cavaliers fédéraux qui venaient d'ar-

river et de mettre pied à terre entre la maison et le hangar.

—Si vous pouvez entrer tous quatre à la maison, se dit-il, je prends un des chevaux et je file.

Ce plan ne devait pas être mis à exécution. Trois des cavaliers frappèrent à la porte qu'un nègre vint leur ouvrir, le quatrième resta en dehors pour faire sentinelle.

Eugène saisit un manche de pic qui se trouvait à portée de sa main et se blottit le long de la porte de la cloison.

—Malheur au premier qui ose ouvrir cette porte mur mura-t-il, je le culbute avant qu'il ait le temps de se reconnaître, j'essuie le feu des trois autres et si si je ne suis pas atteint, comme j'y compte bien, je me laisse dégringoler dans le ravin couvert de taillis qui se trouve en arrière du hangar. Ils auront bien le diable au corps s'il réussissent à me mettre la main au collet.

Eugène commençait à regretter d'avoir quitté le régiment, mais il serait mort en combattant plutôt que d'y être ramené comme déserteur.

Les trois cavaliers sortirent de la maison, ouvrirent la porte extérieure du hangar et y jetèrent un regard rapide.

—Il y a encore cette autre porte, dit l'un d'eux.

Eugène serra convulsivement son manche de pic.

—Bah, il n'y a rien là dedans, en selle et retournons au camp.

Ce fut avec un sentiment de satisfaction facile à concevoir que Leduc les vit s'éloigner. Il s'endormit d'un sommeil agité et rêva toute la nuit d'arrestations, de fui-

tes, de poursuites et de combats contre les cavaliers américains. Le lendemain, en se levant, il trouva le blessé qui prenait l'air dans la cour et qui lui indiqua le chemin de la maison de M. Wyse. Ce dernier était chez lui; c'était un beau vieillard, portant une longue barbe et une longue chevelure, plutôt grise que blanche. Il invita Eugène à déjeûner et le présenta à sa fille, une jolie sudiste aux yeux noirs. Leduc entra dans une chambre, où il revêtit un habit bourgeois qui avait tout l'air d'un uniforme confédéré. Le fait est que c'en était un aux boutons près. Il s'informa de la route qu'il devait suivre pour se rendre à Richmond. Cela dépendait beaucoup des mouvements de l'armée américaine. A vol d'oiseau, on était à 70 milles de Richmond ; en contournant les lignes américaines et en passant par Staunton, il y avait bien 300 milles. Eugène entreprit courageusement cette longue route, et pendant huit jours, il voyagea à pied dans la vallée de la Shenandoah.

Il avait changé ses bottes, qui étaient toutes neuves et qui lui avaient coûté $10 en greenbacks chez le *sutler* contre une autre paire plus vieilles et $20 en bons confédérés. Comme il ne connaissait pas le pays et qu'on le renseignait mal, il n'avançait guère. Un soir, il constata avec dépit qu'après avoir marché toute la journée il était revenu juste à l'endroit d'où il était parti le matin.

Le pays était du reste peu habité, les maisons clairsemées. Parfois il arrivait à cours d'eau que les pluies avaient grossi et dont le courant était très rapide. Le pont avait été emporté et il n'y avait pas d'habitations auprès, par conséquent pas d'embarcations. Il lui fallait

s'allonger énormement pour trouver un endroit guéable.

La population se montrait très hospitalière. On refusait ordinairement d'accepter du paiement pour les repas qu'il se faisait servir.

Quelques jours après son départ, il déboucha dans une plaine ou les guerillas de Moseby étaient réunis, soit pour l'exercice, soit pour une revue. Les hommes étaient à cheval mais les rangs étaient rompus et le chef Moseby n'était pas là. Eugène marcha résolument vers le groupe de cavaliers. On l'entoura immédiatement. Ces hommes, qui se connaissaient tous entre eux, voyaient un ennemi dans chaque étranger. Ils n'eurent pas de peine à reconnaître en lui un soldat américain. Seulement ils se trompaient en le prenant pour un espion du gouvernement fédéral.

En temps de guerre, le sort de l'espion est vite décidé. On le pend au premier arbre. Les guérillas avaient pour habitude, de pendre indistinctement tous les soldats américains, dont ils pouvaient s'emparer. Circonstance aggravante, Eugène était déguisé.

L'arbre était choisi, la corde était prête, deux individus avaient saisi Eugène par les bras et, malgré ses protestations, on se disposait à l'entraîner, vers le gibet improvisé, lorsque le jeune Wyse et son compagnon arrivèrent et le prirent sous leur protection, au grand regret de plusieurs guérillas qui eurent beaucoup de peine à dissimuler le mécontentement qu'ils éprouvaient en voyant s'échapper l'occasion de pendre un Yankee.

## XV—Retour au régiment.

Eugène avait repris sa route après avoir remercié ses sauveurs. Le lendemain, il avait rencontré deux autres déserteurs : un Américain et un Irlandais. Ces deux-là n'avaient nullement l'intention d'aller prendre du service au Mexique. Ils voulaient tout bonnement se rendre où il leur serait possible de vivre sans faire de service militaire. On marcha de compagnie pendant deux ou trois jours. Le quatrième corps d'armée, commandé par Siegel, occupait, d'un côté, la vallée du Shenandoah. De l'autre, il y avait l'armée du Potomac, de sorte que nos trois déserteurs se trouvaient comme pris entre deux feux. Il était assez difficile de sortir de la Virginie, sans tomber dans les lignes fédérales. Quant à se rendre à Richmond, Eugène commençait à comprendre que cela était impossible.

Quelques jours auparavant, il s'était arrêté pour demander l'hospitalité dans une ferme. La femme était seule. Elle lui avait donné à souper, et elle lui tenait compagnie pendant qu'il mangeait.

—Grant veut aller a Richmond, paraît-il ? lui avait-elle demandé. Puis sans attendre de réponse, elle avait ajouté.

—J'espère qu'il ira, j'espère que vous irez tous, en qualité de prisonniers.

Il commençait à se dire qu'il avait peu de sympathie à attendre de la part des sudistes qui, à peine quelques jours auparavant, avaient cru se montrer très généreux, en ne l'accrochant pas au premier arbre.

Un soir, les fugitifs arrivèrent à Front Royal, et se rendirent à une espèce d'hôtellerie, située sur une rivière qu'on leur dit être le Rapidan. Le lendemain, les deux compagnons d'Eugène espéraient entrer dans l'Etat de Pensylvannie en passant par un endroit nommé *Hot Springs*. Il s'agissait de se défaire des bons confédérés que l'on avait en poche, et qui auraient pu être compromettants. Ce fut bientôt fait. On en avait juste assez pour payer le coucher et les repas. Eugène paya un verre de mauvais gin à ses deux compagnons. Cela lui couta $25 en billets confédérés. Il parait que c'était le prix ordinaire.

Le lendemain, l'Irlandais et l'Américain prirent la route de la Pensylvanie et Eugène les quitta en leur disant qu'il allait se livrer aux autorités fédérales. En vain voulurent-ils le dissuader ; son parti était pris. Il se dirigea vers Winchester et, arrivé à trois ou quatre milles de cette ville, il fut arrêté par un piquet de cavalerie qui le prit pour un *bushwhacker* (franc-tireur confédéré.) Il se laissa conduire à la ville et se fit connaître comme soldat américain. Un officier vint l'interroger, prit son signalement et, pendant la nuit, il fut envoyé en wagons à mulets, à Martinsburg. Il fut mis à la géole avec les prisonniers confédérés, et traité comme prisonnier de guerre en attendant des nouvelles de son régiment, où l'on avait écrit pour s'assurer si l'histoire

racontée par lui n'était pas une fable, une ruse de sudiste désireux de se faire relâcher.

Il y avait bien un peu de légende dans ce qu'il avait raconté. Naturellement, il ne s'était pas vanté d'être allé trouver les guerillas. Ils avaient dit que ces derniers l'avaient surpris dans le bois, l'avaient amené avec eux, lui avaient enlevé son uniforme, ses *greenbacks*, sa montre et ses bottes, puis l'avaient relâché. Il avait trouvé moyen de rendre compte jour par jour de ses pas et démarches de façon à faire croire qu'il avait mis toute la diligence possible à rejoindre l'armée fédérale. Son histoire devait paraître d'autant plus plausible aux officiers de son régiment que, dans le cours de l'hiver précédent, un homme avait été pris par les guerillas de Moseby et relâché dans des circonstances à peu près analogues. Bref, au bout de quelques jours on le renvoya, *via* Harpers Ferry et Frédérick-City, à Washington d'où, après l'avoir retenu une journée au Forest Hall, on l'expédia au camp de Catletts Station.

Le camp Reynolds avait été abandonné pendant son absence et le 14ème s'était rendu à cette dernière station où l'on se préparait à se mettre en marche. La campagne de 1864, s'ouvrait le jour où Leduc revint à son régiment. En d'autres temps il aurait peut être eu de la peine à faire avaler son récit fantaisiste. Cependant, les officiers y crurent, ou feignirent d'y croire. On avait plus besoin de combattants que de prisonniers, et il ne fut pas question de le mettre en accusation comme déserteur. Il avait repris sa place dans les rangs et avait pris part aux batailles de Wilderness et de Spottsylvania, où il s'était distingué par son courage et son sang-froid.

## XVI—Les angoisses de Leon.

Eugène était entré dans des détails beaucoup plus circonstanciés que ceux qui précédent, et son récit avait vivement intéressé Duroc. Ce dernier regardait, avec un étonnement mêlé d'admiration, ce guerrier à la figure imberbe, qui lui racontait, comme des choses tout à fait naturelles, des aventures dont il avait été le héros et qui lui avaient fourni l'occasion de jouer un rôle bien au-dessus de son âge. Type curieux d'adolescent, que les circonstances, les épreuves et une singulière précocité de caractère avait fait vieillir avant le temps, Eugène semblait avoir conservé l'imprévoyance et la versatilité de caractère de l'enfance, tout en acquérant les qualités viriles opposées à ces défauts, et qui sont d'ordinaire, l'apanage de l'âge mûr. C'était la première fois qu'il mettait son cœur à nu et il fallait que Duroc lui eut inspiré beaucoup de confiance, pour qu'il lui dévoilât le secret de sa désertion. En effet, la moindre indiscrétion de la part de Léon, eut pu avoir pour effet d'éveiller les soupçons des autorités militaires. Ajoutons qu'il avait bien placé sa confiance, car Duroc était non-seulement homme d'honneur mais discret comme la tombe.

Il était évident que, dans le cours de son récit, Eugène n'avait pas cherché à embellir le rôle qu'il avait joué. Au contraire, il avait semblé prendre plaisir à faire ressortir le côté grotesque et ridicule de cette fugue

qu'il paraissait regretter sincèrement. Toutefois, il n'avait pas encore abandonné l'espoir de prendre du service dans l'armée française. Seulement, il avait pris la résolution de rester à l'armée américaine jusqu'à l'expiration de ses cinq ans. Quant à son courage, il était parfaitement reconnu par tous ses compagnons d'armes, témoins de ses prouesses, et Duroc lui-même ne tarda pas à le voir à l'épreuve.

Léon avait raconté sa tentative de suicide à Eugène, qu'il prenait plaisir à entretenir de son amour pour Louise. Il avait écrit à cette dernière, mais la réponse se faisait attendre, et il commençait à se demander s'il n'avait pas eu tort de se rappeler au souvenir de celle qu'il aimait. L'avenir lui apparaissait peu chargé de promesses. Il est difficile de faire son chemin dans le monde, lorsqu'on débute comme simple soldat d'une armée étrangère. Les mêmes scrupules qui avaient retenu son premier aveu sur ses lèvres, lui revenaient à l'esprit pour l'obséder. Pourrait-il jamais offrir à Louise, un nom et une position dignes d'elles ? Il ne l'espérait guère. Il avait devant lui la perspective de se faire tuer dans un combat, ou peut-être de retourner au pays affreusement estropié. Il avait bien l'espoir de faire quelques économies, mais il lui fallait passer au service des Etats-Unis, cinq années qu'il auraient dû employer à apprendre le commerce.

Il se disait tout cela et cependant l'idée que Louise ne daignerait peut-être pas lui répondre, le désolait. Il lui avait dit comment il avait été volé, sans lui donner les noms de ceux qui l'avaient dépouillé. Il se proposait

bien de les démasquer si jamais l'occasion s'en présentait, mais où trouver la preuve de leur culpabilité ? En l'absence de cette preuve il avait eu la délicatesse de taire leurs noms. Inutile de dire qu'il s'était abstenu de mentionner dans sa lettre le plongeon qu'il avait pris dans le fleuve St Laurent.

## XVII—Combat singulier.

Un jour, pendant la marche, nos deux Canadiens se trouvaient à bout de provisions. La faim, qui fait sortir les loups du bois, les fit sortir des rangs. Ils se laissèrent devancer par le régiment, puis ils prirent un chemin de traverse et, vers midi, ils arrivaient en vue d'une superbe plantation. En route, Eugène et Léon avaient rejoint trois fastassins d'un régiment de volontaires de la Pensylvanie. Presqu'aussitôt deux cavaliers fédéraux avaient fait leur apparition. On résolut de se tenir ensemble afin d'être plus forts pour se défendre en cas d'une rencontre avec des éclaireurs confédérés. Il arrivait assez fréquemment que ces derniers s'embusquaient dans les maisons. Malheur au maraudeur isolé qui tombait entre leurs mains! Il n'était pas toujours sûr qu'on lui laisserait la vie sauve.

L'habitation semblait abandonnée, mais quelques négresses et de nombreux négrillons se montraient à la porte des cases. Comme les soldats arrivaient, ils aperçurent un moricaud d'une quinzaine d'années qui chassait devant lui des canards, des dindes, des oies et autres volailles sur lesquelles les trois Pensylvaniens et les deux cavaliers firent feu.

Trois ou quatre volatiles roulèrent sur le sol et le jeune nègre s'adressant aux soldats leur dit :

—Il ne faut pas tirer sur ces volailles. Ce sont les volailles à *massa.* (*)

Pour toute réponse l'un des cavaliers lui envoya une balle de revolver qui l'atteignit à la tête et l'étendit raide mort à ses pieds.

—Vous êtes un lâche, (a mean coward) lui dit Eugène.

—Qu'est-à dire, blanc bec ? rugit le cavalier. Est-ce que par hasard, tu aurais envie toi aussi de gouter à mes pilules ? J'en ai trois pour toi dans mon revolver. Et il fit jouer le rouet de son pistolet.

En même temps Eugène avait armé le chien de son fusil et le couchait en joue :

—On les connait vos pilules, monsieur le brigand; elles sont bonnes pour assassiner les enfants sans armes. Allons ! tire donc, triple lâche !

Les autres soldats intervinrent. Duroc s'était avancé à côté d'Eugène autant pour le protéger que pour l'apaiser.

—Allons, calme toi, lui dit-il en français.

—Mais, je suis parfaitement calme, reprit Leduc.

—Il ne s'agit pas de nous fusiller réciproquement dit alors l'autre cavalier. Daly a eu tort de tuer le nègre, mais le français a insulté Daly, et s'ils veulent se battre que ce soit à coup de poing. Le français aura franc jeu (*fair play.*)

—Attendez ! dit Duroc. Eugène est trop petit pour le cavalier, mais, puisque monsieur le tueur de nègre a voulu l'insulter en sa qualité de Franco-Canadien, moi

(*) Massa pour *master* (maître.)

qui suis Canadien comme lui, mais plus âgé et plus fort, je prends la responsabilité de ce qu'a dit mon compatriote et je me déclare prêt à faire la partie de boxe avec Daly.

—Puisqu'il est ici question de nationalité, reprit le cavalier, vous, vous ferez cette partie avec moi, tandis que Daly et votre ami règleront leurs comptes ensemble.

—Laisse-moi donc faire, dit Eugène. Si nous nous battons tous deux à la fois, si nous lâchons nos armes, nous les aurons tous les cinq sur les bras.

Eugène et Daly se menaçaient toujours du fusil et du revolver.

—Ça ne se fera pas comme cela, reprit Duroc, en armant le chien de sa carabine. Nous sommes ici deux contre cinq. S'il doit y avoir une partie de boxe, il faut que l'un de nous deux surveille les autres. Vous tenez à ce que le tueur d'enfant se batte contre un enfant. Soit. Mais les trois fusils que vous avez, sont déchargés : vous allez les mettre en faisceau. Vous allez remettre au repos les deux revolvers et les jeter sous le faisceau de fusils, à quelque distance. Je vais prendre soin du fusil d'Eugène et du mien. Je brulerai la cervelle au premier d'entre vous qui voudra intervenir dans le combat, ou qui fera mine de vouloir toucher aux armes. Maintenant, si cela vous convient, désarmez, et que les deux champions se déshabillent. Si ça ne vous va pas, autant vaut commencer la fusillade immédiatement.

Après quelques pourparlers, cette proposition fut acceptée.

—Au moins, es tu capable de te défendre contre cet

animal là? demanda Léon à Eugène, pendant que ce dernier mettait habit bas. Sais tu un peu de boxe?

—Je sais mieux que cela. J'ai pris des leçons de savate d'un maître d'armes français, pendant mon séjour au fort Trumbull. Tu vas rire.

Les armes furent mises en faisceau. On traça une marque sur le sol. Daly y courut et se mit en garde.

—Allons, arrive gamin! cria-t-il.

Eugène s'approcha tranquillement, et se mit en garde à environ deux pieds de distance de la marque, le pied gauche en avant, à peu près dans la position de la garde pour boxe anglaise.

—*Come up to the scratch.* (Rends-toi à la marque), dit Daly.

Il n'avait pas terminé sa phrase, qu'Eugène pirouettant sur le pied gauche, lui porta un formidable coup de pied droit sur le tibia de la jambe gauche. Daly poussa un cri de douleur; le coup de poing qu'il avait lancé passa dans le vide et l'entraîna en avant. Eugène, portant immédiatement le poids de son corps sur son pied droit, l'atteignit sous le menton, du bout de son pied gauche.

Tout cela s'était fait en un clin d'œil. Daly s'était reculé en rugissant. Eugène se tenant toujours en garde, le suivit en exécutant quelques croisés, et lui porta le coup de flanc du pied gauche. Daly eut la maladresse de lui saisir la jambe. Mal lui en prit. Eugène tourna sur lui-même, posa ses mains sur le sol, attira Daly a lui en retirant sa jambe gauche, et lui appliqua son talon droit entre les deux yeux. Pour le coup, le cavalier fit une culbute des plus soignées. Quand il se releva, le

sang l'aveuglait. Eugène était retourné à la marque, et et se tenait en garde.

—*Come up to the scratch*, lui dit-il.

—Mais Daly déclara qu'il en avait assez.

Ce n'est pas de cette manière qu'on se bat dit il. Mais attends un peu. Un jour je te rejoindrai et je te combattrai à la boxe quand tu voudras... une autre fois.

—Il ne faut jamais remettre au lendemain ce qui peut se faire aujourd'hui répondit Eugène. La leçon de boxe française que je viens de te donner n'est que la première de la série. Il y en a vingt comme cela. Si tu es trop désemparé pour te battre aujourd'hui, il y a ton ami qui tout à l'heure voulait se battre avec le mien. Tandis que je suis en frais, j'aime autant remplacer mon ami qui, il y a un instant, offrait généreusement de me remplacer. Ne vous gênez pas il y en a pour tout le monde.

Et Eugène, mis en bonne humeur par son succès, exécuta plusieurs voltes fantaisistes.

Ce défi ne fut pas relevé.

—Messieurs, dit Léon, mon ami va reprendre son arme, vous reprendrez les vôtres lorsque nous aurons atteint le bois qui se trouve à 300 verges d'ici. Désolé de vous fausser compagnie, mais, après ce qui vient d'arriver, nous devons vous quitter, et nous entendons partir avec les honneurs de la guerre, Je vais marcher à reculons, et je fais feu sur le premier qui voudra toucher un revolver ou recharger un fusil avant que nous soyons à couvert. Pour surcroît de sureté nous allons mettre la baïonnette au canon. Je vous avertis d'avance que je tire assez juste.

—Vous montrez beaucoup trop de défiance envers nous, dit alors un des fantassins. Vous êtes Français, mais nous ne connaissons pas les deux cavaliers, et nos sympathies sont pour vous. Restez avec nous, ou bien nous allons vous suivre.

—Nous ne vous connaissons pas, dit Léon. Il peut se faire que vous soyez sincères mais votre sympathie vient un peu tardivement. Vous êtes de robustes gaillards, et vous auriez laissé battre Eugène à plate couture, bien qu'il eut le droit pour lui. Je m'en tiens à ma proposition.

—A votre aise, mais vous avez tort.

Et nos deux jeunes gens ayant mis la baïonnette au canon s'éloignèrent. Duroc marchant à reculons, ainsi qu'il l'avait promis et surveillant les cinq soldats qui n'osèrent pas toucher à leurs armes, avant d'avoir vu Eugène et Léon disparaître sous le couvert du bois.

## XVIII—Ce qui se passait à l'intérieur de l'habitation.

—Voilà un genre de maraude qui n'emplit pas le sac à vivres dit Léon. Nous sommes venus ici dans l'espoir d'y trouver quelque chose à nous mettre sous la dent : nous n'emportons que les lauriers de la victoire et la conscience du devoir accompli.

—Que veux-tu ? après ce qui est arrivé je n'aurais pas eu le cœur de partager avec ces bandits le produit de leur chasse, et je me serais cru déshonoré de chasser pour mon propre compte en leur compagnie.

Les deux hommes s'étaient arrêtés sous un arbre, d'où ils pouvaient voir ce qui se passait à la maison.

—Ils ont repris leurs fusils, continua Eugène et maintenant ils se dirigent du côté de la maison. Ce sont tous de rudes canailles, et tu as bien fait de ne pas croire aux protestations hypocrites du fantassin. La porte est fermée à clé. Les voilà qui frappent. S'il y a des femmes là-dedans, elles sont loin d'être en sureté. Nous ferons bien de rester ici quelques instants pour les surveiller.

A l'intérieur de la maison, au premier, deux femmes se tenaient à la fenêtre où, cachées derrière les persiennes fermées, elles avaient pu voir et entendre sans être vues la scène que nous venons de décrire. L'une paraissait âgée de soixante ans, l'autre, jolie créole au regard velouté, était à peine sortie de l'enfance.

—Ma tante, dit la plus jeune, ces deux-là sont Français, j'ai compris ce qu'ils se sont dit ; le grand veut calmer le petit qui persiste à vouloir se battre.

—Ce sont deux *gentlemen*, Hélène. As-tu remarqué qu'eux n'ont pas tiré sur les volailles.

En voyant Eugène si bien culbuter son adversaire, Hélène avait dit :

—Comme il est agile, et fort, et brave. Si je l'osais je battrais des mains.

—Pas d'imprudence. Voyons comment cela va tourner. Et les autres qui n'arrivent pas ! Si ces Yankees pouvaient tous se tuer entre eux, avant l'arrivée de mon fils et de ses compagnons.

—Moi, je n'aimerais pas à voir tuer les Français. Je suis Française par mon père.

—Et Américaine par ta mère, ma pauvre sœur, que Dieu a rappelée à lui.

—Sambo ne les a peut-être pas trouvés chez Curtis. Peut-être a-t-il été pris en chemin par les Yankees.

—S'ils entrent ici il leur faudra enfoncer la porte. Si ces Canadiens n'étaient pas là, trois bons sudistes auraient raison des cinq.

—Si les Canadiens restent et si les Yankees franchissent notre seuil, ils ne nous feront pas de mal, les Canadiens seront là pour nous protéger.

—Tu crois cela ? Ils se sont querellés avec les autres parce que le cavalier a tué un nègre. Ce sont des abolitionistes enragés, voilà tout.

—Ah ! ils vont s'en aller. Les voilà qui s'éloignent. Le grand tient les autres en respect avec son fusil armé.

Ils sont arrêtés dans le bois. Nous les voyons d'ici, mais les Yankees ne peuvent les voir de l'endroit où ils se tiennent.

—Voici les autres qui viennent frapper à la porte. Sors par derrière et va-t-en à la case d'*Auntie* Nancy. Je vais les laisser frapper pendant quelque temps puis j'enverrai Suzie leur ouvrir. S'ils me trouvent ils me feront aucun mal à moi. Ils sont déjà entrés une fois chez Nancy et ils n'y retourneront plus.

## XIX—Deux contre cinq.

En effet, après avoir bien juré et tempêté contre les deux Canadiens, les trois fantassins et les deux cavaliers avaient repris leur armes :

Ils étaient d'abord entré dans une case de nègre où ils n'avaient rien trouvé et ils frappaient maintenant à la porte cochère de la maison.

—Ouvrez, où nous allons enfoncer ! dit l'un des fantassins.

—S'il y a des femmes là-dedans nous allons leur faire un brin de cour.

—Au fait, dit Daly, ce maudit Français a un tant soit peu dérangé ma toilette. Je crois même qu'un peu d'eau et de savon ne me ferait pas autant de mal à la figure que les satanées bottes de ce barbare. Viens avec moi, ajouta-t-il en se tournant vers l'autre cavalier. Je n'ai pas de miroir et lorsque je serai suffisamment beau tu me le diras.

—Tu entreprends là un travail qui sera long et difficile. Tu n'étais pas beau d'avance et le petit Canadien ne t'a pas embelli en te pochant les deux yeux et en te contusionnant la machoire. D'ailleurs tu es encore tout couvert de sang.

Tout en causant les deux cavaliers étaient arrivés à la case de la *tante* Nancy où ils entrèrent.

Comme ils franchissaient le seuil, Hélène, qui venait d'entrer, se voyant découverte, se rua entre eux afin de sortir par la seule issue de cette construction toute d'une pièce.

Daly la saisit par le bras.

—Oh, mais, c'est que nous avons eu bon nez de venir ici ! Les autres se morfondent a enfoncer une porte pour découvrir quelque gibier charmant, et c'est nous qui mettons la main sur la timide gazelle. Allons charmante enfant, un baiser. Ne faites pas attention au sang. Je l'ai versé en combattant contre les amis de la race noire.

—Lâchez-moi, brute ! répondit Hélène en lui appliquant un vigoureux soufflet et en s'échappant de lui, laissant un morceau de sa manche de robe entre ses mains.

Elle prit la fuite et courut dans la direction du bois.

—A cheval ! s'écria Daly ou nous allons la perdre.

Sans trop savoir ce qu'il faisait son compagnon sauta en selle.

De l'endroit où ils se trouvaient à la lisière du bois, les deux Canadiens avaient pu deviner et voir en partie la scène que nous venons de décrire.

—Allons à son secours, avait dit Eugène, en voyant Hélène se débattre pour échapper à Daly.

—C'est inutile, puisqu'elle vient à nous, avait immédiatement répondu Léon.

En effet, Hélène courait de toutes ses forces vers le bois. Elle ne voyait plus les deux Canadiens mais elle comptait les trouver à l'endroit où elle les avait vus de la fenêtre quelques instants auparavant. Le temps que

les cavaliers avaient mis à monter à cheval lui avait donné quelque avance. Ils l'atteignirent cependant, la dépassèrent avant qu'elle pût arriver à la lisière du bois, et arrêtèrent leurs montures de façon à lui barrer le passage.

A ce moment Eugène et Léon sortirent du bois et attaquèrent les deux cavaliers, Ceux-ci avaient mis le sabre au poing, et se défendaient, mais quelques coups de baïonnettes, dirigés vers les naseaux des chevaux, forcèrent ces derniers à se cabrer, et les cavaliers durent vider les arçons pour ne pas être écrasés sous leurs montures.

—Sauvez moi messieurs, avait dit en français la jolie créole, d'un ton de voix émue par l'angoisse et la frayeur.

—Courez au bois, et tâchez de regagner la maison, lui avait répondu Eugène dans la même langue, tout en parant un coup de sabre que Daly lui avait porté à la tête.

Les trois fantassins arrivaient au pas de course la baïonnette au bout du fusil. Les deux Canadiens, se voyant obligés de combattre corps à corps deux contre cinq, se disposaient à vendre chérement leur vie, et les cavaliers, désarçonnés mais sains et saufs, voyant arriver ce qu'ils croyaient être du renfort, avaient pris leurs revolvers, et, tout en ferraillant de la main droite avec le sabre, ils avaient de la main gauche, tiré plusieurs coups de feu, qui étaient restés sans résultats.

Mais ce n'étaient pas précisément pour combattre que les Pensylvaniens accouraient à toutes jambes. Pendant qu'ils essayaient d'enfoncer la porte, qui résistait à leurs

efforts, ils avaient aperçu les cavaliers qui montaient en selle et s'éloignaient à bride abattue.

Comme ils ne voyaient pas Hélène, qui était disparue dans un pli de terrain, ils avaient cru à une fuite, et leur regard avait interrogé l'horizon pour découvrir quel danger les menaçait.

Alors ils avaient vu ce que ni les cavaliers, ni Hélène, ni les deux réguliers n'avaient aperçu. Une dizaine de cavaliers confédérés arrivaient ventre à terre. Nos fantassins prirent leurs jambes à leur cou et tout en courant, ils mirent la baionnette au canon.

Les confédérés s'étaient un instant arrêté devant la porte, et la vieille femme leur avait, de la fenêtre, indiqué ce qui se passait près de la lisière du bois.

Hélène avait pu gagner le bois, où elle s'était arrêtée en voyant venir les confédérés qui étaient arrivés juste en même temps que les Pensylvaniens sur la scène de la lutte.

Les fédéraux furent promptement entourés et sommés de se rendre.

Tous mirent bas les armes à l'exception de Duroc et de Leduc, qui se mirent en garde, dos à dos, leurs baïonnettes menaçant les chevaux des confédérés.

—Vous êtes les plus forts, leur dit Léon, mais nous rendre prisonnier dans des circonstances comme celle ci, c'est nous faire noter comme déserteurs au régiment, et nous préférons mourir ici.

—Alors, mourez ! dit un jeune homme en l'ajustant de son revolver. Il allait presser la détente lorsqu'une femme se jeta entre lui et les deux Canadiens.

—Alfred, dit-elle, ne touchez pas à ces hommes : ce sont eux qui m'ont sauvée.

Et elle raconta en peu de mots ce qui s'était passé.

—Vous êtes libres, messieurs, dit l'officier, car c'en était un. Quant aux autres, emmenez les, dit-il à ses hommes.

—Nous ne saurions trop reconnaître votre bonté dit Léon.

—Il n'y a pas de quoi. Vous vous êtes conduits en braves et loyaux soldats. Permettez-moi de vous serrer la main.

—Nous vous laissons en sureté dit Eugène à Hélène. Vous ne sauriez croire comme je suis heureux d'avoir pu vous être utile.

—Avant de nous quitter dit Alfred, je vous prie de nous accompagner à la maison. Ma mère doit tenir à vous remercier. Je vous invite à dîner avec moi.

—Vous êtes bien aimables. Nous acceptons votre gracieuse invitation.

Les confédérés étaient déjà disparus avec leurs prisonniers. Les quatre jeunes gens se dirigeaient vers la maison.

—Vous avez failli être tué en prenant ma défense dit Hélène à Eugène. J'ai vu ce cavalier vous porter un coup de sabre à la tête. J'ai cru qu'il vous avait tué, et j'ai fermé les yeux. En les rouvrant, je vous ai vu piquant son cheval aux naseaux. Ce coup de sabre ne vous a donc pas atteint.

—Non, il n'a touché que mon képi. Je l'ai paré un peu tard, mais je l'ai paré. Tenez mademoiselle pour un

regard de vos beaux yeux je voudrais passer ma vie à recevoir de pareils coups de sabre.

—Ce qui ne vous laisserait pas le temps de voir ce regard si cherement payé. Vous êtes bien Français vous : aussi galant que brave, ajouta-t-elle en le regardant avec une admiration qu'elle ne cherchait pas à dissimuler.

—Vous êtes aussi bonne que belle. Mais vous-même n'êtes-vous pas Française ?

Créole, comme on dit en Louisiane, ma patrie. Mon père se nomme Duchâtel. Il est officier dans l'armée confédérée. Je suis ici, chez ma tante Shelton depuis l'automne dernier.

—Moi, je suis Canadien d'origine française, et je me nomme Leduc.

—Quel est le nom de votre ami ?

—Duroc.

—Cousin Alfred Shelton, permettez-moi de vous présenter M. Duroc et M. Leduc, deux Canadiens-Français qui mériteraient de servir la cause du Sud.

On échangea des poignées de mains.

—Maintenant, présentez-moi à ces messieurs.

—MM. Duroc et Leduc, reprit Alfred, permettez-moi de vous présenter ma cousine et ma fiancée, mademoiselle Hélène Duchatel.

On se mit à table et le repas fut gai. Malgré sa haine invétérée contre tout ce qui portait l'uniforme fédéral, Mme Shelton voulut bien se montrer aimable pour les jeunes gens.

Pendant le repas, des nègres s'étaient emparés des sacs à vivre des soldats et les avaient bourrés de comestibles,

On alluma un cigare et Alfred raconta aux jeunes gens qu'il se trouvait, lui et ses hommes, à environ un mille de distance lorsque Sambo était venu l'avertir du meurtre du jeune nègre et du danger que couraient les deux femmes. Bien qu'il y eut risque de tomber entre les mains des troupes fédérales, il avait pris une dizaine d'hommes et était accouru, résolu de tout braver pour sauver sa mère et sa fiancée. Il se proposait maintenant de les amener toutes deux avec lui pour les mettre en sureté.

Autant pour ne pas retarder le départ de leurs hôtes que pour regagner le temps perdu, Eugène et Léon se hâtèrent de prendre congé.

Vers cinq heures ils avaient rejoint leur bataillon.

En ouvrant son sac à vivres Eugène y trouva une lettre adressée à M. Leduc.

Il ouvrit l'enveloppe qui contenait une bague en or avec chaton composé d'un rubis entouré de turquoises.

Ce cadeau était enveloppé dans une feuille de papier sur laquelle une main tremblante avait tracé ces mots :

"Portez cette bague en souvenir de moi."

"HÉLÈNE."

Il examina ce bijou, précieux souvenir d'une femme qu'il aimait déjà, mais qu'il n'espérait plus revoir, baisa avec respect le papier portant la signature d'Hélène et passa la bague à son doigt, en disant à Léon :

—Maintenant, je comprends ce que tu dois éprouver en pensant à ta Louise. Tu te désoles en songeant que le destin vous a peut-être séparés pour toujours. Pour-

tant, vous êtes fiancés, elle t'aime et tu sais où la retrouver lorsque tu auras fini ton service. D'après ce que tu m'as raconté d'elle, je n'ai pas de peine à croire que tu la trouveras fidèle au bout de cinq ans. Je suis beaucoup plus à plaindre que toi. Hélène est fiancée à un autre, et cette bague, qu'elle a eu l'amabilité de m'adresser entre deux morceaux de volaille froide, n'est qu'un cadeau offert par l'amitié et la reconnaissance. Il est probable que je n'aurai plus le plaisir de la rencontrer, et cependant, je l'aime ! Sans être tout à fait indentiques, nos situations respectives se ressemblent assez pour resserrer encore d'avantage la sympathie que nous éprouvons l'un pour l'autre depuis que le hasard nous a faits compagnons d'armes.

—Oui, c'est un nouveau lien d'amitié entre nous. Malheureusement, je crains que ce soit la seule consolation qui nous reste, car je considère nos deux cas comme étant également désespérés.

## XX—Combat de la North Anna.

Le lendemain de l'incident que nous venons de rapporter, le 14ème traversa à gué la rivière North Anna et se déploya en tirailleurs sur la rive opposée. Quelques bataillons le suivirent pour lui servir de réserve et les pontonniers, ainsi protégés, eurent bientôt fait de jeter un pont de bateaux sur lequel passa le reste du cinquième corps.

Les tirailleurs traversèrent un champ, atteignirent une route où ils firent une conversion sur le centre, s'avancèrent en ligne jusqu'à quatre ou cinq milles de la rivière, puis entrèrent dans un bois qu'ils traversèrent pour s'arrêter à la lisière opposée, protégés par une simple clôture de perches. Le reste de l'armée les suivit, s'arrêta à quelque distance dans le bois et se mit à creuser des retranchements.

Vers quatre heures, des tirailleurs confédérés parurent en face du 14ème et furent reçus par une décharge de mousqueterie. Ils se couchèrent à plat ventre, et commencèrent un feu roulant sur les troupes fédérales. La fusillade devint très vive. Tout à coup, à travers la fumée, on aperçût la ligne principale des confédérés, qui accourait au pas de course, baïonnette au canon, en poussant un hourra formidable. Les tirailleurs du 14ème se replièrent, chaque homme courant en arrière en chargeant son arme, s'arrêtant à quelque distance, s'embus-

quant derrière un arbre, et tirant à volonté le plus rapidement possible.

On défendit ainsi le terrain pied par pied. Les rebelles se trouvant en plein champ et présentant une ligne qui offrait plus de surface, perdaient beaucoup de monde. Ils s'étaient arrêtés dans leur élan et avançaient en tirant au juger dans le bois. Le quatorzième leur résista seul pendant une heure tout en reculant par degrés.

Au moment où les confédérés, gagnant toujours du terrain, arrivaient à la lisière du bois que les tirailleurs du 14ème avait occupée une heure auparavant, ces derniers sautaient dans les nouveaux retranchements qui venaient d'être achevés par la réserve.

Alors, l'artillerie féderale, qui se trouvait derrière ces remparts improvisés, ouvrit le feu sur l'ennemi. Des batteries rebelles, qu'on ne pouvait voir à cause du bois et de la fumée, ripostèrent et, pendant une heure ou deux, il y eut un vacarme à tout casser. Artilleurs et fantassins tiraient à qui mieux mieux dans la direction d'où venaient les balles et les obus. Les deux armées, cachées l'une à l'autre continuaient à se foudroyer sans se voir.

Le soleil allait disparaître à l'horizon, lorsque le feu des confédérés cessa. Du côté des fédéraux, on brûla encore quelques amorces et bientôt le silence le plus profond fit place au grondement du canon et au crépitement de la fusillade.

Léon qui venait d'assister à sa première bataille, s'était vaillamment conduit. On demanda une dizaine d'hommes de bonne volonté pour aller en reconnaissance et nos deux Canadiens furent du nombre de ceux qui s'of-

frirent et qui furent acceptés. Un ex-sergent fourrier de la compagnie F, que Leduc avait bien connu et qui était passé au 10ème réguliers avec la grade de sous-lieutenant, leur donna leurs instructions. Ils devaient d'abord se déployer de façon à couvrir toute la brigade, puis, partir dans la direction ou devait se trouver l'ennemi, avancer avec beaucoup de précaution en examinant chaque tronc d'arbre, chaque accident de terrain capable de receler un ennemi, éviter autant que possible de combattre, et revenir dès qu'ils auraient découvert la position de l'ennemi ou constaté son départ. Chaque homme fut placé en avant des retranchements, et partit dans la direction qu'on lui indiqua. Tous disparurent sous les arbres et se trouvèrent isolés les uns les autres de telle façon qu'ils ne pouvaient se voir.

De crainte d'être pris au dépourvu Eugène avait armé le chien de sa carabine, Il avait franchi environ les trois quarts de la distance qui le séparait de la lisière du bois lorsqu'il aperçut un rebelle qui, comme lui, avait probablement été envoyé en reconnaissance. Eugène l'avait aperçu au moment où, le pouce droit sur le chien de son fusil, qui était au repos, il regardait dans une autre direction, cherchant à découvrir quelque uniforme bleu. Comprenant tout l'avantage de sa position, Eugène, qui n'était séparé de lui que par une distance de deux ou trois verges, le coucha d'abord en joue, puis, lui dit sur un ton de voix juste assez haut pour être entendu de lui.

—Surrender ! (Rendez vous.)

Le Virginien fit un soubresaut et regarda Eugène qui

le menaçait du canon de sa carabine. Il comprit qu'il était perdu, s'il faisait un mouvement pour se défendre, et il lâcha son arme.

—A bas le ceinturon, reprit Eugène.

Le rebelle ne se le fit pas dire deux fois.

—Maintenant, marchez devant moi, et surtout, pas de bruit.

Le crépuscule était venu lorsqu'Eugène arriva aux remparts avec son prisonnier qu'il livra aux officiers. Ces derniers, après l'avoir complimenté sur son courage et son sang froid, firent conduire le prisonnier en arrière.

Quelques instants après, les autres éclaireurs arrivèrent à l'exception d'un seul qui ne devait pas revenir vivant. Tous s'étaient rendus jusqu'à la lisière du bois et nul d'entre eux n'avait vu aucune trace de l'ennemi. On en conclut que les rebelles étaient retournés à leurs lignes de retranchement, et que, désirant découvrir si les Yankees avaient levé le pied ils avaient envoyé quelques éclaireurs dont un seul avait eu la maladresse de se faire prendre par le jeune Leduc.

Le lendemain on aida aux ambulanciers à ramasser les morts restés dans le bois. Quelques arbres étaient littéralement déchiquetés, de la racine au sommet, par les balles, d'autres avaient été renversés par les boulets. Non loin de la lisière du bois, dans un épais fourré, qu'Eugène reconnut pour l'avoir traversé la veille, l'on trouva celui des dix éclaireurs, qui parti le soir précédent, n'était pas revenu. Il avait la poitrine traversé de part en part d'un coup de baïonnette. La plaie s'était refermée et l'hémorrhagie avait eu lieu en dedans.

Il avait la figure noircie comme si le sang l'eut étouffé. Ses mains crispées tenaient encore le canon de sa carabine dont la crosse était brisée. C'était un gaillard de six pieds, solidement bâti. Nul doute qu'entouré par des éclaireurs rebelles, il avait refusé de se rendre, et qu'après avoir déchargé son arme il s'en était servi comme d'une massue. Autour de lui, dans un rayon d'une trentaine de pieds, onze rebelles avaient mordu la poussière et l'on pouvait supposer qu'au moins cinq ou six d'entre eux avaient été dépêchés par lui. Cinq étaient littéralement assommés et un sixième avaient une balle dans le ventre. Les autres étaient sans doute tombés pendant l'assaut de l'après-midi. C'était un Yankee et il fut reconnu comme appartenant au 12ème réguliers.

Le combat de la veille avait été très meurtrier, mais du côté des Yankees, c'était le 14ème qui avait le plus souffert.

Eugène s'était aperçu que quelques uns des soldats dépouillaient les morts de leurs bijoux et de leur argent. Il avait protesté mais on lui avait répondu de se mêler de ses affaires et, se rappelant son aventure avec le cavalier qui avait tué le nègre de la plantation Shelton, il n'avait pas insisté, non qu'il eut peur de ces violateurs de la tombe, mais parce qu'il ne se souciait pas d'entreprendre la réforme des mœurs de l'armée américaine, tâche qu'il considérait au dessus de ses forces. Seulement, il regarda sa bague et dit en français à Léon :

—Si j'étais tué un de ces quatre matins, ces brigands pourraient bien m'enlever ce bijou. Or, je ne veux pas le voir profaner par leurs pattes sales. Je vais le met-

tre dans mon scapulaire où personne ne songera à l'aller chercher. La bonne vierge, sachant qu'il m'a été donné par un ange de pureté, ne s'en formalisera pas.

—Au fait, tu as raison. J'ai déjà cru m'apercevoir que quelqu'un de la compagnie n'aurait aucun scrupule à te le voler même de ton vivant. Tu pourra feindre de l'avoir perdu pour qu'on ne soupçonne pas que tu l'as sur toi.

## XXI—Quelques combats partiels.

Le même jour, il y eut distribution de vivres et l'armée se remit en marche. Le 29 mai, elle traversait la rivière Pamunkey. Eugène avait jeté ses souliers qui lui blessaient les pieds, mais qu'il eut bien voulu retrouver lorsque le régiment, abandonnant la grande route se déploya en tirailleurs et pénétra dans un bois. Les trois compagnies du centre, servant de réserve, commencèrent à construire des retranchements. Il était à peu près une heure. Eugène, les pieds endoloris par la fatigue et meurtris par les ronces, trouvait peu réjouissante la perspective d'avoir à circuler ça et là pendant une partie de l'après-midi pour transporter les pièces de bois devant servir de carcasse au rempart. A gauche de la ligne, on entendait crépiter une fusillade bien nourrie, agrémentée de temps à autres par les sourdes détonnations des pièces de campagne. On eut dit des roulements de tambour accompagnés de coups de grosse caisse. Les obus commençaient à pleuvoir à l'endroit où la réserve du 14ème travaillait aux fortifications.

Soudain le commandant parût à cheval en avant du front du bataillon. Il était accompagné d'un officier d'état major, également à cheval. Ce dernier paraissait de sang-froid, mais le commandant était gris comme cinq cents Polonais. Il chancelait sur sa selle, et il commença une harangue qui ne rappelait pas précisement, sous

le rapport de la concision surtout, celles au moyen desquelles Napoléon 1er enflammait jadis le courage des vainqueurs de l'Europe coalisée. Un obus étant venu éclater tout près de son cheval, ce dernier fit un écart qui faillit renverser l'éloquent officier. Celui-ci reprit cependant, tant bien que mal, son aplomb, et, s'adressant aux hommes, il leur tint à peu près le language suivant en l'entrecoupant de nombreux hoquets :

—Concitoyens, (hic) co-choldats je veux dire, (hic) Croyez vous (hic) que nous allons nous laisser tur (hic) lupiner (hic) par cette maudite engeance de carogniers confédéraux? (hic) Non, de par les cinq cents mille diables ? Il faut imposer chilence à leurs marmittes à bombes Cinq hommes de bonne volonté (hic) cinq braves du 14ème pour faire taire cette gueularde de batterie séchessionnistes, (hic) Allons, y êtes-vous ?

—Il est passablement éméché le commandant, dit Eugène, mais du diable si je ne préfère pas faire le coup de fusil n'importe où, plutôt que de continuer à me meurtrir les pieds. J'ai peu de goût pour le genre d'architecture qu'on nous enseigne ici. Viens-tu Léon ?

—Mais, où veux-tu aller ? Le commandant ne sait ce qu'il dit.

—Ne crains rien, nous avons des francs-tireurs postés en face de la batterie ennemie, à la lisière du bois, nous irons tout simplement les trouver pour les regarder tirer.

Nos deux hommes allèrent s'offrir au commandant qui les félicita et leur serra la main. Trois autres s'étaient offerts et avaient reçu leur part de compliments.

On alla trouver les francs-tireurs et l'on passa le reste

de l'après-midi avec eux. Ils étaient armés de carabines se chargeant par la culasse, (l'infanterie se servait alors du fusil à baguette Springfield), et munies de visières à longue-vue. On était à un mille de la batterie. Les carabines portaient la balle à cette distance qui était cependant trop longue pour que l'on put tirer avec un certain degré de précision. Cependant, entre les mains de ses tireurs émérites, une de ces carabines faisait encore à cette distance autant de besogne qu'une carabine Springfield aurait pu en faire à 500 verges, entre les mains d'un tireur ordinaire.

La batterie était abritée derrière un rampart, mais le pointeur était obligé de s'exposer pour ajuster sa pièce et les *marksmen* américains profitaient de cet instant, pour lui tirer dessus. Bien des coups étaient manqués, mais, dans le cours de l'après-midi nos amis virent plusieur canonniers mordre la poussière. Ils revinrent à leur poste le soir et trouvèrent les retranchements complétés.

Le lendemain, il avait fallu quitter ces nouveaux retranchements pour aller en construire d'autres plus loin, en avant. Il avait fallu, pour cela, repousser les tirailleurs ennemis et s'avancer à portée de fusil de la ligne principale des confédérés. Le rempart improvisé devait être construit sous le feu de ces derniers qui avaient une ou deux batteries en face du 14ème et qui tiraient à mitraille dans le bois. sans voir les fédéraux. Ceux-ci se gardaient bien de répondre de crainte d'attirer sur eux les projectiles de toute espèce que l'ennemi faisait pleuvoir dans la forêt.

En arrière de la seconde ligne de retranchements, il y avait une habitation qu'on avait transformée en hôpital pour les blessés dont le nombre augmentait rapidement. On manquait d'eau dans la tranchée et quelques soldats prirent les bidons de leurs camarades pour aller les remplir au puits de la maison. Léon fut du nombre de ces derniers. Lorsqu'il revint, il avait l'air tout triste, et dit à Eugène :

—Je t'assure que tu as bien fait de ne pas venir. J'ai vu un spectacle des plus déchirants. La maison regorge de blessés et il y en a dans la cour un grand nombre que les chirurgiens et leurs aides pansent à la hâte. J'en ai vu un, entre autres, qui a eu la poitrine traversée de part en part par une balle. On l'a déshabillé et on le maintient sur son séant. Chaque fois qu'il respire, le sang jaillit gros comme le doigt de la poitrine et du dos. J'en suis tout énervé.

La ligne de tirailleurs était formée de groupes de réserves composés des compagnies du centre et reliés entre eux par des fantassins déployés de cinq pas en cinq pas. Les réserves avaient commencé sur place la construction d'une ligne de fortifications que l'on avait l'intention de rendre continue, dès qu'on le pourrait, en reliant ensemble les tronçons épars.

A gauche du 14ème, se trouvait une route qui traversait le bois, coupant à angles droits les lignes des deux armées. Les rebelles dont la ligne avancée n'était pas non plus fortifiée sur cette route, avaient embusqué quelques uns de leurs meilleurs tireurs et fusillaient sans merci tous les fédéraux qui, ayant affaire à traverser le

chemin, se trouvaient momentanément exposés au plomb meurtrier de ces *bushwhackers*. Un sergent et quelques bons tireurs de la réserve du 14ème furent envoyés pour les tenir en respect. Eugène et Léon, qui ne manquaient jamais de s'offrir chaque fois qu'il y avait un danger à braver, furent du nombre. Les francs-tireurs fédéraux se placèrent derrière de gros arbres, le long de la route; les fédérés ne paraissaient pas avoir remarqué leur arrivée.

—Qui veut traverser la route? demanda le sergent Beaston, un ex-soldat de l'armée anglaise.

—Moi répondit Eugène qui courut s'embusquer derriére un arbre du côté opposé.

—Une double détonnation retentit et une balle siffla aux oreilles de Leduc.

Le *bushwhacker* avait tiré en avant de son homme de façon à l'atteindre au passage s'il eut continué à marcher, mais comme Eugène s'était arrêté à l'abri du premier arbre, du côté opposé de la route, la balle avait passé à sa gauche.

Le rebelle s'était un peu découvert pour ajuster et une balle tirée par Beaston l'avait étendu par terre.

Deux de ses compagnons vinrent pour le ramasser.

Trois coups de fusils partirent du côté des fédéraux

L'un des deux confédéres tomba, se débattit, se saisit la jambe et se traîna à couvert sans se relever; l'autre chancela et gagna péniblement le bord du chemin.

On distinguait maintenant trois ou quatre autres canons de fusils braqués sur l'endroit occupé par les sol

dats fédéraux, mais ceux qui les tenaient avaient le soin de se tenir à couvert.

Profitant de la stupéfaction causée par les derniers coups de feux, Beaston et Duroc avaient aussi traversé la route. Eugène ayant mis son képi au bout de son fusil et incliné son arme de façon à exposer sa coiffure en avant de l'arbre, fut récompensé en voyant son couvre-chef troué par une balle ennemie.

—Ces gaillards là tirent juste, dit-il, tellement juste qu'ils me donnent l'envie de faire une petite expérience.

Ce disant, il fit le tour de l'arbre, s'exposant ainsi au feu des rebelles. Il avait remarqué que, du côté opposé de la route, les rebelles n'avaient plus qu'un seul fusil chargé, et il regardait attentivement le bout du canon de ce fusil. Au moment où il vit l'éclair jaillir, il fit un bond prodigieux, à gauche. Il avait à peine sauté qu'une balle frappait l'arbre juste vis-à-vis l'endroit ou se trouvait sa poitrine, l'instant d'auparavant.

Duroc avait saisi le moment où le rebelle s'était avancé l'épaule, et avait tiré dans l'espoir d'atteindre le rebelle avant que ce dernier put faire feu. Les deux coups étaient partis ensemble mais la balle de Léon avait atteint son but. Le rebelle était tombé à la renverse et ne remuait plus.

—Mes prévisions se sont réalisées, dit Eugène, dès qu'il eût repris sa place derrière son arbre. La lumière voyage plus vite que le son ; tout le monde sait cela. Mais moi, j'étais à peu près certain qu'elle voyage plus vite que la balle d'une carabine. J'ai vu sortir la flamme, et j'ai eu juste le temps de me garer.

—Elle est belle, ton expérience, dit Léon, tu m'as fait tuer un homme.

—Ne voilà-t-il pas que tu vas prendre le deuil à cause de la mort prématurée de ce rebelle qui ne nous était pourtant pas très sympathique ? Tu es ici pour tuer des hommes, mon garçon, il faut en prendre ton parti.

—Eh bien, oui, je regrette la mort de cet homme, parce que, sans ton imprudence, je n'aurais pas été obligé de le tuer pour te sauver. Pourquoi t'exposer ainsi ?

—Allons donc ! tu vois bien que je ne me suis pas exposé. C'est égal je te remercie de t'être rendu coupable d'un homicide d'autant plus justifiable qu'il a été commis dans la louable intention de conserver ma précieuse santé. J'ai envie de crier, à feu M. le rebelle de considérer ta balle comme non avenue.

On échangea encore quelques coups de feu, mais sans résultat et, le soir venu, on quitta ce poste pour retourner à la réserve du bataillon.

## XXII—Bataille de Cold Harbor.

On était au 3 juin, Les retranchements commencés par la ligne avancée n'étaient terminés que sur certains points isolés. Les rebelles avaient ouvert le feu avec un redoublement de fureur. Dans le cours de l'après-midi, la quatrième division du cinquième corps d'armée, commandée par le général Bartlett, fut enfoncée et rejetée en arrière au delà de la seconde ligne de retranchement.

Le combat, qui était devenu très vif, durait depuis deux heures, et la réserve du 14ème, sur laquelle l'ennemi tirait sans la voir, n'avait pas encore brûlé une seule amorce. N'ayant pas eu à subir d'assaut, elle attendait des ordres pour se replier en arrière. A gauche, la ligne principale ayant fléchi sous l'attaque des rebelles, on avait dû exécuter un changement de front. A en juger par le bruit de la fusillade, on se battait maintenant en arrière de l'endroit où se trouvait la réserve du 14ème. De fait, cette réserve se trouvait à peu près entourée par l'ennemi et isolée de la deuxième ligne de retranchement sur laquelle elle eut dû se replier. Le gros de l'attaque avait porté sur la division Bartlett Les confédérés qui se trouvaient immédiatement en avant du centre du 14ème, n'avaient probablement pas reçu l'ordre d'avancer et continuaient à tirer au juger. Le capitaine McGibbon, commandant du bataillon, comprit qu'il était temps de déguerpir, et assemblant les hommes autour de lui, il leur dit:

—J'ai besoin de trente hommes résolus pour la garde du drapeau ; le reste de la réserve va se déployer et se replier sur la seconde ligne de fortifications. Ne tirez pas sans voir l'ennemi. Que ceux qui veulent accompagner le drapeau sortent des rangs.

Trente hommes s'offrirent spontanément.

—Réserve, garde à vous ! Du centre, déployez !

Ce qui restait de la réserve se déploya au pas de course.

Les trente hommes qui accompagnaient le drapeau, au nombre desquels se trouvaient nos deux héros, se mirent en marche par file à droite. Le capitaine McGibbon, et un jeune sous-lieutenant marchant en tête, suivis immédiatement du sergent porte-drapeau. Le commandant s'adressant à ce dernier, lui dit :

—J'espère bien que nous ne serons pas arrêtés en route, mais si cela arrivait, ne vous inquiétez pas de moi. Si j'avais mon cheval, je risquerais d'essuyer le feu de l'ennemi pour me sauver car je ne tiens pas à retourner dans les prisons du sud, d'où je suis sorti sans permission, mais je suis blessé à la jambe et il m'est impossible de courir. Si nous sommes interpellés par les rebelles, ne vous inquiétez pas de moi. Sauvez le drapeau.

—Malheureusement, je souffre aussi d'une ancienne blessure à la jambe, dit le sergent, et je ne suis pas assez alerte pour leur brûler la politesse.

—Qu'à cela ne tienne, dit Léon, qui marchait à côté de lui, donnez-moi le drapeau et je m'en charge.

—Je vous le donnerai si nous sommes arrêtés. De cette façon ce sera vers moi qu'on s'avancera pour s'en

emparer, je vous le passerai et vous détalerez au plus vite.

On avait franchi à peu près la moitié du demi mille qui séparait les deux lignes de retranchements lorsqu'on entendit une voix peu mélodieuse qui disait :

—Rendez-vous, maudits *Yankees*.

Une centaine de canons de fusils, derrière lesquels apparaissaient un nombre égal de Virginiens en uniforme gris, étaient braqués sur la petite troupe.

—Mettez bas les armes, mes enfants ; tout essai de résistance serait inutile, dit le commandant.

Et donnant lui-même l'exemple, il jeta son sabre par terre. Tous les fédéraux s'étaient instinctivement jetés à plat ventre en lâchant leurs armes comme s'ils eussent pressenti que les rebelles étaient sur le point de tirer une volée.

A la faveur de ce mouvement, le drapeau avait changé de main sans éveiller les soupçons des sudistes.

Cependant, l'un de ces derniers s'étant détaché du groupe, se trouva en face de Léon au moment ou celui ci se relevait pour fuir avec le drapeau.

—Donne-moi ce chiffon, chien de Yankee, lui dit-il : Et il tendait la main pour saisir la hampe.

Prompt comme l'éclair, Léon tendit le bras pour éloigner le drapeau en même temps qu'il portait sur la bouche du Virginien un maître coup de poing qui le fit s'asseoir sur l'herbe, sans cérémonie.

—Qui m'aime me suive ! cria Léon, et il prit ses jambes à son cou, abandonnant sa carabine, mais emportant la bannière étoilée.

—L'adjudant Mc Gibbon, le jeune sous-lieutenant, Leduc et une dizaine d'autres se levèrent, emportant leurs armes, à l'exception de l'adjudant qui, dans sa précipitation, laissa son sabre sur le sol. Les rebelles, furieux, tirèrent tous ensemble sur les fuyards, dont le plus grand nombre mordit la poussière. Au moment où cette décharge eut lieu, Eugène, qui courait de son mieux, s'efforçant de rejoindre Léon, vit ce dernier tomber à plat ventre en même temps qu'une grêle de balles traversait le drapeau entamant la moitié du bois de la hampe.

Une trentaine de ces projectiles s'étaient enfoncés dans un tronc d'arbre renversé à hauteur d'homme.

Une angoisse mortelle étreignit le cœur de Leduc, qui crut un instant que son ami avait le corps criblé de balles.

Mais Léon fut bientôt sur pied et reprit sa course.

Il s'était embarrassé les pieds et sa chute l'avait sauvé d'une mort certaine.

Les fuyards avaient pris une direction opposée à celle où se trouvaient les rebelles mais sans trop savoir s'ils n'iraient pas donner dans un autre guêpier. Cinq ou six minutes d'une course échevelée les conduisit cependant à une clairière située au fond d'un ravin.

Les zouaves de New-York, portant l'uniforme du zouave français, couronnaient une espèce de plateau au haut duquel ils avaient improvisé un rempart. Ils tiraient dans le bois, supposant avec raison qu'il s'y trouvait des rebelles.

Léon sortit le premier du bois. Lorsque les *Zouzous*

le virent arriver à la course, portant un drapeau américain que les balles avaient mis en lambeaux, ils crurent qu'il était poursuivi et, ne pouvant à travers la fumée distinguer la couleur de l'uniforme, ils tirèrent sur ceux qui le suivaient, au moment où ces derniers sortaient du bois, une volée qui, heureusement, n'atteignit personne.

En apercevant les pantalons rouges et les vestons bleus du cinquième Zouzous, qui avait été récemment incorporé à la brigade dite brigade régulière, Léon comprit qu'il était sauvé. Il s'arrêta à mi-côte, planta par terre sa hampe à demi brisée et cria :

*Rally round the flag, boys.* (Enfant, ralliez vous au tour du drapeau.)

Et les membres du 14ème se rallièrent autour de la précieuse guénille.

Ils étaient au nombre de quatre y compris Léon.

De tous ceux qui avaient osé braver le feu des rebelles pour ne pas rester prisonniers, Léon, Eugène, le jeune sous-lieutenant et l'adjudant McGibbon étaient seuls sortis sains et saufs. Tous les autres avaient été atteints, soit par la volée tirée par ceux qui retenaient prisonniers le commandant McGibbon et une vingtaine de fantassins, soit par les éclats d'obus qui, continuant à jaillir en tous sens, rendaient le bois à peu près inhabitable.

Le reste du bataillon, réduit désormais à une centaine d'hommes, s'était rallié à la gauche des zouaves, dans un bouquet de bois où la garde du drapeau, réduite aux quatre personnes nommés plus haut, alla le retrouver.

Une batterie rebelle se trouvait en face. On ne pouvait la voir à travers le bois, mais les artilleurs confédé-

rés, soupçonnant qu'il y avait devant eux une ligne de fédéraux non protégés par des retranchements, se mirent à tirer à mitraille sur l'endroit occupé par les débris du 14ème.

L'adjudant McGibbon, qui se trouvait le doyen des officiers présents, prit, provisoirement, le commandement du bataillon.

Il pleurait en songeant à son frère, fait prisonnier à ses côtés, et qui serait peut être reconnu comme déserteur des prisons du Sud. Saisi de rage à l'idée qu'on ferait peut-être un mauvais parti au commandant, il brandissait son fourreau d'acier, veuf de la lame qui était restée dans le bois, et disait :

—Courage, mes enfants, nous leur remettrons cela.

Une grêle de mitraille continuait à dépouiller les arbres de leurs feuilles. Les hommes reçurent ordre de se coucher et de tirer dans cettte position. Une batterie de 32 vint les appuyer.

La nuit était venue, il faisait noir comme dans un four et les détonnations se succédaient rapides et régulières malgré la pluie qui commençait à tomber. Vers dix heures du soir, le feu des ennemis cessa et les survivants du 14ème passèrent le reste de la nuit à se fortifier.

Le lendemain, Eugène, Léon et plusieurs autres furent envoyés en reconnaissance. Ils revinrent après avoir constaté que les rebelles avaient abandonné leur position de la veille.

On passa la journée du 4 dans la tranchée. Vers le soir, on recruta dans les divers régiments un certain contingent pour le service des avant-postes. Eugène et

Léon furent du nombre. On les conduisit à trois ou quatre milles, verts la droite, où ils eurent encore l'inappréciable avantage de faire le coup de feu, en compagnie de soldats appartenant a d'autres régiment, dans une tranchée qui leur parut avoir été creusée de façon à former un angle droit avec la ligne principale.

## XXIII - Incidents et accidents.

Le soleil allait se coucher lorsque les rebelles attaquèrent la ligne de retranchement où se trouvaient nos deux héros. Le rempart était peu élevé et plusieurs soldats *saluaient* les balles ennemies, c'est-à-dire, qu'en les entendant siffler ils faisaient un mouvement pour les éviter.

Il y a des hommes très braves qui ne peuvent s'abstenir de faire un soubresaut en entendant siffler une balle; mais si le fait de saluer une balle ne prouve pas toujours qu'on a peur, le fait de ne pas les saluer prouve assez clairement, non seulement qu'on n'a pas peur, mais encore qu'on est maître de ses nerfs.

Ils étaient assez nombreux dans l'armée américaine ceux qui refusaient de s'incliner pour saluer le passage de ces messagères de la mort. C'était peut-être une conséquence de ce sans-gêne pour lequel les Américains sont si renommés. Dans tous les cas, ni Eugène ni Léon ne donnaient dans ce travers. Un homme né sur le sol américain, que ce soit au Canada, aux Etats Unis ou ailleurs, a une horreur instinctive des courbettes. Il ne se prosterne qu'à bon escient. S'il n'a pas le cœur perverti, il dédaigne les puissants, à moins que ces derniers aient d'autres titres à son respect que le pouvoir de faire le mal.

—Le plomb est un vil métal. Il ne mérite pas qu'on s'abaisse devant lui, disait Eugène. D'ailleurs, lorsqu'on

entend siffler une balle il est déjà trop tard pour l'éviter, en supposant qu'on put savoir exactement où elle passe.

Un jeune officier s'était placé en dehors du fossé pour encourager les hommes.

—Inutile de saluer ! Inutile de saluer ! répétait-il en accompagnant chaque parole d'un mouvement involontaire que lui faisait exécuter le sifflement d'une balle, et terminant sa phrase en faisant semblant de porter la main à son képi, espérant ainsi déguiser un mouvement trop accentué.

—Alors, pourquoi salues-tu toi-même ? espèce de mufle, dit Léon en français.

Le temps s'était couvert et la pluie recommençait.

La fusillade dura jusqu'à neuf heures environ.

Les officiers eurent beaucoup de peine à y mettre fin. Il était inutile d'essayer à se faire entendre en criant. L'officier disait au soldat placé près de lui :

—Transmettez l'ordre de cesser le feu.

Et l'ordre passait de bouche en bouche, mais des malins, après avoir transmis l'ordre, donnaient un coup de coude à leurs voisins et disaient :

—*Blaze away.*

Ce qui, dans les circonstances, auraient pu se traduire en Canadien par : *Envoyez fort.*

Et la fusillade recommençait de plus belle.

Enfin, le calme se rétablit et les soldats, fatigués, en profitèrent pour s'endormir dans les attitudes les plus diverses et les moins commodes. Les hommes devant se relever à tour de rôle pour faire le guet.

Vers deux heures du matin, on transmit à voix basse,

l'ordre de se préparer à retraiter en silence, les soldats devant avoir le soin de tenir la main à leurs bidons pour les empêcher de sonner en battant le long du fourreau de la baïonnette. Vers cinq heures du matin, on arrivait à une grande route où le reste de l'armée était déjà en ordre de marche. Le détachement se dispersa, et chaque groupe alla rejoindre son bataillon respectif.

Tout à coup des acclamations retentirent Le général Ulysses S. Grant, commandant en chef de l'armée du Potomac, passait à cheval avec son état-major. Il fumait son éternel cigare, saluant à droite et à gauche pour répondre aux vivats.

L'armée se remit en marche. A midi, on fit halte et l'on reçut ordre de dresser les tentes, ce qui n'était pas arrivé depuis le commencement de la campagne, un mois auparavant. On se reposa pendant quelques jours. Il y eut distribution de vivres de linge de corps &c. Eugène, que Léon traitait de va-nu-pieds, depuis qu'il avait eu a maladresse de jeter ses chaussures, quelques jours avant la bataille de Cold Harbor, en profita pour mettre ses orteils à l'abri des intempéries de la saison.

Le 9, on leva le camp et l'on se mit en route pour Petersburg. Pendant six ou sept jours, ce fut une série de marches forcées. A peine avait-on deux heures sur vingt-quatre pour dormir. Le 16 au matin, on était à trois ou quatre milles milles de Petersburg. Les soldats dormaient en marchant et Eugène se demandait comment ses jambes avaient pu le transporter là sans qu'il en eut eu connaissance. On était arrivé pendant la nuit ; on

avait executé quelques évolutions sur place et l'on avait mis les armes en faisceaux. Eugène avait pris part à tous ces mouvements sans s'en apercevoir.

Après le déjeuner on reforma de nouveau les rangs. On avait reçu de nouveaux renforts au camp huit jours auparavant et, en plaçant les hommes par ordre de taille, on avait séparé les deux Canadiens, Léon étant beaucoup plus grand qu'Eugène. Tout en n'étant plus voisins dans le rang, les deux amis continuaient à cuisiner ensemble et trouvaient moyen de se trouver côte à côte pendant la marche à volonté. Mais lorsqu'on se mettait en rang pour la manœuvre, il fallait que chacun fut à sa place.

Le bataillon se déploya en tirailleurs et, appuyant obliquement à droite, il entra dans un bois. Chaque homme était éloigné de cinq pas de son voisin ; les deux amis s'étaient perdus de vue en entrant sous les arbres.

Le mouvement avait pour but d'occuper le bois afin de commander une plaine qui s'étendait entre la forêt et les remparts de l'ennemi. Il faisait une chaleur étouffante et les soldats, altérés, couverts de sueur et de poussière, avançaient en s'efforçant de conserver leur alignement, tout en contournant les obstacles qui leur barraient le passage.

Les obus et les projectiles de tout genre pleuvaient dans le bois. Quelques-unes des nouvelles recrues éprouvaient une certaine difficulté à conserver leur distance et leur alignement. A un moment donné, Eugène se trouva côte à côte avec un gros gaillard d'Irlandais. C'était une nouvelle recrue, un fier à bras, qu'Eugène avait vu à plusieur reprises prendre plaisir à rudoyer ceux qui

étaient moins forts que lui. Il prétendit qu'Eugène n'était pas à sa place et voulut le faire appuyer à gauche. Eugène soutenait, avec raison, que c'était à l'Irlandais à appuyer à droite. Il s'en suivit une altercation.

En avant, à droite, les hommes se précipitaient au pas de course pour reprendre leur alignement. Un seul d'entre eux, un nommé Stevens, s'était aperçu de la dispute qui menaçait de tourner au tragique et leur avait crié en passant :

—Si vous voulez vous battre, les ennemis sont en avant. Ménagez vos coups pour les rebelles.

Et il s'était hâté de rejoindre la ligne croyant que les deux autres le suivaient.

Les deux interlocuteurs avançaient lentement tout en se disputant et en se mesurant de l'œil. Un tronc d'arbre les séparait. L'Irlandais le franchit d'un bond et menaça Eugène de lui casser la tête. Ce dernier, reculant d'un pas, prit la position de garde pour l'escrime à la baïonnette, sans toutefois mettre la baïonnette au canon, et attendit son adversaire de pied ferme. Celui-ci n'osa pas l'attaquer corps à corps mais, après avoir hésité un instant, il le mit en joue avec sa carabine. Prompt comme l'éclair, Eugène s'était baissé, puis, avec la souplesse d'un chat tigre il s'était élancé sur son redoutable antagoniste. Saisissant par le dessous le canon de la carabine qui le menaçait, il l'éleva au-dessus de sa tête.

Le coup partit et la balle siffla dans l'air.

Au même instant le Canadien qui, de sa main droite, tenait sa carabine par le milieu, fit décrire à son arme un terrible moulinet de haut en bas. L'Irlandais avait

eu juste le temps de soulever son arme pour parer le coup. Cependant, sa carabine, retenue par la main gauche du Canadien, n'arriva que difficilement à la parade et la crosse de l'arme de Leduc s'abattit sur la tête de Pat avec encore assez de force pour assommer du coup un homme ordinaire.

Mais notre Hibernien avait la boîte osseuse beaucoup plus épaisse que le commun des mortels. Il se contenta de tomber à genoux, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Puis il voulut se relever et fit des efforts inouis pour faire lâcher prise au jeune homme, dont la main gauche tenait toujours la carabine déchargée.

La lutte continua encore quelques instants. L'Irlandais, couvert de sang, épuisait tous les jurons de son répertoire. Il se cramponnait de ses deux mains à sa carabine, se relevait, retombait à genoux. Comptant sur la force de ses muscles, il secouait le jeune Canadien, l'enlevait de terre dans l'espoir de le terrasser, mais ce dernier, déployant une agilité extraordinaire, retombait toujours sur ses pieds et, au moment où l'autre se remettait debout, il lui donnait un croc en jambe qui le renvoyait à genoux.

—Fais ta prière, lui disait-il alors.

Enfin, l'Irlandais, lâcha d'une main sa carabine, et voulut saisir le Canadien à la gorge. Alors, ce dernier qui jusque-là s'en était tenu son premier coup d'assommoir, évita l'étreinte de son adversaire et lui porta sur le front un maître coup de crosse.

Le sang jaillit. Le Canadien redoubla ; l'Irlandais tomba lourdement sur le sol et ne bougea plus

Craignant une feinte de la part de son adversaire terrassé, et se souciant peu de lui servir de cible, Eugène lui arracha sa carabine, la prit par le bout du canon et frappa sur un arbre jusqu'à ce que la crosse eut volé en éclat. Alors, bien sûr qu'on ne lui tirerait pas dans le dos, il se hâta de rejoindre au pas de course la ligne de tirailleurs qui arrivait à la lisière du bois, à un quart de mille en avant.

La ligne de tirailleurs s'était approchée de la lisière du bois, mais sans se montrer aux rebelles qui lançaient toujours des balles et des obus dans la forêt, tuant et blessant un grand nombre de soldats. A droite, dans le prolongement de la ligne, se trouvait le 2ème corps d'armée, qui, dès la veille, s'était retranché pendant la nuit en dehors du bois. Au delà du 2ème corps, toujours à droite, la ligne d'investissement s'étendait à perte de vue. Le 5ème corps d'armée s'était, comme nous l'avons vu, couvert en arrivant d'une ligne de tirailleurs qui, déployée dans le bois, attendait que la nuit fut venue pour se construire des *rifle pits*, espèce d'épaulements en forme de croissant, à quelque distance dans la clairière. On avait permis aux tirailleurs de circuler et de se réunir par groupes de quatre ou cinq, tout en les avertissant de se tenir prêts a réprendre leurs places et leurs distances au premier signal. Léon et Eugène se rencontrèrent ensemble et ce dernier raconta ce qui lui était arrivé.

—J'ai bien peur d'avoir tué cet homme, dit il, et je regrette beaucoup ce qui est arrivé. J'ai dû me défendre, mais Dieu sait que je n'avais pas l'intention de le tuer

—Bah ! il en reviendra. Ce n'est pas pour quelques misérables coups de crosses de fusil reçus sur son crâne

épais, que ton Irlandais te fera la bêtise de s'en retourner *ad patres*.

On causa des absents, sans oublier les absentes. Léon était tout à fait découragé en songeant qu'il n'avait pas encore reçu de réponse de Louise. Il y avait plus d'un mois qu'il avait écrit. L'avait-elle donc déjà oubliée? Mais non, c'était impossible ! Elle avait pu montrer sa lettre à M. Latour et ce dernier n'avait peut-être pas ajouté foi au récit qu'elle contenait. Ce récit, passablement incomplet, pouvait paraître invraisemblable aux yeux du marchand qui, désireux de trouver un prétexte pour rompre avec Duroc, était tout disposé à devenir soupçonneux à son endroit.

—Dans tous les cas, disait Léon à Eugène, je m'en tiens à ma première lettre. Je comprends que M. Latour ait pu me retirer sa sympathie depuis mon départ, mais elle ? Je ne la reconnais plus là : Elle me connait trop pour douter de ma parole. Et je ne m'imposerai pas l'humiliation de me justifier auprès d'elle, quand ma conduite a été celle d'un homme d'honneur. Si elle m'a déjà oublié, je sens que je l'aimerai toujours, mais j'aurai assez de fierté pour ne pas l'importuner en me rappelant à son souvenir.

—Allons-donc, tu es d'une impatience ! Sa lettre n'a probablement pas eu le temps de te parvenir.

—Inutile de chercher à m'abuser sur ce point. Tu as écrit à tes parents en même temps que moi et tu as reçu une réponse au camp de Charley City, il y a huit jours. Non. Il est évident qu'on ne veut pas m'écrire. Je n'ai peut-être que peu de jours à vivre. Ça va chauffer pro-

chainement. Le fait est que ça chauffe passablement à l'heure qu'il est. Seulement tout la plaisir est pour les susdistes. C'est égal ajouta-t-il avec un sourire forcé, c'eut été pour moi une grande consolation que de recevoir une fois, avant de mourir, l'assurance qu'elle m'a conservé son amour.

—Allons, chasse ces idées sombres. Ta Louise t'aime. Tu vivras, tu la reverras et tu l'épouseras, c'est moi qui te le dis.

—Puisse-tu devenir prophète!

—J'ai pris le bon chemin pour le devenir. Nul n'est prophète en son pays et il me semble que nous sommes passablement éloignés du sol natal.

—Je dois avouer que si tu continues sur ce ton ce ne seront pas tes prophéties qu'on désignera jamais sous le nom de *lamentations*. A mon tour, je vais te faire plaisir. Je suis aussi étranger que toi ici, et par conséquent aussi prophète que tu puisse l'être. Eh bien! moi, je te prédis que tu ne serviras jamais dans l'armée française, mais qu'en revanche tu épouseras Hélène.

—Tu veux te moquer de moi.

—Nullement; je suis sérieux. Tu as beau te défendre, dire que tu n'espère pas la revoir, former mille projets tous plus irréalisables les uns que les autres, vouloir entrer dans l'armée française, cela ne t'empêche pas de mêler son souvenir à tes plans d'avenir. Interroge bien tes pensées les plus secrètes, tes rêves les plus chers, et dis-moi si, à travers les fumées de la gloire, les trophées d'armes, les habits bleus, les pantalons garance, les épaulettes à torsade d'or, la croix d'honneur et tout le trem-

blement, dis-moi, si tu n'aperçois pas toujours la figure souriante d'Hélène. Et je suis certain qu'elle-même, elle songe à toi. Entre nous, toute fiancée qu'elle soit, elle ne semble pas beaucoup aimer son Alfred, et elle n'est pas femme à se marier sans aimer, d'après ce que j'ai pu voir. Tu lui as donné dans l'œil, Elle t'a rendu le même service, si service il y a. Entre vous deux, il existe une loi d'attraction qui vous fera graviter dans le même orbite. Cet aimant irrésistible vous attire fatalement l'un vers l'autre et vous subirez son influence en dépit des obstacles qui se dresseront sur votre route.

—Ta théorie est magnifique et je voudrais y croire pour ce qui me concerne. Je n'éprouve aucune difficulté à l'admettre en l'appliquant à Louise et à toi. Mais comment se fait-il que tu voies tout en rose pour moi, lorsque les idées les plus noires hantent ton cerveau relativement à Louise et à toi même? Pourtant, tu avoueras bien que tu es beaucoup plus avancé que moi qui ne sais même pas si je suis aimé.

—Je ne sais à quoi cela tient, mais j'ai comme le pressentiment d'un malheur.

—Eh bien, chasse-le !

—Je vais tâcher pour te faire plaisir.

—C'est bien, parlons d'autres choses. A propos, pourquoi dis-tu que je ne servirai jamais la France? Tu sais bien que j'y tiens avant tout.

—Je dis cela parce que ton désir de mettre ta vaillante épée au service de Napoléon III t'a déjà joué plus d'un mauvais tour, et parce que je crains qu'il ne t'en joue encore d'autres. Si j'ai un conseil à te donner c'est

de renoncer à ce projet. L'état militaire n'est pas une carrière.

—C'est la mienne, et tout soldat français porte son bâton de maréchal de France dans sa giberne.

—Et toi, tu n'as pas encore dans la tienne ton coupe-chou de soldat français.

—Non, mais je l'aurai.

—Dieu sait quand ; et d'ailleurs il te couterait trop cher. Si tu veux m'en croire tu ne tenteras plus de déserter. Tu t'es engagé pour cinq ans. Bois le calice jusqu'à la lie, et si, après cela, tu n'es pas encore complètement dégouté du service militaire, il sera toujours temps d'aller recommencer en France.

—J'y songerai, mais je n'éprouverais pas le moindre scrupule à quitter sans permission le service des Etats-Unis, parce que mon engagement est illégal. On m'a porté sur la liste comme ayant dix-huit ans. J'en avais seize lorsque je me suis enrôlé et je l'ai déclaré franchement. Même à l'âge de dix-huit ans, on ne pouvait m'engager dans l'armée régulière, du vivant de mes parents, sans avoir obtenu au préalable le consentement de ces derniers. Mon père et ma mère vivent encore, et je l'ai dit a ceux qui m'ont enrôlé, ce qui n'a pas empêché ces messieurs de m'inscrire comme orphelin et de se procurer le consentement d'un prétendu tuteur qu'il m'ont donné sans me consulter.

—La même chose est arrivée pour moi. Mes parents sont morts, mais je n'ai pas de tuteur ni a New-York ni ailleurs. Comme il faut avoir vingt et un ans révolus pour pouvoir entrer dans l'armée régulière sans le con-

sentement des parents ou du tuteur, on m'a trouvé un tuteur d'occasion, mais je ne m'en considère pas moins comme tenu de servir pendant cinq ans.

—Tu as peut être raison. Maintenant que j'ai trouvé en toi, non seulement un compatriote, mais un ami sincère et dévoué, le temps qui me reste à passer au régiment me paraîtra moins long.

## XXV—Blessé a mort.

A droite, l'artillerie et l'infanterie du 2ème corps d'armée dirigeaient depuis le matin un feu bien nourri sur les retranchements extérieurs des rebelles qui défendaient les approches de Petersburg. Vers quatre heures on donna l'assaut. Des troupes fraîches vinrent s'établir en arrière du 2ème corps. D'innombrables fantassins sortirent des retranchements, la baïonnette au canon, et s'élancèrent au pas de course en poussant un hourra formidable. Ce cri lancé par des milliers de poitrines, arrivait affaibli par la distance aux oreilles des soldats du 14ème, et leur paraissait aigu comme un cri de femme, tout en dominant le tumulte causé par les détonations. Les canons vomissaient la mort. La mitraille fauchait les rangs des fédéraux, ceux-ci se reformaient tant bien que mal mais ils avaient la maladresse de s'amuser à répondre à coup de fusil aux rebelles qui, abrités derrière leurs remparts, les foudroyaient à leur aise.

Comme il n'était guère probable que le 14ème aurait à combattre ce jour là, Eugène voulut jouir du spectacle offert par ce combat grandiose. Il s'approcha de l'adjudant McGibbon, salua militairement, et lui demanda de vouloir bien lui prêter sa lunette.

—Je voudrais grimper au faîte de cet arbre lui dit-il, et avoir une vue d'ensemble de l'assaut.

—La voici, lui dit l'adjudant, mais tâchez que l'enne-

mi ne vous voie pas, et ne restez pas trop longtemps là-haut.

—Eugène passa la jumelle en sautoir sur son épaule et fut bien vite rendu au sommet d'un grand arbre, d'où il put voir sans être vu de l'ennemi. A trois ou quatre milles de distance se trouvait Pétersburg, traversée par la rivière Appomatox, qui lui apparaissait comme un long ruban argenté. Quelques édifices étaient en flammes. Ce fut vers la droite, à environ un mille de distance, qu'Eugène tint sa lunette braquée le plus longtemps. Là quelques régiments fédéraux avaient sauté dans le fossé ennemi où l'on se battait corps à corps. Ces hommes tournoyant sur eux-même, frappant, luttant en passant sur les morts et les blssés, ces crosses de fusils se soulevant en l'air et retombant sur de pauvres malheureux, ces coups de baïonnettes portés et reçus, toute cette scène de carnage était horrible à voir et cependant Eugène ne pouvait en détourner ses regards. Il suivit attentivement toutes les péripéties de cette lutte sanglante jusqu'à ce que, des troupes fraîches venant au secours des confédérés vaincus sur ce point, firent prisonniers une partie des fédéraux qui se trouvaient dans le fossé et refoulèrent les autres de l'autre côté du rempart.

—Quelle maladresse ! se dit Eugène, voici des hommes qui avaient bel et bien conquis cette position et, faute d'avoir été appuyés à temps par la réserve, leur victoire s'est changée en défaite.

Aussi loin qu'Eugène pouvait voir à droite, on échangeait des coups de fusils et des coups de canon. Une demi-heure environ après être grimpé dans l'arbre, Eu-

gène redescendit, convaincu que le résultat de la bataille serait nul. Après trois heures de combat, les fédéraux avaient été repoussés sur toute la ligne et entraient dans leurs retranchements, d'où ils continuaient à fusiller de leur mieux les rebelles tout fiers d'avoir pu défendre leurs positions.

La nuit venue les tirailleurs sortirent avec précaution du bois, se couchèrent par terre, s'avancèrent en rampant jusqu'à cinquante verges de la lisière du bois, se réunirent par groupes de cinq et creusèrent des *rifle pits*, qu'ils échelonnèrent de 30 verges en 30 verges, chaque *rifle pit* devant contenir cinq hommes- Les officiers s'étaient fait construire à la lisière du bois un épaulement qui devait plus tard s'étendre de manière à former une ligne continue.

Les deux Canadiens eurent le plaisir de se trouver ensemble dans le même *rifle pit* où ils se mirent côte à côte, sans s'occuper de la disparité de taille.

Le lendemain, les rebelles saluèrent les nouveaux retranchements par une grêle de balles et d'obus, comme s'ils eussent voulu en essayer la solidité. Les fédéraux répondirent avec beaucoup d'entrain et pendant quatre ou cinq jours ce fut un feu roulant continuel. On tirait toujours, on tirait quand même, pour tuer le temps. Si un rebelle avait le malheur de montrer sa tête au-dessus des remparts, de suite vingt coups de fusils étaient tirés sur lui, le plus souvent sans succès.

On ne se fera jamais une idée du nombre de projectiles qui ont été lancés inutilement pendant la guerre de la sécession. *Inutilement* est une manière de s'exprimer,

car personne n'oserait affirmer sérieusement que le plomb qui atteignait un être humain, faisait une œuvre plus utile à la société que celui qui allait s'enfouir dans la terre sans toucher à personne.

Il va sans dire que les rebelles ne ménageaient pas plus leurs munitions que les fédéraux. C'était une boucherie bien inutile, puisqu'à cette partie de la ligne du moins, ni les uns ni les autres ne faisaient mine de s'avancer. Aussi, au bout de quatre ou cinq jours, il fut convenu tacitement entre les belligérents, de mettre fin à ce système et d'attendre pour tirer qu'un parti ou l'autre s'avançât. Si tous les coups eussent porté, les deux armées se seraient anéantis en une heure et, malgré l'extrême maladresse de la plupart des tireurs, cet échange continuel de balles et d'obus diminuait rapidement le nombre de combattants.

Nos deux héros et leurs trois compagnons de *rifle pit* avaient pris pour tâche de brûler chacun 200 cartouches par jour, et ils abattaient passablement de besogne, deux d'entre eux, Léon et un Américain, étant d'une adresse hors ligne.

Ils se faisaient en outre remarquer par leur sang froid et leur mépris de la mort. Sans se livrer à de vaines forfanteries, comme ce Yankee du *rifle pit* voisin qui, s'étant mis debout sur le rempart, avait été tué raide, ils agissaient de façon à prouver qu'ils étaient doués d'une bravoure à toute épreuve. Si l'on avait besoin d'eau ou s'il s'agissait d'apprêter les repas, ils sortaient à tour de rôle, traversaient d'un pas digne les 50 verges qui séparaient leur tranchée de la lisière du bois. Une grêle de balles

les accompagnaient en allant et les saluaient à leur retour, labourant la terre autour d'eux sans jamais parvenir à leur arracher un salut, un signe de frayeur. Le capitaine Thatcher, le nouveau commandant du bataillon, qui se tenait dans la tranchée des officiers et qui les voyait aller et venir, disait à qui voulait l'entendre :

—Ce sont les cinq hommes les plus braves du régiment.

Le quatrième jour, vers onze heures de l'avant-midi, les cinq hommes travaillaient consciencieusement à remplir leur tâche quotidienne. Il faisait une chaleur de 102 dégrés à l'ombre. (On était au 20 juin), les canons des fusils chauffés en dehors par le soleil, en dedans par la poudre, brûlaient les mains. Un rebelle venait de se montrer la tête au haut du rempart situé en face du *rifle pit*, à environ 600 verges de ce dernier. Léon l'ayant aperçu se redressa de toute sa hauteur et l'ajusta.

—Regarde bien tomber celui-là, dit-il à Eugène.

Tout à coup, le sifflement d'une balle, suivi d'un bruit sec, se fit entendre et Léon avait à peine achevé sa phrase qu'il tombait lourdement à la renverse.

Eugène l'avait reçu dans ses bras et avait un peu amorti sa chute. Pour la première fois de sa vie peut-être, le pauvre enfant sentit le courage lui manquer. Ses yeux se remplirent de larmes.

Tout en sanglottant, il desserra le ceinturon de Léon, fit sauter le bouton de son col, ouvrit sa chemise pour lui donner de l'air et s'écria :

Voyons, Léon ! mon ami, reviens à toi. C'est moi, Eugène, me reconnais-tu ?

Il prit un bidon et, versant de l'eau dans sa main, il cherchait à lui rafraîchir les tempes.

—Mais où donc a-t-il été frappé ?

—Ici, à l'épaule, le sang commence à couler maintenant.

—En dessous de l'épaule gauche, mais c'est très grave ! Et les ambulanciers qui ne viennent pas. Il respire cependant. Stevens, aide moi. Prends un bout de ce morceau de tente. Nous allons le mettre dessus et le porter en arrière. Il faut que le chirurgien panse sa plaie au plus tôt.

Léon avait le regard fixe et vitreux d'un mort. Le sang coulait maintenant en abondance. Les deux hommes après l'avoir chargé sur leur brancard improvisé sortirent du *rifle pit*, et se dirigèrent vers le bois, marchant aussi vite que le leur permettait le poids dont ils étaient chargés.

Vingt balles sifflèrent autour d'eux. Stevens poussa un cri, lâcha son bout de morceau de toile, et se saisit le bras gauche.

—Je suis blessé, dit il en s'éloignant d'un pas chancelant.

—A moi, George ! Viens prendre la place de Stevens, je ne puis pas le porter seul, dit Eugène, j'ai peur de lui faire mal. C'est bien assez qu'il soit retombé sur le sol.

—En ce moment, deux ambulanciers arrivaient avec une litière sur laquelle ils chargèrent Léon. La douleur que ce dernier avait ressentie en retombant sur le sol lui avait fait jeter un cri et il avait repris connaissance.

—Adieu Eugène, dit-il d'une voix faible.

—Au revoir, cher ami, répondit Eugène en lui serrant la main.

—Lachez-le ! cria l'un des ambulanciers, avez vous envie de le faire tuer ?

En effet, les balles continuaient à labourer la terre autour du groupe.

Les ambulanciers emportèrent le blessé en toute hâte et Eugéne alla trouver le commandant pour lui demander la permission d'accompagner Léon à l'hôpital, afin de voir à ce qu'il fut pansé immédiatement.

— C'est impossible, répondit le capitaine Thatcher ? Soyez tranquille; votre compatriote sera l'objet des soins les plus empressés. Le motif qui vous fait agir vous honore. Je vous savais brave, je sais maintenant que vous êtes un homme de cœur, mais si l'on permettait à tous les amis des blessés d'accompagner ces derniers à l'hôpital, il ne resterait plus de combattants. Je verrai à ce que vous ayez des nouvelles de votre ami le plus tôt possible.

—Pardon, dit Eugène, j'oubliais que ma place à moi est dans le *rifle pit* où nous ne serons plus que trois maintenant, Je vais tâcher de venger Léon. Ah ! si je tenais au bout de ma carabine celui qui lui a envoyé cette balle !

—Soyez sans inquiétude. On en revient d'une blessure à l'épaule gauche. Tenez, moi qui vous parle, j'ai reçu une balle à peu près au même endroit et vous voyez que je suis bien portant.

Eugène retourna au *rifle pit* où il se mit à tirer avec rage en disant :

—Si nous avions la chance de nous battre à l'arme blanche, il me semble que ça me ferait du bien.

Pendant la nuit suivante, le 14ème fut relevé par un autre régiment et alla se placer avec la ligne principale, dans des tranchées à droite.

Trois jours après on apprit la nouvelle que Duroc était mort à l'hopital. La balle, disait-on, était restée dans la poitrine d'où les chirurgiens n'avaient pas osé l'extraire, vu qu'elle se trouvait du côté du cœur.

—C'est étrange, disait un camarade d'Eugène, moi je suis à peu près certain qu'elle est ressortie par le dos.

Cette nouvelle avait profondément affecté le pauvre Eugène et, en dépit de l'insouciance apparente de son caractère, il se passa bien des jours, avant qu'il eut recouvré une partie de sa gaité habituelle. Pendant les six semaines qu'il avait vécu à ses côtes, il avait appris à apprécier le caractère franc et loyal de Léon, et il s'était habitué à le considérer comme un homme supérieur. Il avait raison de le regretter, car, s'il fut resté avec lui, ses conseils lui auraient certainement fait éviter les nombreux coups de tête qui, dans la suite, lui valurent tant de déboires. Mais n'anticipons pas sur les évènement.

## XXVI—Ce qui se passait a Pingreville depuis le départ de Léon.

Revenons à Louise, que nous n'avons pas revue depuis le jour où ce pauvre Léon Duroc avait quitté Pingreville. Louise avait été péniblement affectée du départ de son fiancé. Elle l'aimait, comme une femme de cœur sait aimer, et l'absence de cet être chéri avait empreint sur sa jolie figure un air de tristesse qu'elle s'efforçait en vain de dissimuler. Elle avait beau se dire que cette absence ne serait que temporaire, qu'elle était nécessaire même pour que Léon put avoir occasion de gagner la confiance de M. Latour, elle avait beau espérer revoir Leon de temps à autre, en attendant l'heureux jour où ses succès lui permettaient devenir réclamer l'accomplissement des promesses faites par son père, elle ne pouvait se consoler de ne plus le voir et trouvait bien long le temps qui devait nécessairement s'écouler avant l'époque de leur réunion.

Constamment occupée de lui, se rappelant ses manières élégantes, le son de sa voix et jusqu'aux paroles les plus indifférentes qu'elle lui avait entendu prononcer, elle le voyait toujours présent à son esprit. Avec cette intuition merveilleuse dont, pour leur malheur, les âmes sensibles sont douées, elle pressentait quelque coup du sort, quelque malheur dont elle ne se faisait pas une idée bien définie mais qui devait, croyait-elle, mettre obs-

tacle aux beaux projets d'avenir qu'elle avait formés de concert avec Léon.

Dans cette disposition d'esprit, elle attendait avec impatience des nouvelles de son cher Duroc, qui lui avait promis de lui écrire dès qu'il serait arrivé à Montréal. Les jours, les semaines et les mois s'étaient écoulés et aucune lettre n'était venu lui dire que Léon pensait encore à elle. Cependant, dans l'intervalle, on lui avait raconté sur le compte de son amoureux, bien des histoires auxquelles elle s'était efforcée de ne pas ajouter foi, mais qui avait produit sur son esprit une impression des plus douloureuses. On lui avait changé son Léon. Celui qu'elle avait connu était un jeune homme sage, vertueux, rempli de nobles aspirations, et maintenant on lui affirmait que Duroc était un joueur, un débauché, un libertin. Certes, tout le monde admettait qu'à Pingreville il avait toujours mené une vie exemplaire mais s'il fallait en croire dame rumeur, c'était tout simplement par hypocrisie, afin de mieux capter la confiance du père Latour dont il espérait devenir le gendre. On représentait à Louise qu'il ne l'aimait pas, qu'il ne songeait à l'épouser que pour trouver dans sa dot, les moyens de donner libre cours à ses mauvais penchants.

Il va sans dire que madame Latour n'était pas la dernière à déblatérer contre le pauvre absent. On se rappelle qu'elle avait, beaucoup par dépit et peut-être un peu dans le vain espoir de s'attacher Léon, tâché de lui nuire dans l'esprit de Louise. Du reste, ces cancans ne circulaient guère en dehors de la maison Latour, et c'était M. Latour lui même qui les avait rapportés de

Montréal où il était allé trois semaines après le départ de Duroc. Voici de quelle manière M. Latour avait obtenu ces renseignements aussi véridiques que flatteurs pour notre héros.

En arrivant à Montréal, M. Latour descendit à l'hôtel du Canada où, l'heure du dîner étant arrivé, il alla s'asseoir à une table de façon à avoir le dos tourné à une porte d'entrée. Il était à peine attablé que Grippard entra et vint se placer au bout d'une table d'où il pouvait voir M. Latour de profil, sans être vu par ce dernier.

Dés que Gripppard l'eut aperçu, il changea de couleur et fut sur le point de se lever pour éviter une rencontre.

Grippard ignorait que Duroc eut payé le billet de $1,000. Il savait seulement que Duroc avait quitté l'hôtel après avoir réglé sa dépense, et se figurait qu'il était parti au risque de passer pour voleur plutôt que de consentir à commettre un faux.

Convaincu que M. Latour avait été obligé de payer le billet, il n'était pas rassuré, car il se figurait que Léon, pour se venger ou pour se disculper, avait trouvé moyen de mettre son ancien patron au courant de ce qui s'était passé.

Grippard se sentait à l'abri de la loi en l'absence de preuves pouvant établir sa culpabilité, mais il voulait ménager sa réputation, bien résolu d'en tirer le meilleur parti possible. Il tenait d'autant plus à ce que M. Latour eut confiance en lui, que le marchand de Pingreville avait déjà été désigné d'avance par lui comme l'une des nombreuses victimes qu'il se proposoit de duper. Aussi, éprouva-t-il un soulagement véritable lorsqu'il vit M.

Latour s'approcher de lui et lui tendre la main en souriant.

—Ce cher M. Grippard ! mais on ne vous voit plus ! Que devenez-vous donc ? Etes-vous en train de révolutionner le commerce des grains ?

—A peu près. Je suis très-occupé de ce temps-ci. Mais vous-même, que devenez-vous ? Je ne ne vous ai pas encore vu à Montréal depuis l'ouverture de la navigation.

—En effet c'est mon premier voyage ce printemps. J'avais quelques affaires de banque à régler, il y a trois semaines, mais j'ai chargé Duroc, un de mes anciens commis qui est venu se fixer ici, de les régler pour moi.

—Duroc ? Attendez-donc ! Un grand jeune humme brun, un débauché à ce qu'il paraît. Je l'ai rencontré au cercle où l'on m'a dit qu'il venait de perdre $1,000 au jeu.

—Serait-il possible ? Mais non. Vous devez vous tromper ! J'ai toujours connu Duroc pour un nomme honnête et rangé. Donnez-moi donc le signalement de celui que vous avez rencontré au cercle.

—Il est un peu plus grand que moi, mince, bien fait, élégant, il a les cheveux noirs et bouclés, une toute petite moustache. Il portait un pantalon gris perle, un frac noir et un léger pardessus brun. Il m'a parlé de vous et, à moins que vous ne lui connaissiez d'autres ressources, je suis certain certain que ce sont vos écus qu'il aura fait danser.

—Précisément. Et pourtant, la banque m'a renvoyé mon billet de $1,000 que je l'avais chargé de solder.

—Peut-être a-t.il été assez heureux pour se refaire

au jeu, mais qu'est-il devenu ? Il a quité tout à coup l'hôtel du Canada où il n'a pas reparu depuis, m'a-t-on dit.

—Je m'intéressais à lui ; je l'avais recommandé à la maison Pincemaille & Cie, mais, puisqu'il se livre à la débauche, je lui retire mon amitié. Je vais aller voir à la banque quel moyen il a pris pour me faire remettre mon billet. D'après ce que vous me dites, il est capable d'avoir fait un faux pour le renouveler. Dans ce cas, gare à lui, je le fais flanquer en prison.

Il y eut un moment de silence.

—Et dire que cet homme veut épouser Louise et qu'il a réussi à s'en faire aimer. Ah ! gredin ! pensait M. Latour.

—Après tout, se disait Grippard, lors même que ce damné Duroc aurait consenti à contrefaire la signature du bonhomme, j'aurais commencé par endosser le billet, et aujourd'hui j'en serais quitte pour nier ma signature. De sorte que Duroc aurait passé pour un double faussaire.

— Si l'on vous a volé et si vous avez besoin de moi pour régler cette affaire, reprit tout haut M. Grippard, ma bourse est à votre disposition.

—Merci, généreux ami, répondit M. Latour. Veuillez m'accompagner à la banque, nous verrons ce qui en est.

Et les deux marchands partirent ensemble. Chemin faisant, M. Grippard se répandit en jérémiades sur les mœurs du temps.

—Voyez-vous, dit-il à M. Latour, la jeune génération est corrompue jusqu'à la moëlle. Il n'y a plus d'honnêteté. Les jeunes gens se livrent au jeu, à la débauche et

à tous les excès. Ainsi voilà un garçon qui paraissait intelligent et qui finira par mal tourner.

Tout en causant, on était arrivé à la banque ou l'on apprit que le billet avait été payé au moyen d'une traite qu'un nommé Léon Duroc avait envoyé de New York.

—Il est allé se faire pendre aux Etats Unis, dit Grippard.

—Il est bien mal parti, puisqu'il s'adonne au jeu, répondit M. Latour. C'est égal, un reste d'honnêteté, et peut-être aussi la reconnaissance pour mes bons procédés envers lui, l'ont forcé à me rembourser. Mais je ne m'explique pas comment il a pu perdre $1,000 à Montréal et envoyer de New-York une somme égale, à peine quelque jours après.

—Il y a apparence qu'il s'est engagé à l'armée américaine, répondit le caissier, puisque sa lettre de New York nous disait de lui envoyer un reçu au Fort Trumbull, New-London Conn. Tenez voici l'adresse. Elle contient aussi le nom du régiment : 14*th U. S. Infantry*.

— Malgré tout, il me fait de la peine, ce pauvre Léon, dit M. Latour, je m'étais habitué à le regarder comme mon fils. Je vais copier l'adresse pour lui écrire.

—Bon, pensa Grippard, Duroc pourrait lui faire des révélations qui ne seraient guère de nature à me recommander auprès de M. Latour ; tâchons de le dissuader d'écrire à ce jeune fou.

Dès qu'ils furent sortis de la banque il a dit à M. Latour :

—A votre place je n'entamerais pas de correspondance avec cet aventurier qui, j'en suis sûr, n'a pas eu assez

de cœur pour se rappeler à votre souvenir. Quelle qu'ait été la conduite qu'il a tenue chez vous, je vous assure que la vie qu'il a menée ici a été trop scandaleuse pour qu'il mérite que vous vous interressiez encore à lui. Promettez-moi de ne pas lui écrire. C'est au dessous de votre dignité.

—Je vous le promets puisque vous l'exigez, mais je garde l'adresse de son régiment afin de m'informer de ses faits et gestes auprès de son commandant.

—Vous êtes bien bon de vous inquiéter d'une pareille canaille, reprit Grippard, piqué de ne pas avoir obtenu un succès plus complet.

—Pardon, M. Grippard, mais je trouve que le fait d'avoir en quelque sorte vendu sa vie aux Américains pour me rembourser, ne prouve pas que Léon soit une canaille. J'en conclus au contraire que tout sentiment d'honneur n'est pas éteint en lui. Je suis décidé à ne plus le considérer comme un ami, mais si j'apprends qu'il se conduit bien au régiment, j'aurai le plaisir de pouvoir lui pardonner un moment d'égarement qui eut pu, j'en conviens, avoir des conséquences funestes et pour lui et pour moi.

—Bah ! si les confédérés le tuent, ce sera le bourreau qui sera le plus volé.

Là dessus, les deux amis se quittèrent, assez mécontents l'un de l'autre, mais non sans se renouveler réciproquement leurs protestations d'amitié.

## XXVII—Comme quoi les absents n'ont pas toujours tort aux yeux de ceux qui les aiment

—Avez-vous des nouvelles de Léon? fut la première question que Louise posa à son père après l'avoir embrassé à son retour de Montréal.

—Oui j'en ai, et de bien mauvaises, malheureusement.

Louise pâlit.

—Lui serait-il arrivé malheur?

—C'est une histoire un peu longue. Laisse-moi le temps de me déshabiller. En attendant, pour te rassurer, je puis te dire qu'il est vivant et probablement en bonne santé. Je ne l'ai pas vu.

Ce disant, M. Latour passa dans une autre pièce et revint bientôt, sachant bien que Loise était dans des transes mortelles. Hélas, le pauvre homme se doutait un peu que son récit ne serait guère de nature à consoler sa fille, mais il avait hâte de la mettre au courant de la situation.

—Ne pense plus à Léon, lui dit-il. C'est un ingrat. Il a passé quelques jours à Montréal, à fréquenter les mauvais lieux. Il a perdu au jeu les $1,000 que je lui avais confiés. Il ne s'est même pas présenté chez Pincemaille & Cie. Enfin il est parti sans tambour ni trompette, et s'est engagé dans l'armée Américaine.

A ces mots Louise poussa un cri, étreignit son front entre ses deux mains, et tomba à la renverse.

M. et Mme Latour s'empressèrent autour d'elle.

—Ma fille ! Ma fille ! s'écria M. Latour, d'une voix étouffée par l'angoisse. Reprends tes sens. Je suis une brute. J'aurais du te ménager. Reviens à toi !

Madame Latour, moins troublée que son mari, avait ouvert le fenêtre et était revenue avec de l'eau froide pour bassiner le front et les tempes de Louise, lorsque cette dernière ouvrit les yeux et se releva.

—Ce n'est rien, dit-elle d'un air triste. Racontez-moi mon père tout ce que vous savez sur le compte de ce malheureux, que j'aime toujours, et qui est allé se faire tuer, sans doute parcequ'il ne pouvait survivre à la honte de ses dérèglements.

M. Latour raconta ce qu'il avait appris au sujet de Léon et, lorsqu'il eut dit que Duroc avait sans doute employé la prime qu'il avait reçue à payer le billet, Louise l'interrompit.

—Je te reconnais bien là, cher Léon, toujours noble et toujours honnête ! Malgré les apparences, j'ai peine à croire à ton égarement après cette belle action ! Mais dites-moi, mon père, à part ce M. Grippard, que je déteste cordialement, quelqu'un vous a-t-il dit que Léon s'était mal conduit à Montréal.

—Non, mais moi, j'ai toute confiance en la parole de M. Grippard. C'est un homme très respectable, et, d'ailleurs, quel intérêt aurait-il eu à le calomnier. Au reste sa fuite est une preuve de culpabilité. Mes mille dollars étaient bel et bien dépensés. Il avait perdu cette somme au jeu d'un seul coup et il est allé à New-York, pour échapper à la prison.

—A la prison ?

—Sans doute, il n'avait pas les moyens de remettre l'argent qu'il avait détourné et...

—Et vous l'auriez fait arrêter ?

—Je ne dis cela ; mais il a pu le croire.

—Et bien, moi, je crois qu'il y est allé dan l'unique but de vous payer. S'il n'eut pas été honnête, qui l'aurait empêché de garder pour lui l'argent qu'il a reçu du gouvernement américain ? A l'armée américaine, s'il est exposé à se faire tuer, il est à l'abri des poursuites de votre part. On l'a volé à Montréal, et ceux qui l'accusent de s'être mal conduit, ne sont peut-être pas étrangers à ce vol.

—Tu divagues, ma fille. La douleur te rend injuste. Comment ? Mettre en doute l'honnêteté de cet excellent M. Grippard, mais c'est de la folie.

—Et l'honnêteté de Léon, mise en doute par ce monsieur Grippard, la comptez-vous pour rien ?

—L'honnêteté de Léon ! On la connaît, interrompit alors Madame Latour. Je n'ai jamais voulu l'accuser pendant son séjour ici, parceque je craignais d'attirer sur lui le courroux de M. Latour. Je le cacherais encore, si cela était possible. Mais, en présence de l'obstination que Louise met à le croire un petit saint, il est de mon devoir de parler. Sachez donc qu'il a vingt fois tenté de me détourner de mes devoirs conjugaux.

—Vous mentez, madame ! dit Louise, hors d'elle-même.

Puis se ravisant.

—Pardonnez moi, je ne sais plus ce que je dis.

Et elle sortit de l'appartement pour aller pleurer dans sa chambre.

Madame Latour, nous l'avons dit précédemment, était plus coquette qu'intelligente. En faisant cette prétendue révélation elle s'était proposé un but multiple. Se venger des dédains de Léon, faire de la peine à Louise qu'elle considérait comme une rivale, faire croire à M. Latour qu'il avait en elle une femme d'une fidélité à toute épreuve et se vanter d'avoir fait une conquête sans le vouloir.

Tout cela s'était présenté confusément à son esprit obtus. Elle avait parlé sous l'impulsion du moment, sans s'apercevoir qu'elle risquait de dépasser le but en portant à vingt le nombre des prétendues tentatives de séduction qu'elle affirmait avoir repoussées de la part de Léon.

Louise avait parfaitement saisi toute l'absurdité de cette accusation et, renfermée dans sa chambre, elle se demandait en sanglottant comment il se faisait que tout le monde se donnât le mot pour calomnier Duroc. Puisque sa belle-mère n'hésitait pas à lancer contre lui une accusation aussi dénuée de fondement, n'était-il pas possible que ce Grippard eut joué le même rôle auprès de son père. Elle en arriva peu à peu à se persuader qu'un complot avait été tramé contre son fiancé, et elle n'était pas éloignée de croire que Mme Latour et M. Grippard s'étaient entendus ensemble pour noircir la réputation du cher absent.

En se représentant Léon comme une victime des machinations de ces deux conspirateurs, elle sentait redoubler son amour pour lui.

Elle savait que sa belle-mère était coquette, et elle en

souffrait en silence, tremblant que son père ne s'en aperçut, et ne fut malheureux. Elle avait remarqué les agaceries dont Léon avait été l'objet de la part de Mme Latour et elle avait vu avec quelle froideur Léon les avait accueillies. Et maintenant, c'était cette femme qui venait prétendre que Léon avait, non-seulement une fois, mais vingt fois cherché à la corrompre.

Si Louise n'eut pas eu la certitude que Léon n'avait jamais éprouvé autre chose que de l'éloignement pour Mme Latour, la déclaration que cette dernière venait de faire eut put lui faire croire que Léon avait été, non pas son séducteur, mais son complice. Car enfin, il n'est guère naturel qu'une femme respectable s'évertue constamment à faire assaut d'amabilités auprès d'un homme qui lui a vingt fois fait des propositions malhonnêtes.

Et Louise était bien sûre que ni les agaceries de Mme Latour ni la froideur de Léon n'étaient de la mise en scène. Elle les avait vus ensemble, lorsque ni l'une ni l'autre ne se croyaient épiés. Le souvenir de ces circonstances, dont elle n'avait jamais soufflé mot à personne, était présent à sa mémoire lorsqu'elle avait entendu Mme Latour accuser injustement celui que cette coquette avait vainement essayé d'enflammer, et c'est alors qu'indignée de l'effronterie de sa belle mère, Louise s'était oubliée au point de lui donner un démenti formel.

Puis, elle avait songé que, pour défendre Léon auprès de son père, il faudrait détromper celui-ci sur le compte de sa femme et, plutôt que de le rendre malheu-

reux, elle avait préféré demander pardon à celle qu'elle ne pouvait s'empêcher de mépriser intérieurement.

Quant à M. Latour, lorsque la prétendue révélation lui avait été faite par sa femme il s'était écrié :

—Comment le misérable ! Vingt fois ! Et vous ne m'en avez pas soufflé mot. Je lui aurais cassé les reins. Et c'est cet infâme suborneur qui voulait épouser ma fille ! Que dis-je ? Il a si bien su l'enjôler qu'elle sera malheureuse toute sa vie à cause de lui. Elle vient de vous manquer de respect. Veuillez lui pardonner. Elle est malade, la pauvre enfant. Elle a le cerveau dérangé, et ne peut juger sainement des choses. Mais, je vous en prie, Rosalie, si jamais quelqu'un s'avise de vous faire la cour, à l'avenir, ayez la bonté de m'en avertir dès la première fois. Je vous assure que je mettrai ordre à cela.

—Vous êtes trop méchant, vous feriez des scènes.

—Mais, malheureuse, voulez-vous donc vous exposer aux obsessions sans cesse réitérées de malotrus comme Duroc.

—Ayez confiance en moi, je suis assez honnête et assez forte pour leur résister et pour les rebuter sans faire le moindre éclat. Ainsi, Duroc par exemple avait tout à fait cessé de m'obséder lorsqu'il est parti.

—Mais, dites-moi. Quelqu'autre s'est-il jamais permis de vous poursuivre de ses assiduités ?

—Jamais. Les autres ne sont pas aussi tenaces. Un coup d'œil, un reproche suffisent. Ils ne reviennent plus à la charge.

—Dans quel siècle vivons-nous ? grand Dieu ! s'écria

M. Latour, mais tous les hommes sont donc des libertins à l'heure qu'il est ?

Et il entra dans son magasin.

La vantardise de Mme Latour avait produit un effet tout contraire à celui qu'elle en attendait. Louise n'y avait pas ajouté foi et M. Latour sentait pour la première fois le serpent de la jalousie le mordre au cœur,

## XXVIII—Une lettre de Léon.

M. Latour, ballotté entre le désir de savoir des nouvelles de Duroc et la rancune qu'il lui gardait sur la foi du témoignage de sa femme, se demandait s'il écrirait ou non au Fort Trumbull. Il avait peine à croire que Duroc serait revenu vingt fois à la charge si Mme Latour ne l'avait pas un peu encouragé à y revenir. Ou sa femme mentait, où elle avait fait preuve d'une indulgence tout à fait inconvenante envers Léon. Ce dernier lui semblait trop fier pour essuyer vingt refus avant que d'abanner la partie. Il lui avait toujours paru trop sage et trop prudent pour braver constamment la colère d'une femme qui d'un mot aurait pu le perdre.

La raison invoquée par Mme Latour pour expliquer le silence qu'elle avait jugé à propos de garder lorsque le prétendu coupable était présent, ne lui semblait pas plausible, et l'aveu qui lui était échappé au sujet des soupirants moins entreprenants, ne faisait honneur ni à la rigidité de ses mœurs, ni à son intelligence. M. Latour se disait qu'une femme qui, de son propre aveu, se contente d'un mot, d'un reproche à l'adresse de ceux qui lui manquent de respect, et qui laisse passer tout cela sans avertir son mari, ne mérite guère la confiance de ce dernier.

Madame Latour avouait l'avoir trompé par sa négligence à le mettre au fait des complots qui se tramaient

contre son honneur, comment pouvait-il croire qu'elle n'aurait pas failli à son devoir d'épouse, si, parmi les nombreux soupirants dont elle se vantait d'avoir en quelque sorte toléré les impertinences, il s'en fut trouvé un capable de lui inspirer un de ces caprices auxquels les coquettes son sujettes ? Et pouvait-il croire à la parole d'une femme capable de s'exposer ainsi à tomber dans le ruisseau ? Oui, il écrirait à Léon ; il l'accablerait de reproches et il saurait bien démêler la vérité dans la réponse qu'il recevrait du soldat.

Il en était là de ses réflexions lorsqu'on lui apporta son courrier. En dépouillant sa correspondance, une lettre attira son attention. Elle était adressée à Louise et portait entre autres timbres, celui de Washington D. C.

M. Latour n'eut pas de peine à reconnaître l'écriture de Léon. Il commençait déjà à déchirer l'enveloppe, mais il se retint. Devait-il ouvrir cette lettre ? Bah ! sa fille ne devait rien avoir de caché pour lui, et d'ailleurs, n'était il pas de son devoir de la protéger contre les entreprises criminelles de celui qui avait tenté de séduire sa femme ? Il rompit le cachet en se disant qu'il saurait bien découvrir entre les lignes, les intentions pernicieuses de ce Don Juan. La lettre se lisait comme suit :

" Ma chère Louise.

"Permettez à celui qui n'ose plus vous donner le doux titre de fiancée, de se rappeler à votre souvenir. Hélas pourquoi ai-je entrevu le bonheur ? Vous vous rappelez quelles raisons retenaient jadis sur mes lèvres le tendre aveu que je n'aurais pas osé vous faire si vous n'eussiez

eu l'amabilité de le provoquer. Après la scène un peu vive qui s'en est suivie entre M. Latour et moi, votre digne pére avait bien voulu promettre d'aplanir les difficultés qui s'élevaient sur la route que j'avais à parcourir pour arriver au but suprême, objet de me vœux les plus chers. Puisse le ciel le récompenser de sa grande bonté. Quoiqu'il arrive je lui en conserverai une éternelle reconnaissance.

Je me rendais à Montréal, rempli d'espoir en l'avenir. Votre père m'avait confié une somme de $1,000 pour payer un billet. Le chef de la maison Pincemaille & Cie étant absent, je revins à l'hôtel où, pour mon malheur, je rencontrai un riche marchand que je me dispenserai de vous nommer. Qu'il me suffise de dire que c'est un ami de votre père, qui me l'a plus d'une fois cité pour modèle. Je regrette d'ajouter que, pour cette fois, la perspicacité ordinaire de M. Latour lui a fait complètement défaut. Le marchand en question est un voleur, ni plus ni moins. J'en sais quelque chose puisque c'est lui qui, avec l'aide de deux complices, m'a filouté les $1,000 de votre père. Je n'entrerai pas dans le détail du plan conçu et exécuté par lui dans le but de me dévaliser. J'aurais honte de vous dire jusqu'à quel point je me suis montré crédule. Plût à Dieu que j'eusse pu alors apercevoir ses ficelles comme je les vois maintenant. Je vous dirai seulement que c'est un emprûnt qu'il a fait pour quelques heures seulement, sur parole, et en présence de deux témoins, ses complices, que je pensais avoir raison de croire respectables, mais qui ont eu l'effronterie de nier comme lui, avoir eu connaissance de la transaction, lorsque j'ai voulu lui réclamer la somme le lendemain.

Que pouvais-je faire? Je me voyais voué au déshonneur, flétri à vos yeux et à ceux de votre respectable père. Le suicide m'apparaissait comme le seul moyen d'échapper à la honte. Je choisis un moyen terme. Je m'engageai dans l'armée américaine, où je reçus assez d'argent pour payer le billet. J'ai en main un accusé de réception de la banque du Peuple. L'honneur est sauf, mais je me vois dans l'impossibilité de mettre à exécution les projets que nous avions formés pour notre bonheur futur.

J'ai déjà vu le feu, mais, jusqu'ici, les balles ennemies m'ont respecté. Nos plans ont été si cruellement frustrés par la fatalité, j'ai si bien perdu tout espoir d'avoir jamais pour épouse la seule personne au monde qu'il me soit possible d'aimer, que je considérerais la mort comme un bienfait. Je suis engagé pour cinq ans. Si je survis à tous les combats qu'il nous faudra livrer, je sortirai de l'armée aussi pauvre que je le suis maintenant et beaucoup moins expert dans les affaires commerciales.

Dans ces circonstances, en homme d'honneur, je dois vous dégager de votre promesse. Je n'ai plus d'avenir et je ne veux pas vous enchaîner à ma triste destinée. Oubliez moi et soyez heureuse avec un autre. Je n'aurai pas le droit de m'en plaindre et je ne m'en plaindrai pas. Cependant, je dois à la vérité de vous dire que moi, j'emporterai dans le tombeau l'amour que vous m'avez inspiré. J'aurais peut-être mieux fait de ne pas vous écrire, mais je vous devais une explication. Je tiens trop à votre estime pour permettre aux apparences de vous don-

ner une mauvaise opinion sur mon compte. Je vous jure devant Dieu, que je suis resté digne de vous.

Convaincu qu'un homme qui a eu l'honneur d'être aimé de vous est tenu encore plus qu'un autre de mener une vie exempte de tout reproche, je m'efforcerai de me conduire toujours comme si vous connaissiez mes plus secrètes pensées. Ne pouvant plus songer à vous épouser, je serai fidèle à votre mémoire. Je ne me marierai jamais et vous serez toujours l'ange gardien qui m'empêchera de m'écarter des sentiers du devoir. Je tiendrais beaucoup à avoir de vos nouvelles, mais, s'il vous en coûte trop de me dire que vous m'oubliez, n'écrivez pas. Je comprendrai votre silence et je ne vous en aimerai pas moins. J'ai découvert que l'amour sans espoir, s'il a des rigueurs, a bien aussi ses charmes. N'entreprenez pas de me justifier auprès de votre père. Vous n'y parviendriez pas. Les apparences sont contre moi.

Votre adorateur.

LÉON DUROC.

## XXIX—Désespoir de Louise.

En lisant cette lettre, M. Latour avait été ému jusqu'aux larmes. Il avait sans peine reconnu Grippard dans le marchand mentionné par Duroc. L'empressement que Grippard avait mis à accuser Duroc, lui revenait à la mémoire. Il se rappelait en outre que Grippard avait insisté pour qn'il n'écrivit pas à Léon. D'un autre côté, la lettre de Duroc, tout en étant rédigée avec cet accent de vérité qui porte la conviction dans les cœurs les plus incrédules, donnait des détails trop incomplets pour ébranler la confiance dont M. Latour honorait M. Grippard. Elle eut suffi pour convaincre Louise, mais auprès de M. Latour, elle n'eut d'autre résultat que de lui faire dire :

—De deux choses l'une : ou Duroc est un hypocrite consommé, ou Grippard est une franche canaille.

Puis il en vint à se dire que Léon avait probablement perdu les $1,000 au jeu, ainsi que M. Grippard le lui avait dit, mais que ce dernier était peut-être celui qui lui avait gagné cette somme. Cela étant, l'un et l'autre avaient intérêt à déguiser la vérité. Duroc, après avoir perdu l'argent, avait pu tâcher de se le faire remettre en disant que la somme appartenait à son patron, et Grippard avait probablement refusé ! En réfléchissant, M. Latour se rappela encore qne M. Grippard avait paru

troublé lorsqu'il lui avait tendu la main à l'hôtel du Canada.

Il se demanda ensuite s'il devait donner la lettre à Louise, mais il se dit :

—Ce garçon-là a raison. Lors même qu'il n'aurait rien fait qui soit contraire au lois de la morale et de l'honneur, les circonstances dans lesquelles il se trouve, le mettent dans l'impossibilité de jamais épouser Louise. Je le trouve très généreux d'offrir spontanément de la dégager de sa promesse, Mais Louise ne l'entendrait pas de cette oreille là. Elle lui répondrait, et ça serait à recommencer. Gardons la lettre.

Je vais écrire au commandant du régiment pour avoir des nouvelles sur son compte. S'il s'est mal conduit à Montréal, il a dû continuer à se conduire mal à l'armée. Gardons cette lettre, ne la montrons ni à Louise ni à ma femme. Lorsque j'aurai reçu des nouvelles de Duroc, si j'apprends qu'il se conduit bien, je lui écrirai à lui personnellement et je lui demanderai des explications. Jusque-là, il ne faut pas que personne sache que j'ai reçu cette lettre.

Lorsque la famille fut réunie au repas du soir, M. Latour dit à Louise dont les yeux étaient rougis par les larmes.

— Console toi, mon enfant. Si Duroc était encore au Fort Trumbull, je lui écrirais et tu pourrais lui écrire toi-même. Mais ce n'est là qu'un dépôt. Je vais écrire au commandunt de place pour avoir l'adresse du régiment dont Duroc fait partie et nous aurons bientôt des nouvelles certaines sur son compte.

—Vous êtes bien bon, mon père, et je vous remercie de cette nouvelle preuve de bonté.

Cependant, il s'écoula plus de quinze jours avant que M. Latour mit cette promesse à exécution, tant il lui en coutait de mettre en doute l'honorabilité de M. Grippard. Le 1er juillet, il recevait du commandant Thatcher une lettre écrite devant Petersburg, l'informant que le soldat Duroc s'était distingué par sa bravoure et sa bonne conduite depuis qu'il le connaissait, qu'il avait été blessé mortellement, devant Petersburg, le 20 juin et qu'il était mort à l'hopital le 23.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour la pauvre Louise. On eut beau user de ménagements pour la lui apprendre, ce malheur, qu'elle redoutait pourtant depuis qu'on lui avait annoncé le départ de Léon pour la guerre, la plongea dans une douleur profonde. Elle refusa toute espèce de consolation. Comme on lui avait toujours caché la lettre de Leon, elle s'était demandé pourquoi il ne lui écrivait pas. Il lui semblait qu'il eut dû avoir assez de confiance en elle pour la faire la confidente de ses peines.

Elle lui avait pardonné cependant et se proposait bien de l'aimer toujours en dépit de tout. Elle craignait pour les jours de son bien-aimée, et s'exagérait peut être, s'il était possible, les dangers dont il était environné ; cependant elle se cramponnait avec tenacité au faible espoir qui lui restait de le revoir un jour sain et sauf.

Et maintenant cette lettre venait lui enlever le dernier rayon d'espérance. Elle resta quelque temps sans pleurer, le regard fixe, le sein oppressé, écrasée sous le

poids de la douleur. Puis, un torrent de larmes jaillit de ses yeux et, en la soulageant à propos, la sauva de la mort ou de la démence. Elle jura de ne jamais se marier, de rester fidèle à la mémoire de Léon et se retira à l'écart pour pleurer à son aise.

Pour la consoler, son père lui remit alors la lettre de Léon. Elle éprouva sans doute une joie amère en songeant que, du moins, Léon l'avait aimé jusqu'à son dernier soupir, mais elle sentit naître en son âme le regret de n'avoir pu lui répondre.

—Mon père, dit-elle avec douceur, vous auriez dû me donner cette lettre. Peut-être que, désespéré de mon silence, et l'interprétant comme un signe d'oubli de ma part, il s'est exposé plus qu'il ne l'aurait fait s'il eut été certain que je lui gardais mon amour. Quels nobles sentiments il exprime ! quelle délicatesse ! Ah ! je te reconnais bien là, cher Léon ! et j'avais bien raison lorsque seule, je persistais à croire en ton honneur !

Elle refusa de prendre aucune nourriture, pleura toute la nuit et le lendemain, la malheureuse enfant était en proie à une fièvre cérébrale qui, pendant un mois, mit ses jours en danger. Elle divaguait, ne reconnaissait plus personne et faisait d'amers reproches à son père, lui disant qu'il était responsable de la mort de Léon. Enfin, sa robuste constitution, la médecine aidant, triompha du mal. Elle reprit connaissance et fut bientôt sur pied. Sa douleur bruyante avait fait place à une douce mélancolie. N'osant prendre le deuil, de crainte de donner prise aux cancans, elle résolut cependant de ne porter que du noir. C'est à-dire, qu'elle se mit en deuil, au crêpe près.

Elle disait en souriant tristement que cette couleur mieux que toute autre.

" Semblait se conformer à sa triste pensée."

On eut beau faire des efforts pour la distraire, elle fuyait les réunions, les bals, et les fêtes que les demoiselles de son âge aiment tant, et disait que le spectacle des plaisirs mondains, loin de la distraire, avait pour effet de l'attrister.

## XXX— Cet excellent M. Grippard.

Le lecteur sait déjà que M. Grippard était un de ces *respectables* escrocs que leur réputation d'hommes riches met à l'abri de la censure. Le charlatanisme est de tous les temps et de tous les pays, mais nulle part il ne trouve un champ plus vaste et plus facile à cultiver que sur le continent américain. Le *Yankee* lui-même, malgré son scepticisme apparent, aime à se faire flouer, quitte à flouer les autres à son tour. Si l'on en doute, on n'a qu'à passer en revue la longue liste des fortunes immenses amassées aux Etats-Unis et qui doivent leur origine à quelque panacée universelle, annoncée à grand renfort de réclame dans tous les journaux du pays.

En Amerique plus qu'ailleurs, le charlatan porte la tête haute. Il est respecté et admiré en raison directe de ses succès, et le cynique Barnum, ce prototype du charlatan américain, savait à quel peuple il s'adressait lorsqu'il publiait un livre où il avait la modestie de se donner comme modèle à imiter par tous ceux qui aspirent à la richesse et aux honneurs.

Nous aurions tort, cependant, de jeter la pierre à nos voisins. On fait ici en petit ce qui chez eux se fait en grand. Ils n'ont pas été les derniers à s'apercevoir que la blague est ici l'objet d'un culte fervent. Depuis longtemps ils nous envoient leurs drogues et leur orviétan. Comme eux, nous avons ici nos charlatans politi-

ques, nos marchands de religion, nos trafiqueurs de consciences, nos réputations surfaites, et nos idoles aux pieds d'argile. Autant qu'eux, nous nous aplatissons devant le veau d'or, et s'il nous est impossible de surpasser leur admiration servile pour le vice doré, par contre, l'honnête homme convaincu du crime de pauvreté chronique et invétérée, est l'objet d'un mépris beaucoup plus profond chez nous qu'aux Etats-Unis.

Parlez-nous d'un homme comme M. Grippard ! En voici un qui ne s'était pas laissé arrêté par de vains scrupules ! Il avait toujours de l'argent en poche. Donc, c'était un homme très respectable. Il y avait bien quelques personnes qui prétendaient qu'il ne tenait pas une conduite exemplaire lorsqu'il était à Montréal. C'était des envieux, des gens de rien. Quelle foi voulez-vous ajouter au témoignage d'un quidam qui n'a pas les moyens de dépenser une piastre par jour ? La vertu n'est-elle pas toujours persécutée ?

Il y avait cinq ou six ans, M. Grippard, qui n'avait pas un traître sou alors, et qui, par conséquent, n'était pas encore devenu respectable, s'était associé à un honnête rentier pour construire un bateau à vapeur.

Le rentier fournissait l'argent, et M, Grippard fournissait l'expérience. Au bout de trois ans, c'était M. Grippard qui avait l'argent, et le rentier avait l'expérience. Conséquence nécessaire, le rentier était devenu un homme de rien, et M. Grippard avait acquis la réputation d'un homme respectable. La vertu est toujours récompensée.

Rien de plus commode que les axiômes, si vous avez

de l'argent. Se permet-on de vous blâmer ? C'est votre vertu qu'on persécute. Le succès couronne-t-il vos coupables efforts ? Il ne manque pas de flatteurs pour proclamer que le ciel récompense votre vertu. M. Grippard était venu s'établir à Montréal, où il avait ouvert un bureau d'agence. Comme entremetteur, il réussit à faire beaucoup de dupes. Quelque temps après, il louait une seigneurie, construisait une scierie mécannique, et ouvrait un magasin dans une paroisse située à peu de distance de Pingreville. Il s'associa plusieurs capitalistes et fonda une nouvelle compagnie de navigation. Il avait pris goût à ce genre d'affaires. C'était pour ses associés une façon comme une autre de jeter leur argent à l'eau.

Toujours avec l'argent des autres, —M. Grippard n'en avait jamais eu à lui,— il fonda la compagnie des scieries de Picoudy, capital souscrit $300,000, compagnie dont il devint président et gérant, avec un salaire de $1,000 par année, ce qui ne l'empêcha pas de la rançonner à outrance. A l'époque où nous avons fait sa connaissance, il avait cinq ou six magasins dans diverses paroisses et des boulangeries presque partout ; il s'était proposé d'acquérir le monopole du commerce de la farine entre Picoudy et Montréal. Il était gérant des deux compagnies que nous venons de mentionner, et passait pour être à la tête d'une fortune immense.

Il dépensait largement, faisait sauter les écus des autres, comme s'ils eussent été les siens, et vivait en grand seigneur. Il fréquentait le cercle St-Fortunat plutôt pour y recruter des dupes ou des actionnaires, ce qui, pour lui, revenait au même, que pour se livrer au jeu. Il bu-

vait sec, mais savait feindre la sobriété au besoin. Il prodiguait son argent, jetait de la poudre d'or aux yeux des naïfs, et savait par expérience qu'en ce pays, un homme qui ne paie pas ses dettes, mais qui dépense beaucoup, jouit toujour d'un crédit beaucoup plus considérable que l'honnête homme qui réussit à force d'économie à faire honneur à ses obligations.

—Ce n'est pas ma faute, disait-il, si les gens sont si bêtes. Il faut mener la vie à grandes guides pour avoir un crédit illimité. Si un pauvre diable a le malheur de se trouver à court d'argent, tous ses créanciers se réunissent pour l'écraser. Pourvu qu'on éblouisse les gens, c'est à qui nous ouvrira un crédit dans ses livres.

Il avait connu la pauvreté. Il s'était vu mépriser par ceux qui aujourd'hui lui léchaient les talons. Il s'était dit que l'honnêteté ne mène à rien, et s'était lancé dans une vie d'aventures et d'expédients. Il remuait de l'or, et cela le grisait. Que lui importait le reste ?

Il préférait les hommages des imbéciles à la satisfaction que procure la conscience du devoir accompli. En cela il ne différait guère des autres hypocrites dont le nombre est malheuresement trop grand. Ce qui le distinguait le plus de ces derniers, c'était une audace hors ligne. En affaires, M. Grippard était *Yankee* jusqu'à la moëlle. Il était dur d'entretien. Il arrivait assez souvent que ses prodigalités le mettaient à sec et alors, coûte que coûte, il se procurait des fonds. Peu lui importaient les moyens employés pour les obtenir.

Bagoulard et Bohémier n'étaient pour lui que ses compagnons de bamboches. Il les savait aussi dépourvus d'ar-

gent que de principes. Ce n'était donc pas pour les exploiter qu'il les fréquentait. Tous deux avaient de l'esprit et du talent, mais Grippard n'était pas assez naïf pour admirer d'aussi minces avantages. Il était devenu leur ami tout simplement parcequ'ils l'avaient introduit dans un monde que les hommes rangés n'ont pas l'habitude de hanter.

Bagoulard était un avocat renommé pour son éloquence, mais il était encore trop jeune pour inspirer beaucoup de confiance comme jurisconsulte. D'ailleurs, on savait qu'il soignait peu l'étude du code, et qu'il consacrait à la débauche le temps qu'il n'employait pas à préparer des discours, de sorte que sa clientèle lui rapportait peu.

Quant à Bohémier, magré son talent incontestable, il semblait irrévocablement destiné à mener à perpétuité la vie d'étudiant. Il cultivait les muses avec assez de succès et ses couplets grivois faisaient les délices du monde interlope. C'etait un bohême dans toute la force du terme. Il n'éprouvait pas le moindre scrupule à exploiter ses amis les plus intimes, et sans l'indulgence de ceux-ci, sans l'intervention fréquente d'un oncle riche qui le protégeait, il aurait eu vingt fois les honneurs de la prison.

## XXXI—Les fantasmagorie mise a la portée des classes nécessiteuses

On se rappelle que Léon, après sa tentative de suicide, avait confié sa défroque encore toute humide à un garçon de l'hôtel du Canada, en lui recommandant de la faire sécher. Cette défroque comprenait, outre les sous-vêtements, le pardessus brun, le pantalon gris perle, et le frac noir mentionnés par Grippard lorsqu'il avait donné à M. Latour le signalement de Léon Duroc. Comme notre héros était parti dès le lendemain, fermement décidé à s'engager dans l'armée américaine, il ne s'était guère occupé de réclamer ses habits qui, du reste, n'étaient pas encore séchés, et le garçon avait hérité de la défroque en question.

Nous avons dit que ce garçon ressemblait beaucoup à Duroc. Il avait sa taille, ses traits et sa mine. C'était tout le portrait de Duroc, à cela près qu'il était blond et qu'il avait les cheveux plats tandis que notre héros était brun et avait les cheveux frisés. Ce Sosie de l'amant de Louise se nommait Brindamour. Il était espiègle, intelligent, mais avait la déplorable habitude d'écouter aux portes, et de trouver plaisir à faire des tours, plus ou moins pendables. C'était un ami de Bohémier, qui le rencontrait frèquemment chez une drôlesse plus remarquable par sa beauté que par ses vertus. Inutile d'ajouter qu'autant la figure de Brindamour ressemblait à

Duroc autant son caractère différait de celui de notre héros. Nous aurions voulu voir en lui un être parfait, mais canaille nous l'avons trouvé et canaille nous vous le présentons. Nous ajouterons cependant, qu'il n'était pas réellement méchant. C'était un étourdi et un débauché, comme il y en a tant dans les grandes villes. Sa condition était plus humble que celle de Bohémier, mais l'égalité du vice avait réuni ces deux hommes que les distinctions sociales semblaient séparer. Il va sans dire que dans le monde ils affectaient de ne pas se connaître et quand Bohémier venait à l'hôtel, ils ne causaient ensemble que lorsqu'ils étaient bien sûrs de ne pas être vus.

—Quelques jours après la rencontre de Grippard avec M. Latour à l'hôtel du Canada, Brindamour revêtit l'habillement dont il était devenu paisible possesseur grâce au départ inopiné de son Sosie, et se rendit chez sa Dulcinée où il rencontra Bohémier.

—Comme te voilà bien mis ! lui dit ce dernier. Tiens, tiens, on dirait que tu as hérité d'un certain campagnard de ma connaissance.

—Je ne suis probablement pas le seul héritier, repartit Brindamour piqué au vif, et si je voulais parler, je connais des gens qui n'ont pas encore dépouillé le vieil homme, mais qui ont dépouillé le jeune encore mieux que moi.

—Que prétends-tu dire par là ?

Je sais ce que je dis. J'ai entendu certaine conversation qui m'a suffisamment édifié sur le compte de ceux qui ont poussé ce jeune homme au suicide.

—Mais enfin, qu'as-tu entendu ?

—Le lendemain de la scène qui vous a amenés à l'hôtel, Bagoulard, Grippard et toi, la nuit où cet habillement me fut confié, Grippard a proposé au jeune homme de contrefaire la signature de son patron. L'autre a refusé et ils ont échangé de gros mots. Je n'ai pas voulu me boucher les oreilles, et j'en sais assez long pour vous nuire, si je voulais faire des révélations ; mais je suis bon enfant, et comme je suis curieux de mon naturel, je préfère garder le silence à condition que tu complètes mes renseignements.

—De mon côté je te dirai ce que je sais. Confidence pour confidence. Ça te convient il ?

—Parfaitement. Sortons.

Et les deux compères se rendirent à un restaurant voisin, où ils s'attablèrent et se racontèrent ce qu'ils savaient de l'affaire Duroc.

—Sais-tu, dit Bohémier, que je te soupçonnes parfois de travailler pour le compte de la police secrète.

—Et tu n'as pas tort. Je te dis cela en ami. L'agent de sureté qui était à l'hôtel la nuit en question, pourrait t'en dire quelque chose.

—Oh ! pour celui-là, tu peux lui dire ce que tu voudras sur mon compte. C'est un des nôtres.

—Au diable ! Je n'ai pas l'habitude de moucharder pour faire du tort à mes amis.

—A propos de Grippard, il m'a dit avant-hier que Duroc s'est engagé à l'armée américaine et qu'il a payé le billet de son patron. Il prétend qu'il va écrire à Duroc pour lui remettre les $1,000, mais je n'en crois rien. Il dit cela pour que je ne ne lui demande pas de partager

dans les bénéfices. Il n'est pas si bête. Les Américains se tapent ferme par le temps qui court, et Grippard espère bien hériter des $1,000 que, d'ailleurs, il n'a jamais eu la moindre intention de rembourser. Entre nous, il s'est montré bien pingre envers Bagoulard et moi. Il ne nous a donné que $25 chacun, et ça valait bien dix pour cent de commission.

—Veux-tu que je lui flanque une peur à tout casser ? Je crois que je ressemble à Duroc. Si j'avais une perruque noire frisée, un peu de cosmétique pour noircir ma moustache, et l'habillement que voici, il me prendrait pour Duroc.

—L'idée est magnifique, mais elle vaudrait beaucoup mieux si Duroc était mort. Or, il le sera probablement avant longtemps, et alors Grippard te prendra pour le spectre de sa victime. En attendant, que personne ne te voie avec cet habillement. Garde-le pour nos expériences. Quand à la perruque, je t'en procurerai une. Je connais un perruquier qui m'en avancera une sur ma bonne mine, et qui ne sera jamais payé. Sais tu ce que c'est que la fantasmagorie ?

—Connais pas.

—Eh bien ! c'est l'art de faire paraître des fantômes Tu as vu des lanternes magiques, n'est-ce pas ?

—Certainement, mais je ne vois pas quel rapport.

—Tais-toi, bavard, et laisse-moi t'expliquer. Avec la lanterne magique on fait paraître sur une toile des portraits et autres figures de grandeur naturelle. La lumière passe tout simplement à travers les dessins qui se reproduisent en grand sur la toile placée au fond d'une

chambre obscure. Suppose maintenant que cette toile soit placée entre la lanterne et le spectateur. Alors, celui-ci voit les formes dans l'espace, comme si elles fondaient sur lui pour s'évanouir aussitôt. Rien n'empêche que tu te grimes de façon à ressembler à Duroc, que tu mettes cet habit et que ton image soit envoyée à travers le trou de la serrure de la chambre à coucher de cet excellent M. Grippard. Tu es ventriloque et tu pourras lui faire un bout de morale; mais pour cela, il faut attendre qu'on ait reçu la nouvelle de la mort de Duroc, ce qui ne saurait tarder.

—Ce doit être une belle science que celle du *fantasque à gorille* et je me propose bien de l'étudier.

—Commence d'abord par apprendre le nom, reprit en riant Bohémier. J'ai dit la fantasmagorie.

—La fantas...?

—Magorie,

—Fantasmagorie. Diable! Si la science est aussi difficile que le nom. Je mettrai du temps à l'apprendre.

—Ce n'est pas difficile. Du reste, nous étudierons cela ensemble; nous ferons quelques expériences.

—Oui, mais, en attendant la mort de Duroc, ne pourrions-nous pas envoyer quelques diablotins à travers la serrure de M. Grippard?

—Rien de plus facile, s'il ne s'agit que d'envoyer de simples figures lumineuses se découpant dans l'ombre et n'offrant aucuns contours, de simples lignes comme les figures que l'on taille dans du papier. Je verrai à cela.

—Et M. Grippard, s'il connaissait cela, la fantasmagorie?

—Lui ! Allons donc. Cet art est peu connu même des personnes instruites, et M. Grippard sait à peine lire et écrire.

—A quand notre première expérience ?

—A demain soir. J'irai à l'hôtel et si je rencontre Grippard, je le quitterai sous un prétexte quelconque et nous irons opérer dans sa chambre en son absence pour nous faire la main. Surtout pas un mot de cela à qui que ce soit.

—Tranquilise-toi, et ne dis plus à personne que j'ai hérité de l'habillement de Duroc.

Et les deux conspirateurs se quittèrent pour retourner à leurs domiciles respectifs.

## XXXII—La fantasmagorie a l'epreuve.

—As-tu de la glace? demanda Bohémier, le lendemain soir, dès qu'il se vit seul avec Brindamour.

—Ou peut en trouver. En faut-il beaucoup ?

—Deux ou trois morceaux gros comme le poing.

Brindamour sortit et revint bientôt apportant la glace demandée.

—Voici du potassium dit Bohémier en exhibant quelques morceaux d'une substance métallique d'un blanc argentin contenue dans un papier. Je vais mettre le feu à la glace.

—Tu es fou ?

—Nullement, et je le prouve.

Il avait déposé par terre l'un des morceaux de glace sur lequel il laissa tomber un morceau de potassium qui commença à brûler en lançant des jets de flamme rougeâtre.

Le métal brûla un trou à travers la glace et s'éteignit lorsqu'il fut réduit en potasse.

—Le tour est fait, dit Bohémier. Il nous reste un morceau de glace troué et un peu d'oxyde de potassium, de la potasse, si tu l'aimes mieux. C'est le père Grippard qui va en faire un nez !

—Tout cela est magnifique, mais je ne vois pas comment nous allons nous y prendre pour aller mettre ta potasse sur la glace sans que Grippard s'en aperçoive.

—D'abord, ce n'est pas de la potasse, il ne devient potasse qu'après avoir brulé.

—Alors c'est de la potasse crue.

—C'est toi qui es cru, et tu le seras toujours, parce que tu es un dûr à cuire. Mais j'ai prévu la difficulté que tu signales. Je taille un morceau de glace de façon à ce qu'il y ait sur une partie de sa surface, une pente plus ou moins douce se terminant par une arête. Je couvre cette pente d'un morceau de papier et je laisse l'arête à nu. Le potassium glisse petit à petit, de façon à laisser s'écouler un temps plus ou moins long avant l'ignition qui ne peut avoir lieu qu'au moment où le métal touche à l'arête. Justement, voici un morceau de glace qui me paraît réunir ces conditions. Esayons-le.

On enveloppa le morceau de glace, en ayant soin de couvrir l'arête pour ne pas détruire inutilement le potassium, qui mit juste cinq minutes à glisser du sommet de l'arête.

—Maintenant, je descends tenir compagnie à M. Grippard, et je vais l'entretenir d'histoires de revenants. Lorsqu'il sera prêt à se coucher, je ferai venir une tournée. Ce sera le signal. Tu nous serviras et tu monteras immédiatement pour disposer le tout dans sa chambre. Enveloppe bien le potassium. As-tu un endroit d'où nous puissions l'observer sans être vus ?

—En hiver, un tuyau de poêle passe de la chambre voisine, qui est inoccupée, dans sa chambre à coucher, de sorte qu'il y a dans la cloison à une hauteur de sept à huit pieds, un trou de la grosseur du tuyau, lequel trou est maintenant bouché par une plaque en ferblanc.

Je vais enlever cette plaque et apporter un escabeau du haut duquel il nous sera facile de juger de l'effet.

—C'est cela, mais il ne faudra pas avoir de lumière dans cette chambre afin d'éviter d'éveiller ses soupçons.

Ce programme fut exécuté de point en point. Vers minuit, Grippard monta dans sa chambre, après avoir bu un dernier verre avec Bohémier et d'autres compagnons. Il se déshabilla à la hâte, s'agenouilla pendant quelques instants, plutôt par habitude que par dévotion, éteignit sa lampe et se mit au lit.

Il était sur le point de s'endormir, lorsqu'il aperçut sur le tapis, au milieu de sa chambre, une espèce de tison qui lançait des flammèches rougeâtres, éclairant à demi la profonde obscurité qui, l'instant d'auparavant, régnait dans l'appartement. Sa première idée fut de crier au feu. Il se leva sur son séant, se frotta les yeux et découvrit à son grand effroi que ce n'était pas le plancher qui brûlait.

Il entrevoyait, à travers la lueur fantastique des flammèches, un corps luisant comme un miroir dans lequel la flamme se réflétait. Son imagination surexcitée par les récits qu'il avait entendus avant de se mettre au lit, et plus encore par le spectacle inattendu qui s'offrait à son regard effaré, lui faisaient voir une manifestation surnaturelle dans le phénomène qui frappait sa vue.

Un frisson d'horreur parcourut ses membres. Il aurait voulu se persuader qu'il était sous l'empire d'un mauvais rêve, mais il se sentait bien éveillé et ce foyer lumineux était toujours là, comme pour le narguer. Il fit un grand signe de croix. Le feu brûlait toujours.

Alors il sauta à bas du lit, et poussa un cri. Au même instant, un grand bruit comme celui d'un corps lourd tombant du plafond, se fit entendre dans la salle voisine, et le feu s'éteignit. Grippard alluma sa lampe. Il regarda à l'endroit où il avait vu le feu, et trouva un morceau de glace auquel il n'osa toucher, s'imaginant que le diable seul avait pu changer en glaçon un tison enflammé.

Brindamour et Bohémier ne s'attendaient pas au cri lancé par Grippard. Ce fut Brindamour qui eut la présence d'esprit de sauter à terre avec bruit pour l'effrayer d'avantage. Il remonta aussitôt sur l'escabeau, tendit la plaque de ferblanc à Bohémier et lui dit à voix basse

—Prends cela et bouche le trou. Reste ici et ne fais pas de bruit. Je vais aller lui demander de ses nouvelles.

Puis, il était allé résolument frapper à la porte de Grippard.

—Entrez, lui dit ce dernier.

—Est-ce vous M. Grippard qui avez crié? Etes vous malade? Que puis-je faire pour vous?

—Ce n'est rien, dit Grippard. Je rêvais. Vous n'avez pas entendu autre chose à part le cri que j'ai lancé? J'ai cru entendre le bruit d'une chute.

—Moi, je vous ai entendu crier, et c'est tout ce que j'ai entendu.

—Qu'est-ce que cela? dit Grippard en feignant la surprise et en regardant le glaçon.

—Un morceau de glace, dit Brindamour. C'est la fille

qui l'aura échappé, au lieu de le mettre dans votre eau. Je vais le jeter et vous en apporter un autre morceau.

—C'est bon, jette le, mais n'en apporte pas d'autre. Si ça ne te dérange pas, reviens ici ; tu coucheras avec moi. Je ne suis pas bien. Monte nous deux verres de cognac.

—Je reviens à l'instant, dit Brindamour en sortant et en emportant le fameux morceau de glace qui, bien que troué, pouvait encore servir.

Une fois sorti,il fit semblant de s'éloigner en marchant pesamment, puis il revint à pas de loup trouver Bohémier.

—Te voilà pris pour passer la nuit avec Grippard, lui dit ce dernier, mais tu t'en fiches pas mal. Vous allez boire, vous autres. Dis donc, tu pourrais bien apporter un troisième verre de cognac, Grippard n'a pas l'habitude de compter lorsqu'il règle sa dépense.

—Je verrai à ce que tu sois abreuvé. Toi, reste ici et sois bien sage. J'ai le morceau de glace ! Il est encore bon. As-tu encore du potassium ?

—Voici le papier contenant le métal. Puisque tu vas t'installer dans sa chambre pour la nuit, il te sera facile de recommmencer l'expérience. Moi, je vais rester ici pour jouir du spectacle. Quand vous aurez fini avec le potassium, je vous enverrai une série de diablotins par le trou de la serrure. J'ai ici tout ce qu'il me faut pour cela.

—Mais, c'est magnifique ! Nous allons avoir un *fun* bleu. Je me hâte d'aller chercher de quoi humecter la luette à ce cher M. Grippard.

Brindamour descendit, puis revint au bout de quelques

instants, portant le plateau contenant les trois verres. Bohêmier prit son verre et entra dans sa cachette après avoir dit :

—S'il te demande ce que tu vois, réponds que tu ne vois rien.

Grippard et Brindamour trinquèrent ensemble, et le garçon commença à se déshabiller.

—Si tu veux m'en croire, dit Grippard, nous ne nous coucherons pas maintenant. Je vais me r'habiller et nous allons causer. Je n'ai pas sommeil.

—C'est que je suis obligé de me lever de bonne heure, répondit Brindamour. D'ailleurs, vous êtes indisposé je crois, votre pâleur le prouve. Un peu de sommeil vous ferait du bien. Après tout, si vous voulez causer, nous causerons une fois couchés.

Brindamour aurait pu ajouter que la glace fondait dans sa poche de pantalon ce qui ne manquait pas de l'incommoder, mais pour une raison ou pour une autre, il ne jugea pas à propos de lui faire cette confidence.

—Comme tu voudras, dit Grippard, qui se remit au lit et enfonça sa tête sous les couvertures.

Brindamour se déshabilla, éteignit la lampe, dévelop pa le morceau de glace, le déposa à l'endroit qu'il avait occupé auparavant, jeta dessus le reste du potassium et se coucha.

En s'apercevant que son compagnon se mettait au lit Grippard se découvrit la figure et se rangea de façon à lui permettre de s'installer commodément. Instinctivement, son regard se porta vers l'endroit où il avait vu l'apparition et, ô horreur ! le feu était encore là, flambant

avec une recrudescence de fureur. Grippard se signa de nouveau, mais cette fois, rien n'y fit. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête.

—Garçon, dit-il d'une voix qu'il s'efforçait vainement de rendre ferme, crois tu que cette maison soit hantée ?

—Non, je n'ai jamais entendu dire qu'elle le fut, et d'ailleurs, je ne crois pas aux apparitions fantastiques dont on nous rabat les oreilles.

—Alors, comment expliques-tu ce que nous voyons là, au beau milieu de la chambre.

—Moi ? Je ne vois rien, ni vous non plus ?

—Je te demande bien pardon. Je vois du feu et si tu ne le vois pas, c'est que tu es aveugle.

—Du feu ? Allons donc ! vous rêvez, sauf le respect que je vous dois.

—C'est toi qui rêves. Comment ! tu ne vois pas ces flammèches qui semblent sortir du plancher !

—Mais non. Il fait aussi noir que dans un four et je n'y vois absolument rien.

—Alors, j'ai la berlue. Tiens le voila qui s'éteint Veux-tu parier que si nous allumions la lampe nous trouverions de la glace sur le tapis ?

A ces mots, Brindamour partit d'un éclat de rire qu'il eut en vain essayé de comprimer, Grippard qui ne saisissait pas tout le côté comique de l'affaire, s'écria :

—Tu ris, et tu trouves cela absurde. Eh bien ! moi je te parie cent piastres contre la *traite* qu'il y a là de la glace.

—Accepté dit Brindamour, qui voulut se lever pour rallumer, la lampe.

—Attends un peu, dit Grippard, tu serais capable de m'escamoter la glace pour gagner le pari. Je vais allumer la lampe moi-même.

—Et vous allez mettre de la glace sur le tapis avant de l'allumer.

—Est-ce que j'ai de la glace moi ? Je vais allumer la lampe sans me lever. J'ai des allumettes à portée de ma main.

—Si vous trouvez de la glace, c'est que vous en avez mis avant de vous coucher; mais puisque j'ai parié je ne reculerai pas.

Grippard alluma la lampe. Les deux hommes se levèrent et examinèrent le tapis.

Il n'y avait pas de glace.

Diminué et amolli par la première expérience et par son séjour dans la poche du pantalon de Brindamour, soumis ensuite à l'action simultanée de plusieurs morceaux de potassium, le morceau de glace était complètement fondu.

—Vous me devez $100, dit Brindamour, mais je ne veux pas abuser...

—Comment tu ne veux pas abuser ? Me prends-tu pour un gredin ? Je les ai ici tes $100, et les voila, ajouta-t-il en prenant son porte-monnaie dans sa poche d'habit et en lui donnant dix billets de $10 chacun.

—C'est égal, il y a de l'eau, reprit Grippard, en examinant de nouveau le tapis.

—Vous disiez il y a un instant, qu'il y avait du feu, vous avez dit ensuite qu'il y avait de la glace, et maintenant vous dites qu'il y a de l'eau. Cette fois vous avez

raison. Sans doute qu'il y a de l'eau, puisque vous m'avez fait ramasser un morceau de glace lorsque vous m'avez demandé de venir coucher avec vous.

—Tu trouves tout cela bien étrange et tu dois me croire ivre. Cependant, je ne suis pas le moins du monde sous l'influence de l'alcool. J'ai vu du feu ici et je l'ai vu deux fois. La première fois j'ai trouvé de la glace, et maintenant je trouve de l'eau. Tont cela est bien étrange.

—Puisque j'ai gagné, c'est bien le moins que je paie à boire dit Brindamour. Que prenez-vous?

—Un verre de cognac. Mais reviens au plus vite. J'ai peur.

Brindamour apporta encore trois verres, en remit un à Bohémier, et entra dans la chambre avec les deux autres.

—Attention aux diablotins maintenant, lui avait dit Bohémier en prenant son verre.

—Vous n'avez rien vu pendant mon absence? demanda Brindamour à Grippard.

—Non, mais j'ai eu peur de voir quelque chose. Si tu veux nous allons laisser la lampe allumée.

Il se coucha et ramena les couvertures par-dessus se yeux.

—Dites donc, M. Grippard, dit Brindamour, je vais aller chercher une bouteille d'eau-de-vie. J'aurais dû y songer, mais je l'ai oublié. Vous êtes mal, et vous pourriez avoir besoin de prendre un coup.

Tout en parlant, il avait pris les allumettes et les avait mis dans sa poche sans que Grippard s'en fut aperçu.

—Je n'ai besoin de rien, mais si tu y tiens, va pour une bouteille, répondit Grippard.

En sortant Brindamour dit à Bohémier :

—Figure-toi que cet animal veut laisser la lampe allumée toute la nuit. Mais j'ai enlevé les allumettes. A mon retour je soufflerai la lampe et je feindrai d'avoir oublié ses recommandations. Sois prêt à agir avec tes diablotins.

Lorsqu'il fut de retour, il offrit à boire à Grippard qui avala un grand coup. Puis il se déshabilla et souffla la lampe.

—Que fais-tu donc là ? lui dit Grippard, je t'avais pourtant recommandé de laisser la lampe allumée.

—Oui ! mais je l'avais oublié.

—Etourdi ! Rallume là.

Brindamour fit semblant de chercher en tâtant sur la table.

—Je ne trouve pas d'allumettes, dit-il.

Pendant que Brindamour se déshabillait, Bohémier introduisait dans le trou de la serrure un instrument destiné à transmettre dans la chambre la lumière d'une lanterne sourde, après l'avoir fait passer à travers des figures diaboliques qui, défilant l'une après l'autre entre le foyer lumineux et l'objectif se répercutaient en spectres lumineux dans l'obscurité.

Brindamour avait à peine fini de parler, qu'un diable armé d'une fourche parut sur le mur.

Vois-tu cela ? demanda Grippard au comble de la terreur.

—Qu'est-ce que vous voyez encore ? Du feu ?

—Comment ! tu ne vois pas ce fantôme sur le mur ?

—Ma foi, si je ne vous connaissais pas, M. Grippard, je croirais que vous avez le *delirium tremens*.

—Le voilà qui disparait. Maintenant c'est un dragon.

—Vous voulez rire de moi.

—Pas le moins du monde. Rallume la lampe, te dis-je.

—Je vous ai dit que je n'avais pas d'allumettes.

—Va en chercher.

—Et vous laisser tout seul avec les diables ?

—Non ! Reste ! Maintenant c'est un serpent !

—Avouez que, comme compagnon de lit, vous n'êtes pas amusant.

—Voici un autre diable de profil, avec des serpents qui lui entourent le corps et les bras.

—Vous avez beau essayer, vous ne réussirez pas de m'effrayer.

—Mais tu ne vois donc rien, toi? Voici tout un groupe de petits diables qui se tiennent par la main comme s'ils dansaient ! Allume la lampe ou je vais crier.

—Voulez-vous que j'aille chercher un médecin ?

—Non. Vas chercher des allumettes.

Brindamour entendit alors grincer l'instrument que Bohémier retirait de la serrure.

—As tu entendu ce bruit, demanda Grippard.

—Je n'ai rien entendu. Je vais chercher des allumettes.

—Remonte au plus tôt, et si tu vois quelqu'un en bas, ne leur dit pas ce que j'ai vu.

Brindamour sortit et rejoignit Bohémier.

—C'est assez pour cette nuit lui dit ce dernier.

Tu as gagné $100, il faudra m'en faire une part. Autrement je pourrais bavarder. Je vais entrer avec toi. Je lui dirai que je t'ai rencontré en bas, que tu m'as dit qu'il n'était pas bien, et que je t'ai suivi. Il n'a pas l'air décidé à dormir. Nous allons lui aider à boire la bouteille d'eau-de-vie que tu as apportée.

—Je ne suis pas très malade, dit Grippard à Bohémier, lorsque celui-ci s'informa de sa santé, mais j'éprouve le besoin de rester debout et de me griser. En êtes-vous ?

—Cela me va parfaitement, répondit Bohémier.

On vida la bouteille et Grippard se coucha la tête passablement lourde.

Le lendemain, Brindamour et Bohémier se partagèrent les $100. Il fut convenu que l'on donnerait un peu de répit à M. Grippard. L'expérience de la veille avait suffi pour lui démontrer l'existence des manifestations surnaturelles, et il était maintenant tout préparé à jouer le rôle de dupe dans les nouvelles épreuves auxquelles on se promettait de le soumettre. A cette époque, le soin de lancer une nouvelle affaire le retenait presque constamment à Montréal, et il avait élu domicile à l'hôtel du Canada. Le spectacle gratuit et obligatoire dont les deux jeunes gens l'avaient régalé, avait produit sur lui une profonde impression. Dès le lendemain, il avait consulté un médecin de sa connaissance pour savoir si, par hasard, il n'avait pas subi une attaque du *delirium tremens*.

Ce disciple d'Esculape qui, contrairement à un bon nombre de ses confrères, était un observateur et un homme studieux, lui assura qu'il avait dû être le jouet d'une hallucination. Ayant reçu l'assurance que son système nerveux n'avait pas encore été ébranlé par l'usage de l'alcool, maître Grippard se dit qu'il pourrait sans inconvénient, se griser dans sa chambre chaque soir, avant de se mettre au lit. Il ne comptait guère réussir à conjurer les fantômes par ce moyen, mais il espérait puiser dans les fumées de l'alcool, le courage nécessaire pour soutenir leur vue sans crier.

—Ne parlons à personne de cette lugubre aventure, se disait-il ; si ces scènes se répètent, c'est que la chambre est hantée ; si elles ne se répètent pas, je croirai comme le médecin, que j'ai fait, tout haut et tout éveillé, un rêve bien effrayant.

Il avait donné quelque argent à Brindamour, en lui faisant promettre de garder le secret sur les terreurs qu'il avait éprouvées en sa présence.

Les jours et les semaines se passèrent, sans que M. Grippard eut occasion de revoir les spectres qui l'avaient tant effrayés. Il commençait à oublier cette aventure lorsqu'un jour, en passant à Pingreville, il apprit de M. Latour, la nouvelle de la mort de Duroc.

—C'est une canaille de moins, dit-il.

—Je vous demande pardon, reprit M. Latour, moi, je l'ai toujours connu pour un honnête garçon, et cette mort me fait beaucoup de peine.

—Oh ! alors, excusez-moi, je croyais qu'après ce qui lui était arrivé à Montréal, vous étiez revenu de votre erreur sur son compte, mais j'ai pu me tromper.

—Il lui est arrivé bien des choses à Montréal, où je n'aurais jamais dû le laisser aller, reprit M. Latour. Je ne sais comment cela se fait, mais je me figure parfois qu'il a été victime de quelque guet-apens.

—Enfin, cela se peut, vous le connaissiez mieux que moi.

M. Grippard venait de s'apercevoir qu'il faisait fausse route en essayant de perdre Duroc dans l'estime de M. Latour. Il l'avait d'abord calomnié pour détourner les soupçons du marchand de Pingreville, mais il se disait

maintenant que c'était le contraire qu'il aurait dû faire. Il changea subitement de tactique et se mit à faire l'éloge de Léon.

—Ce gueux-là a peut-être écrit pour me dénoncer, pensa t-il, dans ce cas, plus je le vanterai, moins on le croira.

Puis, il reprit tout haut.

—J'ai peu connu ce jeune homme. Je ne l'ai vu qu'une fois ou deux. Il m'a paru très intelligent et très bien élevé. Je lui ai proposé de prendre un verre, et il a refusé. Ce que je vous ai dit sur son compte m'a été rapporté par d'autres, qui avaient peut-être intérêt à le perdre et, comme vous vous intéressiez à lui, j'ai cru devoir vous avertir en ami.

—Vous êtes bien bon, et je vous sais gré de cette preuve d'amitié.

—M. Duroc vous a-t-il écrit avant sa mort ?

—Non. J'ai écrit au régiment pour m'informer de lui et l'on m'a répondu qu'il était mort, qu'il s'était toujours bien conduit. Voici la lettre. Vous lisez l'anglais, sans doute ?

—Oui, assez facilement.

La lettre contenait le détail des circonstances dans lesquelles Duroc avait été blessé, et se terminait en disant qu'il avait succombé à sa blessure.

—Pauvre jeune homme ! dit Grippard d'une voix qu'il s'efforçait de rendre émue. S'il fut resté ici, il avait peut-être un bel avenir devant lui.

M. Latour fut touché de la compassion dont cet excellent M. Grippard était animé envers ce pauvre Léon,

Il ne se rappelait déjà plus qu'il avait été obligé de défendre Léon contre lui, l'instant d'auparavant.

Ceux qui disent comme nous ont toujours raison, et il avait suffi à M. Grippard de se ranger à l'avis de M. Latour, pour regagner toute la confiance de celui-ci.

M. Grippard, qui faisait tout par calcul, avait son but en flattant l'humeur un peu capricieuse de M. Latour. Ainsi, cette fois, il était venu le voir pour lui proposer un placement avantageux... pour l'organisateur et le futur gérant d'une nouvelle compagnie, et, lorsqu'il quitta le père de Louise, il l'avait *intéressé* pour un montant considérable dans la compagnie en question.

Le soir du même jour, Grippard était de retour à Montréal, et racontait à Bagoulard et à Bohémier, jusqu'aux moindres détails contenus dans la lettre annonçant la mort de Duroc. Il eut l'effronterie d'ajouter qu'il avait renvoyé les $1,000 à Léon qui, malheureusement, disait-il, était mort sans accuser réception.

—Nous avons causé la mort de ce pauvre jeune homme, dit Bagoulard d'un air pensif. Pour moi, j'ai toujour regretté la part que j'ai prise à la transaction qui l'a fait tenter de se suicider ici, et qui l'a porté plus tard à aller s'engager à l'armée américaine.

—Moi aussi, dit Bohémier, je sais que le bien mal acquis ne profite jamais... à celui qu'on rançonne.

—Si c'est de l'argent qu'il vous faut, reprit vivement Grippard, ayez donc la franchise de le dire carrément, et ne venez plus me rabattre les oreilles avec vos reproches. J'en ai assez de vos jérémiades. Je vous ai payé, à chacun, une forte commission et j'ai remboursé à Duroc l'ar-

gent que je lui avais emprunté. Je ne veux plus en entendre parler.

Bagoulard fronça le sourcil. Sa figure pâle s'anima, et un éclair illumina ses yeux gris.

—M. Grippard, dit-il, nous ne sommes pas à vos crochets, Dieu merci. Pour ma part, je puis me passer de votre argent. Nous avons été bien bons de vous honorer de notre amitié, car sachez-le, vous n'êtes qu'un cuistre, un gueux revêtu, et vous avez fini de m'entraîner hors du sentier de l'honneur, que je n'ai jamais quitté excepté en compagnie de vos pareils. Je ne vous demande pas d'argent. Je vais vous remettre la commission que vous m'avez donné. C'est le prix du sang. Je n'en veux plus. A l'avenir tout est rompu entre nous,

—Moi, dit Bohémier, je vous remettrai ma commission comme vous avez remis l'argent à Duroc. Je ne suis peut être pas plus honorable que vous, mais si vous avez de l'argent, moi j'ai de l'esprit. On ne peut pas tout avoir Je vais imiter mon ami Bagoulard ; je romps avec vous. Je ne suis pas disposé à être traité comme un esclave.

—Rompez, mes petits agneaux. Je ne m'en porterai pas plus mal et mon porte-monnaie s'en trouvera mieux.

Les deux amis sortirent, laissant Grippard assez mécontent du résultat de cette entrevue.

Dans le cours de la soirée, Bohémier rencontra Brindamour et le mit au fait de ce qui s'était passé.

—Duroc est mort, dit Bohémier, et nous sommes brouillés avec Grippard. C'est le temps ou jamais, d'essayer sur lui l'effet de notre miroir concave.

Plusieurs de nos lecteurs ont, sans doute, vu de ces

miroirs que certains restaurateurs placent dans leur établissement pour se faire de la réclame tout en amusan leurs hôtes. Ces miroirs sont ou concaves ou convexes et sont fixés au mur par le milieu sur un axe qui permet de les tourner de manière à ce que leur surface se présente, soit dans le sens de la largeur, soit dans le sens de la longueur. Placez les de manière à ce que les côtés longs du cadre soient dans le sens vertical, et les figures qu'ils reflètent paraissent excessivement longues et efflanquées. Cela représente l'homme qui ne mange pas dans l'établissement. Tournez-le de façon à ce que ces mêmes côtés soient sur le plan horizontal, les figures deviennent excessivement larges et trapues. C'est l'homme qui mange à l'établissement. L'hôtel du Canada avait alors un de ces miroirs qui était concave, tout juste ce qu'il fallait pour les expériences de Bohémier et de Brindamour.

Ces deux intéressants personnages s'étaient procuré un instrument assez ressemblant à une lanterne magique, ayant un entonnoir pour emmagasiner la lumière, et muni d'un verre conducteur pouvant être introduit à travers le trou d'une serrure pour transmettre les figures reflétées par le miroir concave, après les avoir réduites à leur forme naturelle.

Profitant de l'absence de Grippard, ils s'étaient livrés à des exercices dans sa chambre. Cette chambre était munie d'une garde-robe adossée à la cloison de la chambre voisine déjà décrite. Brindamour et Bohémier avaient pratiqué dans la cloison un trou qui se trouvait dissimulé derrière une gravure. Ce trou communiquait avec la garde-robe et un autre trou pratiqué dans la por-

te de la garde-robe, permettait d'introduire le bout du tube conducteur.

Un morceau de glace, soumis à l'action du sodium ou du potassium, ou simplement quelques gouttes d'eau chaude répandues sur le tapis formait dans la chambre une colonne d'air humide sur laquelle les images venaient prendre corps.

Sûrs de ne pas être dérangés, les deux conspirateurs pouvaient se renfermer dans la chambre et opérer à loisir. Bohémier devait metrre un masque représentant la figure du diable, et se placer la tête vis-à-vis du trou du tuyau pour intercepter la lumière en partie et pour observer les mouvements du patient.

Ils étaient convenus de certains signes qui devaient avertir Brindamour des faits et gestes de Grippard. Brindamour, vêtu de l'habit de Duroc, se tenait en face du miroir, gesticulait, gambadait, et un fantôme, en tout semblable à lui, faisait la même pantomime dans la chambre de Grippard.

Une perruque noire, frisée, et un peu de cosmétique sur la moustache et les sourcils, le faisaient ressembler à Duroc. Bon ventriloque, il parlait, et sa voix paraissait venir de l'endroit même où se trouvait le fantôme. Tous deux avaient si bien appris leurs rôles, qu'ils les remplissaient à merveilles.

Le soir en question, tout était préparé pour une séance extraordinaire. Rien n'avait été oublié. Bohémier avait retenu la chambre voisine. Un morceau de glace surmonté d'un morceau de potassium, soigneusement arrangé de façon à prendre feu en temps opportun, avait été

déposé dans la chambre de Grippard quelques instants avant qu'il fut prêt à se mettre au lit. La chambre voisine était brillamment illuminée. L'entonnoir, le miroir et le tube étaient en position et Brindamour, costumé, perruqué, cosmétiqué et grimé, était à son poste, attendant que Bohémier, juché sur l'escabeau, lui donnât le signal.

## XXXIV—La fantasmagorie revue, corrigée et considérablement augmentée

M. Grippard avait éteint sa lumière, et venait de se coucher le dos tourné à l'endroit où le feu lui était apparu quelques semaines auparavant. Or, son lit occupait le milieu de la chambre, de sorte que la ruelle était assez large. Cette ruelle, se trouvant en ligne avec la porte de la garde-robe, avait été choisie par les deux opérateurs, pour en faire le théâtre de leurs expériences. Grippard, n'ayant aucune affaire à passer de ce côté, n'avait pas remarqué le morceau de glace qui avait été déposé sur le tapis. Il venait à peine de se coucher, disons-nous, lorsque le potassium se mit à flamber.

Effrayé, il allait se lever pour allumer la lampe, lorsqu'une apparition subite acheva de le glacer d'épouvante. Duroc était là, devant lui, au milieu du foyer lumineux, pâle, et le regard chargé d'éclairs.

— Que me voulez-vous ? demanda Grippard d'une voix tremblante.

—Ce que je veux ? répondit le spectre. Tu oses me le demander ? Non content de m'avoir volé et d'avoir été la cause de ma mort, tu m'as calomnié auprès de ceux à l'estime desquels je tenais le plus de mon vivant. Aujourd'hui même, tu m'insultais et me traitais de canaille. Les $1,000 que tu m'as extorqués, il faut que tu me les rende.

—Je ne les ai pas ici, mais je vais vous donner un chèque.

Ce disant, Grippard sauta par terre, saisit à deux mains une chaise qui se trouvait à sa portée, l'éleva au-dessus de sa tête et, rassemblant toutes ses forces, en porta un coup terrible à l'endroit où se trouvait la tête du fantôme.

Naturellement, au lieu de rencontrer un corps dûr, la chaise traversa le spectre dans toute sa longueur, s'abattit avec bruit sur le tapis où elle se brisa, heurtant le morceau de glace qui partit avec la rapidité d'une balle et s'émietta après avoir rencontré sur son passage un vase qu'il mit en pièces. Le dossier de la chaise, toujours retenu dans les mains de M. Grippard, qui avait frappé comme s'il eut du rencontrer de la résistance, lui retomba sur les cuisses et lui arracha un cri de douleur.

Le spectre partit d'un immense éclat de rire.

—Si j'étais encore vivant, dit-il, je te tirerais les oreilles pour m'avoir manqué de respect. Tu ne peux rien contre moi, mais moi, j'ai mille et un moyens de me venger. Je saurai bien t'arracher la valeur de $1,000

En entendant le spectre lui demander le remboursement des $1,000 qu'il devait à Duroc, Grippard avait trouvé cette manière d'agir un peu trop *temporelle*, et il s'était dit qu'il avait affaire à quelque fripon en chair et en os. Il ne se trompait qu'à demi. Seulement, au lieu de s'amuser à frapper sur l'ombre, il aurait mieux fait d'aller visiter la chambre voisine. Mais il était à cent lieues de soupçonner qu'il fut possible aux mortels de produire des phénomènes comme celui dont il venait d'é-

tre témoin. Il était atteré et regardait le spectre d'un air hébété.

—Je n'ai pas besoin de ton chèque dans le monde où je suis, reprit ce dernier. Je n'ai pas non plus d'héritiers directs. Le seul parent que j'ai laissé sur terre, est un fils naturel de mon père. Je ne le connaissais pas de mon vivant. Je l'institue mon héritier. Je ne te demande pas de lui donner les $1,000. Il est sans expérience et ne saurait qu'en faire. Je veux que tu le prennes sous ta protection, et que tu lui rendes des services valant au moins $1,000. Etablis-le, et je ne te demanderai plus rien.

—Où est-il, ce bâtard ? demanda Grippard un peu rassuré.

—Ici même à l'hôtel. Il se nomme Brindamour et tu le connais.

—Je le protégerai, puisque vous l'exigez.

—Je l'exige et de suite. Si tu ne m'obéis pas, tu auras de mes nouvelles, je t'en avertis.

Et le spectre s'évanouit, abandonnant Grippard à ses méditations.

Grippard avait raconté à Bohémier et à Bagoulard sa conversation avec le père Latour. Bohémier n'avait pas manqué de rapporter cela à Brindamour, ce qui explique les reproches faits par le spectre à Grippard.

—Pas mal, dit à voix basse Bohémier à son compagnon, pendant que celui ci refaisait sa toilette dans la chambre où ils avaient opéré. La fantasmagorie fera ta fortune Tu as montré beaucoup de présence d'esprit.

—Il faut que Grippard me protége, reprit Bohémier

sur le même ton. Si tu veux m'en croire, nous allons le soumettre à une série d'épreuves jusqu'à ce qu'il me prenne sous sa protection.

—Il en a assez pour ce soir, et si nous revenons trop souvent à la charge nous risquons de nous faire casser les reins à ce jeu.

—S'il ne commence pas dès demain à me protéger, il faudra pourtant que le spectre de Léon Duroc le visite de nouveau demain soir.

—Je parie qu'il a déjà rallumé sa lampe, et tu comprends que demain soir, il la laissera allumée toute la nuit.

—Sois tranquille. J'emplirai sa lampe aux trois quarts d'eau, je mettrai un peu d'huile par dessus, et elle s'éteindra dès qu'il sera endormi. Lorsqu'elle sera éteinte, nous ferons du bruit pour le réveiller et nous commencerons notre expérience. Nous nous dispenserons du potassium. Je mettrai un peu d'eau chaude dans son crachoir ce qui nous fournira la colonne d'air humide. Il faut varier un peu le spectacle.

—Ça me va. Je tâcherai de te procurer demain un uniforme américain sur lequel nous mettrons de la peinture rouge, pour simuler le sang sortant d'une blessure à l'épaule gauche. J'aurai aussi le fusil et tout le tremblement.

—Par bonheur nous avons prévu le cas où il changerait de chambre, ce que pourrait bien arriver. Nous avons peu de monde dans le moment. et je crois que nous pourrons toujours nous arranger de façon à en trouver une vide vis-à-vis la sienne. Seulement, dans le cas où il

lui prendrait envie de déménager, il faudra faire passer le spectre par la serrure de la porte donnant sur le corridor. Au besoin nous pourrions opérer dans le corridor même, mais ce serait imprudent. Autre inconvénient nous ne pourrons pas le voir, mais nous tâcherons de l'entendre s'il s'avise de répondre . S'il empoigne le spectre, celui-ci n'a pas besoin d'avoir l'air de s'en apercevoir.

—Je tâcherai de venir demain pour que nous ayons une répétition dans le cours de la soirée. N'oublie pas de voir à la lampe et au crachoir. Par mesure de précaution j'emporterai peut-être du sodium ou du potassium. J'irai au laboratoire du collége McGill, pour m'en procurer.

—Moi, je me hâte de changer d'habit et je descends, pour replacer le miroir. Il pourrait bien se faire que Grippard sonnerait pour avoir quelque chose à boire. Tu sais que chez lui la frayeur engendre la soif. Je monterai pour le servir et je me servirai moi-même.

—Quel dommage que je sois brouillé avec lui ! Quelle belle cuite je me paierais ce soir !

—Je ne suis pas censé savoir que vous êtes brouillés ; je lui dirai que je t'ai vu en bas et peut être que, regrettant la scène d'aujourd'hui, il te fera inviter à monter.

Et Brindamour, s'étant débarrassé de sa perruque, ayant lavé le cosmétique qu'il avait sur la moustache et les sourcils et ayant ôté les habits de Duroc, descendit avec Bohémier, emportant sous sous son bras le fameux miroir, qu'il replaça en faisant semblant de l'exhiber à Bohémier, afin de se donner une contenance en présence

des pochards attardés qui se trouvaient encore dans la buvette.

Comme il achevait de le fixer à sa place, la sonnette correspondant au numéro de la chambre de M. Grippard s'agita violemment. Brindamour remonta.

—Qu'y a-t-il à votre service ? demanda-t-il à Grippard en entrant dans sa chambre.

—Ah ! c'est toi Brindamour. Apporte-nous donc deux verres de cognac, ou plutôt, apporte m'en une bouteille. Si tu vois en bas quelqu'un de ma connaissance, dis-lui de monter.

—J'ai vu M. Bohémier qui est seul, et qui me fait l'effet de s'embêter sur une grande échelle.

—Au diable Bohémier ! fit Grippard avec humeur. Puis se ravisant :

—Dis-lui que je désirerais le voir.

Brindamour redescendit, puis remonta bientôt, suivi de Bohémier et apportant la bouteille demandée.

—J'ai été un peu vif, tout à l'heure, dit Grippard en tendant la main à Bohémier. Il ne faut pas m'en garder rancune. C'est à Bagoulard que j'en voulais. Il me donne sur les nerfs avec ses airs de Sainte Nitouche.

—Ma foi, je ne vous en veux pas moi, et quand à cette affaire de Du...

—Chut! fit Grippard en indiquant le garçon du regard,

—Vous faut-il autre chose, dit Brindamour en faisant mine de s'en aller.

—Non, mais reste avec nous. Tu n'es pas de trop. Nous nous sommes déjà grisés ensemble, si j'ai bonne mémoire. J'aime les garçons intelligents comme toi, qui

ne se prévalent pas de la condescendance dont on a fait preuve envers eux dans l'intimité, pour se permettre en public des familiarités déplacées. Veuillez vous asseoir, messieurs. Au fait, je n'ai que deux chaises. L'autre est brisée. Il y a aussi ce vase. Je ne sais pas comment diable ça se fait, mais il y a des gens qui viennent se battre dans ma chambre pendant mon absence. Si je ne suis pas mieux servi ici, je changerai d'hôtel. Va donc chercher une autre chaise, Brindamour, et tâches de remplacer ce vase brisé. Je ne veux pas qu'on dise que c'est moi qui mène le chahut dans ma chambre.

Brindamour ramassa les morceaux du vase brisé qu'il emporta avec la chaise et alla prendre dans une autre chambre de quoi remplacer ces deux articles.

On déboucha la bouteille et cette seconde séance se termina, comme la première, par une orgie en règle.

## XXXV—L'ULTIMATUM DU PRÉTENDU REVENANT

Grippard, qui s'était royalement grisé la veille, se leva un peu tard le lendemain de l'expérience que nous venons de raconter. Le soin de ses affaires réclamant toute son attention ce jour-là, il n'eut guère le temps de s'occuper de la promesse qui lui avait été arrachée par le spectre la nuit précédente. Seulement, dans l'espoir d'échapper aux aux apparitions qui hantaient la chambre en question, il fit transporter ses effets dans une autre chambre, et ce fut Brindamour qui fut chargé du déménagement, ce qui lui permit de prendre ses mesures pour le soir suivant.

Inutile de dire que l'histoire du frère illégitime de Duroc était de pure invention. Tout ce qu'il y avait de vrai là dedans, c'est que Brindamour était un enfant naturel. Il comptait beaucoup sur la fantasmagorie, sinon pour extorquer de l'argent à Grippard, du moins pour le forcer à le prendre sous sa protection, et il était résolu, coûte que coûte, de soumettre son futur protecteur à l'épreuve de l'apparition de Duroc blessé et revêtu de l'uniforme américain.

Bohémier de son côté, avait réussi à se procurer l'uniforme et les armes. Le soir venu, Brindamour alla prendre le miroir concave pour la répétition. Comme il montait les premières marches de l'escalier avec le miroir sous le bras, il se croisa inopinément avec le patron de l'établissement qui lui demanda d'un ton bref :

—Où vas-tu avec ce miroir ?

Tout interloqué, Brindamour balbutia :

—Je vais me faire la barbe.

Il voulut passer outre, mais le patron le saisit par le bras, et lui appliqua son pied quelque part en bas des reins.

—Rapporte ce miroir où tu l'as pris, et que je ne te surprenne plus à passer ton temps à des niaiseries au lieu de faire ton service.

Brindamour ne se le fit pas dire deux fois. Il remit le miroir à se place, et dès qu'il fut libre, il alla raconter sa mésaventure à Bohémier, qui l'attendait pour commencer sa répétition.

—Ce n'est pas le miroir *qu'on vexe*, dit Bohémier.

—C'est le miroir concave, répondit Brindamour qui ne saisissait pas le jeu de mots.

—Mais, non, c'est toi *qu'on vexe* imbécile.

—C'est toi aussi, puisque notre expérience est manquée.

—Pour cela, non. Je sais où il y a eu un miroir concave que je puis emprunter. Je vais le faire mettre dans une malle afin qu'on puisse le faire monter ici sans éveiller les soupçons.

—Que ne le disais-tu plus tôt ? Tu m'aurais épargné bien des misères sans compter le coup de pied que je viens de recevoir.

—Tu as encore ce coup de pied sur le cœur.

—Pas précisément, mais n'empêche que si tu peux avoir le miroir en question nous le garderons ici.

—Je puis l'emprunter pour une nuit, mais il faudra le remettre.

Imbécile. Emprunte-le sans le demander au propriétaire.

—Je crois que ce ne sera pas facile, mais j'essaierai.

Bohèmier sortit et revint quelque temps après, accompagné de deux jeunes gens portant une malle qu'on monta dans l'appartement en face de la nouvelle chambre de Grippard. Lorsqu'il fut seul avec Brindamour. Bohémier lui dit en retirant le miroir de la malle.

—Je l'ai acheté à bon marché, et j'ai payé une piastre à compte. Cela appartenait à un ex-tavernier retiré des affaires pour cause de dèche phénoménale amenée par une soif inextinguible. A l'heure qu'il est, mon homme doit être en train de le devenir.

—De devenir quoi ?

—*En train*, parbleu !

—Grippard l'était passablement hier soir, et toi-même tu commençais à avoir la langue épaisse. Te rappelles-tu qu'il m'a demandé si je me souvenais de Léon Duroc ?

—Parfaitement, Je puis même te raconter mot à mot ce qui a été dit à ce sujet. Voici ses propres paroles :

" Te rappelles-tu avoir vu ici au commencement de mai dernier, un grand jeune homme brun à la chevelure bouclée. Il avait ta taille et te ressemblait beaucoup ? Il a occupé cette chambre pendant deux ou trois jours." Toi, tu as pris pris ton air le plus bête, ce qui n'est pas pas peu dire.....

—Flatteur !

—Et tu lui as dit : " Ma foi je ne m'en rappelle

pas. Nous voyons tant de monde." " Il te ressemblait énormement, " a-t-il répété. Alors, moi je suis intervenu et je lui ai dit que je me rappelais le jeune homme en question et qu'il ne te ressemblait pas tant que ça. D'abord, ai-je dit, il était brun et Brindamour est blond, ensuite, sans faire de peine à Brindamour, il avait l'air beaucoup plus distingué que lui.

—C'est cela même. Je me suis demandé si ce vieux roué de Grippard se doutait de quelque chose. Dans tous les cas, je crois que mon air bête, (je ne puis pas dire que c'est un air de famille puisque je suis un un enfant trouvé,) je crois que mon air bête, dis-je, l'a complètement désorienté.

—Je l'espère aussi, mais procédons à notre répétition.

Nous ne fatiguerons pas le lecteur en lui donnant le compte rendu de la scène qui suivit cette conversation. Qu'il nous suffise de dire que la répétition réussit à merveille.

Bohémier avait retenu pour la nuit la chambre dans laquelle il sse trouvaient. Les jeunes gens n'avaient donc pas à craindre d'être dérangés. Ils attendirent patiemment que Grippard fut endormi. Comme ils l'avaient prévu, ce dernier avait laissé sa lampe allumée, et convaincu qu'aucun spectre n'oserait le visiter en pleine lumière, il s'était endormi d'un sommeil qui n'avait rien de commun avec le sommeil du juste.

Les deux jeunes gens allaient de temps à autre, regarder par le trou de la serrure. Dès qu'ils virent que la lampe s'était éteinte faute d'aliment, ils mirent leur appareil en position, et quand tout fut prêt, Bohémier

donna dans la porte un coup de pied qui dût réveiller Grippard, puisqu'ils entendirent ce dernier demander d'un ton bourru :

—Qu'est ce que vous voulez ?

Il avait à peine fini de parler qu'il vit à deux pas de lui le spectre de Duroc, vêtu cette fois de l'uniforme américain. Le fantôme avait entre les mains un fusil, qu'il épaulait comme s'il eut ajusté quelqu'un, puis il chancelait comme s'il eut été sur le point de tomber à la renverse, disparaissait pour reparaître immédiatement, la main gauche appuyée sur le bout du canon du fusil dont la crosse reposait à terre, sa main droite montrant en bas de son épaule gauche une blessure dont le sang paraissait s'échapper avec abondance. Le spectre répéta deux ou trois fois ce manège, puis il dit d'une voix caverneuse.

—Tu me demandes ce que je veux ? Je veux t'avertir encore une fois que si tu négliges de mettre à exécution la promesse que tu m'as faite hier soir, je saurai bien t'en faire repentir. Ce n'est pas sur ta vile carcasse que je me vengerai, mais tes affaires en souffriront.

Grippard s'était levé, avait frotté une allumette et tentait vainement de rallumer sa lampe. Il aurait voulu saisir le cordon pour sonner, mais le spectre était toujours là, semblant lui barrer le passage et recommençant son manège. Il n'osait crier, de crainte de réveiller ceux qui occupaient les chambres voisines. Il passait pour un esprit fort, et se souciait peu de rendre toute la maison témoin de ses terreurs paniques. Enfin, il prit son courage à deux mains, et se précipita tête baissée à travers

le fantôme, pour atteindre le cordon libérateur. Comme la nuit précédente, il ne rencontra aucune résistance de la part du spectre. Seulement, ses pieds s'embarrassèrent dans le crachoir, qu'il renversa. Il avait traversé le spectre qui se tenait toujours là dans la même attitude, et il tenait le cordon qu'il tira avec fureur.

Bohémier qui se tenait à la porte avait deviné au bruit ce que faisait Grippard. Il se hâta de retirer l'instrument, entra dans la chambre vis-à-vis, dont il referma la porte sans se soucier du bruit qu'il faisait.

Un garçon accourut dans la chambre de Grippard.

" Et la lampe ne brulait plus," comme dit la chanson.

—Apportez moi une lampe, lui dit Grippard, celle-ci n'éclaire pas.

Le garçon s'empressa d'exécuter cet ordre.

—Le jeune Brindamour est-il là ? lui demanda Grippard lorsqu'il fut revenu.

—Il est sorti en congé, mais il ne peut tarder à rentrer.

—Envoyez-le moi, lorsqu'il rentrera.

—Oui monsieur.

Bohémier qui écoutait, l'oreille collée sur la cloison, avertit Brindamour qui achevait de se laver. Ce dernier avait en effet demandé un congé pour n'être pas dérangé, et avait fait mine de sortir, Une fois redevenu lui-même, il sortit dans la rue par une porte en arrière, et rentra bientôt par la porte de devant. On l'avertit que M. Grippard le demandait et il monta dans la chambre du marchand.

—Veux-tu passer la nuit avec moi ? lui dit Grippard, j'ai encore vu un spectre ce soir. C'est la dernière fois

que je couche dans cette maison. Je suis sûr qu'elle est hantée, mais n'en dis rien à personne. Je règlerai avec le patron sans lui dire la cause de mon départ.

Brindamour accepta l'invitation et passa en compagnie de Grippard, le reste de la nuit qui s'écoula sans qu'il y eut de nouvelles apparitions.

" Et la lampe brûlait toujours," comme dit encore la chanson.

Cette fois, on se coucha à jeun, et Grippard offrit à Brindamour de le prendre à son service. La fantasmagorie avait produit son effet.

## XXXVI—Nos anciennes connaissances de Montréal et de Pingreville.

Le lendemain, Grippard et Brindamour quittaient l'hôtel du Canada : le premier pour aller chercher le repos dans une maison où il espérait bien que les diablotins et les revenants n'avaient pas élu domicile, le second pour se rendre à la campagne où il devait entrer en qualité de commis dans l'un des magasins appartenant à Grippard. Ce dernier avait, la nuit précédente, interrogé Brindamour sur ses aptitudes, et le garçon d'hôtel lui avait répondu de façon à le convaincre qu'il ferait un commis compétent. Le propriétaire de l'hôtel, se rappellant la scène du miroir et ayant constaté depuis un certain temps que Brindamour était presque toujours absent lorsqu'on avait besoin de lui, n'avait aucune objection à se débarrasser de cet étourdi. Brindamour, bien décidé à soumettre son nouveau patron à l'épreuve de la fantasmagorie chaque fois qu'il jugerait opportun d'en agir ainsi, n'avait pas oublié d'emporter avec lui ses appareils.

Chez M. Latour, personne n'était satisfait de son sort. Louise se désolait toujours en songeant à la mort prématurée du fiancée qu'elle avait tant aimé, qu'elle aimait encore, car les aspirations d'un cœur aimant accompagnent l'être chéri au-delà de la tombe. Elle avait en outre un nouveau sujet de peine. Elle sentait que son père était malheureux.

En effet, la prétendue révélation que Madame Latour avait faite sur le compte de Duroc avait ouvert les yeux à M. Latour sur le caractère de celle qu'il adorait sans la connaître. Il était devenu jaloux et s'était mis à surveiller son intéressante moitié. Il n'en fallait pas plus pour lui faire acquérir la certitude d'un fait qui n'était un secret pour personne mais que sa confiance aveugle lui avait jusque-là empêché de découvrir, savoir : que Mme Latour était aussi coquette qu'elle était sotte, ce qui n'était pas peu dire.

M. Latour pleurait ses illusions envolées. Le réveil d'un beau rêve est toujours pénible, même lorsqu'on est encore à cet âge où l'avenir apparaît sous les couleurs les plus riantes, où l'on est tellement riche d'illusions qu'entre le songe qui fuit et celui qui se présente on n'a presque pas le temps de se désoler. Mais M. Latour avait dépassé cette époque de la vie où le souvenir des déceptions disparaît, sans cesse effacé par l'espoir toujours renaissant. Son malheur était irréparable. Il avait cru aimer une femme de cœur, d'intelligence et de caractère ; il s'était follement épris d'une femme absolument dépourvue de ces qualités. S'être ainsi trompé à son âge, lui qui se piquait de connaître le cœur humain ! A quoi donc lui avait servi son expérience, puisqu'il ne s'était pas même aperçu à temps que Mme Latour No 2 l'avait épousé par intérêt ?

Il s'en voulait à lui-même de son manque de perspicacité. Il se sentait froissé dans sa vanité en songeant qu'il avait été la dupe d'une femme qui, pourtant, lui était de beaucoup inférieure sous le rapport de l'intelli-

gence, des talents et de l'expérience. Il savait bien que, jusque-là, elle s'en était tenue aux minauderies, mais il se disait que cet empressement à rechercher les hommages des autres hommes n'augurait rien de bon pour l'honneur de son nom. Sans cesse obsédé par cette pensée, il devint morose, taciturne et bourru, sans s'en apercevoir.

Madame Latour qui ne l'avait jamais aimé, mais qui lui avait pardonné volontiers son titre de mari, tant qu'il en avait été aux petits soins avec elle, finit par le détester cordialement, Pour le coup elle se trouva malheureuse, et résolut de chercher des consolations en dehors de sa famille, au lieu de s'attacher à regagner la confiance de son mari, confiance qu'elle avait perdue par sa faute. Elle ignorait, la malheureuse, que l'amour dans le devoir, l'affection d'un homme de cœur qui l'adorait depuis de longues années, et qui ne demandait pas mieux que de lui rester attaché, étaient de beaucoup préférable au caprice passager qu'elle pourrait inspirer à un libertin, qui ne verrait en elle qu'une femme perdue et ne pourrait s'empêcher de la mépriser après l'avoir flétrie, et déshonorée.

Complètement dépourvue des qualités du cœur et de l'esprit, elle ne se doutait pas de l'empire que ces qualités exercent, et n'aurait jamais pu comprendre qu'elles seules peuvent inspirer un amour profond et durable. Elle voulait être adorée pour sa beauté seulement. Or, quelle que soit la beauté physique d'une femme, si la charmante enveloppe ne recouvre pas une belle âme, un cœur noble, elle ne saurait inspirer autre chose qu'un caprice

passager, qui n'est pas de l'amour mais tout simplement une espèce de vertige des sens.

M. Latour l'avait aimée d'un amour passionné, tant qu'il l'avait cru douée des qualités du cœur et de l'esprit qui lui faisaient complètement défaut. Ou plutôt ce n'était pas elle qu'il avait aimée ; c'était un être imaginaire qu'il s'était plu à incarner en elle. Le voile était déchiré ; l'illusion était envolée et les yeux désillés du malheureux marchand voyaient une grue là où, depuis de longues années, ils avaient eu l'habitude de voir un être réunissant toutes les perfections possibles.

Avec sa perspicacité ordinaire, Louise devinait ce qui se passait dans le cœur des deux époux. Elle en souffrait en silence, sachant bien qu'il lui serait impossible de rendre à son père ses illusions perdues. Elle feignait de le croire heureux pour ne pas ajouter à la douleur qu'il ressentait déjà, celle de voir sa fille malheureuse à cause de lui. Ainsi, cette maison où naguère encore régnait la paix, le contentement et le bonheur, était maintenant habitée par trois êtres qui, pour des causes bien différentes, regrettaient le passé et n'avaient plus aucun espoir en l'avenir.

Bagoulard, grâce à son talent oratoire passait déjà pour un criminaliste distingué. Il cultivait l'éloquence, écrivait ses discours, les apprenait par cœur, de façon à pouvoir, en les prononçant, se livrer à l'improvisation à un moment donné, puis reprendre le fil du discours écrit après avoir débité une tirade improvisée. S'il avait à défendre une cause importante, il chargeait Bohémier et quelques autres de ses amis, du soin de feuilleter le code

et de lui fournir des arguments qu'il savait développer avec un talent hors ligne.

C'était réellement un génie que ce Bagoulard. Il se sentait appelé à commander. Il était convaincu de sa supériorité. Il comptait sur elle pour arriver, ce qui n'était pas un mal, au contraire. Il eut dû y compter encore plus, compter uniquement sur elle et sur la droiture. Au lieu de cela, il avait le tort de croire que ses talents seuls ne le conduiraient à rien et que la la duplicité était la clé du succès. Il avait tout ce qu'il fallait pour combattre les préjugés ; il préféra les flatter. Tribun de première catégorie, ses succès de *hustings* le grisaient ; il se promettait bien d'arriver au pouvoir et d'accomplir de grandes choses. Seulement, il oubliait que, s'il commençait par suivre l'ornière de la routine, une fois arrivé, il serait forcément entraîné à patauger dans les sentiers battus. Celui qui aspire à gouverner, devrait, ce nous semble avoir l'intention de faire mieux que ses devanciers.

—Les autres sont arrivés par l'intrigue, j'arriverai par l'intrigue, se disait Bagoulard.

Peut être ignorait-il alors que cela équivalait à dire :

"Les autres se maintiennent par l'intrigue, je me maintiendrai par l'intrigue une fois arrivé. Il ne se doutait pas que la voie droite est la meilleure pour arriver lorsqu'on est doué comme il l'était d'un talent supérieur. Un homme honnête comme doivent l'être tous ceux qui aspirent à gouverner, ne doit pas tenir au pouvoir pour le pouvoir lui-même. Il doit y tenir pour effectuer les réfor-

mes qui lui paraissent nécessaires, et l'abandonner plutôt de transiger avec son devoir.

Dans notre pays, c'est la basoche qui gouverne. Or, qui dit avocat, dit exploiteur de misères, d'injustices et de préjugés. Si ces trois choses n'existaient pas, il n'y aurait pas d'avocats. Les avocats, qui sont beaucoup trop nombreux pour leur malheur et pour le nôtre, ont intérêt à ce que tout cela se multiplie en raison directe de leur nombre. Ils ont tellement l'habitude de rançonner le malheureux plaideur, qu'ils n'éprouvent aucun scrupule à rançonner le public. Habitués à l'astuce, à l'intrigue et aux joûtes oratoires, il n'est pas étonnant qu'ils aient tous une tendance très-prononcée pour la politique qui vit de tout cela. Presque tous aspirent à devenir au moins députés, un trop grand nombre réussissent et les plus retors d'entre eux deviennent ministres, puis juges. C'est le suprême de l'ambition. La conséquence de cet état de choses est que nos lois, sans cesse modifiées, amendées et suramendées, deviennent un véritable fatras, un vrai sac à procès et, si nous y perdons, la basoche en profite.

En faisant sa cléricature, l'avocat étudie l'art de tromper, soit au moyen de la parole en s'efforçant de faire paraître bonnes des causes qu'il sait être mauvaises, soit par l'interprétation des lois, ou par la rédaction des documents. Ainsi préparé, il ne croit plus qu'à la ruse et à l'habileté. Celui qui agit avec franchise, sans arrière pensée, est à ses yeux un naïf de la plus belle eau.

On lui a moulé le caractère de telle façon que, s'il entre dans la politique, neuf fois sur dix, eut-il d'ailleurs tou-

tes les aptitudes qui font l'homme d'état, il ne sera jamais qu'un politicien rusé dont l'habileté sera beaucoup plus préjudiciable qu'utile à ses commettants.

Comme tous les autres collégiens, Bagoulard en terminant ses études, s'était promis de ne pas mourir sans avoir donné des lois à son pays. Fougueux par tempérament, il devint bientôt l'un des libertins les plus cyniques de Montréal, ce qui n'est pas peu dire. Curieuse manière de se recommander à la confiance d'un public passablement collet-monté. Ses premiers succès oratoires furent remportés dans les bouges qu'il fréquentait, et où il aimait à aller éblouir des charmes de son éloquence les sirènes du quart de monde, dont il était devenu la coqueluche. Il ne faisait pas mystère de ses déportements et sa renommée de libertin était aussi éclatante que sa réputation d'orateur.

Lorsqu'il avait un criminel à défendre, il se levait, rejetait en arrière, d'un coup de tête, la mèche de cheveux qui lui battait sur le front, commençait d'un ton calme, mesuré, s'animait peu à peu, gesticulait, branlait la tête et faisait exécuter à la fameuse mèche une danse des plus fantastiques. Il entreprenait les jurés un par un, fixant sur l'un d'entre eux son regard fascinateur, et semblant s'adresser à lui seul; il ne l'abandonnait pas qu'il ne l'eut fait pleurer, puis il passait à un autre qu'il magnétisait de la même manière.

Vers l'époque où se passaient les évènements que nous avons entrepris de raconter, Pingreville fut le théâtre d'un procès qui eut beaucoup de retentissement. Bagoulard était chargé de défendre l'accusé, un meurtrier qui

n'en fut pas moins condamné et exécuté, mais qui fut défendu d'une façon si éloquente que le juge, craignant une émeute parmi la foule qui encombrait le Palais de Justice, ordonna à l'éloquent défenseur de se taire. Fort de son droit, celui-ci continua. Ceux qui ont été témoins de ce spectacle assurent qu'ils n'ont jamais rien entendu qui puisse se comparer à l'éloquence que Bagoulard déploya en cette circonstance.

Le crépuscule commençait à envahir la salle du Palais de Justice, et Bagoulard parlait toujours. La foule était animée d'un enthousiasme qui tenait du délire, et en dépit des huissiers, elle applaudissait à outrance. Le juge ordonna d'évacuer la salle, et il y aurait eu bagarre sans la présence d'esprit de quelques assistants qui prirent l'avocat sur leurs épaules en lui criant de continuer, et le sortirent suivis par la foule enthousiasmée. Le discours ne fut pas interrompu, mais se continua en dehors du Palais de Justice, et dura encore une heure et demie.

Bohémier, après le départ de Brindamour, se livra exclusivement à l'exploitation de son bonhomme d'oncle qui jurait bien un peu, mais qui en fin de compte, payait toujours les pots cassés par le bohême incorrigible que le Ciel lui avait donné pour neveu.

## XXXVII—Devant Petersburg.

Retournons aux lignes d'investissement de Petersburg, où nous avons laissé Eugène Leduc en proie à la douleur que lui avait causé la nouvelle de la mort de Duroc. Après avoir passé quelque temps dans les tranchées, la brigade régulière, décimée par un mois et demi de combats presque continuels, avait été relevée et envoyée à un quart de mille en arrière pour faire partie de la réserve. Un camp de brigade fut établi hors de portée des obus. On traça des rues droites et larges de 150 pieds, on déblaya le terrain, et chaque régiment dressa ses tentes sur deux ou trois rangs le long de ces avenues. Le quartier général de brigade, où l'était major du *brigadier général*, fut installé à quelque distance plus loin dans le prolongement des rues. Les officiers avaient fait dresser pour leur propre usage, d'immenses tentes dites marquises, qu'on avait plantées en travers de l'extrémité des rues les plus rapprochées de l'ennnemi.

De jeunes arbres coupés dans un bois voisin entouraient et recouvraient les tentes d'une espèce de charpente verdoyante, et diminuaient l'ardeur des rayons du soleil. On les renouvelait à mesure que les feuilles se desséchaient trop. La vie du camp eut été assez agréable pour les soldats, si l'on n'avait trouvé moyen de les tenir constamment occupés et de leur laisser à peine le temps de dormir. On avait recommencé à fourbir les armes et

à astiquer le fourniment, comme si l'on eut été en garnison, et les gardes, les corvées, les manœuvres de bataillon, se succédaient sans interruption. Il arrivait souvent qu'après avoir monté la garde la veille et avoir fait, pendant vingt-quatre heures, deux heures de faction sur six, le soldat, relevé de garde à neuf heures du matin, était obligé de partir le midi pour aller travailler aux tranchées sous le feu de l'ennemi.

Celui qui n'a pas vu les travaux de siége exécutés en face de Petersburg et de Richmond ne saurait se faire une idée exacte de leur colossale étendue. L'armée de la James, commandée par le fameux Ben Butler, venait de s'établir à droite à l'armée du Potomac, complétant la ligne d'investissement qui entourait à demi les deux villes de Petersburg et de Richmond, et avait la forme d'un immense croissant. Ce demi-cercle de fer et de feu, se resserrait petit à petit et devait, le printemps suivant, avec l'aide de l armée de Sherman, venue de l'ouest pour fermer toute issue au général Lee, achever d'écraser la vaillante armée sudiste.

Maintenant, si l'on considère que la distance entre Petersburg et Richmond est de vingt deux milles, on comprendra ce qu'il fallait d'hommes pour une ligne aussi longue. En tenant compte de la courbe, la ligne devait avoir au moins trentre milles de longueur. Or, pour border une ligne continue de remparts occupant cette distance, il faut à peu près 150,000 hommes sans compter le rang surnuméraire, en les plaçant sur deux rangs, comme cela se fait toujours en ligne. Mais il y avait encore les lignes avancées, les vedettes, les réserves les

trains de munitions et d'approvisionnement, ce qui devait porter le chiffre des deux armées de la James et du Potomac, à bien près de 300,000 hommes y compris les non combattants.

Ces chiffres ne sont pas officiels, raison de plus pour les croire exacts. Lee n'avait guère plus de 40,000 hommes et les journaux unionistes tâchaient d'embrouiller les chiffres de façon à ne pas avouer qu'avec une armée sept fois plus nombreuse, Grant n'osait pas ou ne voulait pas prendre les deux villes d'assaut. La ligne principale se composait d'une série de forts en terre, solidement *gabionnés* et reliés ensemble par une ligne de remparts. De gros canons de siége avaient été mis en position dans les meurtrières de ces forts. Tous les jours, il en arrivait de nouveaux que l'on plaçait dans les forts nouvellement construits. De lourds wagons couverts de toiles et traînés par huit mules, apportaient des munitions. Pour leur permettre de s'approcher des remparts sans attirer sur eux le feu des rebelles, on pratiquait de nombreuses tranchées, au fond desquelles les fourgons disparaissaient. On creusait aussi, en arrière des forts, des caveaux destinés à servir de poudrières.

Un long tunnel avait été entrepris par Burnside, qui commandait le neuvième corps d'armée, lequel se trouvait immédiatement à droite du cinquième. La rumeur circulait dans l'armée que ce tunnel devait servir de conduit à une mine destinée à faire sauter l'un des forts de la ligne sudiste, mais, à l'exception de quelques initiés, personne n'était certain du fait.

C'était surtout à ces divers travaux que l'on employ-

ait les hommes de corvée recrutés dans la réserve. On prenait une dizaine de ces derniers dans chaque compagnie, on les réunissait par groupes de deux à trois cents, on leur distribuait à chacun un pic et une pelle, et on les conduisait sur le théâtre des travaux, où les armes étaient mises en faisceaux. Les hommes disponibles qui avaient échappé à cette première corvée étaient à peu près certain que, le soir venu, il leur faudrait faire partie d'un nouveau détachement de travailleurs qu'on ne manquait pas de venir chercher, de sorte qu'il était assez rare qu'un réserviste put passer la nuit dans sa tente.

Sans être aussi meurtrières que les batailles rangées, ces expéditions étaient cependant assez dangereuses. D'un commun accord on avait cessé de se fusiller pour le simple plaisir de brûler des cartouches. A certains endroits de la ligne, les soldats des avant-postes fédéraux et confédérés, conversaient ensemble en criant d'un rempart à l'autre. Dans d'autres parties de la ligne, c'eut été impossible à cause de la distance ; les vedetttes des deux armées se trouvant séparées par une distance qui variait de 500 verges à trois quarts de mille Vis-à-vis les forts, on ne songeait pas à fraterniser, car il semblait que le combat eut dégénéré en un duel d'artillerie entre les deux armées. Lorsque l'ennemi découvrait un parti de travailleurs, il dirigeait son feu de ce côté, ce qui explique pourquoi on choisissait de préférence la nuit pour faire exécuter les travaux les plus exposés.

L'artillerie des deux côtés était de très-fort calibre pour l'époque. A part les canons rayés, au moyen desquels on cherchait à battre en brêche les fortifications enne-

mies, il y avait les mortiers, ou marmites à bombes, plus meurtrières qu'élégantes, dont quelques-unes lançaient des projectiles ronds et creux, pesant 600 livres, ce qui n'est déjà pas si mal pour des projectiles. La trajectoire de ces derniers n'étaient pas directe. On les lançait obliquement dans l'air, de façon à les faire retomber en dedans des fortifications ennemies, où ils éclataient, pourvu que l'artificier eut bien calculé la distance en mettant la fusée destinée à produire l'explosion.

Vue le soir, pendant que le projectile traversait l'espace, cette fusée paraissait lumineuse, et permettait de suivre les mouvements de la bombe. On eut dit une boule de feu s'élevant par saccades dans le firmament. Le sifflement de la bombe de 600 livres ressemblait plutôt au bruit de la vapeur d'une locomotive qu'à celui d'un obus. Eugène avait eu l'occasion de les voir et de les entendre de près. Un soir qu'il était de corvée, il faisait son café avant le coucher du soleil, sachant bien qu'on ne lui permettrait pas de faire du feu lorsque la nuit serait venue. Tout à coup, une bombe était arrivée éclatant audessus de sa tête. L'un des éclats avait tué un homme à côté de lui, un autre avait emporté café, chaudière, feu et combustible, et s'était enfoncé dans la terre après avoir couvert de sable les deux ou trois hommes qui se trouvaient autour du feu. Les hommes coururent à l'abri du rempart. A peine y étaient-ils arrivés qu'une épouvantable détonation retentit. Une poudrière, située à environ cinquante pas, venait de faire explosion, les couvrant d'une nouvelle couche de terre.

Lorsque chacun se fut frotté les yeux, une discussion

'éleva, les uns prétendant que le feu avait été mis aux poudres par un éclat de la bombe qui venait de tuer un homme et d'enlever le café de Leduc, d'autres soutenant que c'était une autre bombe qui, en retombant, avait traversé les huit pieds de terre et de pièces de bois qui recouvraient le caveau. On n'a jamais pu savoir lesquels avaient raison.

Le régiment avait reçu des renforts, tant en blessés sortis guéris des hopitaux qu'en prisonniers échangés revenus du *Camp-Parole*, et en nouvelles recrues. Le colosse Irlandais qu'Eugène craignait d'avoir tué dans le bois, le 16 juin, était aussi revenu avec une cicatrice au front et une autre au bras. Il ne parlait que de cette dernière qui marquait la trace d'une balle confédérée. Lorsqu'on l'interrogeait sur la blessure qu'il avait reçu à la tête, il disait que c'était probablement un éclat d'obus, de sorte que la querelle qui lui avait valu cette cicatrice, demeura un secret entre lui et Eugène, avec lequel il avait fait mine de se réconcilier.

## XXXVIII—L'EXPLOSION D'UNE MINE.

Le 2ème corps d'armée avait alors dans sa réserve une brigade entièrement composée de Pensylvaniens d'origine allemande. Eugène avait eu occasion de les voir manœuvrer, et il avait remarqué qu'on les commandait en allemand. Remarquez, qu'aux Etats Unis, la langue allemande n'est pas officielle. Quelques années auparavant, lorsqu'Eugène, qui se trouvait alors en Canada, avait demandé pour quelle raison les bataillons de milice composés exclusivement de Canadiens Français n'étaient pas commandés en langue française, on lui avait répondu que, l'anglais étant la langue usitée dans l'armée anglaise, il serait impossible de manœuvrer si l'on s'avisait de commander dans la seule langue comprise par ceux qui, en temps de guerre, devait former la majorité des miliciens du Bas-Canada. Il avait maintenant la preuve que c'était là un des nombreux prétextes dont on se sert pour reléguer la langue française au second plan dans une province où elle est officiellement reconnue et où le simple bon sens exige qu'elle occupe le premier rang.

Le général Burnside, commandant le 9ème corps d'armée, avait sous son commandement une brigade de nègres dont la plupart étaient des esclaves qui avaient fui les Etats confédérés pour échapper à la servitude. Dans les Etats à esclaves, on ne permettait même

pas à un nègre de porter un fusil. (*to tote a gun*, comme disaient les gens du sud, le mot " tote " équivalant au mot *carry* dans l'argot sudiste.) Le propriétaire d'esclave considérait le nègre comme une propriété et non comme un être humain. En pratique, il avait droit de vie et de mort sur son esclave.

Un nègre déserteur, lors même qu'il n'aurait jamais pris les armes contre les sudistes, savait que ces derniers le tueraient s'il tombait entre leurs mains. A plus forte raison, il ne devait pas s'attendre à ce qu'on lui donnât quartier, s'il était pris les armes à la main, et de fait tous les nègres pris vivants par les confédérés étaient impitoyablement massacrés par ces derniers. Aussi la brigade noire de Burnside avait-elle, par mesure de représailles, adopté pour devise ces mots terribles: " Pas de quartier."

Le 30 juillet 1864, vers trois heures du matin, la brigade régulière reçut ordre d'aller appuyer la gauche du 9ème corps. Comme le soleil se levait le 14ème, formé en colonne à quelque distance en arrière des remparts, attendait l'arme au pied. Le silence le plus profond régnait encore tout le long de la ligne. C'était le calme qui précède la tempête.

Tout à coup un gros nuage de fumée s'éleva de la ligne ennemie, un peu à droite de l'endroit situé vis-à-vis la position occupée par le 14ème. L'instant d'après, une effroyable détonation retentit. La fameuse mine de Burnside venait de faire sauter un fort rebelle, entraînant la destruction de deux régiments sudistes.

La plume se refuse à décrire l'horreur de ce tableau.

Artilleurs et fantassins, fossés et ramparts, gabions et fascines, canons de siéges et affûts, tout cela avait sauté en l'air et était retombé dans un chaos indescriptible. L'artillerie de siége ouvrit le feu sur toute la ligne. Les assiégés répondirent avec la même vigueur, et, pendant une heure ou deux, il y eut un vacarme d'enfer.

Profitant du désarroi causé par l'explosion, la brigade nègre s'élança en avant au pas de course, la baionnette au bout du fusil en faisant retentir l'air par un hourra frénétique. Le spectacle offert par cette masse de diables noirs courant sus à leurs anciens maîtres, et résolus de tirer une vengeance terrible des siècles d'oppression dont leur race avait été victime, étaient des plus imposants. Ça et là, au centre de chaque régiment, on voyait flotter à côté de la bannière étoilée, un drapeau noir, sur le fond duquel se détachaient en blanc, un crâne et des ossements en sautoir, ce qui signifiait assez clairement qu'ils ne s'attendaient nullement a avoir la vie sauve s'ils étaient vaincus, et qu'ils n'avaient pas l'intention de donner quartier aux rebelles. C'était un combat à outrance qui allait se livrer.

Les nègres étaient commandés par des officiers blancs, mais tels étaient les préjugés de race, même chez les fédéraux, qui pourtant se battaient pour l'émancipation des noirs, que bien des gens préféraient servir comme simples soldats dans un régiment de blancs que de commander une compagnie nègre.

Les assaillants se dirigeaient vers la brêche créée par l'explosion de la mine. Le temps qu'ils mirent à s'y rendre permit à des régiments sudistes de venir leur dis-

puter le passage. Il y eut un terrible combat corps à corps et les sudistes furent repoussés. Les nègres se précipitaient à leur poursuite, mais bientôt ils furent pris en enfilade par deux batteries ennemies qui ne leur ménagèrent pas la mitraille. Les rebelles s'étaient reformés derrière leur seconde ligne de retranchement d'où ils foudroyaient les braves moricauds. Ces derniers firent de valeureux efforts pour enfoncer la seconde ligne mais, voyant qu'ils ne pouvaient réussir, il s'en revinrent bon train. Comme ils accouraient en arrière, se repliant sur la réserve blanche qui s'était portée en avant, ils furent reçus par les baïonnettes d'un régiment fédéral et dûrent, bon gré mal gré, retourner à l'assaut. Ils y retournèrent la rage au cœur et firent des prodiges de valeur, mais furent de nouveau repoussés. Cette fois, les blancs leur permirent de se mettre à l'abri du rempart parcequ'ils voulaient s'y mettre eux-mêmes. D'ailleurs, il en restait si peu que ce n'était pas la peine de faire des difficultés. De l'endroit où ils se trouvaient les soldats du 14ème avaient pu voir l'explosion du fort et l'assaut donné par les nègres. Le régiment avait eu quelques hommes de tués et de blessés par les obus ennemis. Il retourna au camp sans avoir brûlé une seule cartouche.

La position respective des deux armées était restées la même qu'avant l'assaut, les troupes fédérales n'ayant pas jugé à propos d'occuper l'emplacement du fort détruit. Les rebelles étaient tellement enragés que, pendant trois jours, ils refusèrent de parlementer. Chaque fois que les fédéraux, désireux d'enterrer les morts qui jonchaient le champ de bataille situé entre les deux lignes ennemies,

présentaient un drapeau blanc, les rebelles tiraient sur les parlementaires, ce qui est absolument contraire aux usages de la guerre.

Il y avait entre les deux lignes des milliers de nègres, pauvres diables qui n'avaient jamais senti l'oppoponax de leur vivant, et que la putréfaction, accélérée par une chaleur torride, n'avait pas amélioré sous ce rapport. Un pauvre soldat du 14ème avait un fils qui avait été tué à cette bataille et dont le cadavre se trouvait entre les deux lignes. Le lendemain de l'assaut, le malheureux père se rendit aux remparts faisant face au théâtre du carnage et, ayant persisté à regarder par dessus l'épaulement dans l'espoir de reconnaître le cadavre de son fils, il reçut une balle dans la tête qui le fit retomber raide mort dans le fossé.

Au bout de trois jours, les rebelles eux-mêmes, n'y pouvant plus tenir et craignant que la maladie ne se mit dans leurs rangs, consentirent à un armistice de quelques heures, pour permettre d'enterrer les victimes de ce combat meurtrier.

Constamment occupés, grâce à la fréquence des gardes, des exercices et des corvées qui ne leur laissaient guère le temps de dormir, les soldats de la réserve étaient harassés. Une nuit, Eugène, qui était de garde, avait été trouvé endormi sur son poste. D'après le code militaire, pareil oubli en présence de l'ennemi est puni de mort, mais le caporal de garde, qui était une bonne pâte d'homme et qui savait tenir compte des circonstances, n'avait pas fait de rapport contre le coupable.

## XXXIX—Le sutler.

Le *sutler*, ce marchand forain de l'armée américaine, qu'on n'avait pas revu depuis que l'armée s'était mise en marche au printemps, venait de s'installer dans les camps occupés par la réserve, afin de fournir aux militaires l'occasion de dépenser leur solde. Dans les garnisons, le *sutler* n'est ni plus ni moins qu'un cantinier; dans les camps, il est libraire, marchand-tailleur, restaurateur, marchand de vins, &c., &c. Des milliers de commerçants avaient obtenu des commissions pour aller exploiter le soldat en pays ennemi. Chaque bataillon avait son *sutler* qui, protégé par une ou deux sentinelles, étalait ses marchandises sous un immense pavillon de toile. A l'une des extrémités de la tente, se trouvait un comptoir en bois devant lequel les soldats s'arrêtaient pour faire leurs emplettes. A l'autre extrémité se trouvait une espèce d'appartement séparé des marchandises par une cloison en toile. C'était le *sanctum* du *sutler*, et les officiers seuls y étaient admis.

En donnant un billet au sutler, les soldats recevaient un nombre de jetons de diverses valeurs, équivalant au montant du billet. Ces jetons servaient ensuite de monnaie pour acheter des marchandises. Le jour de paie qui arrivait tous les deux mois, (en quartier d'hiver,) le sutler se tenait à côté du paie-maître, présentait ses billets à mesure que ceux qui lui devaient étaient appelés et se

faisait payer avant que le soldat put toucher un seul sou. Comme la paie du fantassin américain était de $16 par mois en sus de la nourriture et de l'habillement, et que presque tout cela se dépensait chez lui, le *sutler* faisait d'excellentes affaires.

On trouvait de tout à son établissement, depuis les œuvres d'Alexandre Dumas traduites en anglais, jusqu'à du beurre à $1 la livre, et des œufs à $1 la douzaine. Bon nombre de soldats jetaient leurs rations pour vivre en gourmets le temps que durait leur argent. D'autres mettaient de côté le képi d'ordonnance pour se couvrir le chef d'un képi de $2,50. Des vestes bleu-ciel à boutons dorés, comme en portaient les officiers, se vendaient $10 à $20 ; les bottes à la Napoléon coutaient $10 à $12 ; bref, le soldat avait toutes les occasions du monde, de dépenser son argent inutilement.

La réapparition du *sutler* rappela à Leduc une aventure qui lui était arrivée le printemps précédent, quelques jours avant son départ de Catlett's Station. En camp d'hiver les soldats s'étaient construits des huttes en pièces de chêne fendues et bousillées avec cette glaise rouge qui abonde dans la Virginie. Des morceaux de tentes boutonnées ensemble formaient la toiture et les pignons ; une cheminée en glaise occupait le fond, vis-à-vis un passage étroit à côté desquels se trouvaient des pièces de bois servant de couchettes la nuit et de bancs durant le jour. Une ouverture pratiquée en face de la cheminée servait de porte et était fermée par une pièce de toile. Des rues avaient été pratiquées entre les

rangées de chantiers, dont chacune fournissait le logement à une compagnie.

Leduc avait logé pendant tout l'hiver au camp Reynolds en compagnie de trois soldats qui servaient depuis l'organisation du bataillon, c'est-à-dire depuis trois ans.

L'engagement de ces derniers n'était que pour trois ans. Dans le cours de l'hiver, on offrit à tous les vétérans dont le terme de service devait expirer le printemps suivant, de renouveler leur engagement à des conditions très avantageuses. On leur faisait remise du temps qui restait encore pour terminer les trois ans, on leur donnait des primes qui réunies, se montaient à $1,500 et on leur accordait un congé de trente jours, pour aller voir leurs parents. Les trois compagnons de Leduc s'empressèrent d'accepter cette offre, touchèrent leur argent et partirent en congé. Deux seulement revinrent, l'autre ayant préféré ajouter à son congé, ce que les Yankees appelaient *a french furlough*, était passé en Canada avec la prime. Les deux qui revinrent avaient fait ce que la plupart des réengagés faisaient alors : il avaient dépensé une bonne partie de leur argent pendant leur absence et étaient revenus avec une soif phénoménale. Ce n'était pourtant pas faute de s'être copieusement abreuvés pendant leur absence ; au contraire. Tous deux avaient rapporté des uniformes d'officiers qui leur avaient bien coûté $150 chacun, et sous lesquels on leur avait permis de se pavaner pendant la durée de leur congé.

Au commencement de l'hiver, les soldats avaient pu acheter du whiskey à la cantine de brigade, en présentant

un ordre signé par un officier. Ceux qui passaient pour ivrognes, sachant bien qu'il leur était impossible d'obtenir l'ordre en question, s'adressaient aux hommes sobres, et Leduc avait plus d'une fois obtenu de pareils certificats ou bons à la demande de quelque pochard auquel il faisait promettre de ne pas se griser. Vers la fin de l'hiver, les autorités s'étant aperçues que ces ordres étaient donnés aux hommes sobres pour le plus grand abrutissement des ivrognes, fermèrent la cantine. Le sutler vendait du whiskey en bouteilles, mais il ne pouvait en livrer qu'aux officiers en uniforme.

L'un des deux vétérans dont nous avons parlé se nommait Downer. Il avait à peu près la taille de Leduc. Un jour qu'il se sentait disposé à boire, il dit à Eugène :

—*Frenchy*, j'ai ici mon uniforme de lieutenant qui ne fait rien qui vaille .Il faut en tirer parti. Je n'ose le mettre moi-même ; je suis trop connu. Tu devrais l'endosser et aller me chercher une bouteille de whiskey chez le sutler.

—C'est cela, répondit Leduc. Je vais risquer de me faire pincer pour te procurer la satisfaction de te rincer la dalle.

—Si tu veux y aller je te donne $1 de commission pour chaque bouteille de whiskey que tu m'apporteras.

—Accepté, dit Eugène, qui mit l'uniforme sous son bras, alla l'endosser dans le bois, se rendit chez le sutler du camp voisin, entra d'un pas olympien dans la tente du sutler, et, après avoir causé quelque temps avec ce dernier, revint triomphant et nanti du tord-boyaux demandé.

La tentative fut renouvelée plusieurs fois avec succès, mais un beau jour, le capitaine Smithberg entra à l'improviste dans la tente du sutler. Eugène, surpris, était sur le point de s'éloigner lorsque le sutler le retint.

—Capitaine Smithberg, dit-il, permettez-moi donc de vous présenter le lieutenant Morton du 12ème.

Smithberg était ceint de son écharpe, ce qui indiquait qu'il était en devoir comme officier du jour. Il examina Leduc, eut peine à retenir un éclat de rire et lui dit :

—Ma parole, vous faites un drôle de lieutenant ! Sentinelle, ajouta-t-il, en mettant la tête en dehors de la tente, appelez le caporal de garde.

Le caporal étant arrivé, le capitaine lui dit :

—Prenez cet homme, conduisez-le au corps de garde et faites le marcher avec une pièce de bois sur son épaule en accompagnant la sentinelle sur sa faction.

Environ un quart d'heure après, Smithberg renvoyait Leduc à ses quartiers, après lui avoir fait promettre de ne plus y retourner. Leduc s'en était tiré à bon marché, grâce à l'indulgence de Smithberg qui l'aimait beaucoup.

Le souvenir de cette scène lui rappela que ce pauvre Downer avait été tué à la Wilderness, que l'autre vétéran, son compagnon, avait été blessé à la jambe et que Smithberg avait eu le pied emporté à la même bataille.

## XL—Les promesses de Jeff Davis.

Leduc avait vu disparaître un à un, tous ceux qui lui étaient sympathiques, et il souffrait maintenant de l'isolement parmi la foule, le pire de tous les isolements. En perdant Duroc, il avait perdu un ami sincère, un conseiller prudent. Désormais, livré à lui-même, à la fougue de son imagination ardente, il se sentait de nouveau subjugué par le desir de servir la France.

Sur ces entrefaites, il lui tomba sous la main un numéro de *l'Enquirer* de Richmond, que des parlementaires avaient reçu avec d'autres journaux sécessionistes en échange pour des journaux unionistes. Le journal en question contenait une proclamation de Jeff Davis, président de la Confédération des Etats du sud, offrant aux nombreux étrangers qui faisaient partie de l'armée du nord de les protéger et de les repatrier, s'ils voulaient déserter à l'ennemi.

—Voila mon affaire, se dit Eugène. Ce que les guérillas de Moseby n'ont pu faire, le gouvernement de Jeff Davis le fera. Je me ferai transporter au Mexique à bord d'un de ces navires que les confédérés emploient pour forcer le blocus. Et il résolut de profiter de la première occasion qui se présenterait pour passer à l'ennemi.

Le 14ème était toujours commandé par le capitaine Thatcher. Cinq pieds dix pouces, larges épaules,

charpente osseuse, pommettes saillantes, teint basané, yeux noirs très perçants, nez en bec d'aigle, cheveux noirs et plats, épaisse moustache noire qui lui coupait la figure en deux, tel était le signalement de cet officier. Lorsqu'il quittait l'uniforme pour revêtir une espèce de costume mexicain qui lui allait à merveille, ce personnage excentrique avait tout l'air d'un flibustier ou d'un *desperado* en vacances. L'incident que nous allons raconter, prouve qu'il y avait des paroles sur cet air-là.

Un jour, le commandant du 12ème et le capitaine Thatcher se prirent de querelle dans la tente de ce dernier. C'était à la suite d'une partie de cartes qu'on avait copieusement arrosée. D'autres se seraient poché les yeux ou auraient réglé l'affaire en combat singulier. Ils préférèrent la régler au moyen d'un singulier combat. Ce furent les deux régiments qui furent chargés de défendre leurs commandants respectifs. Accoutumés à obéir, et sans trop savoir ce qu'on attendait de leur part, les deux régiments s'alignèrent en face l'un de l'autre, séparés seulement par la largeur de la rue.

Les deux commandants ordonnèrent d'abord la charge à volonté et les hommes, comprenant enfin de quoi ils s'agissait, commençaient à se mesurer de l'œil. Jusqu'alors, les soldats de ces deux régiments avaient toujours vécu en très bons termes ; ils n'avaient aucune raison de s'en vouloir et ne s'en voulaient pas le moins du monde, et cependant, ils étaient sur le point de se livrer un combat des plus meurtriers.

L'orgueil de corps et l'instinct de la conservation

devaient nécessairement donner à cette lutte un caractère de férocité et d'acharnement inusité.

Dans un pareil combat il ne pouvait être question de faire des prisonniers, et on se serait fusillé presqu'à bout portant.

Après un moment d'hésitation, le capitaine Thatcher fit mettre la baïonnette au canon, et le commandant du douzième donna le même ordre qui fut exécuté par ses hommes. Encore un instant de retard et les deux régiments en venaient aux mains, mais au moment critique, comme le commandant Thatcher ouvrait la bouche pour commander l'assaut, la garde prévotale arriva du quartier général de brigade et mit les deux régiments aux arrêts, par ordre du général Hayes.

Le général de brigade averti à temps par l'officier du jour, s'était hâté de prendre des mesures pour prévenir la lutte fratricide qui, sans son intervention, aurait été la conséquence de l'emportement et de l'étourderie des commandants.

Les armes furent mises en faisceaux et confiées à la garde d'un piquet d'infanterie qui devait empêcher qu'aucun soldat put toucher à son fusil. Cela se passait vers midi et les soldats des deux régiments, sachant qu'ils étaient dispensés de toute espèce de service tant qu'ils seraient tenus de garder les arrêts, se réjouissaient de la tournure que les événements avaient prise. Quant à Eugène, il résolut d'en profiter pour mettre à exécution son projet de désertion à l'ennemi.

Quelques semaines auparavant il avait fait l'acquisition d'un petit revolver de poche du modèle Smith et

Wesson. Ce pistolet à sept coups, véritable petit bijou monté en plaqué d'argent, portait une balle ayant, comme dit Mark Twain, la grosseur d'une pilule homéopathique ; il en fallait sept pour former une dose suffisante pour un adulte. Eugène chargea l'arme et la mit dans sa poche.

Tous les officiers étant aux arrêts, il était inutile de leur demander une permission qu'ils n'avaient pas le droit de donner, l'eussent-ils voulu. D'ordinaire, si un simple soldat mérite une punition on le *colle* à la salle de police. Les officiers et sous-officiers ont seuls le privilège de garder les arrêts sur parole. Dans le cas dont il s'agit, les soldats n'étaient coupables d'aucune faute. Ils avaient tout simplement obéi aux ordres ainsi que la discipline l'exigeait. Les factionnaires de la garde prévotale étaient postés dans la rue, le long des rangées de faisceaux, et leurs instructions leur commandaient tout simplement d'empêcher que les soldats pussent toucher à leurs armes. En conséquence, Leduc put s'éloigner du camp sans même éveiller les soupçons.

Il se dirigea du côté des retranchements qu'il longea en allant du côté du chemin de fer Weldon, et passa une partie de l'après-midi à flâner avec les soldats qui occupaient les remparts, tout en cherchant un endroit favorable au projet qu'il méditait. Vers cinq heures, il se trouvait à trois ou quatre milles du camp. Il avait réussi à s'avancer jusqu'à la ligne des vedettes placées en dehors de la ligne de piquets, et disséminées à 30 verges de distance les unes des autres. A cet endroit, il y avait trois quarts de mille de distance, à travers le bois, entre

les avants-postes des deux lignes ennemies. Pour éviter d'être surpris par une sortie de l'ennemi, qui aurait pu s'approcher à couvert du bois et tomber sur eux à l'improviste, les fédéraux avaient pratiqué un abattis jusqu'à cinquante verges en avant de l'endroit occupé par leurs vedettes.

Ces dernières s'étaient construit des espèces de cabanes ou d'abris faites avec de jeunes arbres dont les feuilles les préservaient de l'ardeur du soleil. Eugène arrivait en face de l'une de ces cabanes lorsqu'un violent orage, qui menaçait d'éclater depuis quelques instants, se déchaîna. Les vedettes enfoncées sous leur mince abri de feuilles, songeaient plutôt à se garantir de la pluie qu'à surveiller ce qui se passait. Leduc entra délibéremment dans la cabane, où un grand escogriffe de Yankee se tenait debout les mains croisées sur le bout du canon de son fusil dont la crosse reposait à terre.

La conversation s'engagea bientôt entre les deux hommes à propos de la pluie et du tonnerre, qui tantôt grondait sourdement tantôt éclatait avec fracas. Les nuages étaient tellement épais qu'il faisait presque noir. Eugène, qui avait pris la mesure de son homme tout en causant avec lui, mit la main dans sa poche, arma le chien de son pistolet, puis, lui présentant l'arme à la hauteur du front, il lui dit à voix basse, mais d'un air peu rassurant:

—Lâche cette carabine, où je te brûle la cervelle.

La carabine tomba par terre.

—Maintenant, pas de bruit! Tu vas passer en dessous de l'abattis et te diriger du côté du bois en marchant sur les genoux et sur les mains. Si tu fais du bruit, ou

si tu tentes de me désobéir, je te tue ! Allons ! avance, je t'accompagne.

Le pauvre soldat, à demi-mort de frayeur, s'engagea en dessous de l'abattis et Eugène le suivit en le menaçant toujours de son pistolet. Après avoir rampé et marché courbés pendant cinq minutes, le déserteur et son prisonnier arrivèrent à l'endroit où finissait l'abattis et où commençait la forêt. Dès qu'il se vit hors de l'atteinte des autres vedettes, Eugène dit au Yankee :

—Maintenant, toi, si tu n'as pas l'intention de déserter, retourne à ton poste, moi je m'en vais trouver les rebelles. Je n'ai pas besoin de te dire que si tu dis que tu t'es laissé enlever de ton poste sans donner l'alarme, tu seras fusillé sans merci. Tu peux partir. Lorsque tu auras repris ton fusil je serai en sureté.

Le Yankee ne se le fit pas dire deux fois. Il se hâta de retourner à son poste tout en prenant bien soin de ne pas être vu, ce qui l'obligea à passer en dessous de l'abattis pour s'en retourner comme il y était passé pour venir. Quant à Eugène, il s'enfonça dans le bois en se dirigeant du côté de l'ennemi.

## XLI—Promettre et tenir sont deux choses.

L'idée d'enlever la vedette, avait traversé inopinement l'esprit de Leduc lorsqu'il s'était trouvé seul avec le Yankee. Il s'était dit: Si je pars seul pendant l'orage, cette manière d'agir lui paraîtra si étrange qu'il sera naturellement porté à me suivre des yeux. Si j'attends que l'orage cesse, j'aurai diminué mes chances de gagner le bois sans être découvert. Dans le moment, les autres vedettes font de leur mieux pour se mettre à l'abri de la pluie. Le bruit de l'orage les empêchera d'entendre s'il y a lutte. Enlevons cet escogriffe qui n'a pas l'air du bois dont on fait les héros. Et il l'avait fait comme nous venons de le raconter.

Après avoir permis à son prisonnier de retourner à son poste, Eugène s'avança quelque peu dans la direction qui lui semblait devoir le conduire aux lignes rebelles; mais, après quelques instants, il s'arrêta et réfléchit qu'il pourraient bien se tromper et retourner aux lignes fédérales sans s'en apercevoir. La pluie tombait toujours et il faisait très sombre sous les grands arbres dont le feuillage touffu interceptait cependant une bonne partie de l'averse qui ne cessa qu'après soleil couché. N'osant s'avanturer dans cette demi obscurité, Eugène résolût d'attendre au lendemain afin de pouvoir s'orienter plus facilement et passa la nuit entre les deux lignes ennemies couché sur le sol humide. Le lendemain

matin, il s'avança avec précaution jusqu'à ce qu'il eut reconnu l'uniforme confédéré.

Il leva les mains au-dessus de sa tête pour faire signe à la vedette rebelle qu'il était sans armes. Cette dernière lui fit signe de s'avancer, et avertit ses camarades qui se trouvaient à quelque distance en arrière. Un attroupement s'était déjà formé à la lisière du bois, lorsque Leduc y arriva.

—*Hello Yank!* (*) lui cria-t-on, avez-vous des *greenbacks ?*

Et quatre ou cinq Virginiens affamés se saisirent de lui, et le fouillèrent sans plus de cérémonie. Son revolver, ses greenbacks et ses chaussures furent confisqués en un clin d'œil. Eugène trouvait bien un peu cavalière cette manière de procéder, mais on lui dit qu'il était prisonnier, et que ces bibelots appartenaient de droit à ceux qui s'en étaient emparés. Il invoqua la proclamation de Jeff Davis, et on lui répondit qu'il ne serait pas considéré comme prisonnier de guerre mais comme déserteur, ce qui lui donnait droit à quelques semaines de prison à Richmond, en attendant que le gouvernement fut prêt à lui faciliter les moyens de sortir des Etats confédérés.

Cette perspective était peu réjouissante, mais on voulut bien informer Leduc que cette précaution était prise pour empêcher la canaille qui désertait de l'armée américaine de commettre des déprédations dans les campagnes laissées sans protection, toute la population mâle et valide

(*) Diminutif de *Yankee*

étant à l'armée, ce qui ne l'empêchait pas d'être *alarmée* sur le compte des femmes et des enfants restés au foyer.

Les autorités avaient raison. Une foule de nouvelles recrues, véritables coupe-jarrets sortis des bas fonds de New-York, de Boston et des autres grandes villes, s'étaient engagées avec la ferme résolution de toucher la prime et de déserter a la première occasion. La proclamation de Jeff Davis devait nécessairement avoir pour effet d'attirer dans la confédération cette écume de la société. Permettre à de pareils bandits de circuler en toute liberté dans les Etats de la Confédération, c'eut été favoriser le pillage, le viol et l'assassinat. Eugène comprenait le pourquoi de sa captivité, ce qui était très consolant, mais il eut préféré n'y rien comprendre et ne pas goûter au régime de la prison du sud. Ce régime, il le connaissait assez par ouï dire pour ne pas avoir envie d'en tâter.

Il passa une partie de la journée avec la garde prévôtale et, dans l'après-midi, il fut interné dans la prison de Petersburg, où il trouva d'autres déserteurs. Depuis le commencement de la campagne, il croyait avoir appris ce que c'était que le jeûne, mais l'avenir lui réservait des épreuves devant lesquelles Tanner eut reculé. A l'armée américaine, on manquait de vivres lorsque le train d'approvisionnement se trouvait isolé par accident ; dans les prisons du sud, le jeune était la règle générale, recevoir sa ration était un évènement et manger à sa faim une chose inouie.

Eugène qui n'avait pas soupé la veille, n'eut rien à se mettre sous la dent avant le lendemain de son entrée en

prison. Le lendemain, on lui donna du pain de blé, juste assez pour aiguiser son appétit et de l'eau vaseuse de l'Appomatox à discrétion. Bref, après avoir passé dans la prison de Petersburg deux interminables journées pendant lesquelles ils n'avaient eu d'autres distractions que les tortures de la faim, si l'on peut appeler cela une distraction, les déserteurs furent envoyés par chemin de fer à Richmond où ils furent logés dans une ancienne manufacture de tabac, transformée en prison pour l'utilité des déserteurs américains.

Cet édifice se trouvait situé en face du *Castle Thunder*, la Bastille de Richmond, où l'on enfermait indistinctement les criminels, les espions et les individus soupçonnés de sympathiser avec les unionistes. Il circulait d'affreuses légendes relativement à cette prison et l'on affirmait que si les murs de ses sombres cachots pouvaient parler, ils raconteraient bien des scènes horribles. Comme pendant au *Castle Thunder*, (Château Tonnerre) on avait décoré du nom de *Castle Lightning* (Château Eclair,) la prison ou les déserteurs étaient enfermés. Ce nom ne signifiait pas grand'chose à moins qu'on ait voulu dire que le peu de nourriture qu'on y apportait disparaissait avec la rapidité de l'éclair, et dans ce cas on n'aurait pas poussé trop loin l'hyperbole.

Pendant les premiers jours de leur détention, les déserteurs recevaient chacun une pinte,, environ, de riz bouilli par jour. Plus tard, le riz fut retranché et on les mit au régime du pain de maïs, la nourriture ordinaire des prisons susdistes. On leur en donnait à chacun environ une demie livre par jour, et lorsqu'ils se plaignaient,

on leur disait qu'ils recevaient à peu près le double de la ration des prisonniers de guerre. Ce raisonnement pouvait être consolant mais il n'était guère nutritif.

Les déserteurs couchaient sur le plancher dans une vaste salle. On les avait debarrassés de leurs uniformes fédéraux, mais on leur avait donné en échange des uniformes confédérés de sorte qu'ils n'avaient rien gagné a l'échange. L'uniforme gris était tout aussi susceptible d'attirer l'attention des limiers américains que l'uniforme bleu, et l'on verra par la suite qu'en pratique, la protection promise aux déserteurs par Jeff Davis se réduisait à les emprisonner pendant un certain temps, puis à les envoyer dans les Etats soumis aux autorités fédérales.

Il se peut que le gouvernement de la Confédération ait fait son possible, Dans tous les cas, Eugène acquit plus tard la conviction que Jeff Davis avait agi avec mauvaise foi, qu'il avait fait déserter les soldats fédéraux dans le but de les livrer ensuite à la vindicte des autorités fédérales.

A l'époque dont nous parlons, les rebelles ne portaient guère d'uniforme. Tout habillement gris était un uniforme, et il eut été difficile de trouver autre chose qu'un habillement gris, d'abord parceque tous les hommes étaient sous les armes. (La garde des prisonniers de Richmond était confiée en partie à des enfants de 14 à 16 ans, à des vieillards au-delà de soixante ans et à des invalides,) ensuite parcequ'on n'importait plus de marchandises et que tous les habits étaient faits avec une étoffe de fabrication indigène qu'on nommait *Kentucky*

*Jean.* Cette étoffe était toujours grise. On en avait jamais vu d'autre couleurs.

Demander aux sudistes de fournir aux déserteurs des habits bourgeois eut été aussi insensé que de leur demander de nourrir leurs prisonniers de guerre. On ne nourrit pas des prisonniers de guerre lorsqu'on n'a rien autre chose à leur donner que de la mauvaise galette de blé-d'inde et encore en quantité infinitésimale. On n'habille pas en drap noir des milliers de déserteurs lorsqu'on n'a à sa disposition que quelques vieux uniformes de rebuts en *Kentucky Jean.*

Il y avait dans le Castle Lightning des gens de tous pays : Français, Italiens, Allemands, Espagnols, Portugais, Yankees, Anglais, Ecossais, Irlandais, Danois, Suédais, Hongrois, et jusqu'à des Monténégrins. Cette réunion cosmopolite était en partie composée de marins. Les *blacklegs* de New York y figuraient en grand nombre. Au bout de quinze jours, le nombre des détenus avait atteint deux cents, et les autorités jugèrent à propos de les expédier aux lignes du Kentucky.

Les déserteurs furent fouillés de nouveau, et l'on fit main basse sur tous les objets de valeur qui se trouvaient encore en leur possession. Chaque individu comparut devant le provost-marshall, qui prit son signalement, lui demanda pour la forme où il voulait aller, et lui dit qu'on l'enverrait à la limite séparant la Virginie Occidentale du Kentucky. Eugène eut beau insister pour qu'on l'envoyat par mer aux iles Lucayes, où les forceurs de blocus avaient coutume de faire escale, et d'où il espérait se rendre au Mexique, ses prières furent inutiles. On se

contenta de lui dire qu'on avait besoin de ces navires pour le transport des marchandises et qu'on ne pouvait les affecter au transport des passagers.

## XLII—Au service des confédérés.

Eugène était tout à fait découragé. Envoyer les déserteurs au Kentucky ! Autant aurait valu les livrer aux autorités fédérales ! A cette époque, une prime considérable était offerte pour l'arrestation des déserteurs de l'armée américaine et, dans cet état limitrophe de la confédération, les passions populaires devaient être surexcitées au point que bon nombre de planteurs se seraient fait un devoir de denoncer les coupables ou de leur faire un mauvais parti. Dès les premiers jours de sa captivité, il avait regretté sa désertion, et maintenant il eut donné beaucoup pour se retrouver au régiment.

L'escouade de déserteurs partit de Richmond en chemin de fer, sous la garde d'une escorte nombreuse. On était au commencement de septembre et, à chaque station, des nègres et des négresses venaient offrir en vente des pêches, des pommes, et l'éternel Johnny Cake ou galette de maïs. Les prisonniers, qui n'étaient pas mieux nourris en voyage qu'ils ne l'avaient été en prison, auraient eu le courage de manger les fruits, les galettes et les nègres qui les vendaient. Mais ils étaient sans le sou et la vue des baïonnettes de la garde inculquait des notions d'honnêteté obligatoire à ceux qui auraient été disposés à s'approprier le bien d'autrui, si tant est qu'un nègre puisse s'appeler autrui. Dans ces circonstances, les malheureux affamés se contentaient de dévorer des yeux

ce qu'ils ne pouvaient ni acheter ni voler, mais il aurait fallu bien des repas imaginaires comme ceux-là pour assouvir la faim qui leur tenaillait les entrailles.

On traversa Danville, puis Lynchburg, et l'on se dirigea vers le sud ouest. Pendant la guerre, les chemins de fer dans les Etats Confédérés n'étaient pas ce qu'on pouvait désirer de mieux comme mode de locomotion. A l'époque dont nous parlons le pays était appauvri au-delà de toute expression.

La plupart des esclaves avaient fui ; les blancs combattaient dans les rangs confédérés, et des femmes, accoutumées à vivre dans l'aisance et le *far niente* se voyaient obligées, non-seulement de diriger les travaux, mais bien souvent d'exploiter elles-mêmes leurs plantations. Trop heureuses quand les réquisitions du gouvernement, qui ne savait ou donner de la tête pour nourrir l'armée et qui de fait la nourrissait assez mal, ne venaient pas enlever à ces femmes courageuses le fruit de leurs dûrs travaux. Malgré cela, ces vaillantes sécessionnistes disaient qu'elle ne regrettaient pas leur misère, qu'elles auraient voulu la voir se prolonger encore longtemps pourvu que le succès final des armes confédérées put devenir le prix de leurs sacrifices. Courage bien digne des temps héroïques, digne d'une meilleure cause, digne surtout d'un meilleur sort !

En attendant, la production du pays ne pouvait alimenter les chemins de fer qui, étant exploités presqu'exclusivement par le gouvernement, devaient être entretenus par lui. C'est assez dire qu'ils étaient mal entretenus, lorsqu'on tient compte de la grande pauvreté du gou-

vernement, qui était probablement la plus pauvre des institutions de ce pays, où trois années de lutte à outrance avaient accumulé ruines sur ruines. De temps à autre, un parti de cavalerie fédérale faisait une incursion à l'intérieur, arrachait les lisses, démolissait un pont et s'en retournait. Dans ces conditions un déraillement était toujours à craindre, et il ne manquait pas d'excellentes raisons pour que la locomotive avançat avec une lente précaution.

Après deux ou trois jours de voyage en chemin de fer, on abandonna la voix ferrée et l'on se mit en marche à pied. Le soir, on alla camper à Abingdon, Vie., et, après trois ou quatre jours de marche, on arrivait à Glade's Spring sur la frontière du Tennessee. C'était un village abandonné qui servait de dépôt au 7ème régiment de cavalerie de la Virginie, lequel faisait partie de la brigade confédérée commandée par le fameux Morgan. Les soldats de cette brigade étaient surnommés les *Morgan's horse thieves* ou les voleurs de chevaux de Morgan.

C'était un curieux régiment que le 7ème de cavalerie de la Virginie. Il avait sans doute vu de meilleurs jours mais, à l'époque dont il s'agit, son effectif réel était réduit à une cinquantaine de cavaliers bien armés. Il comprenait en outre une centaine d'hommes qui, n'ayant pas de monture, attendaient que l'occasion se présentat pour se monter aux dépens de la cavalerie fédérale ou des planteurs suspects *d'unionisme*.

Sur ce nombre, une cinquantaine étaient, plus ou moins armés, qui d'un revolver, qui d'une carabine

*Spencer* à répétition, qui d'une *Mississipi*, qui d'une Springfield, qui d'un fusil de chasse, qui d'un simple couteau de poche. Les cinquante autres avaient cela de commun, avec le quatrième officier du convoi de Marborough, qu'ils ne portaient rien du tout. En revanche, les uns n'avaient pas de coiffure, le plus grand nombre n'avaient pas de souliers, mais tous avaient des puces, les seuls êtres créées qui *pussent* trouver moyen de vivre gras dans l'intéressant village de Gladesville.

Le colonel Prentice, qui commandait ce régiment modèle, ayant entendu des déserteurs d'origine française s'entretenir ensemble dans leur langue maternelle, leur adressa la parole en cette langue qu'il parlait avec beaucoup de pureté. C'était un homme d'un extérieur agréable. Il avait voyagé en France et il sut si bien capter la confiance des Français et des Canadiens que cinq ou six d'entre eux, exténués par les privations, les fatigues et la maladie, consentirent à faire partie de son régiment.

Eugène fut du nombre de ces derniers. Les autrs déserteurs furent conduits jusqu'à la frontière du Kentucky où on les les laissa libres après leur avoir donné des rations pour cinq jours. La vie à Gladesville était assez monotone, les rations pas trop abondantes, et le service assez facile à faire surtout pour les soldats qui n'étaient pas armés. Eugène y resta pendant une dizaine de jours et durant cet intervalle, il y eut parade de tout le régiment. Les cavaliers armés et montés qui étaient presque toujours en expédition avec l'armée, étaient revenus à Gladesville pour la circonstance. C'était la première fois qu'Eugène faisait l'exercice nieds nus et sans armes.

Nous nous trompons. Il avait passé à sa ceinture un couteau de table aiguisé en pointe.

On distribuait chaque matin aux soldats de Gladesville une petite quantité de farine de maïs. Il y avait dans les environs de Gladesville d'immenses vergers remplis de pommes et de pêches qui n'étaient pas tout à fait mûres, mais on n'y regardait pas de si près. On en mangeait beaucoup à l'état naturel et l'un des Français, qui se prétendait cuisinier, s'était imaginé de mêler des pommes vertes à la bouillie de maïs, histoire de donner plus de consistance à la ration commune. Cela vous faisait une gibelotte dont les chiens n'auraient pas voulu. Bref, au bout d'une dizaine de jours, Eugène en avait assez du menu, des puces de Gladesville en général, et du service en particulier. Un bon matin, il manqua à l'appel, et on n'eut même jamais l'occasion de lui faire prêter serment d'allégéance au gouvernement confédéré, formalité qu'on avait jusque là négligé de remplir vis-à-vis des déserteurs fédéraux qui avaient pris du service dans le 7ème régiment de cavalerie de la Virginie.

Eugène se trouvait dans de beaux draps ! Fugitif des deux armées en campagne, au sein du territoire qu'elles se disputaient, et qui était occupé tantôt par l'une et tantôt par l'autre. Il n'avait pas encore dix sept ans et demie, et déjà il avait, aux termes du code militaire, mérité la mort sous deux gouvervements différents. Il ne pouvait rencontrer un homme sans que ce dernier sentit que son devoir lui imposait l'obligation de le livrer aux autorités.

Les confédérés n'y allaient pas par trente-six chemins avec leurs déserteurs. Il les fusillaient sans merci. Quant aux fédéraux, il était encore plus coupable envers eux. S'il retombait entre leurs mains, il serait nécessairement convaincu de désertion à l'ennemi, crime punissable par la fusillade, et de trahison pour s'être engagé dans l'armée ennemie, crime punissable par la pendaison.

Dans le pays qu'il entreprenait de traverser, il ne devait s'attendre à rencontrer que des hommes au service de l'un ou de l'autre gouvernement. La conscription avait pris tous les hommes valides. Ceux qui habitaient le pays étaient au service de la confédération. Ceux qui y venaient étaient des soldats unionistes. Dans ces conjonctures, il imagina deux sortes d'histoires diamêtralement opposées; l'une destinée aux oreilles fédérales, l'autre à l'adresse des confédérés.

Mais, il y avait un inconvénient. Les *scouts* qui voyagent en pays ennemi, ont coutume d'emprunter l'uniforme de ceux qu'ils veulent espionner. Comment se tirer d'affaire parmi ces hommes déguisés ? Eugène dût s'en rapporter à son instinct qui lui fit défaut deux fois dans l'espace de trois semaines. Deux fois il raconta la mauvaise histoire, et deux fois il fut pincé et relâché, grâce à charité chrétienne de ceux entre les mains desquels il s'était maladroitement livré. Honneur à ces âmes généreuses qui surent mettre l'humanité au-dessus de ce que les usages de la guerre leur faisait considérer comme un devoir sacré ! La première fois, c'étaient deux soldats confédérés appartenant à la brigade de Morgan qui le relâchèrent après s'être promis l'un à l'autre de ne rien dire de l'aventure ; la seconde fois, c'étaient quatre *scouts* unionistes qui lui firent grâce après avoir écouté l'histoire qu'il avait fabriqué pour le compte des confédérés Aux uns et aux autres, nous offrons, au nom de celui qui leur doit la vie, l'expression bien sincère d'une reconnaissance encore aussi vive après vingt ans, qu'elle l'était lorsque le pauvre enfant, à moitié mort de fatigue et de faim, la leur exprima les larmes aux yeux !

Trois semaines de souffrances, de privations, de dangers et de désespoir avaient fini par rendre Eugène à peu près indifférent à son sort. Il sentait bien qu'il lui serait impossible d'aller servir en France et n'aspirait plus qu'à se tirer de l'impasse où il se trouvait, sans cependant croire beaucoup à la possibilité de voir ce rêve s'accomplir. Il lui fallait d'abord éviter de tomber entre les mains des troupes confédérées qui occupaient l'ouest de

la Virginie, et de celles des troupes fédérales qui voulaient déloger les rebelles et manœuvraient le long des limites séparant le Kentucky et le Tennessee de la Virginie.

Il calculait approximativement qu'il devait y avoir, à vol d'oiseau, au moins 450 milles de la frontière du Kentuky à Sandusky Ohio, sur les rives du lac Erié, qu'il lui faudrait ensuite traverser pour se rendre en Haut-Canada. La rumeur circulait que les Kentuckiens avaient *lynché* soixante des déserteurs qu'il avait abandonnés à Gladesville et qui avaient tenté de traverser les Etats du Kentucky et d'Ohio pour se rendre au lac Erié. C'était peu rassurant.

Pays montagneux, couvert de bois, presque complètement dépourvu de routes carossables, que, du reste, Eugène avait tout intérêt à éviter, telle était la contrée que notre fugitif parcourait. Les *creeks* ou ruisseaux presque desséchés en temps ordinaire, mais qui devenaient torrents impétueux lors des grandes pluies, étaient à peu près les seules voies de communication. Eugène les suivait, marchant pieds-nus sur le galet qui leur servait de lit. Lorsqu'il lui était arrivé de s'égarer dans les montagnes, il avait suivi les ravins qui, presque toujours, aboutissaient à un de ces *creeks* le long desquels se trouvaient de rares habitations où les gens se montraient très hospitaliers.

Les pommes et les pêches croissaient à l'état sauvage, mais cette nourriture peu substantielle n'était guère de nature à donner beaucoup de force à un homme déjà exténué par les privations. Les maisons habitées étaient

très rares et Eugène avait été jusqu'à trois jours sans en rencontrer une seule, mais, malgré la terreur qu'inspirait toujours en ces temps de troubles la vue d'un étranger, le caractère hospitalier des habitants faisait taire tout autre sentiment. On partageait avec lui le dernier morceau de pain. Lorsqu'on n'avait pas de farine on râpait un épi de maïs, et l'on trouvait moyen de le renvoyer à demi rassassié. On offrait cela spontanément pour éviter au voyageur l'humiliation de demander l'aumône.

Une nuit, Eugène logea dans une maison où se trouvait un homme qui avait, lui aussi, servi dans les deux armées, et qui avait pris le parti de s'en revenir chez lui, sans demander permission à personne ; mais il y avait cette différence que chez le Kentuckien ce n'était pas le goût des aventures militaires qui l'avait fait le soldat de deux drapeaux opposés.

La conscription l'avait forcé de servir dans l'armée confédérée. Dès qu'il avait appris que les fédéraux s'étaient rendus maîtres du pays où sa maison se trouvait située, il était revenu chez lui. Nouvelle conscription, cette fois de la part du gouvernement fédéral, et le pauvre diable était parti au service des unionistes. Finalement les deux armées avaient transporté un peu plus loin le théâtre de leurs opérations, et lui, espérant qu'on ne viendrait pas le chercher à sa maison perdue dans les gorges des montagnes Cumberland, avait pris le parti de s'en revenir chez lui, où il se tenait sur le qui vive, pour ne pas être surpris par un parti envoyé en reconnaissance.

Ce brave Kentuckien, qui connaissait par expérience et les misères endurées par les soldats en campagne et celles non moins grandes qui sont le partage des fugitifs, insista pour qu'Eugène couchat sur un lit de plume. Il n'y avait que celui-là dans la maison. Eugène eut beau protester qu'il préférait un lit moins moëlleux, qu'il était accoutumé à coucher sur la dure, il ne voulut pas en démordre. Le lendemain matin, après déjeuner, il dit à son hôte :

—Vous êtes ici à six milles de Piketon. Vous allez vous rendre au village où vous traverserez la rivière Pike. Burbridge, le général de cavalerie fédérale, est à Williamsburg, à 25 milles plus bas. Il passera à Piketon dans quelques jours. Il se rend à Saltville pour combattre Morgan. Une fois de l'autre côté de la rivière, vous serez à peu près certain de ne pas rencontrer ses hommes. C'est à Piketon seulement, qu'ils doivent traverser. Vous pourrez retraverser la rivière à Paintsville. Burbridge et ses 13,000 hommes de cavalerie seront rendus ici et vous pourrez continuer votre route.

Eugène le remercia et s'éloigna dans la direction de Piketon.

## XLIV — Ou certain fantassin devient cavalier.

Trois semaines de marche sur les cailloux des *creeks* avaient ensanglanté les pieds nus du pauvre Leduc. Il avait traversé les monts Alleghanys, les monts Clinch, et les monts Cumberland, et il était bien aise de fouler le sol uni de la grande route qui devait le conduire à Piketon. Accoutumé à craindre les rencontres, il avançait avec précaution, attentif au moindre bruit, et interrogeant l'horizon du regard. Le bruit d'une voiture franchissant un pont qui se trouvait au fond d'un ravin, éveilla ses alarmes et il se hâta de se blottir de l'autre côté de la clôture en pierre qui séparait le chemin d'un champ voisin. La voiture venait de passer et il allait se remettre en route, lorsqu'il aperçut cinq ou six cavaliers fédéraux qui s'avançaient au trot en causant entre eux. Il les laissa passer et se remit en route en se demandant d'où ces cavaliers pouvaient sortir et s'il n'y en avait pas d'autres dans les environs.

A quelques milles de distance de la maison où il avait passé la nuit, la route devenait un véritable défilé encaissé entre deux montagnes. Eugène s'engagea dans cette passe qu'il traversa sans encombre, mais, comme il débouchait dans une plaine au sortir du défilé, il tomba inopinément dans un camp de cavalerie fédérale. C'était l'armée de Burbridge dont son hôte de la veille lui avait parlé comme devant se trouver à Williamsburg.

Elle avait fait les 25 milles pendant la nuit précédente et se reposait en attendant le départ qui devait avoir lieu à midi. Il eut été inutile de songer à fuir. L'une des sentinelles du camp avait arrêté Eugène, qui demanda à parler à un officier. On l'avait entouré et on l'accablait de questions.

—*Hello Bushwack !* (*) d'où venez-vous ?

Grâce au malencontreux uniforme d'artillerie confédérée que Leduc avait reçu à Richmond et qu'il avait toujours porté depuis, même lorsqu'il faisait partie du septième de cavalerie virginienne, tous le prenaient pour un soldat rebelle. On le conduisit à un homme d'une quarantaine d'années qui portait les épaulettes de capitaine et qui lui fit subir un interrogatoire en règle.

—D'où viens-tu ? lui demanda-t-il.

—De la Caroline du Nord.

—Quel comté ?

—*Ashe County.*

—Quel endroit ?

—Nous n'avions pas de voisins.

—Sur quel creek ?

—On l'appelle Kelly's Creek, du nom de mon père. Ce n'est pas un creek important. Notre maison est la seule habitation construite sur ce creek.

Eugène avait pris ses renseignements ; il savait que le comté de Ashe n'était guère habité et qu'il se trouvait en possession des rebelles. Ne voulant pas dire d'où il venait, il avait tâché de paraître aussi ignorant

(*) Diminutif de *Bushwhacker*, franc tireur rebelle.

que possible et prétendu venir d'un pays peu peuplé, afin d'éviter qu'on multipliat les questions.

—Depuis quand est-tu parti ? demanda le capitaine.

—Depuis un mois environ.

—Par où es-tu passé ?

—Je ne sais pas. J'ai pris un chemin et je l'ai suivi.

—As tu traversé des villages ?

—Je ne les ai pas traversés je les ai contournés. Je craignais d'être arrêté si je les traversais.

—Pourquoi ?

—J'ai dix sept ans, et je fuyais la conscription. Je ne veux pas aller à la guerre, moi.

—Où vas-tu maintenant ?

—Dans le Kentucky.

—Mais, tu y es dans le Kentucky.

— Je veux aller plus loin, où il n'y aura pas de danger que les rebelles viennent me chercher, et où je pourrai trouver de l'ouvrage.

— Sais tu les noms des villages que tu as contournés ?

—Non. Je n'ai pas osé les demander pour ne pas donner l'éveil.

—Que sais tu faire ?

—Tous les travaux de plantation.

—Tu te nommes Kelly, dis-tu ? Tu es Irlandais d'origine, sans doute.

—Oui, mais je suis né dans la Caroline du Nord.

Eugène mentait avec un aplomb tel qu'on eut dit qu'il n'avait jamais fait autre chose de sa vie. Il parlait l'anglais assez facilement pour imiter les divers accents. Il le parlait comme un Yankee, comme un Allemand,

comme un Nègre, comme un Cockney, comme un Irlandais. Il s'était exercé à cela, l'hiver précédent, et ses chansons comiques, contrefaisant ces divers accents avaient eu beaucoup de succès auprès de ses camarades. En répondant aux interrogations du capitaine, il avait cru devoir mêler un peu de *brogue* irlandaise aux "*right smart I reckon*, aux " *tote* " et aux " *thar* " dont il émaillait son discours pour se donner l'air d'un sudiste.

—Eh bien Kelly, lui dit le capitaine, tu vas nous accompagner à la guerre...

Là-dessus, Eugène eut bien envie de rire, mais il se retint et fit un soubresaut en feignant la terreur.

—Rassure-toi. Tu ne combattras pas.

La figure d'Eugène s'épanouit, comme si cela lui eut fait plaisir, et cependant le lecteur le connaît assez pour savoir qu'il eut préféré combattre pour le simple plaisir de la chose.

—Tu seras mon domestique. Tu vas monter à cheval avec nous. J'ai ici un cheval que l'on a fait reposer depuis quelques jours en lui faisant porter des paquets à la place d un homme. Tu ne seras pas armé. Dans cinq ou six jours nous reviendrons et je t'amènerai chez moi, dans le comté de Bourbon, Kentucky, où je te donnerai du travail sur la plantation. Notre régiment, le 40ème des carabiniers à cheval du Kentucky, a fini son temps, mais il a offert spontanément ses services pour prendre part à la campagne actuelle. Nous allons à Saltville pour y combattre Morgan et y détruire les fabriques de sel. Ça ne sera pas long. Cela te convient-il ?

—Parfaitement.

—Alors, tu vas endosser un uniforme de cavalerie américaine, mettre tes pieds meurtris dans de grandes bottes à éperons et monter à cheval avec nous. En attendant, aie soin de ce cheval alezan. C'est le tien. Je ne te demande pas autre chose. J'aurai bien soin du mien.

On se mit en devoir de trouver un uniforme à Eugène, et au bout de quelques instants il portait le veston bleu-foncé galonné de jaune et le pantalon bleu ciel de la cavalerie américaine. La plupart de ces Kentuckiens étaient de véritables colosses et ce ne fut pas chose facile que de trouver un uniforme assez étroit et assez court pour qu'Eugène en l'endossant n'eut pas l'air d'un manche à balai habillé. Il enfouit ses pieds dans d'immenses bottes, dignes de chausser certain ex-échevin de Montréal et, à midi, il sautait en selle, heureux comme un prince. En face de Pikeville se trouvait un gué où l'on traversa la rivière Pike. mais l'eau était très haute ; les chevaux perdirent pied, et traversèrent à la nage sans avoir l'air de se soucier du poids de leurs cavaliers. Puis, la nombreuse cavalcade s'élança en avant dans la direction de Saltville, Virginie.

## XLV—Une première leçon d'équitation.

L'armée commandée par le général Burbridge était composée d'excellents cavaliers recrutés dans l'Ohio, l'Indiana, l'Illinois et principalement dans le Kentucky, tous robustes campagnards accoutumés à la vie des champs. Il n'y avait guère d'étrangers parmi eux, et Eugène n'eut jamais l'occasion d'en rencontrer un seul qui fut né en dehors des Etats de l'ouest. Lors de leur arrivée à l'armée, ces gens-là, qui n'avaient jamais pris de leçons d'équitation mais qui montaient à cheval depuis leur bas âge, se tenaient beaucoup mieux en selle que les trois quarts des petits crevés qui se pavanent avec leur bête, l'une portant l'autre, dans les rues de nos villes.

Sous le spécieux prétexte qu'ils montent à l'anglaise, combien de nos élégants ont la rage d'afficher leur maladresse en public. Voyez les, le monocle à l'œil, la cravache à la main, montés sur des chevaux à courte queue, passer au petit trot en se soulevant pour montrer au public la couleur du fond de leur pantalon. Ces soubresauts, aussi disgracieux qu'inutiles, fatiguent à la fois le cheval et le cavalier. Ce dernier, du haut de l'importance que lui donne sa monture, semble dire aux piétons qui le regardent : Admirez-moi. Vous voyez, j'ai un cheval et je puis le faire trotter un quart d'heure sans vider les arçons. Ils sont rares parmi vous, ceux qui montent

comme moi. J'ai pris des leçons d'équitation ; je monte à l'anglaise.

Il a raison. Il en faut des leçons pour apprendre à un homme à se tenir à cheval d'une façon radicalement opposée aux principes les plus élémentaires du bon sens et de la raison. Les Apaches, les Comanches et autres Indiens passent leur vie à cheval. Sans étriers, sans bride, sans éperons, ils guident leur monture, plutôt par un mouvement du genou ou du talon qu'au moyen de la simple corde qui pour eux remplace le mors et la double arène. Ils font des courses de 50 à 60 milles sans paraître fatigués.

Allez donc demander à votre cavalier qui monte à l'anglaise d'en faire autant ! D'abord il perdra son monocle avant d'avoir réussi à mettre son cheval au galop, il se perdra probablement lui-même avant d'arriver au but, mais si, par impossible, il y arrive, voici un homme qui, d'ici à trois mois, sera trop poli pour s'asseoir, tout cela parcequ'il aura été trop profondément blessé dans son ..... orgueil.

L'Apache, le Comanche et tous ceux qui, sans avoir pris des leçons d'équitation, montent mieux à cheval à poil que le petit crevé ne monte avec une selle, une double rène, des éperons, une cravache, un monocle et tout le tremblement, font précisément le contraire de ce que fait le monteur à l'anglaise, et c'est là le secret de leur succès. Le cavalier de parade se tient les talons en dedans et les orteils en dehors, ce qui lui procure l'occasion de chatouiller son cheval avec ses éperons

sans le vouloir. Si le cheval a du cœur, il le flanquera par terre trois fois dans l'espace d'une heure.

D'après les règles de l'équitation française, lesquelles sont basées sur le simple bon sens, règles adoptées par la cavalerie américaine, les talons doivent être en dehors de façon à ce que le pied soit en ligne absolument parallèle au corps du cheval, au lieu de former un angle ; au lieu de se soulever et de se rasseoir sur la selle chaque fois que le cheval fait un mouvement, il faut se coller à lui, comme si cheval et cavalier ne formaient qu'un seul et même être, parer ses mouvements ou les suivre par une légère flexion des genoux et des reins, et ne pas faire retomber tous le poids de la besogne sur le siége dont la fonction doit se borner à servir de point d'appui.

Pendant six jours consécutifs, on resta en selle 22 heures sur 24, et Eugène eut plus d'une fois l'occasion de se faire expliquer ces règles qu'il finit par mettre en pratique d'une façon assez convenable. Il y avait à côté de lui un grand diable de Kentuckien, sergent major, ou maréchal-des-logis-chefs ou marchef, comme on dirait dans un régiment de cavalerie française. Cette espèce d'escogriffe ne badinait pas sur le chapitre de l'équitation, et ne se gênait pas pour reprendre Eugène en termes très peu mesurés; mais la discipline, l'étrangeté de sa situation, le besoin de ménager ses nouveaux amis, l'état de faiblesse où il se trouvait, tout cela formait plus de raisons qu'il n'en fallait pour conseiller la prudence à l'ancien fantassin devenu élève d'équitation, et qui, comme première leçon, venait d'entreprendre une course de 300 milles à travers les montagnes.

Malgré tout, sa condition s'était améliorée à tel point que lorsqu'il songeait à la misère qu'il avait endurée pendant les six semaines qui s'étaient écoulées depuis son départ du 14ème régiment d'infanterie régulière des Etats Unis, il se sentait disposé à supporter sans se plaindre la brusquerie de caractère du sous-officier. Il se sentait prénétré de la reconnaissance la plus profonde pour ces gens qui l'avaient accueilli sans abuser du droit qu'ils avaient de le questionner, et qui le traitaient comme s'il eut appartenu au régiment. Après l'avoir recueilli à demi mort de fatigue et de faim, ils l'avaient mis a cheval et avaient entrepris la tâche herculéenne de le rassasier complètement.

Ils y avaient réussi après l'avoir bourré pendant trois jours de pain de munition, de lard fumé et de café. Un premier repas, très copieux, avait semblé assouvir sa faim, mais l'estomac s'était bien vite ressouvenu du long jeûne qu'on lui avait imposé et le deuxième repas avait du être aussi abondant que le premier. Bref, ce n'était qu'a près avoir pris une dizaine de repas pantagruéliques que son appétit avait repris ses proportions normales et cela arriva juste au moment où il lui fallait recommencer une longue série de privations.

Le pays que l'armée traversait était des plus pittoresques. Parfois, lorsque la grande route conduisait les cavaliers sur un plateau élevé, la contrée environnante offrait le spectacle d'une immense étendue de montagnes dont les cimes bleuies par la distance semblaient autant de vagues d'une mer agitée par l'ouragan. Les plantations étaient assez nombreuses le long de ce chemin, et

il y avait peu de terrains propres à la culture qui ne fussent en partie cultivés.

La présence des troupes fédérales ne semblait pas faire beaucoup de plaisir aux gens du pays qui détestaient cordialement les unionistes. Inutile d'ajouter que ceux-ci le leur rendaient bien, et l'armée de Burbridge, recrutée en partie dans les Etats limitrophes de la confédération, était composée d'hommes qui apportaient dans les combats, non seulement le courage du soldat, mais encore la haine du partisan, haine toujours beaucoup plus vive chez ceux qui habitent le théâtre de la guerre où ses environs immédiats que chez d'autres.

Un jour, comme on traversait un village, un incident assez comique amusa beaucoup ceux qui en furent témoins. La compagnie avec laquelle se trouvait le jeune Canadien venait de s'arrêter pour faire boire les chevaux et un officier demanda à quelques femmes qui se tenaient sur le seuil d'une porte si elles avaient des *papiers* de Richmond. On sait que chez les populations de langue anglaise le mot *papers* (papiers) veut dire journaux. L'une des femmes disparut et revint quelques instants après apportant un chiffon de ce papier gris jaune dont on se sert pour envelopper les marchandises. Elle le présenta à l'officier en lui disant avec un accent virginien très prononcé.

—Je ne sais pas si ça vient de Richmond, mais je *suppute* qu'il doit en être ainsi. Je l'ai eu de l'épicier qui achète ses marchandises à Richmond.

Tout le monde partit d'un éclat de rire et un officier cria à celui qui venait de recevoir ce curieux présent :

—Je *calcule* que tu vas trouver une foule de renseignements très intéressants sur ce papier de Richmond et je *présume* que tu vas nous en faire part.

Le lecteur se rappelle que l'armée commandée par Burbridge avait été recrutée surtout dans les Etats avoisinant la Virginie, de sorte que presque tous ceux qui en faisait partie s'exprimaient à peu près de la même manière que ceux qu'ils allaient combattre.

Le Yankee de la Nouvelle Angleterre *devine* toujours, et il devine à travers le nez. Il est très rare qu'il puisse nasiller dix paroles sans ajouter *I guess* (je devine).

Le sudiste ne devine pas, mais il suppute (*I reckon*) où il calcule (*I calculate*) ou bien il présume. Il lui arrive parfois de *supposer* mais le plus souvent il suppute.

Vous lui demandez la distance d'un endroit à un autre ; il vous répond invariablement :

—*It is a right smart of a distance, I reckon.*

Vous n'êtes pas plus avancé. *A right smart of a distance* veut dire toute sorte de chose. Cela peut signifier vingt milles ou un demi-mille. Votre interlocuteur n'a nul besoin de *supputer* pour vous donner une réponse aussi vague, mais il suppute tout de même ou du moins il prétend supputer : affaire d'habitude.

La femme au papier brouillard avait elle voulu monter une scie au *Yank* ou était-elle de bonne fois ? On n'a jamais pu savoir. Ce qu'il y a de certain c'est que, malgré ce qu'on a écrit relativement à la circulation des journaux parmi la population rurale des Etats-Unis, les trois quarts de la population blanche de cette partie de

la Virginie connaissaient par oui-dire seulement l'existence des publications périodiques.

Une bonne vieille était toute surprise de voir que les *Yankees*, ainsi que les susdistes appelaient tous les fédéraux sans exception, étaient bâtis comme les autres hommes. Elle ne pouvait en revenir

*What ? Are you Yanks ?* leur demanda-t elle. Elle ne trouvait pas leurs figures assez rébarbatives. Ils ne répondaient pas à l'idéal de laideur qu'elle s'était faite sur leur compte. Pourtant, il semblait à Eugène que si elle eut voulu y mettre un peu de bonne volonté, elle aurait pu être satisfaite de la figure grotesque du Kentuckien qui était devenu son maitre d'équitation.

## XLVI—Ou certain cavalier redevient fantassin.

Saltville tire son nom des mines de sel gemme situées dans ses environs et qui étaient devenues une ressource précieuse pour les E ats confédérés où le sel était d'une extrême rareté. Les journaux sécessionnistes faisaient bien leur possible pour fabriquer du sel attique, mais, outre qu'ils ne réussissaient guère, vu l'humeur chagrine dans laquelle les revers de la Confédération les avaient plongés, ce sel na j'amais pu remplacer avantageusement le sel de cuisine pour l'assaisonnement des mets. Il est vrai que les sudistes n'avaient guère de mets à assaisonner, mais leur pauvreté sous ce rapport ne faisait que leur rendre plus sensible encore l'idée de se passer d'un assaisonnement considéré comme absolument nécessaire par tous les peuples civilisés.

Désireux de ne pas manquer une occasion de se montrer désagréables aux sudistes, les fédéraux avaient envoyé Burbridge pour détruire les usines de Saltville, et empêcher l'exploitation des mines. Morgan, averti à temps, avait réuni toutes ses forces et s'était retranché dans la petite ville menacée. S'il fallait en croire la rumeur, il n'avait que 2000 hommes à opposer aux 13,000 de Burbridge, mais il avait du canon, et il devait combattre à couvert, ce qui lui donnait un avantage marqué. D'ailleurs, pour faire l'assaut, toute cette cava-

lerie devait mettre bien à terre, chaque quatrième homme devait tenir quatre chevaux, pendant que ses trois camarades se joignaient aux autres pour se former en rangs, et agir comme infanterie, de sorte que, chez les fédéraux, le nombre des combattants se trouvait réduit d'un quart.

Eugène allait donc, sinon prendre part, du moins assister à un combat livré contre la brigade confédérée dont faisait partie le septième régiment de cavalerie de la Virginie, le régiment qu'il avait quitté sans permission trois ou quatre semaines auparavant. Comme il n'était pas armé, on s'arrangea de manière à ce qu'il fut chargé de tenir quatre chevaux pendant la bataille. Il était tout aussi exposé que ceux qui combattaient et l'un des chevaux qu'il tenait fut tué par une balle.

Le bruit de la bataille le grisait; le vieil instinct guerrier prenait le dessus; il eut voulu se voir dans la mêlée. Lorsque les fédéraux s'élancèrent au pas de charge en poussant le cri traditionnel, il s'oublia jusqu'à dire tout haut :

—Voilà une charge ou je ne m'y connais pas.

—Entendez-vous ce maudit *bushwhacker* dit, en désignant Eugène, l'un des cavaliers restés pour tenir les chevaux. Il parait qu'il connait cela, une charge, bien qu'il ait toujours prétendu n'avoir jamais pris les armes.

Eugène se mordit les lèvres.

—Je connais cela pour en avoir entendu parler dit il.

Le combat fut très meurtrier surtout pour les fédéraux. De l'endroit où se trouvait Eugène, il vit passer plusieurs blessés qu'on portait en arrière, et il remarqua

entre autres le général de la brigade, qui avait reçu une balle dans l'aine et qui était mourant.

Le soir venu, les fédéraux étaient battus sur toute la ligne. Pour nous servir de l'expression d'un confédéré, ils étaient venus chercher du sel et ils avaient été poivrés d'importance. Il fallut monter à cheval et s'enfuir à toute bride.

Lorsque l'avant-garde des fuyards s'engageait dans un défilé, elle était à peu près certaine de trouver le chemin bloqué en avant. Un ennemi invisible et toujours insaisissable se tenait embusqué sur les pentes des montagnes, d'où il faisait dégringoler de grosses pierres, ou fusillait sans merci les cavaliers fédéraux. Il fallait alors prendre le temps de déblayer la route ou de franchir les obstacles ; puis on se remettait au galop, abandonnant les morts et les blessés à la tendre merci du détachement lancé à la poursuite de Barbridge.

Ce n'était plus une retraite ; c'était une déroute complète. Les rebelles qui étaient du pays et connaissaient tous les chemins de traverses, avaient lancé de nombreux partis qui, par des routes détournées, allaient attendre les fuyards au passage et les foudroyaient sans qu'il fut possible à ces derniers de se défendre.

Les chevaux, harassés par une longue marche n'en pouvaient plus ! Pour une longue distance, l'infanterie vaut mieux que la cavalerie. On ne le croirait pas, mais pour ce qui est de résister à la fatigue et aux privations, un homme peut faire mourir dix chevaux. Lorsqu'il s'agit de faire promptement une expédition de deux ou trois jours, la cavalerie est très utile, mais cinq

ou six jours de marche forcée mettent les chevaux sur les dents.

Deux jours après la bataille de Saltville, un grand nombre de cavaliers américains, dont les chevaux n'avaient pu suivre les autres étaient tombés au pouvoir des rebelles. D'autres voyant que leurs chevaux ne pouvaient plus marcher les avaient abandonnés et marchaient à pied. Eugène était de ce nombre. Il craignait beaucoup de retomber entre les mains des rebelles qui, s'ils le reconnaissaient, ne manqueraient pas de le fusiller comme déserteur.

Un grand nombre de chevaux et de mules, car il y avait des mules dans la cavalerie de Burbridge, avaient été abandonnés tous sellés partout le long de la route et broûtaient l'herbe du chemin. Eugène avisa une mule qui paraissait en assez bon ordre et sauta en selle. Il fut bientôt obligé de l'abandonner à cause de l'odeur qu'elle répandait. Toute la partie de son dos qui était couverte par la selle était une plaie vive où les vers s'étaient mis. Il reprit sa route à pied en compagnie de nombreux cavaliers qui faisaient d'inutiles efforts pour faire prendre à leurs montures une allure plus vive que le pas, et vers le soir, il s'appropria un vieux cheval blanc qu'on venait d'abandonner. Comme le soleil se couchait le groupe où il se trouvait fut rejoint par plusieurs cavaliers qui avaient réussi à mettre leurs chevaux au galop et qui les dépassèrent en criant :

—Vous allez être faits prisonniers. L'avant garde de Morgan n'est pas à deux milles en arrière. Tous ceux des nôtres qui sont plus loin ont été pris.

Chaque cavalier enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval qui gémit de douleur et se porta en avant, aussi vite que ses jambes fatiguées pouvaient le conduire. Le cheval d'Eugène fit même un bon demi arpent au trot et reprit son train de route ordinaire, qui ressemblait assez au pas d'école ou *slow march* du fantassin anglais. Eugène eut beau jouer de l'éperon, il se vit bientôt absolument isolé de ses camarades. Le cheval n'en pouvait plus.

Eugène mit pied à terre, se débarrassa de ses grandes bottes et prit sa course. Il voyait au loin, en avant, la lueur du camp reflétée au firmament. Il continua sa marche pendant deux heures, se remettant au pas ordinaire lorsqu'il était trop fatigué puis reprenant sa course lorsqu'il s'était un peu reposé, et il arriva au camp, qu'il trouva abandonné.

Les feux brûlaient encore et étaient même arrangés de façon à éclairer pendant toute la nuit. On en avait allumé un très grand nombre, et Eugène comprit que c'était une ruse pour engager l'ennemi à se tenir à distance respectueuse, et pour permettre à ce qui restait de l'armée d'employer le reste de la nuit à tâcher de se rendre en lieu sûr. Jugeant avec raison qu'il ne serait pas dérangé par les rebelles en cet endroit, il fit rôtir quelques épis de maïs, reste du repas de quelque cheval ou de quelque mulet, puis se coucha auprès d'un feu où il dormit toute la nuit. Le lendemain, il reprit sa route, sentant bien qu'il lui serait impossible d'aller bien loin sans être arrêté. En effet, comme il allait dépasser la première maison, trois Virginiens sortirent armés de ces lon-

gues carabines dont les montagnards du pays se servaient avec tant d adresse pour tuer toute espèce de gros gibier depuis le chevreuil jusqu'au Yankee.

—Vous êtes mon prisonnier dit l'un des trois hommes.

—Je ne dis pas le contraire, répondit Eugène, mais je vous prie de constater que je suis sans armes, et de le dire à ceux entre les mains desquels vous me remettrez.

## XLVII--Les étapes d'un prisonnier le guerre.

Pauvre Eugène. Ses perspectives d'avenir étaient loin d'être riantes. Il semblait être fatalement destiné à tomber toujours de Charybde en Scylla. Le danger le plus immédiat pour lui était la rencontre possible et même très probable de quelqu'un qui l'avait connu au 7ème régiment des voleurs de chevaux de Morgan, puisqu'il avait été pris précisément par des hommes appartenant à cette brigade. S'il échappait à ce danger, il serait envoyé à Richmond où il courrait risque d'être reconnu. Autre inconvénient : lors même qu'on se contenterait de le traiter comme simple prisonnier de guerre, il serait échangé tôt ou tard et probablement renvoyé au 14ème où il aurait à répondre de sa désertion à l'ennemi. Il ne voyait plus aucune issue. De quelque côté qu'il se tournât, il entrevoyait la mort comme le terme fatal qui devait être précédé d'une période plus ou moins longue de misères et de souffrances.

Les trois Virginiens se mirent immédiatement en route à travers les champs avec leur prisonnier. A deux ou trois milles de là, ils le remirent à quelques hommes de cavalerie. Ces derniers avaient déjà sous leur garde cinq prisonniers : deux blancs et trois nègres. Les nègres étaient d'anciens esclaves pris les armes à la main. Les deux blancs étaient un officier fédéral déguisé et un planteur cordonnier qui lui avait donné asile.

Les gardes ne se gênaient pas pour dire que ces cinq personnages paieraient de leur vie le crime dont ils s'étaient rendus coupables envers la Confédération. L'officier fédéral ayant été trouvé déguisé en dedans des lignes confédérées, devait être traité comme espion. Le planteur devait être fusillé comme traître, mais on se contenterait de les livrer aux autorités qui leur procureraient l'occasion de se défendre devant un conseil de guerre. Quant aux nègres, il était pas nécessaire de faire tant de cérémonies, les gardes se chargeaient de les fusiller sans aucune forme de procès.

On se mit en marche par des chemins détournés, les gardes à cheval, les prisonniers à pied. Lorsqu'on passait à proximité de quelque endroit où il y avait des troupes fédérales, les prisonniers s'en apercevaient car on les forçait à courir.

Vers midi, l'escorte jugeant qu'on avait parcouru assez de chemin pour ne pas avoir à craindre une surprise de la part des fédéraux, fit une courte halte pour délibérer sur le parti à prendre au sujet des nègres. L'un de ces derniers était un colosse de six pieds trois pouces, taillé en Hercule. Sacrifier un pareil esclave, eut été une folie. Les gardes s'arrangèrent ensemble pour se diviser le prix qu'il pourrait rapporter et lui firent grâce.

Les deux autres eurent beau se lamenter, leurs supplications furent inutiles. L'un des cavaliers leur ordonna de rester avec lui en arrière, tandis que l'escorte et les autres prisonniers se remettaient en route. A peine avait-on fait un demi-arpent, qu'on entendit cinq détonations successives accompagnées de cris de mort ; le

cavalier reparut, rechargea son revolver qui fumait encore et se mit à causer tout comme s'il eut fait une bonne action. Ce que c'est que le préjugé ! Ce soldat n'avait pas l'air d'un homme trop méchant, mais il avait reçu une éducation qui lui avait permis de tuer ces deux nègres sans plus de remords qu'il en aurait éprouvé s'il eut tué deux chiens enragés.

Le soir, on logea chez un général de brigade de l'armée confédérée, où le grand nègre entra en qualité d'esclave. Le général était âgé d'une soixantaine d'années et paraissait un *gentleman* accompli. Il appartenait à l'armée de Lee et était venu passer quelques jours dans sa famille, en congé d'absence.

—Je me demande, dit-il à Eugène, ce que la Confédération a bien pu faire au Canada, à l'Irlande à l'Allemagne, à la France et à tous les pays du monde, pour pousser les gens de ces divers pays à venir la combattre.

Eugène lui ayant dit qu'il n'avait pas été pris les armes à la main, et que tout ce qu'il demandait c'était de retourner au Canada, il répondit :

—Vous m'avez l'air d'un charmant garçon, mais vous êtes comme *old dog Tray*, vous avez été pris en très mauvaise compagnie.

Eugène n'avait rien mangé depuis la veille et encore... Il avait cessé de faire bombance dès le soir de la bataille. La misère avait commencé avec la retraite de Burbridge. On prit le souper et le déjeûner chez le général. C'étaient les deux seuls repas qu'Eugène devait prendre durant les deux jours suivants à l'exception d'un

repas de chataignes que la garde permit aux prisonniers de ramasser dans un bois le long de la route.

Le lendemain soir, on arrivait à un endroit nommé Lebanon, juste à temps pour ne pas recevoir de rations. D'autres prisonniers attendaient le départ d'un train de wagons à marchandises qui devait les conduire à Liberty

On fit entrer Eugène et ses compagnons dans un wagon à bétail déjà encombré de prisonniers parmi lesquels se trouvaient une trentaine de blessés. Il fallait attendre encore une heure durant laquelle la locomotive, sans cesse en mouvement, soit pour laisser un wagon sur la voie de garage, soit pour en ajouter un autre à la longue file qui devait composer le train, reculait ou avançait, précipitant les prisonniers les uns sur les autres et arrachant des cris de douleur aux malheureux blessés.

Les nuits froides sont la règle générale et non l'exception en Virginie, même pendant la saison d'été. Or, cette nuit là, il faisait beaucoup plus froid que de coutume, et il tomba deux pouces ee neige, un fait considéré comme sans précédent à cette époque de l'année par les plus anciens habitants du pays. C'était la nuit du 7 au 8 octobre 1864, et Eugène s'en rappela toujours dans la suite comme d'une nuit de misère innénarrable. Et cependant il voyait à ses côtés de pauvres blessés qui étaient encore plus à plaindre que lui. Le wagon était ouvert à tous les vents, étant construit à claire-voie comme tous les wagons à bétail. On s'y trouvait trop à l'étroit pour se donner du mouvement et c'était faire preuve d'une barbarie bien inutile que d'y enfermer les prisonniers une heure avant le départ du train. Enfin le convoi se mit en

marche, et vers minuit on débarquait les prisonniers à Liberty, où ils durent attendre pendant deux heures l'arrivée d'un autre convoi. Il leur fallut descendre dans la neige, et Eugène, dont les pieds nus avaient été meurtris par deux jours de marche forcée, trouva bien longues les deux heures qu'il dût passer à attendre l'autre convoi en sautant sur place pour combattre le froid. Le train arriva enfin, et les prisonniers prirent place dans un wagon affecté au transport des voyageurs, mais dont l'intérieur ne ressemblait en rien à celui des wagons de première classe. La journée se passa sans qu'on offrit la moindre nourriture aux prisonniers. La neige avait disparu devant les premiers rayons du soleil et la journée fut même passablement chaude.

Vers sept heures du soir, on arriva à Lynchburg où les prisonniers furent conduits en prison pour y passer la nuit. Naturellement, ils arrivèrent trop tard pour recevoir des rations. Il durent coucher sur le pavé en pierre de la cour de la prison. Le lendemain matin, on leur distribua à chacun une livre de pain de blé, qu'ils se hâtèrent de dévorer en l'arrosant de l'eau d'une pompe située dans la cour. Cela devait leur durer jusqu'au lendemain matin mais, une heure après la distribution, on eut vainement cherché une miette de pain parmi tous ces affamés.

Dans le cours de l'avant-midi, ils prirent place dans un convoi à marchandise qui les déposa vers le soir à Danville. On les conduisit à la prison, où ils eurent le privilége de bâiller à leur aise pour remplacer le dîner qui n'était pas venu et le souper absent. Ils ne furent

pas fâchés cependant de pouvoir coucher à l'abri, et le lendemain matin, ils reçurent une ration semblable à celle qu'on leur avait distribuée à Lynchburg : " Après avoir fait honneur aux mets succulents, &c., &c. " comme disent avec beaucoup plus d'apropos les comptes rendus que publient les journaux au sujet des dîners au champagne, les prisonniers prirent le convoi pour Richmond, où ils arrivèrent vers neuf heures du soir.

## XLVIII — Castle Thunder.

Dans le convoi de chemin de fer, Eugène avait abordé le sergent de garde, et lui avait dit que, n'ayant pas été pris les armes à la main, il désirait ne pas être confondu avec les prisonniers de guerre. Je suis déserteur de l'armée fédérale, ajouta t-il, et comme tel j'ai été envoyé à la frontière du Kentucky par le gouvernement. Plus tard j'ai été ramassé par des soldats de l'armée de Burbridge qui m'ont amené avec eux à Saltville en qualité de domestique d'un de leurs officiers, mais je n'ai pas repris les armes contre la Confédération et je désirerais qu'on prit de nouvelles mesures pour me repatrier.

Naturellement, Eugène avait eu grand soin de ne pas ajouter que, rendu à Gladesville, il s'était engagé dans l'armée confédérée, qu'il avait quittée quelques jours après sans autorisation.

—Il ne m'appartient pas de décider cette question avait répondu le sous-officier, mais, lorsque nous serons arrivés à Richmond, je verrai à ce que les autorités soient saisies de l'affaire.

Une fois débarqués dans la capitale de la Confédération, les prisonniers furent conduits en face de la fameuse prison Libby, où le sergent fit l'appel et, ayant constaté que tous étaient présents, il dit :

—S'il y a parmi vous des déserteurs, qu'ils sortent des rangs.

Eugène ne se le fit pas dire deux fois. Un Américain suivit son exemple.

Donner une idée du concert d'imprécations et de malédictions qui s'éleva du groupe de prisonniers, serait chose difficile, et répéter les paroles *un peu vives* qui furent prononcées en cette circonstance ne serait guère poli. On huait les déserteurs, on les menaçait, on les insultait, on les maudissait, on les vouait au diable et on leur promettait bien de les pendre haut et court, si jamais on les rencontrait.

Le sergent livra les prisonniers au gardien de la prison Libby et conduisit les deux déserteurs au *Provost Marshall.* Ce dernier crût reconnaître Eugène.

—Quel est votre nom ? lui demanda-t-il.

—Washington C. Joslin, répondit Eugène sans sourciller.

C'était le nom qu'il avait donné au sergent de garde; un nom qui appartenait à un déserteur qui avait été envoyé avec lui à Gladesville mais qui, au lieu de s'engager comme lui dans le régiment du colonel Prentice, était passé tout droit. Le signalement de ce déserteur répondait à celui d'Eugène sous le rapport de la taille, mais non sous le rapport du teint, l'autre étant un brun excessivement basané.

—Vous êtes déjà venu ici ? poursuivit le *Provost Marshall.*

—Oui, il y a quatre semaines que j'en suis parti en compagnie d'une escouade que vous avez envoyée à la frontière du Kentucky.

Eugène répéta ensuite l'histoire qu'il avait racontée au

sergent, et le Provost Marshall, après l'avoir entendu, le fit conduire au *Castle Thunder*.

Inutile de dire qu'on ne lui donna pas à manger ce soir-là. Il était règle dans toutes les prisons du sud de ne pas donner à manger aux arrivants. Le séjour de ces prisons était si agréable que pour être digne d'en jouir, il fallait vous préparer par le jeûne et continuer ensuite à jeûner par reconnaissance pour la sollicitude du gouvernement qui vous procurait un si bon gîte.

Le château avait cinq ou six étages de hauteur et Eugène avait été logé dans la mansarde où il se trouvait en compagnie de sept à huit suspects appartenant à toutes les classes de la société. Les fenêtres n'étaient pas grillées. On avait jugé avec raison que les détenus ne pourraient pas s'échapper d'une pareille hauteur. Tout au plus pouvaient-ils se suicider, mais cela ne tirait pas à conséquence. Pendant le séjour qu'il y fit, Eugène eut l'occasion de voir un pauvre diable, poussé à bout par la famine, se laisser choir sur le pavé de la cour, où il se rompit le col et mourut instantanément.

La nourriture y était encore moins abondante et le menu encore moins varié qu'au Castle Lightning. La ration de pain qui était la même que celle de la prison Libby, se composait de deux morceaux de pain de maïs par jour. Ces morceaux avaient environ deux pouces de large, deux pouces de long et deux pouces d'épaisseur. Soumis à un pareil régime, un homme robuste mettait bien cinq ou six mois à mourir de faim. C'eut été plus humain de le tuer raide que de le faire succomber a cette longue agonie.

Il y avait une quinzaine de jours qu'Eugène était au Castle Thunder lorsqu'on amena dans la mansarde un homme portant l'uniforme de la cavalerie fédérale. Son cas était grave. Ancien soldat de l'armée confédérée, il avait été fait prisonnier par les fédéraux, avait prêté le serment d'allégéance, et avait été repris les armes à la main par les confédérés. Eugène et lui s'était fait des confidences, et avaient formé le projet de s'évader dès qu'une nuit obscure pourrait favoriser leur plan. Ce plan était assez audacieux. Le cavalier, qui appartenait probablement à quelque société secrète, avait trouvé moyen de se procurer une corde assez longue pour lui permettre de se glisser dans la cour, et assez forte pour porter deux hommes. Il y avait dans la cour, deux sentinelles et une autre sur un parapet à la hauteur du troisième étage. Il fallait essuyer le feu de ces trois hommes, puis franchir une clôture en planches debout qui paraissait haute de huit pieds, et enfin courir le risque de se faire arrêter dans la rue. Cette tentative hardie ne devait jamais être mise à exécution. Le lendemain du jour où l'on avait formé ce projet d'évasion, le cavalier fut mis au cachot, Eugène fut mandé chez le *Provost Marshall* qui lui fit jurer qu'il n'avait jamais repris les armes depuis son départ de Richmond au commencement du mois de septembre précédent, puis on l'envoya à la prison Libby où l'on l'inscrivit au régistre sous le nom de Washington C. Joslin.

## XLIX—Une mauvaise rencontre.

La prison Libby, de même que le Castle Lightning et la prison Pemberton, avait été autrefois une manufacture de tabac. C'était un grand bâtiment en briques à deux étages sur rez-de-chaussée, dont l'intérieur se composait de trois vastes salles superposées, communiquant entre elles au moyen d'escaliers ouverts surmontés de trappes pratiquées à travers le plancher. Ces salles recevaient la lumière et le froid à travers des fenêtres, grillées mais dépourvues de vitres, qui donnaient d'un côté sur la rue principale et de l'autre sur la rivière James.

Les prisons de Richmond servaient surtout de dépôt et d'école de jeûne pour les prisonniers. Pendant les mois d'été, le personnel des détenus se renouvelaient sans cesse, on les envoyait mourir de faim à Andersonville et à Salisbury; mais, pendant l'hiver, comme on ne livrait guère que des combats partiels, les prisons Libby et Pemberton offraient assez d'espace pour loger à peu près tous les prisonniers que l'on pouvait prendre dans les environs.

Les prisonniers n'y perdaient rien; on mourait de faim tout aussi bien à Richmond qu'ailleurs et l'on avait au moins l'avantage de s'y trouver à l'abri d'un toit, tandis que les prisonniers d'Andersonville ou de Salisbury étaient exposés à toutes les intempéries de la sai-

son. Aussi la moyenne de la mortalité parmi les prisonniers de guerre y était-elle beaucoup plus élevée qu'à Richmond.

Pour donner une idée du nombre des victimes des privations que les sudistes faisaient endurer à leurs prisonniers, il suffit de dire que le fameux Wirtz, ancien gardien du camp d'Andersonville qui a été pendu après la guerre par les autorités fédérales, était accusé d'avoir fait périr 30,000 hommes de faim pendant les quatre ans qu'il avait exercé la charge en question. C'était peut-être exagéré. Cependant s'il lui est passé seulement 45,000 hommes entre les mains pendant ce laps de temps, la chose est très possible.

En arrivant à la prison Libby, Eugène fut d'abord logé au rez-de chaussée où se trouvaient une centaine de nègres et une vingtaine de blancs. Ce n'était certainement pas par esprit d'humanité que les rebelles avaient jugé à propos de laisser la vie sauve à ces prisonniers de l'espèce noire, genre esclave, famille des soldats fédéraux. On les avait d'abord employés à travailler aux fortifications sous le feu de l'ennemi, mais le général Butler, ayant aperçu ces travailleurs en uniforme fédéral et ayant constaté, en collant le plus grand de ses deux yeux au verre d'une lunette, que ces nouveaux terrassiers avaient été bronzés plus que de raison par le soleil de la Virginie, s'était empressé de recueillir tous les officiers confédérés nouvellement tombés entre les mains des fédéraux et de les faire travailler aux fortifications sous le feu des rebelles. Conséquence : les rebelles avaient fini par ramener les nègres à la prison Libby, où ils espé

raient que ces moricauds se rendraient très utiles en faisant damner les quelques blancs qu'il plairait au géôlier de leur jeter en pâture.

Tant que les nègres avaient travaillé, on leur avait donné en dehors un diner assez copieux pour permettre à quelques uns d'entre eux d'apporter le soir à la prison Libby où ils passaient la nuit, un morceau de pain où une tranche de lard fumé. Parmi les blancs qui se trouvaient là, il y en avait qui traitaient les nègres avec un suprême dédain, ce qui ne les empêchaient pas, lorsqu'ils croyaient n'être pas observés, de ramasser et de porter à leur bouche soit un os, soit une couenne qu'un nègre avait jetée après l'avoir mâchée pendant une heure sans réussir à l'avaler.

Eugène ne pouvait comprendre un pareil manque de logique. Il savait que le dégoût que ces hommes ne se gênait pas de manifester envers les nègres n'était pas simulé, et il ne pouvait concevoir que la faim qu'ils éprouvaient put être assez atroce pour leur faire surmonter ce dégoût. Il ne savait pas encore jusqu'à quel point la faim triomphe de toutes les répugnances.

Disons le à la louange des nègres : noirs et blancs se seraient entendus à merveille, si tous les représentants de la race blanche eussent connu et pratiqué les règles les plus élémentaires de la politesse. Le descendant des races britanniques qu'il soit Anglais, Ecossais, Irlandais ou Américain se croit toujours pétri d'un limon supérieur à celui des autres hommes. Il déteste cordialement toutes les autres races. Pour lui, la race anglo-saxonne est l'idéal de la perfection ; ceux qui, sans être anglo-

saxons, appartiennent cependant à la race caucasienne, peuvent trouver grâce à ses yeux, pourvu qu'ils reconnaissent la prétendue supériorité de sa race sur celle des autres peuples, mais le nègre lui paraît à peine digne de vivre. Lorsqu'il est bien élevé, l'Angle-Saxon réussit plus ou moins à dissimuler le profond mépris que lui inspirent les étrangers, mais, pour peu que son éducation ait été négligée, il ne manque pas une seule occasion d'afficher son arrogance.

Il y avait parmi les blancs un soldat de cavalerie qui était un boxeur émérite. Il commença avec un jeune nègre une partie amicale dans laquelle chaque boxeur cherchait à décoiffer son adversaire. Le blanc eut le dessus. Il essaya un autre nègre, puis un autre, puis un autre, jusqu'à ce qu'il eut vaincu cinq ou six des plus adroits. Enfin, il se présenta un moricaud qui fit sauter le chapeau du cavalier, aux grands applaudissements des sombres Africains. Le blanc se remit en garde, mais après quelques passes, son couvre-chef partit de nouveau ; bref, après s'être fait découvrir sept ou huit fois, il écumait de rage et se mit à taper comme un sourd, les poings fermés en injuriant tous les nègres en général et son adversaire en particulier. Ce dernier para presque tous ses coups et lui servit une raclée des mieux conditionnées. Quelques blancs voulurent intervenir; ils en furent quitte pour une bordée de horions qui donnèrent à leurs yeux une couleur tout à fait africaine.

A partir de ce moment, les vingt blancs devinrent en quelque sorte les esclaves des cent nègres. C'était le monde renversé. A cette époque, à part la minuscule

portion de pain, les prisonniers recevaient en outre, chacun, environ une cuillérée d'une soupe faite avec de petites fèves noires. On apportait cela dans une espèce de cuveau fait avec un baril scié en deux. Les nègres manœuvraient de façon à empêcher les blancs d'avoir accès au cuveau. La position était devenue intolérable. Les blancs se plaignirent au géolier qui leur dit :

—Ces nègres sont vos protégés, vos favoris, vos égaux; vous vous êtes battus pour obtenir le privilège d'en faire vos maîtres, de quoi vous plaignez vous ? Vous devriez bénir les mains noires qui vous frappent.

Heureusement, au bout de quelques jours, les nègres furent tirés de la prison Libby pour être envoyés on n'a jamais pu savoir où. D'autres prisonniers blancs arrivèrent en grand nombre. On les logea au rez-de chaussée et l'on fit monter les anciens compagnons des nègres au premier, où se trouvaient déjà deux ou trois cents hommes, parmi lesquelles Eugène reconnut avec terreur quelques uns de ceux qui faisaient partie de l'escouade en compagnie de laquelle il était venu à Richmond à son retour de Gladesville.

Cinq semaines de misères les avaient bien défigurés, et Eugène ne les aurait pas reconnus s'il n'avait pas eu d'aussi bonnes raisons pour les reconnaître. Lorsque ces gens l'avaient vu lui-même, il y avait près de deux mois qu'il souffrait presque continuellement de la faim, et il était déjà amaigri au point que les cinq dernières semaines de souffrances n'avaient pu opérer en lui un changement aussi marqué que celui qui s'était produit chez ces hommes entrés gras à la prison Libby. Aussi

n'eurent-ils pas de peine à le reconnaître et l'un d'eux, jeune homme d'une vingtaine d'années, lui dit :

—Eh bien, te voilà, maudit déserteur, traître au drapeau. Je te reconnais, tu es l'un des deux lâches qui sont sortis des rangs il y a cinq semaines en face de cette prison.

—C'est vrai ! C'est vrai ! Pendons le misérable, crièrent deux ou trois voix.

Eugène sentit qu'il fallait payer d'audace.

—Je ne te connais pas, dit-il au jeune homme. Je ne sais ce que tu veux.....

Il s'interrompit pour lui appliquer dans le creux de l'estomac un coup de poing qui le fit plier en deux, et poursuivit en continuant à frapper son accusateur :

—Et voilà pour t'apprendre à insulter des gens qui valent mieux que toi. Ah ! tu me traites de lâche ? Attends un peu, je vais te montrer lequel de nous deux a le plus de courage.

Eugène était le plus petit des deux et il avait le dessus. Si l'on eut su qu'il était Canadien, les sympathies eussent été pour l'autre, mais on le croyait Américain, et comme il montrait du *pluck*, tout le monde l'encouragait à l'exception de deux ou trois amis du Kentuckien qui pourtant n'osèrent pas intervenir. Finalement, Eugène força son adversaire à avouer qu'il s'était trompé et sortit de la bataille sain et sauf, mais non rassuré.

Il se disait que, pour se venger, celui qu'il venait de rosser pourrait bien avec l'aide de ses amis arriver à convaincre les autres de la vérité sur son compte. Dans ce cas, il était probable qu'on l'accrocherait à une poutre

de la prison. Le fait n'aurait pas été sans précédent, puisque, dans une autre prison, à Salisbury croyons-nous, des prisonniers fédéraux s'étaient fait justice à eux-mêmes et avaient, pendant une nuit, pendu six de leurs camarades.

## I.—Les horreurs de la prison Libby.

Eugène attendait fièvreusement le retour du géôlier, qui venait deux fois par jour accompagné de ses aides apporter les rations. C'était un grand gaillard, type de commandeur de nègres, que Leduc avait déjà vu sauter en bas d'un escalier, et menacer du revolver et du poignard la foule de prisonniers blancs et noirs qui se disputaient leur maigre pitance. Il vint à l'heure ordinaire, et comme il montait l'escalier conduisant au dernier étage, Eugène voulut le suivre. Il lui cria de descendre et, comme Eugène cherchait à lui expliquer qu'il considérerait comme une grande faveur de sa part la permission d'aller trouver un ami qui était en haut, il se retourna et lui porta en pleine figure un coup de poing qui le précipita en bas des deux ou trois échelons qu'il avait gravis. Comme le Canadien se relevait, il aperçut le géôlier qui dirigeait vers lui le canon de son pistolet dont il avait armé le chien.

—Eh bien ! tire donc, lâche ! et soit maudit ! cria Eugène en essuyant le sang qui lui sortait du nez.

—Essayes de monter, et tu verras si j'hésite à tirer.

—Qui te parle de monter sans ta permission ? Je te demandais poliment d'aller voir un ami et c'est pour cela que tu m'as frappé.

Voyant qu'Eugène ne cherchait plus à monter, le géolier se rendit au dernier étage. Il est probable qu'il

regretta sa brutalité, car en redescendant, il avisa Eugène, qui se tenait toujours non loin de l'escalier, et lui dit :

—Tu peux monter, mais à condition que tu y restes. Je t'ai frappé parceque j'ai cru que tu voulais saisir le moment où j'avais le dos tourné pour m'attaquer. Si je permettais aux prisonniers de me suivre dans les escaliers ma vie ne tiendrait pas à un fil. Je te laisse monter parceque je crois que je me suis trompé sur la nature de tes intentions.

Eugène put donc monter au dernier étage et échapper ainsi au danger qui le menaçait. Lorsque, deux mois après, les Kentuckiens montèrent au dernier étage. Leduc était tellement amaigri qu'il ne le reconnurent pas.

Les trois ou quatre cents prisonniers contenus dans chaque salle étaient divisés en escouades de 16 hommes.

Le chef d'escouade partageait en 16 parties bien égales quatre pains de maïs dont chacun pouvait peser environ une livre. Lorsque ces pains avaient été ainsi découpés, il demandait aux hommes réunis, s'ils étaient satisfaits du partage. Tant qu'il n'y avait pas unanimité pour déclarer que toutes les portions étaient d'égale grosseur, il lui fallait enlever une miette de l'une pour l'ajouter à l'autre jusqu'à ce que tout le monde fut d'accord. Puis un des hommes prenait le livret contenant tous les noms de l'escouade et tournait le dos aux seizes rations déposées sur le plancher. Un autre homme mettait au hasard la main sur une des rations et demandait :

—A qui celle-ci ?

—A John Smith, disait l'homme au livret en faisant une marque vis-à-vis le nom du susdit John Smith.

—A qui celle ci? répétait l'autre en désignant une autre ration.

—A Washington C. Joslin répondait, sans regarder, l'homme au livret qui, le dos toujours tourné aux rations, marquait les noms à mesure que chacun prenait sa portion.

Et ainsi de suite jusqu'à épuisement complet de la liste. Pour que la garantie d'impartialité fut encore plus complète, les deux distributeurs étaient nommés séance tenante, de sorte qu'il était à peu près impossible qu'il y eut entente entre eux.

C'est qu'à la prison Libby, la moindre miette de pain de maïs était considérée comme ayant une valeur inestimable. Les prisonniers avaient l'air de vrais squelettes ambulants. On en voyait qui ne pouvaient plus se tenir debout, et qui avaient encore le courage de se traîner sur les pieds et sur les mains pour se disputer la possession d'une miette de pain de maïs de la grosseur d'un noyau de prune, miette qu'un prisonnier moins affamé avait laissé tomber dans les crachats et le jus de tabac. Ces luttes dégénéraient ordinairement en batailles. Alors vous voyiez trois ou quatre de ces spectres vivants, dans la figure desquels chaque os facial se détachait en relief, se jeter les uns sur les autres, se rouler par terre se frapper sans se faire de mal, chercher à s'étouffer sans pouvoir y réussir et retomber épuisés chacun de son côté.

Ils avaient tous le scorbut et, lorsqu'on les saisissait, le bout du doigt semblait s'enfoncer dans le peu de chair

qui leur restait et laissait un trou qui disparaissait au bout de quelques minutes.

Pendant un certain laps de temps on leur distribua des os sous prétexte de leur donner de la viande. Toute la chair qu'on avait négligé d'enlever de ses carcasses avant que de les envoyer à la prison était divisée en portions microscopiques pour les prisonniers. Quant aux os, ils étaient tirés au sort. C'était une bonne fortune que d'avoïr un os. L'heureux mortel que les destins favorisaient au point de le rendre possesseur d'un pareil trésor, commençait par le briser à coup de pierre, ce qui faisait sortir la moëlle. Puis, il le broyait de façon à pouvoir gruger les parties les plus friables.

Lorsque les parois intérieures de l'os avaient été rongées au point de ne plus laisser autre chose que la surface la plus dure, il faisait bouillir ce qui lui restait et en faisait une délicieuse soupe, aussi grasse que s'il eut fait bouillir un caillou. Les pauvres diables qui n'avaient pas d'autres os que ceux qui perçait à travers leur peau, donnaient une demi ration de pain de maïs pour une pinte de cette prétendue soupe. Après chaque nouvelle cuisson on rebattait l'os, on le regrugeait et lorsqu'il avait fourni une dizaine de soupes, le peu qui en restait était devenu assez tendre pour être broyé sous la dent du prisonnier.

Un os se vendait un assez bon prix. Il se faisait beaucoup de trafic dans la prison Libby. On y fumait et on y chiquait. Au lieu d'abandonner la pipe quelques fumeurs avaient contracté en prison l'habitude de chiquer, et pourtant chaque livre de tabac consommée

dans la prison représentait pour le commun des prisonniers, la privation d'une journée de ration.

Quelques prisonniers avaient emporté des *greenbacks* en prison. Comment avaient-ils réussi à tromper la vigilance de ceux dont la mission était de les fouiller à leur entrée en prison et de confisquer toutes les valeurs dont ils les trouvaient nantis ? Voilà un mystère qui n'a jamais été expliqué d'une façon satisfaisante.

Au commencement de l'hiver de 1864-65 la farine était à huit cents piastres le baril en bons confédérés avec une tendance à la hausse. Les détenus de la prison Libby qui se trouvaient nantis d'un certain capital avaient songé à le faire durer en spéculant sur la misère de leurs compagnons de captivité. La nature humaine est la même partout. En payant une certaine commission à la garde, ils faisaient venir du pain de blé qu'ils étalaient aux regards affamés des autres et qu'ils trafiquaient pour des rations de pain de maïs en s'arrangeant toujours de manière à faire un certain profit.

Ils vendaient aussi du tabac, et la misère avait si bien affaibli la raison en même temps que le corps des malheureux prisonniers qu'ils n'hésitaient pas à échanger une demi ration contre une palette de tabac, Ces marchandises étaient montées la nuit au moyen d'une corde par une fenêtre donnant du côté de la rivière James. Elles restaient étalées en plein jour et le géolier qui les voyait n'y trouvait pas à redire. Il est probable qu'il prélevait aussi sa commission sur ce trafic.

A mesure que les autres s'affaiblissaient, les spéculateurs, qui s'entretenaient gros et gras, devenaient plus

arrogants. La disproportion des forces physiques allait toujours s'accentuant de plus en plus entre eux et leurs malheureuses victimes; ils abusaient de cet avantage et ne laissaient jamais passer une occasion de rudoyer les hommes trop faibles pour se défendre. Ils étaient cordialement détestés et l'on prétendaient que c'étaient des hommes de leur espèce que les prisonniers de Salisbury avaient pendus pour se venger des mauvais traitements qu'ils leur avaient fait subir.

Il y avait dans chaque salle deux poëles dans chacun desquels on brûlait trois brassées de bois mou par 24 heures. L'hiver était très froid et l'air entrait par les fenêtres dépourvues de vitres. Lorsqu'on avait du bois on rougissait les poëles, mais la provision était vite épuisée. Lorsqu'il y avait du feu, les plus robustes se groupaient autour du poële et éloignaient les autres à coup de poing.

Tant que les autorités continuèrent à donner des os aux prisonniers, ceux qui ne pouvaient pas s'approcher des poëles se consolaient en engageant la moitié de leur ration à venir pour une pinte de la fameuse soupe qui avait au moins le mérite de les réchauffer. Lorsqu'on eut cessé de recevoir de la charogne, ils se contentèrent de payer le même prix pour de l'eau chaude salée et poivrée. Chose digne de remarque, toutes les transactions se faisaient à crédit. Un prisonnier n'aurait jamais consenti à trafiquer sa ration lorsqu'il l'avait dans la main.

Le créancier ne manquait pas d'être présent pour retirer sa paie lors de la distribution des vivres, et comme c'é-

tait d'ordinaire un homme bien nourri tandis que le débiteur ne pouvait se lever, ou avait peine à se tenir debout, il n'éprouvait jamais de difficulté à se faire payer.

Quelques jours avant Noël, on commença à servir aux prisonniers une espèce de petite morue qu'ils dévoraient crue et qu'ils trouvaient excellente. La faim est le meilleur assaisonnement des mets. Au bout des deux ou trois jours, la morue disparut pour ne plus reparaître, et partir de ce moment les prisonniers durent se contenter de l'infinitésimale ration de pain de maïs. Malgré leur misère ou peut être à cause de leur misère, les prisonniers chantaient souvent. Etait ce dû à l'insouciance naturelle du soldat, ou à l'affaiblissement de leurs facultés mentales ? C'est ce qu'on ne saurait dire mais, une chose certaine c'est que, ces accès de gaîté n'étaient pas de longue durée, et que ceux qui chantaient le plus, n'étaient pas ceux qui pleuraient le moins.

## LI—Quand on prend du galon.

Le jour de l'an, les prisonniers reçurent chacun une couverte que la Commission d'Hygiène des Etats Unis, (*United States Sanitary Commission*) leur avait fait parvenir sous pavillon parlementaire. On ne les oubliait pas de l'autre côté des lignes. On savait qu'ils souffraient et l'on s'efforçait de leur venir en aide.

Jusque-là, les prisonniers avait couché sur le pavé et sans la moindre couverture. Ils se serraient les uns contre les autres pour se réchauffer et se couchaient en *cuillère*, tous sur le même côté. On restait une heure sans changer de position, puis, comme on entendait la voix de la sentinelle crier l'heure, selon la coutume de l'armée confédérée, le chef de rangée criait: *Left spoon.* (En cuillère à gauche,) ou *Right spoon,* (En cuillère à droite) suivant le cas, et tout le monde se retournait. L'arrivée des couvertes fit cesser temporairement cet exercice de nuit. On y revint plus tard, lorsque la plupart des couvertes eurent été converties en comestibles comme on le verra ci-après. En attendant, les prisonniers se groupèrent trois par trois; on mit deux couvertes en dessous pour servir de matelats et l'on se couvrit avec l'autre,

Ce changement procura un grand soulagement à ces misérables dont le corps amaigri par les privations étaient devenu tellement décharné qu'à force de se coucher sur

le plancher, leur peau s'était percée et que tous avaient des plaies aux côtés vis-à vis les lombes.

Ils étaient en outre littéralement dévorés par la vermine. Chaque homme était millionnaire en ce sens qu'il avait sur lui des myriades d'insectes de la plus dégoutante espèce. Il n'y avait pas de remède à cela. Allez donc demander à des hommes qui meurent de faim et qui grelottent de froid, de se mettre tout nus pour laver à l'eau glacée les haillons qui couvrent leurs corps décharnés ! Tous ou presque tous avaient les fièvres intermittentes. Le médecin de la prison leur donnait de la quinine et leur faisait boire de l'huile de ricin à même une bouteille de trois demiards. Ils avaient le goût tellement perverti par les privations que cette substance grasse leur paraissait délicieuse et qu'ils la buvaient à longs traits.

On a raconté que les insectes dont nous venons de parler étaient d'une taille si colossale que les prisonniers les enfourchaient, les saisissaient par une oreille et galoppaient dans la salle à une vitesse de 60 milles à l'heure. Ça, c'est de l'exagération. C'est comme le soldat qui racontait qu'il s'était réveillé au camp, et qu'il avait cru voir un étranger assis dans sa hutte. S'étant frotté les yeux, il s'était aperçu que c'était un énorme pou qui lui avait mangé tous ses biscuits, et qui se curait les dents avec une baïonnette.

Cette histoire ne nous paraît pas digne de foi, mais ce qui est vrai, c'est que les hôtes de la prison Libby étaient tellement couverts de vermine qu'ils en tuaient en dormant et que, quelques jours après la réception des cou-

vertes dont nous avons parlé, lorsque les prisonniers se promenaient avec les susdites couvertes sur leurs épaules, vous n'auriez pas pu enfoncer une épingle à travers ce châle improvisé, sans vous rendre coupable d'insecticide

Les prisonniers n'avaient guère de distractions. Il leur était défendu de s'approcher des fenêtres sous peine de mort. Si le factionnaire apercevait une tête appuyée sur les barreaux de la fenêtre il tirait d'abord, puis il criait :

— Ote toi de là, maudit Yankee.

Un pauvre diable, qui était à cent lieues de soupçonner à quoi il s'exposait, ayant un l'imprudence de vouloir regarder dans la rue, avait eu le crâne fracassé par une balle.

A mesure que l'hiver s'écoulait, les morts devinrent de plus en plus fréquentes. Lorsqu'on s'apercevait qu'un homme tirait à sa fin on l'envoyait à l'hopital, où il mourait le plus souvent, bien que le régime de cette institution fut de beaucoup préférable à celui de la prison Libby. Ordinairement, lorsqu'on envoyait un homme à l'hôpital, il était trop faible pour en revenir. Il est vrai que s'il avait fallu y envoyer tous ceux dont l'état de faiblesse requérait des soins immédiats on aurait vidé la prison, et l'hôpital eut été trop étroit. Il en mourait un grand nombre dans chacune des trois salles, et Eugène lui-même avait perdu tout espoir de sortir vivant de cet enfer terrestre.

Leduc avait formé avec un Philadelphien et un Allemand, une société dont la mise de fonds était représentée par les trois couvertes des trois associés. Le Cana-

dien semblait être le plus faible des trois. Cependant, il survécut aux deux autres qui moururent d'inanition une quinzaine de jours après avoir aidé à dissiper les biens de l'association. Une nuit de prodigalité suffit pour les ruiner, tant il est vrai que les maisons les mieux établies ne sauraient se maintenir lorsque les propriétaires se livrent à la dépense.

Eugène dormait d'un profond sommeil tout en faisant la chasse aux insectes et en rêvant qu'il assistait à un somptueux banquet, le rêve habituel de ces déshérités, qui, pendant le jour, ne parlaient que de sauces succulentes, de plats exquis et de la manière de les apprêter.

Ces discours et les rêves qui en étaient la suite ne manquaient pas d'exciter leur appétit pourtant déjà assez aiguisé.

Tout à coup, Leduc se sentit secouer par le bras et, ouvrant les yeux, il aperçut le Philadelphien qui continuait à le tirailler.

—Laisse-moi donc tranquille, lui dit-il, j'étais à faire un repas splendide.

—Il s'agit bien de rêver à l'heure qu'il est ! C'est pour tout de bon que nous allons manger. La garde achète les couvertes. Nous allons en sacrifier une des trois et recevoir en échange un pain de blé. Un pain d'une livre à partager entre trois ! Mais c'est une aubaine ! Allons-nous bouffer à notre aise ?

—Va pour la vente d'une couverte...Tu n'as pas d'objetction *Dutchy*.

—Ya Ch'ai bas t'Injection.

—Alors que l'on fasse vite, moi j'aime l'activité dans les affaires.

Le Philadelphien se rendit au bout de la salle, livra la couverte, qui fut descendue au moyen d'une corde, et revint bientôt avec un pain d'une livre.

Avec quel soin méticuleux l'on divisa ce pain en trois tranches bien égales et avec quelle jouissance chacun dévora la portion qui lui revenait ! C'était si bon, qu'on ne put résister à l'envie d'en manger un autre et qu'une seconde couverte fut sacrifiée séance tenante. Puis le Philadelphien, profitant de l'absence d'un Prussien, lui escamota sa couverte qu'il alla vendre.

En dépit de son honnêteté, Eugène n'avait pas eu le courage de refuser sa part du produit de cette vente illicite. Que ceux qui ont fait mieux dans des circonstances analogues lui jettent la première pierre.

On vendit ensuite la dernière couverte que le Prussien voulut en vain réclamer. Elle appartenait à Eugène, et elle était marquée. Le lendemain, la société ne possédait pas une seule couverte, mais chacun de ses membres avaient mangé une livre et un tiers de pain de blé, empiffrerie sans précédent dans les annales de la prison Libby.

## LII—La faim est mauvaise conseillère.

Vers le commencement de février 1865, Eugène, seul survivant dans la société fondée pour l'exploitation et le commerce des couvertes de l'oncle Sam, était devenu d'une faiblesse telle que ses voisins de rangée étaient obligés de lui apporter sa ration. Lorsqu'il avait pris son modeste repas, (modeste n'est pas une exagération,) les forces lui revenaient assez pour lui permettre de se traîner péniblement jusqu'au robinet qui fournissait l'eau à la prison. Après avoir bu, il revenait épuisé et restait couché par terre jusqu'à ce qu'un autre repas lui eut permis de se remettre sur pied pour entreprendre de nouveau ce trajet qu'il faisait deux fois par jour. Il sentait qu'encore une quinzaine de jours d'un pareil régime le conduirait infailliblement à la tombe et il en avait pris son parti. Il résolut de manger à sa faim encore une fois avant de mourir.

Les spéculateurs étaient devenus d'une arrogance insupportable. Ils trouvaient moyen de se procurer de *l'apple Jack*, ou whisky de pomme, en dépit des règlements de la prison. Les règlements ! La belle affaire ! Il n'y a ni lois ni règlements qui puisent tenir devant la toute puissance de l'argent, ce dieu qu'on adore dans tous les pays du monde et principalement aux Etats-Unis !

Les spéculateurs en question, (nous nous servons du

mot *spéculateur* parce que c'était le terme usité en prison pour désigner ces vampires) se tenaient toujours entre deux vins. Ils faisaient la police de la salle, et quelle police, grand Dieu ! Eugène les avait vus plus d'une fois se mettre trois ou quatre grosses brutes pour rouer de coups un pauvre diable à demi-mort de privations. Leur étalage de pain da blé excitait naturellement la convoitise de ces pauvres affamés et les moins honnêtes, ou put être les plus désespérés d'entre eux, tentaient de se servir subrepticement pendant la nuit.

Malheur au coupable qu'on prenait sur le fait ou dont on découvrait la culpabilité. Deux ou trois robustes gaillards le saisissaient, tandis qu'un autre le frappait à tour de bras. avec une palette ayant deux pouces de largeur. On l'abandonnait ensuite le corps tout meurtri et tout ensanglanté, L'un des voisins d'Eugène à qui l'on commandait d'aller se laver la figure, et qui refusait, parcequ'il n'avait pas la force de se remuer, avait reçu sur la tempe un coup de canne qui lui avait fait perdre beaucoup de sang et l'on avait été obligé de le transporter à l'hôpital, d'où probablement, il n'était jamais sorti vivant.

Dans l'état de faiblesse où se trouvait Eugène, braver le courroux de ces brutes à face humaine, c'était courir au-devant de la mort. Il n'hésita pas, cependant. Il voulait manger ; il ne connaissait que cela et ne voulait plus que cela. Peu lui importaient les conséquences.

Pendant son séjour dans la salle du dernier étage, il avait troqué bien des rations et des demi-rations, soit pour du tabac, soit pour des os, soit pour la fameuse

soupe maigre, soit pour des portions de pain de blé. Comme tous les autres, il avait toujours fait affaire à crédit et, n'ayant pu faire autrement, il avait toujours payé avec beaucoup de régularité, de sorte que son crédit était bien coté chez les Wyman et les Bradstreet de l'établissement.

Il résolut de profiter de cette circonstance pour s'empiffrer, et le voilà achetant des portions de pain de blé de cinq ou six spéculateurs différents et promettant à chacun sa prochaine ration. Il fit tant et si bien que lorsque vint l'heure de la distribution des vivres, il n'avait plus faim et il eut été le plus heureux des hommes s'il eut pu multiplier sa ration de manière à désintéresser tous ses créanciers.

Maintenant, il voyait arriver l'heure fatale de la rétribution, et il s'attendait à passer un quart d'heure auprès duquel le fameux quart d'heure de Rabelais n'était que de la Saint Jean. Rester couché et feindre la maladie ne l'eut avancé à rien ; il résolut d'affronter le péril et de se présenter à la distribution des rations.

—A qui celle ci ? demanda le distributeur.

—A Washington C. Joslin,

—A moi crièrent en chœur cinq ou six voix.

—Messieurs, dit Eugène, je me reconnais coupable. J'ai voulu manger avant de mourir et j'ai mangé. Je sais que vous allez me battre et que je ne survivrai pas longtemps à vos coups de palette. Faites votre affaire et tâchez de mettre fin à la longue agonie que j'endure depuis bientôt six mois.

—Eh bien, soit. Nous allons nous payer au dépens de

ta vilaine peau, dit l'un des spéculateurs en le saisissant à la gorge.

L'un des créanciers intervint.

—Pas de violence, dit il. Passons-lui cette première offense. Je me charge de rembourser les autres. S'il vit, il me paiera avec le temps.

Eugène était ému jusqu'aux larmes. Il saisit la main de son protecteur

—Soyez assuré que ma reconnaissance...

—Va-t-en au diable, avec ta reconnaissance, interrompit l'autre. Tu me la prouveras en me remboursant.

Eugène ne devait jamais avoir l'occasion de le rembourser. Le jour même, on choisit 1,000 des prisonniers les plus faibles contenus dans les prisons Libby et Pemberton, pour les élargir sur parole.

La raison de ce choix est facile à démontrer. Les sudistes avaient intérêt à échanger contre les prisonniers confédérés, que le régime des prisons du nord engraissait, des gens qui menaçaient de mourir entre leurs mains et qui pour la plupart mettraient bien du temps à redevenir assez forts pour reprendre les armes. On gardait les plus robustes c'est à dire, ceux que les privations n'avaient pas encore réduits à l'état de squelette. Ces derniers se composaient des spéculateurs, (qui devaient expier leurs méfaits en restant prisonniers plus longtemps que les autres,) et des nouveaux arrivés.

La bombance d'Eugène faillit lui coûter cher. Le copieux repas qu'il venait de prendre avait restauré ses forces au point qu'on ne le trouva pas assez faible. Il voyait les autres se mettre en rang pour partir et il était

condamné à rester. Ce spectacle le jeta dans un abattement tel qu'il sentit refluer vers son cœur le sang qu'une nourriture abondante avait fait remonter vers ses joues amaigries. Il avait les fièvres tremblantes et un spasme vint à propos le saisir. Il en profita pour se faufiler dans les rangs de ceux qui devaient partir et arriva juste à temps pour donner son nom au médecin qui ne parut pas se rappeler qu'il l'avait examiné et refusé. On les descendit au rez-de-chaussée où on leur donna double ration et où ils passèrent la nuit.

Le lendemain, les portes de la prison s'ouvrirent et les prisonniers sortirent en titubant comme des hommes ivres. Leurs poumons n'étaient plus habitués au grand air, et leurs jambes grêles avaient peine à soutenir leurs corps amaigris. Sales, dégoutants, couverts de vermine, décharnés au point qu'on aurait pu étudier l'anatomie sans scalpel rien qu'à les regarder, ils offraient le spectacle d'un ossuaire ambulant recouvert de loques sordides.

Plusieurs étaient obligés de marcher nu-pieds sur les pierres gelées; d'autres, dont les chaussures étaient usées, s'étaient ingénié de rattacher les semelles aux empeignes à l'aide de torchons ; lorsque ces semelles ballantes s'accrochaient sur une anfractuosité du pavé, le pauvre diable ainsi chaussé s'étendait de tout son long, entraînant dans sa chute une demi douzaine de ses misérables compagnons.

Cependant, malgré ces chutes nombreuses, malgré la fatigue du trajet, tous ces visages anguleux étaient souriants. On se rendit à bord du vapeur William Allison,

mais il fut impossible de partir ce jour là, à cause des glaces qui obstruaient les bords de la rivière James. Il fallut revenir à la prison Libby où tous les prisonniers qui devaient être élargis sur parole furent enfermés au rez de chaussée. On doubla la ration ordinaire, et on eut même la délicatesse de leur apporter un cuveau de melasse de sorgho. Or, les prisonniers n'avaient ni plats, ni écuelles, et ils durent recevoir leur portion de melasse dans leurs képis tournés à l'envers. Huit jours après ils sortaient de nouveau, cette fois pour ne plus revenir.

## LIII—Elargis sur parole.

Les prisonniers élargis sur parole, (ceux qui sortaient des prisons du sud étaient si étroits qu'ils avaient grand besoin d'être *élargis*) ne devaient pas reprendre les armes avant que d'avoir été dûment échangés contre un nombre égal de prisonniers confédérés. Les 1000 hommes sortis des prisons Libby et Pemberton devaient descendre la rivière James à bord du *William Allison* sous pavillon parlementaire, débarquer à deux ou trois milles en amont de Wilcox Landing et prendre le vapeur *City of New York* à ce dernier endroit pour se rendre à Annapolis, Maryland, où se trouvait le *Camp-Parole.*

Huit jours auparavant, le vapeur n'avait pas osé sortir du port a cause des glaces. Les navigateurs de cette partie du pays ne sont guere accoutumés à des obstacles de ce genre et leurs navires ne sont pas construits de façon à lutter contre un inconvénient qui ne se présente que bien rarement. L'hiver de 1864-65 avait été d'une rigueur exceptionnelle, ce qui explique comment il se fait que le voyage avait dû être retardé de huit jours à cause des glaces.

Le William Allison descendit la rivière James dont les rives étaient hérissées de canons d'un fort calibre. En outre, on assurait que le fond de la rivière était garni de torpilles et que seuls, les pilotes que les autori-

tés de Richmond avaient initiés au secret de la façon dont on avait disposé ces engins destructeurs, pouvaient gouverner de façon à les éviter. Le fameux général Moseby était à bord et les prisonniers purent l'examiner à leur aise.

Aux abords de la rivière, les fédéraux avaient disposé comme suit leur ligne d'investissement. : L'armée du Potomac appuyait sa droite sur la rive droite de la James ; l'armée de la James appuyait sa gauche sur la rive opposée, et l'espace contenu entre les deux rives était occupé par des canonnières américaines. Naturellement le William Allison ne pouvait dépasser cette ligne ; il s'arrêta à distance respectueuse ; les prisonniers débarquèrent et se rendirent à pied à Wilcox Landing.

En s'embarquant à bord du *City of New York*, chaque prisonnier recevait un gros morceau de pain de blé, une énorme tranche de jambon et une tasse en ferblanc contenant une bonne pinte de café fumant, puis il montait au salon, où il pouvait grignotter tout à son aise. Vers le soir on passait à City-Point où Grant avait établi son quartier général.

Le lendemain matin, les prisonniers descendirent pour recevoir leur ration de pain, de jambon et de café. Afin d'éviter le désordre et l'encombrement, on avait établi un cordon de gardes qui, la baïonnette au bout du fusil, occupaient le centre de l'entrepont. Les prisonniers descendaient l'un des escaliers, défilaient à tribord, entraient dans une salle située à l'avant du navire, recevaient leur ration, sortaient par une autre porte, revo-

naient enpassant à babord et remontaient par l'autre escalier.

Des chirurgiens de l'armée avaient été chargés de voir à ce que ces pauvres diables ne pussent recevoir plus que leur estomac délabré ne pouvait digérer. Mais le souvenir des privations qu'ils avaient endurées rendaient les prisonniers soucieux de l'avenir. Il leur semblait qu'ils faisaient un de ces rêves fantastiques dont leur imagination les avaient si souvent bercés pendant leur captivité, et ils craignaient qu'un fâcheux réveil ne vint les livrer de nouveau aux tortures de la faim.

Dominés par cette crainte puérile, ils ne songeaient qu'à se faire des provisions pour les mauvais jours. Après avoir engouffré un premier repas ou mis en réserve ce qu'ils n'avaient pu avaler, la plupart revenaient à la charge, trompant la vigilance des gardes, ou plutôt forçant la consigne, car, disons-le à la louange des factionnaires, pas un seul d'entre eux n'aurait eu le triste courage de se servir de ses armes pour repousser cette cohue de squelettes déguenillés.

Il y avait trois bonnes heures que l'on donnait à déjeuner aux prisonniers. On avait bien distribué 1500 rations au lieu de mille et la foule était toujours à la porte, criant, se bousculant pour avoir des vivres. Naturellement, ceux qui criaient le plus fort étaient les récidivistes, qui avaient déjà puisé des forces dans un copieux déjeûner, et il est probable qu'il y avait encore de pauvres malheureux qui n'avaient rien reçu. Le chirurgien-major perdit patience. On renvoya la garde et deux caisses de biscuits (*hard tacks*) contenant cha-

cune 150 lbs de pain de munitions furent jetées en pâture aux prisonniers.

Jamais charge contre les positions des confédérés ne fut exécutée avec plus d'élan que celle qui fut alors dirigée contre ces deux colis. Les prisonniers montèrent à l'assaut avec un entrain dont la *furia francese* n'est qu'une pâle copie Les planches minces qui recouvraient les biscuits, volèrent en éclats, puis il y eut libre échange de coups de poing. Leduc était au plus fort de la mêlée, bourrant jusqu'à la gueule un grand sac en toile cirée, tandis que les autres se donnaient des horions.

Il n'y eut qu'un seul blessé— un pauvre diable qui tomba sous les pieds des autres et se fit casser un bras, —mais plusieurs malheureux moururent des suites de cette bagarre, non pour avoir reçu des coups mortels, mais pour avoir trop mangé des biscuits qui avaient si fortement excité leur convoitise.

Le *hard tack* mesure environ quatre pouces sur cinq et n'a guère plus d'une ligne d'épaisseur, mais il est dûr comme une brique et si vous le mettez dans de l'eau chaude ou dans du café, il renfle et s'épaissit dans des proportions extraordinaires. Dix de ces biscuits pèsent une livre. Un malheureux zouave, qui en avait mangé quarante deux en six heures de temps, étouffa en mangeant le quarante troisième. Lorsqu'on arriva à la forteresse Monroe, où l'on fit escale, trois hommes étaient morts d'avoir trop mangé, et une dizaine d'autres n'en valaient guère mieux. Tous étaient très malades. On attribuait cela au mal de mer, mais c'était le mal de biscuit puisque la mer resta très calme pendant tout le temps que l'on voyagea sur la baie de Chesapeake.

Le *City of New York* était un somptueux navire et le velours de ses meubles de salon dût garder de nombreux souvenirs vivants du passage des prisonniers. Eugène n'avait pas vu de miroir depuis six mois. Lorsqu'il s'était vu la dernière fois, il s'était trouvé assez joli garçon mais lorsque, passant devant une des glaces du salon, il se vit tel qu'il était devenu, il crût d'abord apercevoir l'image d'un étranger. Puis un mouvement qu'il fit l'ayant mis à même de constater que cette figure horrible était bien la sienne, il fondit en larmes.

Il était devenu d'une maigreur épouvantable ; ses yeux étaient enfoncés dans leurs orbites ; ses traits avaient perdu leur rondeur naturelle et étaient devenus anguleux au possible. Son teint vermeil de blond sanguin était devenu d'une pâleur cadavérique. Il avait la figure couverte d'une épaisse couche de crasse qu'on aurait pu croire contemporaine de la découverte de l'Amérique. Ses cheveux lui retombaient jusque sur les épaules et donnaient asile à d'innombrables parasites. Un bouquet de poils jaunâtres qui lui poussait à côté du menton était habité par une population très dense et très active. Son vieil uniforme rapé, sale et couvert de vermine, pendait par loques sur son torse rétréci. Il se détourna de dégoût et s'éloigna emportant l'intime conviction que, décidément, son séjour à la prison ne l'avait pas embelli.

Arrivés au *Camp-Parole* les prisonniers (nous continuons à leur donner ce titre, si c'en est un, parcequ'ils n'étaient pas encore échangés,) furent conduits d'abord dans des espèces de salles de bain où ils durent dépouil-

ler le vieil homme avant que d'entrer aux casernes. Après avoir jeté sa défroque dans l'anti-chambre, chaque homme s'étendait dans une baignoire remplie d'eau plutôt chaude que tiède; on l'y laissait tremper pendant quelque temps puis on le savonnait et on le brossait d'importance; lorsqu'on l'avait bien écuré, il passait dans une autre salle où il recevait du linge et un uniforme neuf; on le lâchait ensuite en lui recommandant de se faire couper les cheveux et la barbe.

Ces salles de bains étaient à une distance assez considérable du camp proprement dit, et les nouveaux arrivés étaient conduits en voitures aux casernes. On les plaçait sous les soins de médecins qui les mettaient à la diète et leur donnaient les remèdes dont ils avaient besoin, car presque tous revenaient avec le scorbut et les fièvres tremblantes.

Le soldat qui sortait des prisons du sud avait droit à deux mois de paie, plus une pension de $7 par mois, pour chaque mois qu'il avait passé en captivité. On lui accordait en outre un congé de trente jours, dès qu'il était assez rétabli pour pouvoir voyager sans danger. En arrivant, Eugène avait donné son véritable nom, et il comptait bien obtenir son congé et l'utiliser pour retourner au Canada avant qu'on put recevoir des nouvelles sur ses antécédents. Quinze jours après son arrivée, il était assez fort pour circuler sans trop de fatigue. Il engraissait, mais il était toujours pâle. Trois semaines après, il obtenait son congé, touchait six mois de pension et deux mois de solde et partait pour les Etats de l'Est avec l'intention bien arrêtée de se rendre au Canada.

Il prit le convoi à Annapolis en compagnie d'un autre soldat du Camp Parole qui s'en allait en congé. Ce dernier était un homme de trente cinq ans, un écossais, ancien matelot qui avait voyagé dans toutes les parties du monde. On lia connaissance, et il proposa à Eugène de s'engager avec lui dans la marine. Il connaissait à New-York un ancien marin qui n'hésiterait pas, croyait-il, à leur procurer à tous deux les moyens de changer de costume et de s'engager comme marins. Eugène consentit à cet arrangement. On arriva de nuit à New York, on descendit chez l'homme dont l'Ecossais avait parlé, lequel tenait une maison de pension pour les marins dans la rue Hamilton, et le lendemain, les deux soldats avaient revêtu l'habit bourgeois.

## LIV—Aventures et mésaventures.

On offrait alors $900 de prime, en sus de la solde du matelot, à celui qui voulait s'engager pour neuf mois dans la marine militaire des Etats Unis. Eugène se disait :

—J'ai enduré beaucoup de misères à l'armée et je n'ai pas touché de prime. Au lieu de m'en retourner sans le sou en Canada, ne vaudrait il pas mieux faire neuf mois de service sur mer ? Je mettrai les $900 à la banque ou je les enverrai à mes parents. De cette façon je me trouverai à la tête d'un petit capital lorsque je retournerai au pays.

On donnait alors, outre la prime, une commission à celui qui amenait une recrue. Il avait huit jours que Leduc était à New-York, lorsque le maître de la maison où il était logé lui proposa d'aller avec lui à Brooklyn, où il espérait l'engager dans la marine militaire. On visita quelques frégates, puis le guide d'Eugène le conduisit dans un bureau de recrutement. Si ce dernier eut pris la peine de lire les placards affichés à la porte, il se serait aperçu qu'au lieu d'y engager des hommes pour la marine, on y recrutait des soldats pour l'infanterie régulière des Etats-Unis. Mais il était écrit que, s'il y avait un guêpier quelque part, Eugène ne manquerait jamais d'y donner tête baissée.

A peine était-il entré qu'il se vit en face de l'ex-ser

gent fourrier de sa compagnie, la compagnie F du 14ème régiment d'infanterie régulière des Etats-Unis.

Ce personnage était passé sous-lieutenant dans la 10ème et c'était le même qui l'avait envoyé en reconnaissance à la bataille de la North Anna.

Eugène n'avait pas dit un seul mot, mais son trouble le trahit. Il était bien changé depuis qu'il avait vu l'ex-sergent de la compagnie F. Il n'était pas aussi décharné que lorsqu'il était sorti de la prison Libby, mais il était encore maigre, et pâle surtout. Ce n'était plus le jeune homme aux joues roses et joufflues que l'on avait connu au 14ème, et le sous-lieutenant ne l'aurait probablement pas reconnu si l'émotion, qu'Eugène n'avait plus la force de dissimuler, ne l'eut mis sur la piste.

—Comment vous nommez-vous ? demanda le sous-lieutenant.

—James Randall, répondit Eugène.

—C'est faux. Vous vous nommez Eugène Leduc et vous appartenez au 14ème régiment d'infanterie régulière des Etats-Unis.

—Vous paraissez mieux renseigné que moi sur mon compte, mais puisque vous connaissez mon nom mieux que moi, pourquoi me posez-vous cette question ?

—Il y a apparence que j'ai mes raisons pour cela répondit l'officier, Puis se tournant vers deux jeunes soldats, il leur dit :

—Prenez soin de cet homme ; il est votre prisonnier. Vous allez le conduire au Tammany Hall et le livrer au major Smithberg.

Le maître de pension s'était esquivé dès qu'il avait constaté de quoi il retournait.

Eugène avait dans sa poche le congé de trente jours qu'il avait obtenu au Camp-Parole et qui n'était pas encore à moitié expiré. S'il eut conservé son sang froid rien n'eut été plus facile pour lui que de donner, au sujet de sa visite au bureau de recrutement, une explication qui eut été considérée comme satisfaisante. L'officier ne savait pas dans quelle circonstance il était parti du régiment, et il eut pu lui faire croire qu'il avait été pris prisonnier à la bataille du chemin de fer Weldon, bataille à laquelle le 14ème avait pris part. Il eut pu lui dire qu'il entrait pour lui faire une visite de politesse. Au lieu de songer à cela, pendant qu'il s'évertuait à nier son nom, Leduc la main plongée dans une des poches de son paletot, déchirait le congé qui eut pu le sauver et se disait que ce document pourrait le compromettre s'il était trouvé sur lui.

Les deux soldats qui s'emparèrent de lui, étaient deux morveux qui évidemment n'avaient jamais vu le feu, cela se voyait aux airs de matamore qu'ils se donnaient. Ils firent placer Eugène entre eux deux et, le revolver au poing, ils le conduisirent au bateau traversier qui les amena à New-York. La démarche de ces argousins amateurs semblait dire au public :

—Admirez-nous. Nous avons un prisonnier. Ce ne sont pas tous les soldats qui ont des prisonniers.

Lorsqu'il s'agissait de tourner le coin d'une rue, ils menaçaient Eugène du revolver, lui indiquait la route à suivre en criant de façon à être entendu de la foule. Ils

agissaient comme s'ils eussent craint à chaque instant de voir leur prisonnier prendre la fuite.

Eugène songeait au plaisir qu'il aurait éprouvé à leur tordre le cou. Il se disait que s'il eut été seulement en bonne santé il en aurait culbuté un d'un coup de poing et aurait essuyé le feu de l'autre, qui sans doute n'aurait pas manqué d'atteindre quelque spectateur inoffensif, puis, il se serait faufilé dans la foule, quitte à être arrêté plus tard.

A bord du bateau, il avait pris dans sa poche les débris de son congé qu'il avait jeté par dessus bord au nez de ses gardiens. Ces derniers lui avaient demandé quels étaient ces papiers et, comme ils lui pesaient déjà sur les épaules, il leur avait répondu brusquement.

—Mêlez-vous de vos affaires. Vous avez ordre de me conduire au Tammany Hall. Vous n'avez pas le droit de m'interroger.

Au Tammany Hall, Eugène se trouva en présence du major Smithberg, du colonel Elges et de quelques autres officiers d'état major qu'il avait vus simples capitaines au 14ème.

—Major Smithberg, le lieutenant Morehead du 10ème vous présente ses respects et vous demande si vous connaissez cet homme, dit l'un des gardes.

—Mais, oui : il me semble le reconnaître, dit Smithberg. Dans tous les cas je me charge de lui. Mes amitiés au lieutenant Morehead.

Les gardes saluèrent militairement et s'en allèrent.

—Oui, poursuivit le major Smithberg, il me semble que j'avais autrefois dans ma compagnie un Français qui

ressemblait beaucoup à cet homme. Il était peut être un peu plus gros et moins pâle. C'était un excellent petit soldat, toujours propre comme un sou. Demi tour à droite !

Eugène évolua gauchement.

—Ça ne va plus maintenant. Quel est votre nom ?

—James Randall.

—Depuis que je me suis fait couper la jambe, je n'ai plus autant de mémoire, mais il me semble que vous portiez un autre nom au régiment.

—Ah ! vous avez perdu la jambe ? répondit. Eugène pour changer d'apropos. On ne le dirait pas à vous voir.

—On m'a posé un pied artificiel. Je me suis fait emporter le pied par un éclat d'obus à la Wilderness. Il me semble que vous devez vous rappeler cet incident.

—La mémoire est une chose curieuse. Chez les uns, elle s'embrouille à la suite d'une blessure, chez d'autres elle s'oblitère dès qu'on les arrête injustement...

—Voyons, si tout le monde a perdu la mémoire, interrompit Smithberg. Sirault, reconnaissez-vous cet homme ?

L'individu ainsi interpellé était un Canadien qui venait d'entrer et qu'Eugène avait connu cuisinier dans la compagnie F, où il était revenu le printemps précédent après avoir passé l'hiver dans les hopitaux. C'était un des anciens du régiment, et il était devenu caporal en service de recrutement.

—Je le connais, répondit-il sans hésiter. Il se nomme

Leduc et appartient à la compagnie F. du 14ème régiment d'infanterie.

—Je le laisse à votre charge, Sirault. Voyez à ce qu'il soit envoyé au Fort Trumbull, dès cette après-midi.

Sirault amena Eugène à l'hôtel Lovejoy où il lui paya à dîner. Il lui adressa la parole en français. Eugène ne répondit pas. Il entrait dans son plan mal défini de se nommer Randall et de ne pas savoir le français.

—Te rappelles-tu m'avoir écrit des lettres que j'envoyais à mes parents? lui dit Sirault.

Pas de réponse.

Sirault répéta la question en anglais.

—Moi, j'ai écrit des lettres pour vous au régiment dont vous parlez? lui dit Eugène dans la même langue. Alors, avouez que vous avez pris un curieux moyen pour reconnaître ce service.

—Ecoute, dit Sirault en français. J'ai fait mon devoir. Je regrette de t'avoir fait du tort, mais il était inutile de nier. Le major Smithberg t'avait reconnu.

On conduisit Eugène à bord d'un vapeur en partance pour New-London et on le mit au fond de cale dans une chambre ayant une dizaine de pieds carrés et où il se trouva en compagnie d'une dizaine de soldats du 14ème, dont plusieurs étaient pour lui d'anciennes connaissances. Ces soldats étaient armés. Il revenait de Governor's Island où ils avaient conduit une escouade de soldats condamnés aux travaux forcés. Ils étaient tous plus ou moins ivres et, furieux de voir qu'on leur avait donné pareille installation, ils faisaient un tapage d'enfer.

Quelques-uns avaient même déchargé leurs carabines par une fenêtre ronde donnant sur la mer.

Ils en voulaient surtout au sergent qui les avaient mis là et qui se promenait dans l'entrepont. Ce sergent qu'on appelait Brady, attiré par le vacarme, parut à l'écoutille, et Eugène reconnut un autre ex-cuisinier, ancien fier-à-bras assez mal noté au régiment, qui portait maintenant les chevrons de sergent-major. Il commençait à se dire que dans l'armée américaine, la cuisine était le chemin qui conduisait le plus surement aux honneurs, lorsque son attention fut attirée par une altercation des plus vives qui avaient lieu entre le sergent et ses subordonnés.

Les épithètes les plus grossières pleuvaient de part et d'autres. Tout à coup Brady braqua son revolver sur l'un des mutins. Dix carabines le couchèrent en joue. Alors, Brady sauta dans le fond de cale, présenta sa poitrine et cria d'une voix de stentor :

—Tirez, tas de maudits.

—Les carabines se rabaissèrent. On s'expliqua et le résultat de cette algararade fut que les soldats obtinrent la permission de sortir de leur trou, après avoir promis d'être bien sages. Eugène fut placé sur une boiserie haute d'environ deux pieds, qui recouvrait une partie de la machine à vapeur et il s'y étendit avec l'intention de dormir sous la puissante protection d'un factionnaire qui, la baïonnette au bout du fusil, se tenait debout à côté de ce lit d'un nouveau genre.

## LV—Sous la protection des factionnaires.

Un factionnaire auquel est confiée la garde d'un prisonnier doit, non-seulement empêcher ce dernier de s'échapper, mais encore l'empêcher de causer avec d'autres. Il ne doit pas permettre qu'on insulte celui qu'il est chargé du soin de surveiller ; à plus forte raison, doit-il le défendre si quelqu'un s'avise de l'attaquer. Eugène, étendu sur la boiserie appelait en vain le sommeil qui fuyait ses paupières, lorsque Brady arriva accompagné d'un autre sergent et d'un soldat que Leduc voyait pour la première fois. Voyant que le prisonnier ne dormait pas, Brady lui dit :

—Allons, *Frenchy* assieds-toi et cause un peu avec un ancien camarade.

Eugène se mit sur son séant, et les trois militaires prirent place à ses côtés, les deux sergents à sa gauche et le soldat à sa droite, tournés du côté du factionnaire qui se trouvait à trois ou quatre pieds en face du groupe.

—Comme te voilà bien mis ! poursuivit Brady. Il parait que le métier de *bounty jumper* rapporte d'assez jolis bénifices. Tu dois avoir fait d'excellentes affaires depuis que tu as quitté le régiment.

On appelait alors *bounty-jumper* celui qui s'engageait dans un régiment, empochait la prime, désertait et s'engageait ailleurs pous déserter de nouveau. Eugéne n'avait fait rien de tel, mais le fait qu'on le retrouvait

après une absence de sept mois, vêtu à la dernière mode, donnait un certain degré de plausibilité aux remarques du sergent-major.

—Je ne suis pas un *bounty-jumper* et je ne vous connais pas.

Il n'avait pas achevé cette phrase, que le soldat assis à sa droite lui passait le bras autour du cou et le renversait sur la boiserie, tandis que Brady tâchait de lui saisir les jambes et que l'autre sergent retournait ses poches de pantalon.

Eugène poussa un cri retentissant.

Au lieu de le défendre, le factionnaire, lui appuyant la pointe de sa baïonnette sur la poitrine, lui dit:

—Si tu as le malheur de crier de nouveau, je te passe cette baïonnette à travers le corps.

Eugène poussa un autre cri en même temps que de sa jambe droite, qui était restée libre en dépit des efforts de Brady pour la saisir, il porta entre les deux yeux de ce dernier un coup de talon qui lui fit lâcher prise. Au même instant la police du bateau arrivait, attirée par les cris, et, à sa vue, les trois gredins s'enfuirent.

Le factionnaire qui s'était fait leur complice avait remis l'arme au bras en voyant arriver les policiers.

Ceux-ci, venus trop tard pour intervenir, en avait cependant assez vu pour ne pas reprocher à Eugène d'avoir crié. Ils se bornèrent à lui demander de quoi il s'agissait.

—Il est venu deux voleurs chevronnés, accompagnés d'un autre voleur en uniforme, qui veut gagner ses chevrons. Ils ont voulu me dévaliser pendant que le factionnaire que voilà menaçait de me me tuer si je criais.

J'ai crié quand même, parceque je le savais trop lâche pour mettre sa menace à exécution.

Vous ont-ils enlevé votre argent ?

—Non. Ils n'en ont pas eu le temps. Ils n'ont fouillé que mes goussets de pantalon et il n'y avait rien dedans. Je vous dénonce celui-ci comme leur complice.

—Tu mens, interrompit le factionnaire.

Eugène hors de lui-même, s'élança pour le frapper. Un homme de police le retint.

—Calmez-vous. Vous voyez bien que cet homme est armé et qu'il est en devoir.

—C'est vrai ; mais n'y a t-il pas moyen d'obtenir justice ? Si vous ne pouvez pas arrêter celui-ci parcequ'il est en faction, vous pouvez sans doute arrêter les trois autres. Il y en a un que vous pourrez reconnaître. Je l'ai marqué à l'œil avec mon talon de botte.

—Nous ne pouvons pas les arrêter parceque ce sont des militaires, mais leurs officiers sont à bord et nous allons faire rapport.

—L'un de vous aura-t-il la bonté de rester ici pendant que l'autre ira chercher un officier pour que je lui parle. Si vous me laissez seul avec ce malotru, ce n'est pas lui qui me défendra contre les autres qui pourraient bien éprouver l'envie de venir se venger de leur insuccès.

L'un des policiers s'éloigna et revint accompagné du major Brady, le nouveau commandant du Fort Trumbull, un gentilhomme celui là, et qui n'avait aucun lien de parenté avec le sergent-major Brady. Eugène l'avait connu simple lieutenant et l'avait vu en dernier lieu sous-assistant-adjudant général de la 1ere brigade de

la 2ème division du 5ème corps d'armée. Il écouta assez froidement les récriminations d'Eugène qui se plaignit en termes amers de la façon dont il avait été traité et qui termina en disant :

—Jusqu'à présent je m'étais figuré que dans un pays libre comme celui-ci, on devait au moins nourrir les prisonniers, et les protéger contre les insultes et les mauvais traitements. Il paraît que je m'étais trompé. Il est neuf heures et je n'ai pas encore soupé ; par contre, lorsque deux sergents et un soldat ont voulu me voler ce factionnaire leur a prêté main forte.

—Nous allons voir à cela, dit le major qui s'éloigna pour donner des ordres.

On envoya à manger au prisonnier. La sentinelle fut relevée et remplacée par une autre. Quant aux autres coupables, Eugène ne sut jamais s'ils furent punis. Seulement, il apprit que durant le même voyage, Brady et d'autres soldats de son acabit avaient ouvert des caisses de marchandises, volé des souliers qu'ils avaient vendus, et s'étaient emparés d'un fusil de chasse appartenant à un passager et qu'on les força de restituer à qui de droit.

Le voyage se termina sans autre incident. On arriva à New-London vers minuit et l'on se rendit à pied au Fort Trumbull où Leduc fut logé à la salle de police. Il connaissait l'établissement pour y avoir souvent monté la garde, mais c'était la première fois qu'il entrait dans le compartiment réservé aux prisonniers. Avant de l'introduire dans ce compartiment, le sergent de garde lui dit :

—Si vous avez quelque argent ou objet de valeur, vous feriez mieux de me les confier, car les respectables personnages qui sont enfermés dans cette boîte ne manqueraient pas de vous les enlever.

Ce qui venait de lui arriver à bord du bateau n'était guère de nature à inspirer à Eugène une foi robuste en l'honnêteté des sous-officiers de fabrication récente, mais il se dit :

—Si celui-ci est un voleur, au moins c'est un voleur poli. J'aime mieux me faire voler par lui que par les autres.

Et il donna au sergent son porte-monnaie qui contenait peu de chose : un porte-cigare d'une piastre, et un canif d'une piastre et demie. Puis il entra dans son nouveau logement.

—*Fresh fish* !(poisson frais,) crièrent une dizaine de voix, et une dizaine de soldats entourèrent le nouveau venu.

On l'accablait de questions, et il se disposait à y répondre, lorsqu'un homme placé en arrière lui rabattit une couverte sur la tête. On le renversa par terre ; on lui maintint les bras et les jambes et l'on retourna toutes ses poches.

—Nous sommes volés ! dit l'un des malotrus en administrant un coup de pied à Eugène. Voilà pour t'apprendre à entrer ici sans le sou.

Tous lâchèrent prise et allèrent s'asseoir autour de la salle en laissant la couverte sur la tête d'Eugène qui se releva un peu penaud.

—Le poisson frais qui entre ici a besoin d'être salé

dit le chef qu'on appelait *Black-Jack*. C'est le procédé d'initiation. Vous avez été salé et vous êtes l'un des nôtres.

— J'en suis flatté, répondit Eugène. Vous me paraissez tous être des gens éminement respectables, mais le procédé dont vous parlez me paraît un peu grossier. Passe encore pour cette partie de la cérémonie qui, dans le monde civilisé, se nommerait une tentative de vol, mais vous n'aviez pas besoin de me frapper. Je suis faible, malade et exténué par six mois de privations, mais je me sens encore capable de battre le lâche qui m'a frappé, quel qu'il soit, pourvu que les autres n'interviennent pas.

—Eh bien ! c'est moi, dit un petit brun en se levant, et je prends la responsabilité de mon acte.

—Ah ! C'est toi qui montre de telles dispositions pour la savate. Attends un peu : je vais te donner une leçon.

Le Yankee s'était mis en garde.

—Allons, vous autres, dit Eugène. C'est à coup de pied que j'ai été frappé. C'est à coup de pied que je vais le frapper. Me promettez-vous de ne pas intervenir.

—Allez-y. Nous n'interviendrons pas. Bob se fiche pas mal de tes coups de pieds.

—Alors, qu'il guette celui-ci... et celui-là... et celui-là ! Qu'en penses-tu Bob ? Comment celui-ci s'ajuste-t-il sur ta mâchoire ?

Quelques coups de pieds bien appliqués avaient mis le Yankee hors de combat et il prit le parti de demander quartier.

—Maintenant, dit Eugène. Puisqu'il nous faut rester ensemble je vais tâcher de ne jamais offenser personne, mais je vous jure que si je ne crève pas le premier d'entre vous qui s'avisera de me frapper, c'est que je ne le pourrai pas.

Il n'osa s'endormir de la nuit, de crainte qu'on ne profitat de son sommeil pour le battre, et bien décidé à crier comme un possédé si l'on se mettait à deux ou trois pour le frapper.

Le lendemain, Bob sortit de la salle de police, ce qui rassura un peu Eugène, mais les autres eurent beau protester qu'ils n'avaient pas l'intention de le venger, il n'en continua pas moins à se tenir sur ses gardes.

Naturellement, le sergent de garde, qui fut relevé par un autre le lendemain matin, oublia de lui remettre son argent. Leduc en fit son deuil d'assez bonne grâce. La somme n'était pas ronde et il lui eut été difficile de la conserver dans le milieu où il se trouvait.

Chaque fois qu'un nouveau prisonnier arrivait, on le soumettait à l'épreuve de la salaison et Eugène acquit bientôt la conviction que quelques-uns des sergents de garde s'entendaient avec les prisonniers pour dépouiller les nouveaux venus. Un fait qui eut lieu de l'étonner, c'est que *Black-Jack* et quelques-uns de ses amis trouvaient moyen de sortir la nuit et revenaient se constituer prisonniers avant qu'il fit jour. Autre infraction aux règlements, *Black-Jack* avait un revolver dans sa poche bien que le devoir du sergent de garde l'obligeat en mettant un homme au clou, à lui enlever toutes les armes offensives qu'il pouvait avoir en sa posession.

## LVI—Retour à Annapolis.

Eugène s'était fait inscrire sous le nom de James Randall, et refusait de répondre à l'appel lorsqu'on prononçait son véritable nom ; de sorte qu'au bout de sept à huit jours, les autorités avaient fini par accepter son nom d'emprunt, du moins pour l'appel des prisonniers. Quelque temps après son arrivée au Fort Trumbull on l'avait transféré au vieux magasin transformé en prison pour les accusés qui devaient passer conseil de guerre.

Si les hôtes de de la salle de police n'étaient pas ce qu'il y avait de plus recommandable sous le rapport de l'honnêteté et des mœurs, que dire de la plupart des hôtes du *magazine* ? On avait enfermé là une vingtaine d'hommes et, sur ce nombre, il y en avait bien dix qui étaient de véritables *bounty jumpers*. Ceux-la étaient des criminels endurcis, et l'un d'entre eux se vantait de s'être engagé dix-neuf fois : Ils portaient les fers aux pieds et traînaient un boulet de trente livres au bout d'une chaine de six pieds. Les autres étaient des déserteurs ordinaires ou des soldats accusés de contravention grave au code militaire.

Le magasin, qui avait été construit pour y mettre des munitions, n'était éclairé que par une seule grille excessivement étroite qui, pendant le jour laissait percer un mince filet de lumière. Le séjour de cette géole était assez triste, mais il était de beaucoup préférable à celui

de la prison Libby. On y avait un peu moins de lumière, mais on y était bien chauffé et l'on y mangeait copieusement. Eugène engraissait à vue d'œil, malgré l'étrangeté de sa situation qui eut du lui inspirer beaucoup d'inquiétude.

Un jour, une escorte vint prendre les prisonniers pour les conduire sur le champ de Mars, où toute la garnison était déjà sous les armes. Il s'agissait de lire les sentences prononcées par la cour martiale ou conseil de guerre siégeant au Fort Trumbull.

Eugène avait déjà assisté à une cérémonie de ce genre à Catlett's Station, où il avait entendu condamner à mort un de ses camarades qui, l'année précédente avait été trouvé endormi sur son poste en présence de l'ennemi. La sentence n'avait pas été approuvée et Cooley, le condamné, avait été gracié, ce qui ne l'avait pas empêché de déserter quelque temps après. On ne l'avait jamais revu.

Il y avait près d'un an de cela, et il s'était passé bien des évènements depuis ce jour où Eugène bien brossé et bien astiqué avait figuré l'arme au pied à cette parade du camp Virginien. Maintenant, c'était comme prisonnier qu'il allait assister non-seulement à la lecture des condamnations mais à une série d'exécutions des plus révoltantes.

Onze des compagnons d'Eugène étaient condamnés à la peine suivante :

Ils devaient être, séance tenante, brulés à la joue avec un fer rouge ayant la forme de la lettre D, pour signifier qu'ils étaient déserteurs. Cette lettre devait avoir un pouce et demie sur trois quarts de pouce et être enfoncée

dans la chair assez profondément pour y laisser une marque indélébile. Après l'exécution, les condamnés devaient être ramenés à la prison où l'on devait leur mettre des fers munis d'une chaine de six pieds au bout de laquelle devait être attaché un boulet de trente livres. Ainsi entravés ils devaient faire deux mois de prison militaire aux travaux forcés. Au bout de deux mois on devait leur raser les cheveux, leur donner un congé déshonorant et les chasser du service au son du tambour.

L'effectif de la garnison était disposé de façon à former trois côtés d'un carré. Le côté qui restait ouvert était occupé par les canons d'une batterie de campagne et par l'état major en face duquel se trouvaient les prisonniers et leur escorte. A mesure qu'un condamné était appelé, il marchait en avant à une certaine distance, ôtait son képi, restait immobile pendant qu'on lui lisait sa sentence, puis se recoiffait et reprenait sa place dans le rang. A part les onze déserteurs dont nous venons de parler, plusieurs autres avaient été condamnés à des peines qui variaient entre six mois de chaine et de boulet aux travaux forcés avec confiscation de solde pendant le même temps, et cinq années de travaux forcés, confiscation de solde et congé déshonorant.

Cette dernière sentence s'appliquait à un tout jeune homme nouvellement engagé pour cinq ans et qui, étant de garde, s'était laissé corrompre par un déserteur. Il avait reçu $500,00 de ce dernier pour le laisser sortir de prison, mais on lui avait enlevé l'argent.

Lorsqu'on eut fini de lire ces sentences, les exécutions commencèrent. On étendait le patient le dos sur un des

canons, les bras et les jambes solidement garottés autour de la pièce d'artillerie ; le bourreau prenait dans un réchaud le fer portant la lettre D rougie à blanc et l'appliquait sur la joue du condamné. On voyait fumer les chairs ; on les entendait gémir sons l'action du feu et et le tour était fait. On détachait le malheureux ; le chirurgien examinait sa joue qu'il enveloppait avec une espèce d'onguent et l'on passait à un autre. Ce spectacle était énervant au possible, et Eugène était très péniblement impressionné lorsqu'on le ramena au *magazine* en compagnie de ces pauvres mutilés dont plusieurs juraient leurs grands dieux qu'ils auraient préféré être fusillés.

La veille de l'exécution, les condamnés qui savaient probablement à quoi s'en tenir sur le sort qui les attendait, avaient formé le projet de faire venir le caporal de la garde sous un prétexte quelconque, de profiter de l'instant où il entrebaîllerait la porte pour l'assommer avec un boulet, se ruer ensuite sur le factionnaire et gagner la Thames, où un bateau devait les attendre, grâce aux mesures prises par l'homme aux dix neuf enrôlements, mais le caporal de garde ne voulut jamais consentir à ouvrir la porte et se borna à leur dire par la grille qu'il se doutait un peu de leurs bonnes intentions à son égard.

Il y avait à peu près trois semaines que Leduc était prisonnier au Fort Trumbull, et il commençait à se dire qu'on pourrait bien le retenir prisonnier jusqu'à ce qu'il eut prouvé qu'il ne se nommait pas Leduc. Il comprit que le moyen de mettre les autorités dans l'impossibilité de lui faire subir un conseil de guerre était de se récla-

mer de sa qualité de prisonnier confédéré élargi sur parole. En effet on ne pouvait lui faire son procès avant qu'il eut été échangé. Il n'avait pas songé à cela plus tôt parcequ'il ignorait cette particularité. Ayant obtenu ce renseignement d'un prisonnier qu'il jugeait être bien informé, il demanda qu'on le conduisit au major Brady commandant du Fort, auquel il tint à peu près le langage suivant :

—Vous avez raison de me nommer Leduc ; je me suis nommé Randall parceque je craignais les conséquences de mon arrestation, mais l'on s'est trompé en m'arrêtant comme déserteur. J'appartiens au Camp-Parole, où l'on m'a donné un congé de trente jours qui n'est pas encore expiré mais que j'ai eu la maladresse de perdre.

—Qu'alliez vous faire dans le bureau de recrutement à Brooklyn ? demanda l'officier.

—Je n'y allais certainement pas pour m'engager dans le 10ème. J'étais entré avec un ami qui s'est enfui dès qu'il a vu qu'on m'arrêtait, Personne ne peut dire que j'aie demandé à m'engager. J'avais perdu mon congé et, voyant qu'on me prenait pour un deserteur, j'ai cru qu'on me relâcherait si je persistais à nier mon nom. Si vous ne me croyez pas, écrivez au Camp-Parole et vous verrez qu'on m'a donné un congé qui devra expirer dans quelques jours.

—Tout cela me semble bien louche. Vous me paraissez trop intelligent pour avoir fait la bévue dont vous vous accusez. Dans tous les cas je vais écrire au Camp Parole et si tout est en règle on vous renverra à Annapolis.

Quelques jours après, Eugène partait pour Annapolis sous la garde d'un caporal Allemand. On lui avait oté son habit bourgeois qu'on avait remplacé par un uniforme neuf. Une paire de bracelets en acier, également neufs complétait l'accoûtrement, mais comme ces bracelets étaient réunis ensemble au moyen d'une chaînette qui l'empêchait de se tenir dans la position du soldat sans armes, Eugène considérait cet ornement comme une superfétation. Le caporal était armé d'un revolver et de l'épée du sous-officier d'infanterie en garnison.

On s'était arrêté à Baltimore, où l'on avait pris le dîner au *Soldier's Rest*, et l'on venait de prendre le train pour faire les 18 ou 20 milles qui séparent Baltimore d'Annapolis lorsqu'Eugène prétextant une indisposition se dirigea vers un *buen retiro* ou l'Allemand, qui jusque-là l'avait trouvé très sage, ne crut pas devoir l'accompagner.

Une fois seul, Eugène, qui avait les mains très-petites, commença à travailler pour se débarrasser des malencontreuses menottes. Il y parvint au bout de deux minutes qui lui parurent deux siècles. Le wagon dans lequel il se trouvait était le dernier du convoi et la porte donnant sur la plateforme était voisine de celle de l'appartement où il était entré. Rapide comme l'éclair, il franchit successivement les seuils de ces deux portes. Le train lui paraissait aller à une vitesse de 10 milles à l'heure seulement. Il prit son élan et tomba à quatre pattes le long de la voie.

Il s'était trompé dans son calcul. Le train allait plus vite qu'il ne l'avait cru, et il lui sembla que sa chute lui

avait un tant soit peu rentré les membres dans le corps, mais il était sain et sauf et il prit sa course à travers les champs dans la direction de Baltimore. Il arriva à la ville tout essoufflé et il rencontra une patrouille qui lui demanda d'exhiber son sauf-conduit.

Ce sut un coup de foudre, La loi martiale était en vigueur à Baltimore, et un soldat qui n'était pas en devoir ne pouvait circuler sans être muni d'un sauf conduit. Il était en uniforme et il n'avait pas songé à cela. Il était, comme toujours, sorti d'un guêpier pour retomber dans un autre. On l'arrêta et, voyant que sa tentative d'évasion avait raté, il voulut épargner des embarras au caporal Allemand qui l'avait bien traité. Il dit à ceux qui l'avaient arrêté qu'il venait de s'échapper et que son gardien voyant qu'il était disparu se mettrait sans doute à sa recherche.

En effet, le caporal arriva bientôt. Il n'avait pas vu sauter Eugène mais, s'apercevant que son prisonnier tardait à revenir, il était entré dans le *buen retiro* où il avait trouvé les menottes vides. Alors, il avait fait arrêter le train et l'un des employés lui avait dit qu'il avait vu un soldat sauter à terre quelques instants auparavant et se diriger vers la ville. Se doutant bien que son prisonnier serait arrêté à Baltimore, il n'avait pas eu de peine à le trouver en s'adressant aux autorités.

Les deux voyageurs prirent le convoi suivant et cette fois, l'Allemand réussit à rendre son prisonnier au Camp Parole où on la mit au cachot.

## LVII—Les chevaliers de la salle de police.

Le *somptueux* appartement qu'on avait mis à la disposition de Leduc avait environ cinq pieds carrés. Il recevait la lumière, ou plutôt le demi-jour, à travers un carreau pratiqué dans la porte qui donnait sur un long corridor éclairé par une fenêtre. La prison, comme toutes les constructions du camp, était en bois et ceux que l'on enfermait dans les cachots n'avaient pas la permission de fumer. On leur enlevait pipes, allumettes et tabac. Leur seule distraction était de recevoir, trois fois par jour, leur ration qui, du reste, était abondante et de bonne qualité.

Il parait qu'il n'y avait plus de place dans les sept ou huit cachots de l'établissement, car le lendemain de son arrivée on amena un compagnon à Eugène dans la personne d'un jeune Allemand qui savait à peine quelques mots d'anglais. Par contre, il riait beaucoup, chantait encore plus et paraissait avoir beaucoup d'esprit... en Allemand. On les sépara au bout deux jours, à leur grande joie, car le cachot, déjà trop étroit pour un, était à peu près inhabitable pour deux.

Eugène passa une semaine dans ce séjour de délices. On l'en fit sortir pour lui faire entreprendre un voyage dont le but est resté jusqu'à ce jour un mystère impénétrable. On l'enchaîna à un autre prisonnier en se servant d'une seule paire de menottes pour les deux et en leur laissant à chacun une main libre. Une dizaine

d'autres prisonniers attelés de la même manière firent route avec eux sous la garde d'une escouade d'infanterie.

Gardes et prisonniers prirent le convoi pour Washington qu'ils traversèrent à pied pour aller s'embarquer à Georgeville à bord p'un bateau à vapeur qui descendit le Potamac et les conduisit à Alexandrie, passant en vue de Mount Vernon où se trouve l'ancienne résidence et le tombeau de l'illustre Washington. A Alexandria, en se rendant à la prison, les prisonniers passèrent devant la maison où le colonel Ellsworth avait été assassiné au commencement de la guerre.

Eugène se rappelait qu'en 1861, alors qu'il demeurait dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre avec ses parents, il avait plus d'une fois entendu chanter une chanson de circonstance dont cet assassinat avait fourni le sujet. Maintenant qu'il se trouvait en face de la maison qui avait été le théâtre de cette tragédie, le refrain lui revenait à la mémoire :

Strike, freemen for the Union !
Shield your swords no more,
Whilst remains a band of traitors
On Colombia's Shore. (*)

Il revoyait les gravures coloriées qu'il avait si souvent

(*) Frappez, hommes libres pour la cause de l'Union. Ne rengainez plus vos épées, tant qu'il restera une bande de traîtres sur les rives de Colombia (Colombia se dit pour les Etats-Unis, comme Albion pour l'Angleterre.(

examinées avec intérêt dans les vitrines des marchands de musique, et qui représentaient le colonel Ellsworth descendant un escalier, portant sous son bras le drapeau confédéré qu'il foulait aux pieds, et recevant en pleine poitrine, et presqu'à bout portant, la charge d'un fusil de chasse tiré par le propriétaire de la maison. A gauche du groupe, un soldat fédéral couchait en joue l'assassin.

Pour l'information de ceux de nos lecteurs qui n'ont pas lu les journaux de l'époque, ou qui ont oublié cet évènement, nous croyons devoir rappeler en peu de mots les circonstances de ce drame :

Un détachement de troupes fédérales venait d'occuper Alexandria. Les habitants, presque tous sécessionistes enragés, étaient exaspérés. L'un d'eux résolut d'arborer le drapeau des rebelles sur un mât qui couronnait une espèce de pavillon situé sur le toit de sa maison. Si notre mémoire ne nous fait pas défaut la maison en question servait alors d'hôtellerie. Le colonel Ellsworth, indigné de ce défi lancé à la face des autorités fédérales, se rendit à la maison accompagné de quelques soldats, gravit les escaliers qui conduisaient au pavillon, amena le drapeau et redescendit. Comme il arrivait au rez-de-chaussée, le propriétaire, qui était allé prendre un fusil de chasse, lui déchargea son arme en pleine poitrine.

Il eut juste le temps de voir tomber sa victime et tomba lui-même, la tête fracassée par une balle, sur le plancher où son cadavre fut criblé de coups de baïonnettes. Il connaissait probablement le sort qui l'attendait, mais chez lui, la haine avait été plus forte que l'instinct de la conservation.

Arrivés à la prison, les captifs furent débarrassés de leurs menottes et on les logea dans une grande salle où se trouvaient une cinquantaine d'autres soldats coupables d'infraction au code militaire. Quelques jours après, Eugène et d'autres prisonniers furent conduits au *Soldier's Rest*, ou asile des soldats, où ils purent jouir d'une liberté relative et circuler dans les vastes promenades de l'établissement tout comme les soldats qui n'étaient pas prisonniers. Ces derniers avaient cependant un immense avantage sur les autres, en ce sens qu'ils obtenaient des permissions pour aller se promener dans la ville, tandis que les suspects ne pouvaient jamais franchir le cordon de factionnaires qui entourait l'établissement.

Eugène se plaisait beaucoup à cet endroit. Il profita du semblant de liberté dont il jouissait pour écrire à ses parents qui n'avaient reçu aucune nouvelle de lui depuis qu'il avait quitté le 14ème, devant Petersburg, mais, de crainte qu'on n'ouvrit sa lettre et qu'on trouvat moyen de la traduire en anglais il la rédigea de façon à ne pas se compromettre vis à-vis des autorités. Il aurait volontiers prolongé indéfiniment son séjour au *Soldier's Rest*, car il n'attendait rien de bon lorsqu'on le renverrait au régiment. On ne prit pas la peine de consulter ses goûts. Quelques jours après, on le ramenait à Annapolis *via* Washington.

Au Camp Parole, on ne le remit pas au cachot, probablement probablement parceque ceux qui l'avaient ramené d'Alexandria n'avaient pas jugé à propos de lui mettre les fers aux mains.

Il en est toujours ainsi. Plus un homme est malheureux, plus on veut le rendre malheureux. Plus il a de chances, plus on a d'égards pour lui. Eugène en considération du fait qu'on l'avait bien traité en route fut donc enfermé dans la grande salle de police où se trouvaient une quarantaine de prisonniers.

Comme à la salle de police du Fort Trumbull, le cri de *Fresh fish* salua son arrivée. Il s'attendait à se faire envelopper la tête dans une couverte, mais il n'en fut rien. On se borna à l'arrêter, comme s'il ne l'était pas déjà assez, et on le fit comparaître devant une espèce de tribunal plus ou moins régulièrement organisé. Le juge siégeant sur une pièce de bois, lui tint à peu près ce langage :

—Vous êtes appelé à faire partie de notre docte assemblée. Nous ne vous demanderons pas ce qui vous amène ici. Peu nous importe que vous ayez manqué de respect à vos chefs ou courtisé une négresse sans vous être au préalable fait coller un timbre de revenu en bas des reins. Nous sommes au-dessus des misères, des ambitions et des préjugés qui animent la vile plèbe du monde extérieur. Nous appartenons à l'ordre très haut et très-distingué des *Chevaliers de la salle de Police*. Avant de vous conférer cet illustre titre, nous allons vous soumettre au procédé de l'initiation. Il s'agit pour vous de payer une contribution de 50cts qui sera versée dans le fond commun destiné à procurer des cigares, du tabac et des romans aux chevaliers. A défaut de ce paiement vous êtes condamné à être lancé dans l'espace, 40 fois, au moyen d'une couverte. Qu'avez vous à dire pour votre défense.

—Je plaide coupable. Je n'ai pas le sou. Apportez votre couverte et allez-y galement.

La salle de police était toute d'une pièce. Le toit plat situé à une douzaine de pieds de hauteur servait de plafond. Vers le milieu, se trouvait une large trappe qu'on ouvrait pour aérer la salle lorsque le temps était beau. La trappe était ouverte dans le moment. Les quarante hommes saisirent une couverte, la tendirent et, la tenant à deux mains à la hauteur de la ceinture, ils invitèrent Eugène à se coucher dessus en l'assurant qu'il n'y avait aucun danger pourvu qu'il n'essayat pas à se cramponner à la couverte. Il leur répondit qu'il connaissait cet exercice pour y avoir déjà pris part dans les camps, et se mit en position.

— Une, deux, trois !

A chacun des deux commandements, les hommes laissèrent fléchir un peu la couverte, puis ils la tendirent de nouveau. Au troisième, ils tirèrent de toutes leurs forces, Eugène monta en l'air, sortit à travers la trappe, la dépassa d'une dizaine de pieds et retomba dans la couverte sans se faire le moindre mal.

—Une, deux, trois ! répétèrent les hommes et ils le lancèrent de nouveau dans d'espace. Ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on l'eut envoyé promener quarante fois en dehors de la salle. Chaque fois qu'il se voyait sortir, il regrettait d'être obligé de redescendre et s'étonnait que la grande loi de l'attraction fut assez puissante pour le ramener en prison contre son gré. Lorsque la cérémonie fut terminée, le pseudo-juge lui dit :

—Maintenant vous voilà initié. Vous êtes chevalier de la salle de police et vous avez part à tous les bénéfices de l'association.

## LVIII—Retour a New-London.

Eugène passa à la salle de police du Camp Parole environ un mois d'une existence aussi heureuse que pouvait l'être celle d'un prisonnier sur lequel pesait des accusations aussi graves. Le personnel de la salle se renouvelait. Plusieurs prisonniers sortaient, mais il en revenait d'autres, tous joyeux compagnons. La recette de l'association était assez abondante pour permettre aux chevaliers de se payer les cigares, le tabac et la littérature. Que pouvaient-ils désirer de plus ! La belle saison était revenue et les détenus avaient à tour de rôle l'avantage d'aller en corvée en dehors ; c'est-à-dire qu'ils allaient de temps à autre faire semblant de travailler sous la direction du sergent chargé de commander l'escorte qui les accompagnait, ce qui leur procurait l'occasion d'aller respirer le grand air. Ils étaient bien nourris et Eugène était devenu gros et gras.

Il était encore au Camp-Parole lorsqu'on y apprit la nouvelle de la prise de Petersburg et de Richmond, presqu'immédiatement suivie de la reddition du général Lee. Il y eut partout de grandes réjouissances, mais la joie qu'éprouvaient les amis de la cause unioniste fut bientôt troublée par la nouvelle de la mort du Président Lincoln, assassiné par Booth au Théâtre Ford, à Washigtnion, le 14 avril 1865 juste huit jours après la reddition de Lee.

Le vice président Andrew Johnson prêta le serment d'office comme président, et l'un des premiers actes de son administration, fut le licenciement de l'armée. Il y avait alors au-delà d'un million et demie d'hommes sous les armes dans les armées du nord. Naturellement, le petit noyau d'armée régulière devait être conservé et tous ces événements n'affectaient en rien la position d'Eugène Leduc, déserteur de l'armée régulière. Tout au plus pouvait-il espérer qu'on ne le fusillerait pas, après la guerre, mais il était probable qu'il n'en serait pas quitte à moins de 20 à 25 ans de travaux forcés au Dry Tortugas. (*) C'était peu encourageant et il se promettait bien de faire l'impossible pour s'échapper.

En conséquence de la décision prise par l'Exécutif, les autorités militaires du Camp Parole reçurent ordre de licencier les volontaires et de renvoyer les réguliers au quartier général de leurs régiments respectifs. Naturellement les prisonniers devaient être envoyés sous bonne escorte. Un sergent de cavalerie, qui pendant son séjour au Camp-Parole avait été employé comme géolier de la salle de police et des cachots, fut chargé de conduire Eugène au Fort Trumbull.

C'était un homme sur le compte duquel bon nombre de prisonniers avaient dit bien du mal mais, personnellement, Eugène n'avait jamais eu à se plaindre de sa

(*) Ile de sable située au sud-ouest de la Floride où le gouvernement américain emploie les condamnés militaires à construire des fortifications qui disparaissent au premier coup de vent.

manière d'agir. Avant de partir, il amena Eugène chez le *sutler* du camp, lui paya une soupe aux huitres, un verre de bière et un cigare et, pendant qu'ils fumaient, en attendant le convoi, il lui dit :

—Le colonel Chamberlin, commandant du camp, m'a recommandé de te mettre les fers aux mains. Je lui ai répondu que c'était inutile, et qu'armé d'un revolver et d'un sabre de cavalerie je défierais bien le diable de m'échappper.

—Vous avez eu raison et je vous remercie de m'avoir épargné cette humiliation. Je vais tâcher de m'arranger de façon à ne pas vous donner l'occasion de faire usage de vos armes.

On prit le convoi vers quatre heures de l'après-midi ; on voyagea toute la nuit sans interruption et, vers neuf le lendemain, on traversait de Jersey City à New-York.

Il va sans dire qu'Eugène et le sergent voyageaient aux frais du gouvernement. Ils durent aller au bureau de la Compagnie de navigation, où le sergent exhiba ses papiers et demanda un laissez passer pour deux. Comme on ne lui donnait qu'un passage d'entrepont, il paya la différence et prit deux billets de cabine dont chacun donnait droit à un lit et à deux repas à bord.

Le bateau ne devait partir qu'à quatre heures et demie et le sergent, dont les goussets étaient bien garnis, prit le parti de pintocher avec Eugène en attendant l'heure du départ. Leduc se fit un peu prier et dit au sergent qu'il préférait ne pas boire vu que, n'ayant pas d'argent, il lui était impossible de lui rendre ses politesses, mais son gardien insista.

—Qu'est-ce que cela fait ? lui dit il. J'en ai pour deux, de l'argent. Bois, mange, fume et ne t'inquiète pas du reste. Je n'ai pas pris un seul verre de liqueur forte depuis un an, en voici un que je vais avaler à ta santé Allons, fais-toi servir.

Eugène, qui au fond était enchanté de le voir dans de telles dispositions, ne résista plus et se mit à boire le moins possible et à fumer avec rage. A midi, le sergent était dans les brindezingues et Eugène avait ses goussets remplis de cigares. On dîna dans un restaurant et, vers trois heures, le sergent avait si bien arrosé le diner que ses jambes commençaient à refuser le service.

—*Frenchy*, balbutia-t-il, je crois, Dieu me damne, que je suis un tant soit peu lesté. J'ai comme qui dirait trois voiles au vent, et je suis obligé de courir des bordées. Je suis saoul, pardieu ! pour me servir d'un langage poëtique.

Le sergent avait été marin autrefois et les fumées de l'aloool avaient le don de lui inspirer des tirades maritimes.

—*Frenchy*, reprit-il, espèce de marsouin, quand allons-nous faire voile ?

—Je ne sais pas, répondit Eugène, mais j'ai l'intention de faire voile dès que le vent sera favorable.

—Attends un peu. Crois tu que je vais te laisser faire une croisière seul. Tu sais bien que ta vieille carène m'appartient. Lorsqu'on a fait une prise on ne la lâche pas. Tu sais, je t'ai mis le grappin et je vais te remorquer à New-London, *and dont you forget it.* (Et ne l'oublie pas).

—Je ne dis pas le contraire. Vous ne semblez pas avoir peur de l'élément liquide. Balotté par les flots tumultueux, le *man-of-war* (*) remorquera le navire désemparé.

—Que t'ai-je fait pour me traiter ainsi ! Depuis bientôt vingt-quatre heures que nous voyageons ensemble est-ce que je me suis permis le moindre calembour ? Je suis armé et si tu as l'audace d'en commettre un autre, je ne réponds plus de moi. Traite moi de voleur d'assassin, d'imbécile et d'idiot mais ne fais pas de calembours.

—Bah ! il était si pauvre qu'il n'a pas eu d'autre effet que de vous dégriser.

—C'est déjà bien assez. Et si je veux être gris, moi ? Buvons encore un coup et nous nous rendrons à bord. Ils est trois heures et demie, mais mieux vaut arriver trop tôt que trop tard.

Le sergent régla la consommation, se fit donner un flacon de gin et sortit avec Eugène. On prit une voiture et l'on se rendit à bord. Aussitôt arrivé, le sergent s'étendit dans un fauteuil où il ne tarda pas à s'endormir. Comme Eugène n'avait pas les fers aux mains, personne ne soupçonnait qu'il fut prisonnier. Il eut pu débarquer sans encombre, mais il se rappelait trop l'aventure de Baltimore pour risquer de se faire arrêter à New-York, faute d'un sauf-conduit. Le colonel Elges, ancien capitaine

(*) Man-of-war est le terme usité pour *navire de guerre* dans la marine anglaise et américaine, sa traduction littérale est *homme de guerre*.

de la compagnie allemande du 14ème, était à bord, mais il ne reconnaissait pas Eugène et ce dernier n'eut pas envie de se rappeler à son souvenir.

Le vapeur était parti depuis une heure et battait vigoureusement de ses palettes les eaux du détroit de Long Island. Eugène était descendu dans l'entrepont où, mêlé à la foule, il admirait le paysage de la grande île, lorsque le sergent se réveilla. Ne voyant plus son prisonnier, il crut que celui-ci était débarqué à New-York avant le départ. En homme prudent, il résolut cependant de parcourir le navire avant que de faire part de ses inquiétudes aux passagers. Ayant rejoint Eugène dans l'entrepont, il lui dit :

—J'ai cru que tu étais débarqué pendant mon sommeil et je suis bien aise de te retrouver ici.

—Débarquer, moi ? Croyez-vous que j'ai peur du procès qu'on va me faire au Fort Trumbull ? Quelque chose me dit que je ne serai pas condamné.

—Je ne sais pas si tu es coupable, j'ignore même la nature de l'accusation portée contre toi, mais je sais qu'on se montrera beaucoup plus indulgent maintenant que le guerre est terminée. Mais pour changer d'a propos buvons un coup. Je ne sais ce que cela veut dire mais j'ai une éponge dans la gorge aujourd'hui.

On but un coup, puis un autre, puis un troisième. Bref, toute la bouteille y passa et, cependant, Eugène s'était borné à faire semblant de boire. On se coucha vers dix heures. Le sergent, qui s'était poivré jusqu'à la quatrième capucine, prit le lit de la rangée inférieure pour l'excellente raison qu'il n'aurait jamais pu monter sur celui qui se trouvait au-dessus.

A minuit, on vint réveiller les voyageurs pour leur dire que le bateau était rendu à New-London, que ceux qui débarquaient à cet endroit pouvaient néanmoins dormir jusqu'au matin et prendre le déjeûner à bord, le bateau ne devant partir pour Boston qu'à neuf heures de l'avant-midi. L'employé avait vainement tenté de réveiller le sergent. Quelques grognements sourds, voilà tout ce qu'il avait pu tirer de lui.

—Laissez-le, dit Eugène. Il est avec moi ; nous déjeunons à bord.

A cinq heures Eugène sauta à bas du lit et s'aperçut que son compagnon avait restitué une partie du liquide qu'il avait ingurgité la veille. Leduc n'avait pas osé débarquer seul pendant la nuit, pour plusieurs raisons : D'abord, il ne voulait pas s'exposer à rencontrer le colonel Elges qui l'aurait peut-être fait arrêter s'il l'eut vu seul ; ensuite, il ne connaissait que pour l'avoir vue sur la carte la première étape qu'il se proposait de franchir.

D'ailleurs, il s'était dit que le sergent en avait sa provision et qu'il n'était pas probable que son gardien put se réveiller de bonne heure le lendemain.

Eugène achevait de s'habiller et se disposait à prendre congé, lorsque le sergent lui dit :

—C'est toi Frenchy, si tu savais comme je suis malade. La tête me fend !

—Vous savez que nos billets nous donnent droit au déjeuner. Venez manger un peu, cela vous remettra.

Il m'est impossible de manger. Va déjeuner seul. Lorsque tu auras fini, tu reviendras me trouver. Je tâcherai de me lever et de débarquer.

Eugène se dirigea vers la salle à manger, entra par la porte de tribord, ressortit par la porte de babord, qui se trouvait la plus rapprochée du quai, gagna la passerelle et descendit à terre d'un pas olympien. Quelques soldats sans armes se promenaient sur le quai. Ils portaient sur leurs képis le numéro du 14ème, mais c'étaient de nouvelles recrues qu'Eugène ne connaissaient pas. Il les dépassa sans avoir l'air de les remarquer, prit la ligne du chemin de fer et se dirigea du côté de Norwich. Il savait qu'une vingtaine de milles plus loin se trouvait Baltic, village manufacturier où il y avait des Canadiens-Français. Il ne connaissait personne à Baltic, mais il savait qu'en s'adressant à des compatriotes il trouverait moyen de remplacer son uniforme par un costume moins compromettant. Il tournait le dos au Fort Trumbull, situé seulement à un demi-mille, en droite ligne, du débarcadère où se trouvait le bateau.

Il avait, la veille promis au sergent de profiter du

premier vent favorable pour mettre à la voile et il tenait parole. Cependant, il ne respira à l'aise que lorsqu'il fut rendu à environ trois milles de New-London. Se trouvant en pleine campagne où personne ne pouvait le voir, il prit sa course, heureux de se sentir libre et tellement absorbé par son délire joyeux qu'il faillit se faire écraser par un train qui lui arriva dessus au moment où il achevait de franchir un pont. Il eut juste le temps de se garer.

Avant d'arriver à Norwich, le voie ferrée qui vient de New-London descend une rampe assez rapide. Eugène put, de cet endroit, voir une partie de la ville située plus bas. Dans l'une des rues, il aperçut quelques uniformes et jugea prudent de ne pas courir le risque de rencontrer ceux qui les portaient. Il abandonna la voie ferrée, et alla faire à la campagne un long détour pour éviter Norwich.

Les bons campagnards, qui, presque tous, avaient des parents dans l'armée, voyant passer un soldat, sortaient de leurs maisons pour lui demander des nouvelles de la guerre. Eugène répondait aussi brièvement que possible à ceux qui l'interrogeaient, les assurant que l'armée était licenciée et qu'ils verraient bientôt leurs parents et leurs amis.

Vers quatre heures de l'après midi, il arriva à Baltic. Toute la population valide était à la fabrique. Les vieillards, les femmes et les enfants étaient seuls restés au logis. La vue d'un uniforme excita naturellement la curiosité de ces derniers. Eugène aperçut un beau vieillard qui parlait français avec quelques enfants. Il s'a-

dressa à lui, et le mit en peu de mots au courant de ce qu'il désirait.

—Entrez à la maison, lui dit le patriarche, nous allons tâcher de vous sauver.

On tint conseil, et il fut décidé qu'Eugène resterait caché pendant quelques jours chez le père Labonne afin de dépister les autorités qui ne manqueraient pas de télégraphier et de le faire chercher dans les grands centres. M. Labonne était le chef d'une nombreuse famille. Eugène endossa l'habillement de l'un de ses fils et l'uniforme fut caché avec soin. Le soir, il y eut réunion des Canadiens de l'endroit qui se cotisèrent pour fournir au déserteur, l'argent qui lui était nécessaire pour retourner au Canada.

Eugène refusait d'accepter, disant que le rôle de mendiant lui répugnait, qu'il les remerciait de tout son cœur mais qu'il préférait entreprendre de faire à pied la distance qui le séparait de la frontière canadienne. On triompha de ces résistances en lui disant que l'argent lui était fourni à titre de prêt. On lui donna une liste des défunts pour lesquels ses bienfaiteurs désiraient qu'il fit chanter des messes lorsqu'il le pourrait, jusqu'à concurrence du montant qu'on lui avançait.

Honneur à ces honnêtes ouvriers qui, non contents de s'exposer à des poursuites de la part des autorités, sacrifiaient une partie de leur avoir si péniblement gagné, pour venir en aide à un compatriote ! Braves cœurs ! Les messes ont ont été payées depuis, mais celui qu'ils ont rendu à sa famille ne se croit pas quitte envers eux

et nous pouvons les assurer de sa part que sa reconnaissance sera éternelle.

Eugène était d'une gaîté folle. Ne pouvant sortir, il s'amusait à chanter en dépit des remontrances du père Labonne qui lui représentait le danger qu'il y avait d'attirer l'attention des voisins. Eugène se taisait pour recommencer l'instant d'après. Il avait chanté dans la prison de Martinsburg, où il avait appris le *Bonnie Blue Flag* et autres chansons sécessionistes ; il avait chanté au Castle Lightning, au Castle Thunder, dans la prison Libby, dans le *magazine* du Fort Trumbull, dans la prison d'Alexandria et dans la salle de police du Camp-Parole : et maintenant qu'il se sentait à peu près sauvé, il lui était impossible de se taire.

A minuit, un dimanche au soir, Eugène, après avoir serré la main à ses bienfaiteurs réunis pour lui dire adieu, partit à pied et se rendit à Wauregan, à 14 milles plus loin, où il prit le train pour Worcester. A cet endroit il prit le convoi de nuit pour Montréal, où il arriva le lendemain à neuf heures. Dans l'après-midi, il s'embarqua à bord du Chambly où il rencontra son ancien patron, celui-là même qu'il avait quitté au mois d'octobre 1863, pour aller s'engager dans l'armée américaine. Les deux hommes se reconnurent et restèrent un peu interdits, puis l'ancien marchand lui dit en lui tendant la main :

—Eh bien ! as-tu trouvé les vaches ?

—Hélas non ! J'ai pourtant fait bien des ronds. J'ai vu des vaches de toutes les tailles et de toutes les cou-

leurs, mais je n'en ai pas rencontré une seule qui eut un air de famille... avec les vôtres.

D'ailleurs, chacun son métier, les vaches sont bien gardées.

Le lendemain Eugène arrivait chez ses parents où, cela va sans sans dire, il fut reçu avec une joie d'autant plus vive qu'on avait à peu près perdu tout espoir de le revoir vivant.

## LX—Une visite a Pingreville

Peu de temps après son retour au pays, Eugène eut occasion d'aller à Pingreville, et il en profita pour se rendre chez M. Latour. Il connaissait ce dernier de réputation, seulement, mais ce n'était pas lui qu'il tenait à voir, c'était cette Louise dont Léon Duroc lui avait parlé avec tant d'enthousiasme. Il y avait près d'un an que ce pauvre Léon était tombé à ses côtés, frappé d'une balle à l'épaule gauche. Au milieu des dûres épreuves qui l'avaient assailli depuis, Leduc n'avait jamais perdu le souvenir de cet ami regretté.

Plus d'une fois, il s'était dit que s'il eut suivi les conseils de Duroc, il n'aurait jamais déserté, et aurait évité les misères sans nombre qu'il avait endurées depuis son départ du régiment. En mémoire de l'amitié qui les avait unis, il se considérait comme tenu d'aller voir celle que Léon avait tant aimée, pour lui dire comment il avait lui-même appris à apprécier son noble caractère ; pour l'assurer qu'il était mort digne d'elle et toujours fidèle au souvenir de sa Louise adorée.

Avant de se rendre chez le marchand, Eugène s'était informé discrètement sur le compte de Louise. S'il eut appris qu'elle s'était engagée dans de nouveaux liens, il se serait bien gardé de faire cette visite. Il se serait dit : Cette Louise est une coquette qui n'était pas digne de l'amour d'un homme comme Léon ; n'allons pas flat

ter sa vanité en lui racontant jusqu'à quel point elle était aimée par cet homme qu'elle n'a pas eu le cœur de regretter. D'ailleurs, je ne suis pas sûr que je pourrais m'empêcher de lui faire des reproches, et si je lui en faisais, cela ne serait guère convenable de ma part.

Mais tout le monde s'accordait à dire que Louise, qu'on avait connue rieuse et enjouée avant le départ de Duroc, était en proie à la mélancolie et qu'elle avait pris la ferme résolution de ne jamais se marier. Dans une petite ville, chacun connaît les affaires de ses voisins bien mieux que les siennes propres et, bien que ni Louise ni ses parents n'eussent jamais dévoilé à personnes les causes qui avaient motivé une aussi étrange détermination de la part de la jeune fille, tout le monde avait deviné que le départ précipité de Duroc et sa mort prématurée avaient brisé le cœur de Mlle Latour.

Dans ces circonstances, Eugène crut qu'elle lui saurait gré de lui raconter ce qu'il savait sur le compte de son ami défunt. Il se rendait chez M. Latour et demanda Louise. On l'introduisit dans un salon où il attendit quelques instants au bout desquels il vit paraître une blonde charmante vêtue d'une robe noire.

—C'est bien mademoiselle Louise Latour que j'ai l'honneur de saluer, dit-il en se levant et en s'inclinant.

—Oui, monsieur.

—Pardonnez-moi, mademoiselle, si j'ai pris la liberté de me présenter ici, moi qui n'ai pas l'honneur de vous connaître personnellement. Je me nomme Leduc. J'ai servi dans l'armée américaine où j'ai connu intimement quelqu'un qui vous portait beaucoup d'intérêt.

A ces mots, Louise fut prise d'un tremblement nerveux. Il lui sembla que cet étranger usait de ménagements pour la préparer à l'idée de revoir Léon vivant. Peut être était il envoyé par Léon lui-même pour lui annoncer la nouvelle de son retour ! L'espoir, la crainte, l'anxiété, la douleur et la joie, tout cela se combattait en elle, et la mettait à la torture. Elle aurait voulu crier et elle craignait de se trouver mal. Elle réussit pourtant à dompter son émotion, pas suffisamment pour que son trouble échappat à l'œil scrutateur d'Eugène, mais assez cependant, pour pouvoir demander, d'une voix qu'elle s'efforçait en vain ne rendre calme :

—Etait-ce M. Duroc ? Quand l'avez vous vu la dernière fois ?

—C'était M. Duroc ? Hélas, notre dernière entrevue a eu un dénouement bien tragique. Le souvenir de cette fatale journée restera toujours profondément gravé dans ma mémoire. Il y a près d'un an de cela, et je le vois encore, comme à l'instant où il est tombé entre mes bras, frappé par la balle qui devait causer sa mort trois jours après.

—Ah ! mon Dieu ! C'était donc vrai ! s'écria Louise en se laissant tomber sur une chaise, et en ne cherchant plus à retenir les larmes qui la suffoquaient.

—Mille pardons ! mademoiselle, dit Eugène, je venais pour vous consoler, et j'ai maladroitement fait disparaître une illusion que vous conserviez sans doute, puisque vous semblez étonnée d'apprendre la mort de mon ami Léon. Si j'eusse cru que vous espériez encore le revoir vivant, ce n'est pas moi qui aurais eu la cruauté de vous

détromper, mais que dis-je ? L'espoir que vous conserviez e st toute une révélation pour moi. S'il était vivant ! C'est moi maintenant, moi son ami, qui vous demande des consolations. Auriez-vous reçu de ses nouvelles ?

—Pas depuis le 15 juillet de l'année dernière. Mon père a écrit au 14ème régiment et a reçu du commandant une lettre l'informant que M. Duroc était mort à l'hôpital le 23 juin. Ne vous faites pas de reproches. Cet espoir dont vous parlez, c'est vous seul qui l'avez fait naître. Lorsque vous m'avez parlé de Léon Duroc, je me suis sottement figuré, que vous veniez démentir la nouvelle de sa mort, mais je comprends maintenant que vous vouliez tout simplement me parler d'un ami défunt, que vous regrettez et qui vous a parlé de moi. Je vous remercie de votre bonté. Parlez-moi de lui. Racontez moi ses derniers instants. Vous me voyez calme maintenant, et je vous promets de ne plus vous interrompre.

—Le 15 juillet, j'étais encore au régiment. J'en suis parti la dernière fois le 15 août, et alors on n'avait pas reçu, sur le compte de Duroc, d'autre nouvelle que celle qui nous a appris sa mort trois jours après qu'il eut été blessé. Il est évident que l'officier qui a écrit cela n'en savait pas plus long que moi. Mais, j'y pense, maintenant, continua Eugène comme s'il se fut parlé à lui-même, lorsque cette nouvelle nous est arrivée de l'hôpital on disait que la balle, après avoir traversé le bras gauche était entré dans le côté d'où elle n'était pas ressortie ; qu'elle s'était enfoncée par son propre poids vers la région du cœur ; or, moi je suis bien certain que,

Duroc n'a pas été blessé au bras, mais à l'épaule. Eastman a même prétendu que la balle était ressortie dans le dos. Je ne suis pas retourné au régiment depuis le 15 août. Si Duroc était revenu après avoir passé six mois à l'hôpital ! Mais c'est impossible, dans ce cas, il vous aurait écrit,

—En effet, il m'avait déjà écrit une première lettre. Elle m'est parvenue en même temps que la nouvelle de sa mort, de sorte que je ne lui ai pas répondu, mais j'ai l'adresse du régiment et je vais écrire de nouveau, bien que je n'ose plus espérer.

—Ecrivez toujours, il vous répondra à vous s'il est vivant. Moi je ne resterai peut-être pas assez longtemps dans le pays pour recevoir sa réponse et, comme je suis déserteur du régiment, il serait imprudent pour lui de me répondre si je retourne aux Etats-Unis.

—Hélas ! je crains bien que la triste nouvelle ne soit que trop vraie, mais vous ne m'avez encore rien dit de ce que vous aviez l'intention de me raconter en venant ici. Vous avez été son ami, c'est un titre à ma confiance et j'ai hâte de savoir tout ce qui lui est arrivé pendant sa courte carrière militaire. N'ayez pas peur d'être trop long, et soyez certain que je suivrai avec beaucoup d'intérêts jusqu'aux moindres détails de votre récit.

Eugène raconta alors tout ce qu'il savait sur le compte de Léon, et ne manqua pas de faire ressortir sa bravoure, sa vaillance, sa noblesse de caractère. Louise apprit ainsi dans quelle circonstance, Grippard et deux autres, dont Eugène ne connaissait pas les noms, s'étaient entendus pour enlever à Duroc les $1,000 de M.

Latour. Satisfaite de pouvoir constatér quelle avait deviné juste, elle se promit de n'en rien dire à moins que l'on ne s'avisat de mettre encore en doute l'honorabilité de Léon. La conversation se prolongea assez longtemps, et Eugène se retira en emportant la conviction que Louise répondait parfaitement au portrait que lui en avait fait Léon.

## LXI — La nostalgie de la désertion.

Eugène avait pratiqué plusieurs métiers, mais il n'en avait appris qu'un seul à fond : celui de déserteur. Celui-là par exemple, il le savait assez pour avoir pu se livrer à l'escamotage des primes, s'il eut été malhonnête et si la guerre eut duré. Mais il s'était fait déserteur comme il s'était fait soldat : un peu par étourderie et beaucoup par amour de la gloire. S'être proposé pendant quatre ou cinq ans de devenir soldat français, et consentir à un engagement pour cinq ans dans l'armée américaine, en croyant prendre un moyen détourné pour atteindre ce but, ce n'était pas faire preuve de beaucoup de logique ; mais quitter deux fois son régiment dans l'espoir que les confédérés lui fourniraient les moyens de se rendre au Mexique, cela n'était guère plus conséquent.

Pourtant, Leduc était loin d'être dépourvu de jugement. Seulement, c'était une nature ardente, un original, un insouciant, qui suivait l'impulsion du moment sans s'occuper des conséquences. Une immense soif d'aventures l'avait poussé à s'engager ; puis il s'était dit qu'il avait fait fausse route et que sa place était au Mexique. Il avait toute l'étourderie d'un enfant et toute l'énergie d'un homme.

Son excursion chez les guérillas aurait dû lui donner une leçon ; le fait est, que l'idée de déserter ne lui fut peut-être jamais revenue, si le 14ème n'eut pas reçu l'or-

dre de se retirer avec la réserve en arrière de la ligne d'investissement et surtout si son ami Duroc fut resté à ses côtés. Chose assez curieuse, ce jeune enfant qui rêvait de consacrer sa vie à la carrière militaire, n'aimait ni la vie des camps ni la vie de garnison. Il avait supporté gaiement les misères, les fatigues et les privations des campagnes ; les dangers du combat avaient semblé le griser, mais il s'était senti pris de dégoût pour le régiment, chaque fois qu'il s'était vu condamner à l'inaction.

Deux fois, il avait déserté par pur caprice, mais le lecteur a pu voir qu'il était ensuite devenu déserteur par nécessité, et pour fuir le châtiment qu'il avait mérité en désertant à l'ennemi devant Petersburg. On s'habitue à tout ; il eut été bien étonné si on lui eut dit qu'il avait pris goût au métier de déserteur, métier ingrat et improductif s'il en est, mais, sans qu'il s'en doutat le moins du monde, il était maintenant travaillé de la nostalgie de la désertion. C'est du moins ce qui ressort d'un nouveau coup de tête qu'il fit dans le cours de l'été et que nous devons à la vérité de consigner ici.

Eugène n'avait rien à faire ; il s'était multiplié pour trouver du travail et n'avait pu se procurer un emploi permanent. Tous les marchands de la campagne avaient leur personnel au complet. Pour se placer à la ville il fallait s'y prendre longtemps d'avance et être fortement recommandé. A l'armée américaine, il avait bien appris à endurer la fatigue et à manier le fusil, mais, lorsqu'il s'agissait du maniement de la charrue, de la herse ou de la faulx, son instruction était des plus incomplètes ; il réussit cependant à gagner quelque chose pen-

dant la saison des récoltes en se livrant à des travaux manuels qui ne lui rapportèrent pas grand'chose et qui eurent d'ailleurs l'inconvénient de ne pas durer assez longtemps.

Ses parents, tout à la joie de l'avoir avec eux, ne s'apercevaient pas ou ne voulaient pas s'apercevoir qu'il était d'âge à gagner sa vie, mais lui s'en apercevait, et il se disait qu'au lieu de contribuer à augmenter la gêne dans laquelle la famille se trouvait, il devait s'efforcer de lui venir en aide. Eugène devinait bien un peu ce que l'on disait sur son compte en son absence. Quelques propos qui lui furent rapportés par des amis obligeants achevèrent de le renseigner. Voici en substance quelle était l'opinion la plus accréditée parmi les bons habitants qui auraient voulu façonner tout le monde dans le moule d'où ils étaient sortis :

" Eugène avait été absent pendant près de deux ans et il était revenu sans le sou. Donc, c'était un dépensier, un bon à rien, un rien-qui-vaille. Il ne serait jamais qu'un gueux. Il avait gaspillé tout le temps de son enfance à aller à l'école et il ne savait pas travailler. C'était un sans-cœur, puisqu'au lieu de rapporter de l'argent à ses parents, il venait se mettre à leur charge, lorsqu'il aurait du gagner sa vie.

Cette dernière accusation alla droit au cœur d'Eugène. Sans doute elle était injuste et prématurée, mais il y avait du vrai dans ce raisonnement brutal. Elle était injuste aux yeux de tout homme impartial qui savait que, bien loin d'avoir pu amasser de l'argent à l'armée américaine, Eugène avait eu toutes les peines du monde

à s'en tirer avec sa peau. Elle était prématurée en ce sens que Leduc n'avait pas encore eu le temps d'abuser de l'hospitalité que lui donnait son père, et qu'il n'avait jamais exprimé l'intention de rester indéfiniment chez ses parents. Elle était de plus impertinente parceque le père Leduc ne devait pas un sou à personne et que son travail honnête avait toujours suffi à nourrir ses enfants, à les vêtir convenablemeat et à leur procurer à tous une instruction élémentaire. Il avait fait tout cela sans jamais s'endetter et sans demander de secours à personne et c'était beaucoup plus qu'on n'eût pu dire sur le compte des détracteurs d'Eugène.

Ce dernier s'occupait peu de ceux qui s'étonnaient qu'il ne fut pas revenu millionnaire à dix-huit ans. Il ne tenait pas énormément à ce qu'ils eussent de lui une opinion des plus flatteuses, mais il tenait à leur enlever le plaisir qu'ils auraient éprouvé si leurs prédictions s'étaient réalisées. En dépit de sa pétulance et de son étourderie, il valait encore mieux qu'eux. Il leur pardonnait volontiers, la supériorité incontestable qu'ils avaient sur lui en fait d'aptitudes pour les travaux manuels. Pourquoi ne lui auraient-ils pas pardonné la supériorité que son instruction et ses connaissances générales lui donnaient sur eux?

Aiguillonné par le désir de pourvoir à ses propres besoins, Eugène résolut de tenter un dernier effort pour devenir autre chose qu'un *gentilhomme* dans le sens que la *Gazette Officielle* donne à ce mot. Il quitta ses parents en disant qu'il allait visiter quelques villages de la rivière Richelieu dans le but de se placer, ce qui était

vrai, mais ce dont ils ne se doutèrent pas, c'est qu'il ajouta mentalement que,s'il ne pouvait réussir, il irait se livrer aux autorités américaines à Rouse's Point.

Après avoir vainement épuisé toutes les démarches et toutes les instances possibles, il se dirigea vers la frontière pour mettre à exécution son fatal projet. Sans s'arrêter au village de Rouse's Point, il gagna le fort Montgomery, situé à un demi mille de distance sur le lac Champlain, où il espérait trouver une garnison.

—Puisque je ne suis plus propre à faire autre chose qu'un prisonnier militaire, s'était il dit, reprenons l'ancien métier et voguons vers le Dry Tortugas.

Contrairement à ce qu'il avait cru, il ne trouva pas de garnison au fort, mais il s'adressa à un vieux soldat en uniforme qui y remplissait les fonctions de gardien du matériel de guerre, et le mit au courant de ce qui l'amenait.

—Etes-vous fou ? lui dit le vieux grognard, et croyez-vous que moi, un vieux soldat, je vais me mêler de cette affaire ? Adressez-vous à d'autres.

Puis se radoucissant.

—Jeune homme, dit-il, vous avez tort d'écouter la voix du désespoir. On vous fusillera peut-être.

—Je l'ai mérité et la vie n'est pas si agréable.

—C'est bien à vous de parler ainsi, vous qui n'êtes qu'un enfant et qui ne connaissez pas encore la vie, quelles que soient les misères que vous ayez endurées dans le sud. Mais, malheureux ! c'est qu'on pourrait bien ne pas vous fusiller. On pourrait vous envoyer au Dry Tortugas pour 20 ou 25 ans ce qui serait encore

pis. Croyez-m'en, suivez le conseil d'un vieillard et renoncez à ce coupable dessein. Vous avez des parents ?

—Oui des parents qui me sont sincérement dévoués, dit Eugène en faisant un effort pour retenir ses larmes.

—Et vous voulez les plonger dans la plus affreuse douleur ? Je ne vous connais pas, c'est la première fois que je vous vois, mais il faut que je vous dise ce que je pense de vous : Vous n'avez pas de cœur !

—Au moins, vous me le dites en face vous. J'aime mieux cela. Dans ma paroisse, il y avait des gens qui disaient que je n'avais pas de cœur, parceque j'étais revenu chez moi sans le sou et que j'y suis resté trois mois. Vous, vous me traitez de sans-cœur, précisément parceque je prends le seul moyen qui me reste de subvenir à mes propres besoins.

—Votre moyen est trop radical. S'il n'y a pas de travail pour vous de l'autre côté de la frontière il doit y en avoir de ce côté-ci. Donnez-vous la peine d'en chercher et vous en trouverez probablement. Vous ne serez pas inquiété pourvu que vous gardiez votre secret. On ne cherche plus les déserteurs comme autrefois. Allons, promettez-moi que vous allez abandonner votre malheureux dessein.

—Je vous le promets, répondit Eugène, vaincu par le raisonnement du vieux soldat, et je vous remercie de vos sages conseils.

Eugène parcourut inutilement une partie de la rive Est du lac Champlain, et s'en revint avec la conviction que le travail était aussi rare aux Etats-Unis que dans sa province natale. Il arriva chez ses parents après trois

semaines d'une absence qui avait été pour lui fertile en déboires et en privations de toutes sortes. L'automne venu, il put enfin entrer dans une épicerie de Montréal en qualité de commissionnaire, position qui lui rapportait bien $5 par mois, outre la nourriture et le logement, sans compter l'inappréciable avantage d'avoir soin d'un cheval et de transporter les effets aux pratiques.

C'était à l'époque du fameux camp de Laprairie, et un *cadet*, ami de la famille de l'épicier, fit en sa présen e une énumération splendide des avantages énormes qu'il espérait retirer grâce au fait qu'il était porteur d'un certificat de l'école militaire. A l'en croire, les officiers militaires seraient bientôt en grande demande. Le mé tier des armes allait enfin devenir une carrière en Canada. On était sur le point d'organiser une armée permanente et chaque cadet aurait une commission dans cette armée.

Il n'en fallut pas plus pour décider Eugène. Le discours qu'il venait d'entendre ne s'adressait pas à lui. Oh ! non. Le cadet en question aurait cru déroger à sa dignité en parlant à un pékin d'une condition aussi humble que celle d'Eugène. L'ex-soldat américain ne dit rien de son projet, mais il abandonna son emploi et prit aussitôt des mesures pour se faire admettre à l'école militaire où il entra quelques semaines plus tard.

## LXII—Des spectres dans l'embarras.

Pendant l'intervalle qui s'écoula entre sa sortie de chez l'épicier et son entrée à l'école militaire, Eugène alla chez M. Latour pour s'informer si l'on avait reçu des nouvelles sur le compte de Léon. Louise avait écrit une lettre adressée à Léon pendant que M. Latour avait demandé de nouveaux renseignements au commandant du 14ème. La lettre de Louise était restée sans réponse ; quant à M. Latour il avait reçu du commandant Thatcher une lettre conçue en ces termes :

" Nous vous avons déjà dit que Duroc est mort. Il ne faut pas vous attendre à ce que nous le ressuscitions pour vous faire plaisir. Il y a un an, il était déjà tout ce qu'il y avait de plus mort : ne vous figurez pas qu'il est plus vivant aujourd'hui qu'il ne l'était lorsqu'on l'a enterré."

On s'accordait à dire que cette lettre était tout à fait impolie et inconvenante, M. Latour, surtout, était furieux qu'on l'eut traité de la sorte, lui que tout le monde respectait à Pingreville. La vérité était que M. Latour avait trouvé moyen d'intercepter la lettre de sa fille à Duroc ; qu'il n'avait pas écrit à Thatcher, et que la prétendue réponse de ce dernier avait été fabriquée de toute pièce. Le marchand s'était dit que Léon, s'il était vivant, ne ferait jamais un parti sortable pour sa fille, et qu'il valait mieux laisser au temps le soin de consoler Louise.

Dans cette disposition d'esprit, il n'osa pas écrire au régiment de crainte d'apprendre que Léon était vivant. Louise acquit la certitude de son malheur et retomba dans un abattement profond. Eugene qui, lui aussi, depuis sa première entrevue avec Louise, s'était bercé de l'espoir que son ami avait survécu à la blessure qu'il avait reçue, ne se douta pas de la supercherie et resta sous l'impression que Duroc était mort.

Brindamour était toujours au service de M. Grippard. La fantasmagorie aidant, ce dernier, avait fini par faire de lui son secrétaire. Il l'avait amené à Montréal où il lui avait confié la charge de son bureau d'agence, car M. Grippard, qui voyageait beaucoup aux Etats Unis et ailleurs, continuait à faire de Montréal la base de ses opérations. Brindamour, que son appareil à fantasmagorie avait suivi partout, s'amusait de temps à autres en compagnie de Bohémier à effrayer des personnages tout à fait inoffensifs ; histoire de s'entretenir la main. Il y avait déjà assez longtemps qu'il n'avait soumis Grippard à l'épreuve d'une apparition, mais il se préparait à frapper un grand coup pour forcer son patron à l'établir.

Les cadets de l'Ecole Militaire avaient été recrutés en grande partie parmi les étudiants. Chaque certificat rapportait alors $50 et, comme les deux pouvaient s'obtenir dans l'espace de trois mois, le temps consacré à l'étude de l'art militaire se trouvait grassement payé. Bohémier comptait de nombreux amis parmi les cadets et il les visitait souvent. soit à la salle d'exercice du marché Bonsecours, soit à leurs pensions respectives. Eugène qui, comme tous les militaires, aimait à faire le recit de

ses campagnes, racontait un jour à quelques cadets en présence de Bohémier, comment Duroc avait été blessé mortellement à ses côtés. Il avait nommé Léon, avait parlé de lui en termes élogieux, et avec des larmes dans la voix, il avait exprimé jusqu'à quel point la nouvelle de la mort de cet ami si cher l'avait péniblement affecté.

Bohémier se garda bien de lui dire qu'il connaissait Duroc. Il fit adroitement tomber la conversation sur les revenants. La plupart des cadets qui se trouvaient dans le groupe des causeurs, soutenaient qu'il ne fallait pas ajouter foi aux prétendues apparitions racontées par les vieilles femmes, et Eugène, pour sa part, déclarait qu'il ne croyait pas à ces superstitions,

—Si les morts pouvaient revenir, ajouta-t il, j'en serais bien aise, car le pauvre Duroc dont je vous parlais il y a un instant m'aurait déjà rendu visite, et je serais si heureux de le voir !

A ce moment, les notes cuivrées du clairon donnnèrent le signal de se mettre en rang et Bohémier sortit de la salle. Il se rendit en toute hâte au bureau de Grippard, où il savait que Brindamour se trouvait seul, M. Grippard étant allé à New-York.

—J'ai une bonne nouvelle à t'apprendre, dit-il en s'essuyant le front. J'ai trouvé un sujet excellent pour nos opérations fantasmagoriques. Je sais où il prend sa pension. C'est à l'hôtel Laprairie. Le fils du propriétaire est un de mes amis et c'est un garçon très discret. Je veux voir la chambre de celui que nous allons éprouver et nous procéderons dès cette après-midi à notre installation.

—Et quel est l'heureux mortel qui va avoir l'honneur de recevoir une visite d'outre-tombe ?

—C'est un cadet de l'Ecole Militaire, un ancien soldat de l'armée américaine, un dûr à cuire, qui ne paraît pas avoir froid aux yeux. Il a connu Duroc à l'armée et c'est Duroc qu'il faut lui faire voir. Il ne s'agit plus d'un fantôme enveloppé d'un suaire comme nous en avons fait voir à nos derniers sujets. Il va falloir répéter la scène de la mort de Duroc.

—Oui, mais c'est dangereux. J'espère que tu n'as pas fait d'imprudence et que tu ne l'as pas averti qu'il verrait son ami. Cette scène il l'a vue, lui, et il est possible que nous ne la rendions pas à la perfection.

—Sois tranquille, il ne se doute de rien. Il ne sait pas que je connais Duroc, Quant à la scène, il vient de la raconter devant moi. Il suffira de modifier un peu notre programme pour la rendre telle qu'il l'a décrite. Je cours à l'hôtel Laprairie et je reviens immédiatement.

Bohémier sortit et revint une demi-heure après.

—Succès sur toute la ligne ! dit-il en entrant. Leduc, le cadet en question, occupe une chambre qui n'est séparée que par une mince cloison d'une autre chambre que j'ai retenue. La cloison est percée d'un trou de tuyau et d'un autre petit trou juste assez grand pour introduire le tube de mon appareil. Tout bien considéré nous n'essaierons pas de représenter Duroc tombant frappé par une balle. Il se présentera en uniforme, blessé ; mais debout, s'appuyant sur sa carabine. Je porterai le masque à tête de diable, et je le surveillerai par le trou du tuyau en imitant ses mouvements pour te renseigner ;

s'il parle, tu pourras l'entendre toi-même, car la cloison est très mince.

Dans l'après-midi, les deux compères se rendirent à l'hôtel Laprairie où ils installèrent leur appareil et, le soir venu, ils se livrèrent, en présence du fils du propriétaire de l'hôtel, à des expériences qui réussirent parfaitement. Tous convinrent que si l'appareil fonctionnait aussi bien lorsqu'Eugène serait dans sa chambre, le cadet ne pourrait manquer d'éprouver une peur bleue. On se divertit beaucoup d'avance à ses dépens : c'était toujours autant de pris.

Vers onze heures, Leduc revint d'une visite qu'il était allé faire à un ami. Il fit sa prière, se déshabilla, souffla sa lampe et se mit au lit. On avait mal calculé le temps que le morceau de potassium mettrait à venir en contact avec la glace, et Eugène s'endormit avant qu'on put le régaler du spectacle qu'on avait préparé à son intention. Au moment où le potassium commençait à flamber, un coup de pied frappé à la porte de sa chambre le réveilla en sursaut. Il saisit ses couvertes et se disposait à les jeter sur le feu pour l'étouffer, lorsqu'il aperçut un soldat américain, ressemblant beaucoup à Duroc, qui se tenait au-dessus du foyer ardent.

La première idée qui le frappa fut que le fantôme, puisque fantôme il y avait, n'était pas le spectre de Duroc. D'abord, Léon avait été frappé à l'épaule, mais plus haut que l'endroit d'où le sang semblait s'échapper de la blessure du spectre. Ce dernier portait la tunique de grande tenue et le képi d'ordonnance, et il était tout frais rasé ; or, lorsque Duroc avait été blessé, il portait

la blouse de petite tenue, avait le chef couvert d'un chapeau et, une barbe noire, qui croissait depuis six semaines, lui encadrait la figure. Il semblait à Eugène que si Duroc avait voulu le visiter, il n'aurait pas pris la peine de se faire raser et de se mettre en grande tenue. Le spectre se tenait debout, les mains appuyées sur le canon du fusil.

Croyant que quelqu'un était entré dans sa chambre pour lui faire peur, Leduc résolut de s'emparer de l'arme et de renvoyer son visiteur nocturne après l'avoir désarmé. Pour cela, il était nécessaire d'attaquer brusquement. Il se mit tranquillement sur son séant, fit mine de se frotter les yeux, et s'élança d'un bond sur le fusil qu'il voulut saisir.

Ses mains rencontrèrent le vide.

Comme le spectre n'avait pas bougé, l'idée vint à Eugène de lui tourner le dos et de regarder dans la direction opposée, pour voir si le fantôme suivrait partout son regard. Ayant constaté qu'il n'en était rien, il parcourut des yeux la chambre et aperçut, vis-à-vis le trou du tuyau, le derrière d'une tête qui portait les attaches d'un masque. C'était Bohémier qui, pour faire comprendre à Brindamour que Leduc avait tourné le dos au fantôme, s'était retourné sur lui-même. L'instant d'après il remettait à l'ouverture son visage de carton surmonté de deux cornes et orné de lueurs phosphorescentes.

Eugène se dit que ce diable masqué devait avoir quelque chose à faire avec l'apparition de la figure éthérée mais un peu paresseuse du spectre.

Sans dire un mot, il se glissa sous le lit, traversa en

rampant du côté opposé, avisa une chaise qui se trouvait près de la cloison en dessous du trou du tuyau, se releva près de la cloison de façon à ne pas être vu de Bohémier, sauta sur la chaise et appliqua un coup de poing sur le masque de l'étudiant. Celui ci poussa un cri et dégringola en bas de l'escabeau sur lequel il était juché.

Eugène, profitant du désordre, se hissa jusqu'à l'ouverture et jeta dans la chambre voisine un rapide coup d'œil qui lui permit de voir Bohémier se relevant tout penaud, le Sosie du spectre et le fils du propriétaire de l'hôtel se portant à son secours. Les trois personnages commencèrent à se parler à voix basse en face du miroir concave, et Eugène redescendu sur le plancher de sa chambre voyait le groupe assez bien reproduit par l'instrument dans la pièce qu'il occupait.

—Eh, les amis ! leur cria-t-il de son lit, où il était retourné. Je ne vous entends pas, mais je vous vois parfaitement, Si vous ne tenez pas à vous offrir en spectacle, enlevez la machine que vous avez introduite dans le trou de la cloison. Pourtant, laissez la, je vais aller vous trouver. J'aimerais à voir comment cela fonctionne, si vous n'avez pas d'objection. Du reste, vous n'aurez pas grand'chose à m'expliquer, j'ai tout vu à travers le trou du tuyau.

—Venez, et soyez le bienvenu, répondit le fils de l'hôtelier qui voulait se montrer aimable pour faire oublier à Eugène qu'il avait voulu rire à ses dépens.

## LXIII—Un témoignage important.

Sans prendre le temps de faire sa toilette, Eugène entra dans la chambre voisine.

—M. Leduc, dit le fils de l'hôtelier, permettez moi de vous présenter M. Bohémier étudiant en droit et M. Brindamour, secrétaire de M. Grippard.

—Enchanté de faire votre connaissance, messieurs, dit Leduc en s'inclinant.

—Nous nous sommes déjà vus, dit Bohémier.

—Oui, répondit Eugène, et, si je ne me trompe, il n'y a pas bien longtemps que nous avons eu des rapports assez intimes à travers le trou de tuyau que voilà.

—Vous tapez dûr, et je ne vous en fais pas mon compliment ; si vous m'eussiez frappé sur l'œil au lieu de m'atteindre au front, vous m'auriez défiguré, ce qui eut été très regrettable : tel que vous me voyez je suis pourvu d'une bosse dont j'aurais pu me passer. Il paraît que vous n'aimez pas la fantasmagorie, mais vous manifestez votre désapprobation d'une façon qui n'est guère commode pour les amateurs de ce genre d'amusement.

—Ah ! c'est vous qui étiez le diable. Je demande pardon à votre Majesté Satanique. J'ai tapé comme si j'avais eu affaire à Belzébuth en personne, et j'aurais du savoir qu'il s'agissait tout simplement de faire dégringoler un diable amateur. Aussi pourquoi ne m'aviez-vous pas averti ? J'aurais proportionné le coup au degré de résistance que je devais rencontrer.

—Que prenez vous messieurs ? Je paie une *traite,* dit le fils de l'hôtelier pour détourner le cours de la conversation.

Chacun ayant commandé son verre, le fils de l'hôtelier descendit pour servir ses hôtes. Dès qu'il fut parti, Bohémier dit à Eugène :

—J'espère, que vous ne nous en voulez pas d'avoir voulu vous effrayer, d'autant plus que vous vous êtes tiré avec honneur de l'épreuve à laquelle nous avons soumis votre courage. Je vous demanderai comme une faveur de ne pas parler à qui que ce soit de ce qui est arrivé ici ce soir.

—Pourquoi ?

—Je ne vois pas de raison pour vous cacher la vérité puisque vous savez déjà que M. Brindamour est l'employé de M. Grippard. Si son patron entendait parler de cette affaire, cela lui donnerait la clé d'une énigme qu'il cherche en vain à déchiffrer depuis au-delà d'un an. Or, Brindamour et moi nous avons intérêt à ce qu'il ne soit jamais éclairé là-dessus.

—Je garderai le secret, à condition qu'on me mette bien au courant du mystère qui intrigue M. Grippard, mystère que du reste je crois avoir deviné en partie. Je connais ce M. Grippard de réputation, pour en avoir entendu parler par celui que M. Brindamour a entrepris de personnifier ce soir. Je regrette de dire à M. Brindamour que je tiens son patron pour une franche canaille Quant à vous, M. Bohémier, votre nom m'est revenu à la mémoire ce soir, et je sais que vous ayez été complice d'une escroquerie dont ce pauvre Duroc a été la

victime. Vous voyez que j'en sais déjà assez long pour qu'il vous soit difficile de vous compromettre d'avantage dans mon estime. Vous avez besoin de ma discrétion ; j'ai besoin de votre aveu et de votre aide pour arracher un aveu à Grippard. Ne vous récriez pas ! C'est à prendre ou à laisser. Rien ne m'oblige à me taire. Telles sont mes conditions : secret pour secret, confidence pour confidence, aide pour aide.

A ce moment, le fils de l'hôtelier arrivait avec les quatre verres. Bohémier fit signe à Eugène de ne pas parler en sa présence, et lui expliqua le mécanisme de l'appareil. Puis, comme Leduc se disposait à retourner dans sa chambre, il lui dit :

—Restez ; nous avons à causer. Louis, va donc nous chercher des cigares, puis tu nous excuseras ; nous avons affaire avec M. Leduc et nous voudrions être seuls avec lui.

Lorsque le fils de l'hôtelier fut sorti, Bohémier dit à Leduc :

—Personellement, je n'ai rien à redouter d'une dénonciation de votre part, mais il n'en est pas de même de Brindamour. Si je comprends bien votre proposition, vous voulez un aveu de ma part au sujet de l'affaire Duroc ?

—Votre aveu par écrit et l'aveu écrit de M. Grippard.

—Qu'est-ce que vous en ferez ?

—Je pourrais vous répondre que cela me regarde, mais je veux bien m'engager à ne jamais me servir de ces documents excepté dans le cas où il deviendrait né-

cessaire de venger la mémoire ou la réputation de mon ami défunt.

—Vous demandez une chose impossible. Je veux bien, pour ma part, vous donner l'aveu en question mais comment faire consentir M. Grippard ?

—Si la chose est impossible, restons-en là, et je vais mettre M. Grippard au courant de ce que j'ai vu. Croyez vous que je n'aie pas deviné que le patron de M. Brindamour a dû être mis à l'épreuve de votre fantasmagorie ? C'est la seule explication plausible de la crainte que vous éprouvez en songeant qu'il pourrait découvrir votre secret. Je soupçonne que le spectre de Léon lui a fait faire une foule de choses qu'il n'aurait pas songé à faire sans les apparitions nocturnes qui, grâce à vous, ont dû le hanter.

En ma qualité d'ancien ami de l'infortuné Duroc, je trouve inconvenante au dernier point la lugubre farce que je vous ai vu jouer ce soir, mais puisque vous vous êtes servi jusqu'ici du nom de Duroc pour faire chanter Grippard, c'est bien le moins que vous employiez les mêmes moyens pour lui arracher un aveu propre à réhabiliter la mémoire de sa victime. Dans tous les cas, je vous laisse le choix des moyens mais il me faut cet aveu par écrit : mon silence est à ce prix.

Voyant qu'ils étaient au pouvoir de Leduc, Bohemier et Brindamour le mirent au courant de ce qu'ils avaient fait jusque-là, et de ce qu'ils se proposaient de faire. Il fut convenu qu'à la première occasion l'on soumettrait Grippard à une nouvelle épreuve pour le faire consen-

tir à signer une déclaration par laquelle il reconnaîtrait ses torts envers Duroc.

Leduc, Bohémier et Brindamour devaient travailler de concert. Eugène, affublé d'un costume de diablotin, devait s'introduire dans la chambre de Grippard, se cacher sous le lit et se montrer juste à temps pour enlever le document dès que Grippard l'aurait signé ; les deux autres devaient opérer dans la chambre en face.

On profita des quelques jours qui s'écoulèrent avant le retour de Grippard pour répéter les rôles et l'on fit tout ce qu'il était possible de faire pour assurer le succès de cette entreprise hasardeuse.

M. Grippard revint enchanté de son voyage, mais un peu fatigué. Il se retira de bonne heure sans se douter le moins du monde qu'un homme, complètement couvert d'un collant en batiste noire rayée de lueurs phosphorescentes, l'avait devancé dans sa chambre et s'était caché sous son lit. Le marchand se coucha et ne tarda pas à s'endormir.

Dès qu'il l'entendit ronfler, Eugène sortit avec précaution de sa cachette, éteignit la lampe que Grippard avait laissé brûler, tira le verrou de la porte, déposa sur le tapis un morceau de glace qu'il avait eu la précaution de prendre avec lui et y jeta un morceau de sodium ; puis il se remit sous le lit, la tête dans la direction du pied de la couchette, allongea un bras, saisit la couverte et l'arracha violemment du lit en poussant un cri guttural.

C'était le signal attendu par Bohémier qui avait introduit l'un des instruments dans le trou de la serrure et

qui commença à faire défiler dans la chambre toute une série de diablotins et autres figures lumineuses.

Le sodium flambait sur la glace et Grippard, réveillé en sursaut, regardait, effaré ce spectacle qu'il se rappelait avoir déjà vu à l'hôtel du Canada.

Sa couchette fit un soubresaut, comme si elle eut été soulevée par une force invisible et au même instant Duroc, vêtu de l'habit qu'il portait lorsqu'il s'était jeté dans le fleuve, apparut au-dessus du foyer ardent.

—Je suis obligé de revenir te voir, dit le spectre d'une voix caverneuse, mais cette fois je ne viens pas pour rien. Il y a au delà d'un an que je t'ai commandé d'établir le jeune Brindamour et tu ne l'as pas fait. Je sais que, comme employé, il aurait tort de se plaindre de tes procédés à son égard, mais Brindamour n'est pas un employé ordinaire et s'il savait ce que tu lui dois il serait peut-être moins satisfait qu'il ne l'est. Tu excelles à tromper les mortels, plus naïfs ou plus honnêtes que toi mais tu ne saurais me tromper, moi. Tu songes déjà à faire une immense banqueroute. Lorsque tu seras ruiné ou que tu passeras pour ruiné, que feras-tu pour celui que tu as promis de protéger ? J'entends que tu l'établisse et de suite ! Ça ne te coutera pas plus cher, attendu que tu n'as pas la moindre intention de payer tes dettes. Es-tu disposé à m'obéir ou dois-je employer contre toi les moyens surnaturels dont je puis disposer ?

—Je vous obéirai. Je vais lui ouvrir un magasin à la campagne, dit Grippard en proie à la frayeur la plus vive.

—Voilà qui est bien, mais il me faut des garanties de

ta bonne foi. Tu vas donc, séance tenante, écrire sous ma dictée un aveu du crime dont tu t'es rendu coupable à mon égard ; tu vas me signer cela et je vais le garder en ma possession pour m'en servir au besoin.

—J'ai trop peur pour écrire et je n'ai pas de lumière.

—Je ne suis pas venu ici pour te servir, et je ne suis pas obligé de te fournir le luminaire. Allume ta lampe je vais disparaître, mais tu m'entendras parler et j'aurai quelqu'un ici pour recevoir de ta main le document en question. Je te recommande de filer droit en présence de celui qui va te surveiller et je t'avertis d'avance qu'il n'est pas commode, celui-là ! Allons, allume ta lampe, et que ça finisse.

Pendant que Grippard frottait une allumette, Eugène sortait sans bruit de sa cachette et s'approchait, sur la pointe du pied, de l'endroit où se trouvait le marchand. Lorsque ce dernier eut allumé sa lampe, son regard se porta involontairement vers l'endroit occupé par le spectre l'instant d'auparavant. Le fantôme de Duroc n'y était plus, mais Grippard recula d'horreur en voyant devant lui, un diable noir pourvu d'une paire de cornes et de la queue traditionnelle.

Le costume en batiste était couvert de raies phosphorescentes qui luisaient dans l'obscurité et, comme Eugène qui était plus petit que Grippard, avait le soin de se tenir entre ce dernier et la lumière, une partie de ces raies étaient visibles en dépit du fait que la lampe était allumée. Leduc ne prononça pas une seule parole. Il se borna à faire signe à Grippard d'écrire et s'appprocha de lui pour le regarder par-dessus l'épaule. Grippard

s'étant mis en position, une voix qui semblait venir du plafond prononça ces paroles :

—" Je dicte : Ecris :

" Je soussigné, Charles Auguste Grippard, négociant, déclare que. le 4 mai 1864, en présence de MM. Alphonse Bagoulard, avocat, et Elzéar Bohémier étudiant en droit, j'ai emprunté de M. Léon Duroc la somme de $1,000 qu'il a déposée entre mes mains et que j'ai là et alors promis de lui remettre le lendemain ; que je ne lui ai jamais remis cette somme bien qu'il me l'ait demandé plusieurs fois ; que le 7 du même mois, comme il insistait pour se faire payer, j'ai nié avoir reçu de lui cette somme ou aucune autre, toujours en présence des dits Bagoulard et Bohémier, lesquels m'ont appuyé dans mes dénégations ; que le 8 du même mois, j'ai proposé à M. Duroc de contrefaire la signature de son ex-patron M. Latour, marchand de Pingreville, pour renouveler un billet dû par le dit Latour, et que les $1,000 par moi extroquées à Duroc étaient destinées à payer, et que le dit Duroc a refusé avec indignation de consentir à imiter la signature de M. Latour.

En foi de quoi j'ai signé ce dix-neuvième jour d'octobre 1865.

CHARLES AUGUSTE GRIPPARD."

M. Grippard avait dû se faire violence pour écrire jusqu'à la fin, mais la présence du diable noir regardant par-dessus son épaule avait triomphé de ses hésitations. Il signa d'une main hardie et poussa un soupir de soulagement. A peine avait-il fini d'écrire, qu'Eugène s'em-

para du document, souffla la lampe et s'élança vers la porte qu'il ouvrit et referma avec fracas après être sorti de la chambre.

Grippard hésita un instant puis, se doutant qu'on l'avait joué, il courut à la porte qu'il voulut ouvrir, mais, comme il portait la main à la clenche, il poussa un cri de douleur. Cette clenche était brûlante. Il retourna vers son lit et s'enfonça sous les couvertures, bien convaincu qu'il avait affaire à des êtres surnaturels. La voix mystérieuse le força à regarder de nouveau. Le spectre de Léon venait de reparaître et lui disait :

—Je suis content de toi, et, si tu tiens ta promesse, tu n'as rien à craindre.

La retraite d'Eugène avait été arrangée d'avance. On avait enlevé momentanément l'appareil pour le replacer immédiatement et la chaleur avait été communiquée à la clenche, au moyen d'un fil d'Archal posé d'avance et qu'une batterie électrique avait rougi aussitôt après la sortie de Leduc.

Grippard ralluma sa lampe et se recoucha.

Quant à Eugène, il fit ajouter par Bohémier la déclaration suivante au document portant la signature de Grippard.

" Je soussigné, Elzéar Bohémier, certifie que la déclaration de ci-dessus est vraie en ce qui concerne les faits que M Grippard affirme avoir eu lieu en ma présence et en présence de M. Alphonse Bagoulard.

ELZÉAR BOHÉMIER.

Armé de ce précieux document, Leduc prit congé de ses deux compagnons, bien décidé à ne plus avoir aucun rapport avec eux,

## LXIV— Une vie accidentée.

Le 6 février 1866, juste un an après sa sortie de la prison Libby, Eugène recevait son premier certificat de l'Ecole Militaire. Il retourna dans sa famille et, le printemps suivant, il partit en compagnie de cinq cents jeunes gens recrutés dans les paroisses environnantes et qui se dirigeaient vers les briqueteries du New-Jersey. On remonta la rivière Richelieu en bateau à vapeur jusChambly, puis on se rendit à pied jusqu'à St. Jean. C'étaient de robustes gaillards que ces fils de cultivateurs qui allaient chaque année passer la belle saison dans les briqueteries américaines. On eut peut-être pu leur reprocher de se montrer un peu bruyants, mais en somme, ils étaient aussi paisibles que l'auraient été des jeunes gens choisis dans la même classe chez n'importe quelle autre nationalité. Tous ceux qui les avaient vu arriver s'accordaient à dire qu'ils représentaient bien la race forte et virile à laquelle ils appartenaient, mais tout le monde semblait étonné de voir Eugène en leur compagnie. La distinction dans la mise et dans la manière du cadet le faisaient remarquer de tous, l'un de ses compagnons s'en aperçut et lui dit :

—Ma foi, Eugéne, tu es joli garçon, mais ton physique agréable ne suffit pas à lui seul pour expliquer l'intérêt que tu inspires à ces étrangers. Personne ne te connait ici et, cependant, j'ai entendu des gens dire :

" Comment se fait-il que celui-là se trouve parmi eux ? Vois-tu, toi, tu as l'habitude de vivre avec les messieurs, et l'on reconnaît cela à tes manières.

—On me trouve probablement un air plus canaille que de vôtre, répondit Eugène en riant.

C'était à l'époque de l'invasion fénienne. A part la garnison du fort St. Jean, composée des *Royal Canadian Rifles*, quatre compagnies de volontaires étaient stationnées dans la ville et logées chez l'habitant. Eugène crut avoir trouvé occasion de tirer partie de son certificat de l'Ecole Militaire. Il fit part de son projet à un officier qu'il rencontra et qui lui dit :

—Vous pourriez toujours entrer comme sous-officier dans ma compagnie, en attendant que l'occasion se présente de vous faire avoir une commission, ce qui ne saurait tarder, car l'un des capitaines du bataillon se propose de donner sa démission.

Eugène entra donc en qualité de sergent dans le bataillon commandé par le major Marchand, mais, deux ou trois jours après, les soldats étaient renvoyés dans leurs foyers. On retenait leurs services pour deux jours d'exercices par semaines au quartier général de compagnie. Eugène, qui faisait partie de l'une des compagnies appartenant à la ville, dût se chercher un emploi qui lui permit de vivre en attendant qu'on appelat de nouveau les volontaires sous les drapeaux.

Il se souvint qu'il avait autrefois commencé à apprendre la boulangerie et finit par entrer à un salaire nominal chez un boulanger de St. Athanase, (aujourd'hui Iberville.) Il y resta trois semaines, mais, comme il ne savait

pas assez le métier pour pouvoir donner satisfaction à son nouveau patron, ce dernier le lui fit sentir, et Eugène offrit de s'en aller, proposition qui fut acceptée avec un enthousiasme que Leduc trouva quelque peu inconvenant.

Il s'en alla à Montréal et se plaça dans une autre boulangerie, où il passa quelque temps. Comme il avait eu le soin de dire qu'il ne savait pas le métier, son nouveau patron n'exigeait pas autant de sa part que celui qu'il venait de quitter. On l'aurait gardé indéfiniment s'il eut voulu rester, mais il y eut un nouvel appel aux armes. Les vontaires affluaient à la frontière, et Eugène ne put résister au désir de voler à la défense du pays.

Plusieurs de ses anciens compagnons de l'école militaire avaient pris des grades dans les bataillons de milice volontaire. L'un d'eux, lieutenant aux Chasseurs Canadiens, lui offrit de se retirer en sa faveur et de lui vendre, à crédit, son uniforme d'officier ; mais la mésaventure qui lui était arrivée à St. Jean avait rendu Leduc prudent. Il ne voulut pas contracter une dette de $100 sans savoir si le bataillon ne serait pas licencié aux premiers jours. Il s'engagea comme simple soldat et fut fait sergent le lendemain à Laprairie, où le bataillon des *Chasseurs Canadiens*, dont il faisait partie, fut cantonné pendant quelques jours, De Laprairie, les *Chasseurs Canadiens* furent envoyés à St. Jean où après avoir campé une dizaine de jours sur la Commune, ils reçurent ordre de partir.

L'aile gauche fut envoyée à Philipsburg et l'aile droite à Hemmingford. Eugène se trouvait avec cette dernière.

re partie du bataillon. Au bout d'une quinzaine de jours, le camp d'Hemmingford fut levé et les volontaires furent ramenés à Montréal où il furent licenciés et où ils eurent toutes les peines du monde à se faire payer. Les compagnies envoyées à Philippsburg n'étaient pas revenues et elles avaient besoin de renfort ; Eugène alla les rejoindre et servit encore une quinzaine de jours comme sergent. Lorsque la *guerre des Féniens* fut terminée Eugéne revint à Montréal où, pendant une quinzaine de jours, il attendit vainement qu'on lui payât ses services. Il fit l'impossible pour trouver une situation mais tous ses efforts furent infructueux. De guerre lasse, désespérant de jamais retirer ce qui lui était dû, il prit le bateau pour Québec, d'où il espérait pouvoir aller en France en gagnant son passage. Le désir d'entrer dans l'armée française lui était revenu plus vivace que jamais.

Un embaucheur lui donna un asile dans une taverne de la rue Champlain, en attendant qu'il put le placer à bord du *Tarifa* en qualité de cuisinier, après l'avoir recommandé, à son insu, comme l'un des meilleurs cordons bleus des deux Amériques. Eugène ne s'effarouchait pas trop à l'idée de faire la cuisine pour des matelots. Pendant son séjour dans l'armée américaine il avait acquis quelques connaissances culinaires, mais la femme du capitaine devait faire la traversée à bord, ce qui compliquait singulièrement les choses. Allez donc demander des pâtisseries à un homme qui ne sait que rôtir un bifteck et faire une tasse de café !

—Le *Tarifa* était un brigantin neuf qui devait faire son premier voyage. Il était amarré au quai des Com-

missaires et devait faire voile le lendemain. Eugène qui avait eu la bonne idée de s'engager sous un nom d'emprunt, entra immédiatement en fonctions. L'équipage n'était pas encore embarqué et, seuls, les officiers et la femme du capitaine se trouvaient à bord. Nullement accoutumé à faire la cuisine au charbon, Eugène eut toutes les misères du monde à préparer le dîner.

Il était deux heures et personne n'avait encore rien eu à se mettre sous la dent. Le capitaine, le second, le contremaître et le commis des vivres vinrent tour à tour lui chanter pouilles et il se dit qu'il ne réussirait jamais à contenter ces gens-là. Honteux de s'être engagé pour faire une besogne au-dessus de sa compétence, il résolut de s'esquiver sans bruit. Laissant son paletot à bord, il prit un seau et descendit à terre sous prétexte d'aller puiser de l'eau dans la rue voisine. Dès qu'il se vit assez loin, il lâcha son vase dans la rue et s'éloigna dans la direction de Charlebourg.

Encore une désertion à mettre sur le compte de son envie de prendre du service dans l'armée française. Ce fut la dernière sottise de ce genre qu'il dût à cette malencontreuse idée.

Il revint sur ses pas, traversa Lorette puis St. Augustin et, trois jours après, il fut arrêté dans l'Eglise de la Pointe aux-Trembles (en bas) où il était entré pour faire sa prière du matin.

Un carabinier de l'armée règulière qui se trouvait en service secret à la Pointe-aux-Trembles, avaitvu Eugène au moment où il entrait a l'église. Frappé de sa démarche militaire, il crut avoir affaire à un déserteur

de l'armée régulière et, comme il avait mission d'arrêter les déserteurs, il se fit accompagner par un homme et vint trouver Eugène dans le banc où il était agenouillé. Leduc savait bien qu'on ne réussirait pas à le faire passer pour déserteur de l'armée anglaise, et ce n'était pas cela qui l'inquiétait, mais il ne tenait nullement à être ramené à Québec où l'on aurait bien pu lui faire de la misère pour avoir déserté du *Tarifa*.

Heureusement pour lui, il avait dans sa poche son portrait en uniforme de sergent des Chasseurs Canadiens, et il l'exhiba au carabinier. Ce dernier vit bien par les parements de l'uniforme que Leduc avait réellement appartenu à un bataillon de volontaires. Cela étant, il n'était guère probable qu'il put appartenir en même temps à l'armée régulière.

—Vous pouvez me ramener à Québec si bon vous semble, lui dit Leduc, mais cela ne vous servirait à rien et vous me rendriez un mauvais service, car je viens de déserter d'un navire marchand à bord duquel je m'étais engagé la veille.

Le soldat fut bien aise d'avoir rencontré quelqu'un avec lequel il put causer. Il ne parlait pas un seul mot de français et personne ne parlait l'anglais à la Pointe-aux-Trembles. Il invita Eugène à déjeûner et le retint avec lui toute la journée.

Eugène était bien habillé lorsqu'il avait quitté ses parents ; il ne voulait pas retourner chez lui en chemise. Il se rendit dans les cantons de l'Est en cherchant de l'ouvrage et finit par s'engager pour les travaux de la

moisson, chez un cultivateur écossais des environs de Richmond où il passa deux mois.

Nippé à neuf, il retourna chez ses parents et, quelques temps après, il s'engagea comme commis chez un marchand de campagne. Il n'y fit pas un long séjour. La patronne était acariâtre ; elle se mêlait trop du magasin et Eugène n'était pas d'un caractère à se laisser mener comme un esclave.

Le printemps suivant, il partit pour les Etats de la Nouvelle Angleterre où, après avoir passé l'été à faire tous les travaux les plus pénibles, après avoir fait de la brique pendant trois mois, il devint commis d'un magasin de nouveautés dans une petite ville située aux environs de Boston.

Il y était depuis peu, lorsque les journaux du Canada lui apprirent qu'on organisait un détachement de Zouaves Pontificaux Canadiens. Il écrivit de suite au curé de la paroisse où étaient ses parents, le priant de faire son possible pour le faire admettre dans les rangs de ces nouveaux croisés. Il reçut une réponse très-flatteuse du curé, qui était son ami, et qui lui promettait de ne rien négliger pour le faire admettre, mais quelque temps après une nouvelle lettre l'informait que le contingent était au grand complet, que la demande était venue trop tard et qu'on avait dû refuser un grand nombre d'aspirants. Eugène se promettait bien de s'y prendre à temps si l'on organisait un autre détachement, lorsqu'un évènement imprévu vint le faire renoncer pour de bon à ses rêves de gloire militaire, et lui inspirer le désir de s'attacher à quelque chose de plus tangible.

## LXV—Une rencontre imprévue.

Dans toutes ses pérégrinations, à travers les vicissitudes de son existence orageuse, il y avait deux objets que Leduc avaient soigneusement conservés : C'étaient la bague d'Hélène et la déclaration arrachée à Grippard. Son scapulaire avait servi d'écrin au bijou et l'avait soustrait à toutes les perquisitions.

Chaque fois qu'il s'était vu dans un milieu civilisé, lorsque sa mise était en harmonie avec la richesse de cette bague, l'anneau avait reparu à son doigt. Avait-il à traverser des circonstances difficiles, était-il menacé de quelque danger, le bijou s'éclipsait. Son doigt était devenu un véritable baromètre. Orné d'une bague, il annonçait le beau temps : dépourvu d'ornement, il présageait la tempête. Depuis qu'il était *au monde*, comme il disait pour exprimer qu'il avait rompu avec l'impitoyable dèche, le rubis entouré de turquoises brillait entre les deux plalanges supérieures de l'annulaire de sa main gauche, côté du cœur.

Eugène n'avait pas oublié Hélène, mais il la croyait mariée depuis longtemps et son souvenir la lui rappelait comme on se rappelle les visions angéliques que notre imagination enfantine nous a fait entrevoir à tous, à l'âge où les douces illusions venaient dorer notre insoucieuse existence. Le mariage avait dû la transformer, mais lui s'était épris d'elle, telle qu'il l'avait vue à

quinze ans. Il sentait que si elle eut été libre il eut aimé la femme comme il aimait cette figure idéale qui avait fixé son empreinte sur son imagination, ainsi que la lumière du soleil fixe les images sur le daguerréotype.

Il avait voué une espèce de culte à cette forme éthérée qui lui rappelait l'épanouissement de son cœur vierge aux rayons du soleil de l'amour. La femme appartenait à un autre ; il ne l'aimait plus ou croyait ne plus l'aimer, mais l'ange dont elle avait emprunté la figure était resté ; c'était l'ange qu'il aimait et il s'abandonnait sans contrainte à ce sentiment à la fois doux et pur, tendre et passionné, qu'il pouvait ressentir sans éprouver le moindre remords.

Un soir, le magasin était rempli de monde et Eugène, très-occupé, allait et venait, se multipliant pour répondre aux nombreux clients.

—Par ici, M. Leduc, s'il vous plaît, lui dit le patron.

En entendant prononcer ce nom une femme jeune, belle et très bien mise, avait levé les yeux. En apercevant Eugène, elle pâlit et son regard se porta immédiatement sur la main d'Eugène qui portait au doigt la bague d'Hélène. Elle étouffa avec peine un cri, qui était sur le point de lui échapper, et s'appuya sur le comptoir. A ce moment, Eugène arrivé en face de la cliente, pâlit à son tour. Hélène Duchâtel était devant lui. Hélène vieillie de trois ans, mais encore plus belle à dix-huit ans qu'elle ne l'était lorsqu'Eugène l'avait vue en Virginie.

Eugène, tout interloqué, ne trouvait pas un mot à dire, et ce fut Hélène qui se remit la première. Elle lui tendit la main, et lui dit en français :

—C'est une rencontre aussi heureuse qu'inattendue, car, grâce à cette bague que vous portez au doigt. je suis bien sûre de ne pas me tromper en saluant M. Eugène Leduc.

—Cette bague ne m'a jamais quitté. C'est la prémière occasion que j'ai de vous remercier de ce précieux cadeau. Il m'est d'autant plus cher maintenant, que vous m'avez reconnu grâce à lui; moi, je vous aurais reconnue partout.

—Je me rappelle très bien votre figure telle qu'elle était lorsque je vous ai vu. Vous étiez blond alors, mais avouez que votre moustache noire (*) aurait bien pu me dérouter un peu, si votre nom, qu'on a prononcé devant moi, et plus encore, cette bague à votre doigt, ne m'avait remise sur la piste. Mais on nous observe, veuillez donc me montrer cette dentelle. Vous devez avoir bien des choses à me raconter. Moi, de mon côté, j'en ai beaucoup à vous dire. Je vais vous donner mon adresse : j'espère que vous me ferez l'honneur de venir visiter une ancienne connaissance et que nous pourrons causer à notre aise.

Elle avait passé à Eugène une carte parfumée sur laquelle était imprimée l'adresse suivante :

" Mlle Hèlène Duchâtel,
Professeur de Français.
Ladies Colledge."

---

(*) Eugène se taisait teindre un commencement de moustache.

En jetant un regard sur cette adresse, Eugène ne put réprimer nn mouvement de joie. Non-seulement, il retrouvait Hélène, mais elle n'était pas l'épouse d'un autre, comme il l'avait craint jusque-là.

Il se remit un peu, puis il dit :

—Y a-t il longtemps que vous avez vu M. Alfred Shelton et Madame sa mère ?

—Ils sont morts tous deux. Ce pauvre Alfred a été tué à Cold Harbor et sa mère ne lui a pas survécu longtemps. Cette affreuse guerre m'a aussi enlevé mon pauvre père, mort en combattant pour la cause du sud. Je croyais que la mort m'avait enlevé tous ceux que j'aimais : jugez de la joie que j'ai ressentie en constatant ce soir que, vous au moins, vous êtes sorti sain et sauf de cette période de souffrances et de dangers. Et M. Duroc qu'est-il devenu ?

—Mort, lui aussi. Il a été blessé mortellement à mes côtés devant Petersburg. Moi, j'ai quitté le régiment quelque temps après. A propos, personne ne sait que j'ai servi, et j'ai intérêt à ce qu'on l'ignore car je dois vous avouer que je suis déserteur.

—Il ne faut pas je vous retienne plus longtemps. Si vous êtes libre demain, venez me voir et nous causerons. Je ne dirai à personne où je vous ai connu.

Toute cette conversation avait eu lieu en français, et personne dans le magasin n'en avait compris un traître mot. Hélène fit quelques emplettes et se retira, laissant Eugène plus épris que jamais. Comme bien on pense, Leduc n'eut garde de manquer au rendez-vous le lendemain. Ces deux jeunes gens qui s'étaient toujours aimés

depuis leur première entrevue, avaient bien des choses à se dire. Ils se firent des aveux mutuels et Hélène déclara à Eugène qu'après l'avoir vu, elle avait résolu de ne pas épouser Shelton parcequ'elle s'était aperçue que son cœur ne lui appartenait plus. Son cousin, qu'elle avait cru aimer lorsqu'on les avait fiancés, était mort sans s'être jamais douté que l'un des jeunes soldats fédéraux en compagnie desquels il avait pris le dîner chez sa mère, l'avait supplanté dans les affections de la jeune fille.

Restée orpheline et sans ressources, elle avait songé à utiliser sa connaissance du français en s'engageant comme institutrice dans les pensionnats de jeunes filles, et elle était venue se fixer dans la Nouvelle-Angleterre, où l'on a le bon esprit de rémunérer d'une façon convenable ceux qui se dévouent à l'enseignement. Elle rendait grâces au ciel d'avoir pris cette détermination puisque cela lui avait permis de retrouver le seul homme qui lui eut inspiré ce sentiment profond et inaltérable que la femme de cœur éprouve pour celui qu'elle consent à accepter pour époux.

Lorsque les deux jeunes gens se quittèrent ce soir-là, ils s'étaient fiancés devant Dieu, et la date de leur mariage avait été fixée. Six mois après ils étaient mariés et Eugène, devenu le plus heureux des hommes, se mit a travailler avec un redoublement de courage. Hélène continuait à enseigner le français au *Ladies College* et les deux époux économisaient de leur mieux pour venir se fixer au Canada.

Eugène avais jeté les yeux sur les townships de l'Est où il avait l'intention d'ouvrir un magasin.

Il fut l'un des principaux fondateurs d'une société St. Jean Baptiste et d'un cercle littéraire dans la petite ville américaine qu'il habitait. Plusieurs journaux des Etats-Unis et du Canada lui ouvrirent leurs colonnes et il publia de temps à autres des correspondances remarquables en faveur du repatriement et de la colonisation. Plume facile, imagination vive, style chatié, patriotisme ardent, telles étaient les qualités qui le distinguaient comme écrivain. Il contribua pour sa bonne part au réveil de ce sentiment national qui a produit de si heureux résultats parmi les Canadiens-Français émigrés aux Etats-Unis. En 1870, le jeune couple, se trouvant à la tête d'un petit capital assez respectable, vint au Canada, mais avant que d'aller se fixer dans les cantons de l'Est, Eugène voulut aller visiter ses parents en compagnie de sa femme que la famille Leduc ne connaissait pas encore. Laissons-les pour le moment aux joies intimes du foyer paternel. Nous les retrouverons bientôt à Pingreville, lorsque nous aurons mis le lecteur au courant de ce qui s'était passé chez nos anciennes connaissances depuis que l'astre du bonheur s'était levé à l'horizon, désormais sans nuage, qui s'offrait aux regards d'Eugène et d'Hélène.

## LXVI—La fiancée du mort.

Grâce à la protection de M. Grippard, Brindamour avait pu ouvrir un magasin pour son compte dans une des paroisses situées le long du majestueux St. Laurent. Il avait abandonné la fantasmagorie comme un métier devenu inutile et s'occupait activement de son commerce.

M. Grippard passait pour un Crésus. Le fait est qu'il faisait danser les écus des autres avec une désinvolture bien propre à éblouir les badauds. C'était un brasseur d'affaires aussi audacieux que dépourvu de principes. Avait-il besoin d'argent, et Dieu sait s'il lui en fallait pour vivre comme il vivait, il trouvait toujours moyen de s'en procurer.

Un jour, il part avec deux barges chargées de bois de construction appartenant à la compagnie des scieries de Picoudy, il se rend aux Etats-Unis, vend navires et cargaisons, met l'argent dans sa poche et le garde. Une autre fois, il achète de grandes quantités de grain qu'il revend immédiatement, se fait payer et oublie de payer les *habitants*.

De pareils exemples d'honnêteté ne devaient pas rester sans récompense. Aux élections générales de 1867, il se présente comme candidat dans deux comtés différents. Le double mandat existait alors, et il fut élu à la fois député de la Chambre des Communes et à l'Assemblée Législative.

Naturellement, ses adversaires dans cette double lutte n'étaient pas de taille à se mesurer avec lui. C'étaient tout simplement d'honnêtes gens. Des naïfs, quoi ! Cartouche et Mandrin s'ils eussent vécu, auraient peut être pu égaler Grippard en popularité. Mais, depuis la mort d'Entaya, surnommé Baptiste Pierre, il n'y avait plus au Canada un seul homme qui put être comparé à M. Grippard.

Une banqueroute phénoménale de la part du nouveau député, suivit de près son élection. Cette faillite entraîna la ruine de plusieurs maisons bien établies. Un commerçant de grain, qui passait pour millionnaire, se vit réduit à la besace pour avoir endossé les billets de M. Grippard.

Avant que la nouvelle de sa déconfiture ne fut connue, ce dernier résolut de tirer le meilleur parti possible du crédit dont il jouissait encore auprès des marchands de la campagne. Il creva plusieurs chevaux, à brûler la distance entre Montréal et Trois Rivières de chaque côté du fleuve. Il arrivait devant un magasin ou une ferme dont le propriétaire le considérait comme son bienfaiteur, échangeait son cheval tourbu pour un autre, promettait de payer la différence entre la valeur des deux bêtes, empruntait $50 ou $100, au campagnard et repartait à bride abattue.

L'individu qu'il venait de flouer se frottait les mains avec satisfaction. Prêter de l'argent à M. Grippard ! Quel honneur ! Et c'était si sûr ! On avait une telle confiance en lui que, lorsque l'on apprit qu'il était en faillite, on ne voulait pas y croire et bon nombre de ceux qu'il

avait floués soutenait qu'il paierait vingt chelins dans le louis. Dès que Grippard eut complété sa tournée d'exploitation de la bêtise humaine, il réunit ses créanciers et leur offrit de composer à 50cts dans la piastre. Tous refusèrent péremptoirement. Plus tard, il leur offrit 25 cts qu'ils refusèrent encore. Une troisième assemblée eut lieu, et Grippard eut la condescendance de traiter ses créanciers au champagne.

—Buvez, tas de maudits, leur dit-il. Vous m'avez volé en détail: moi je vous vole en gros. (*) Je vous ai d'abord offert 50cts, puis 25cts et vous avez refusé. Maintenant je vous offre 10cts dans la piastre. Acceptez cela ou vous n'aurez rien.

Une proposition si avantageuse et faite en termes si polis ne pouvait manquer d'être acceptée et elle le fut immédiatement.

Les Européens qui liront cette scène se diront peut être qu'elle est invraisemblable. A cela nous répondrons qu'elle est vraie en tous points. Cependant, ils auraient tort d'en conclure que notre population est malhonnête. Chez nous, l'homme du peuple tient le banqueroutier frauduleux pour un voleur, et il a raison. Nos mœurs domestiques sont pures et si le sens moral est un peu émoussé dans nos cercles commerciaux, la faute en est aux Européens qui ont créé notre commerce et qui donnent le ton dans les affaires.

Ici comme ailleurs, la richesse fait pardonner bien des crimes, mais si l'on veut se faire une idée du profond

(*) Textuel.

mépris que l'on a pour le banqueroutier, on n'a qu'à remarquer le vide qui se fait autour de celui que la banqueroute a laissée sans le sou. Il a beau s'être dépouillé, avoir tout sacrifié pour payer ses dettes, on admirera peut être son honnêteté, mais on ne lui pardonnera jamais sa pauvreté.

Quant au failli qui s'est enrichi en volant ses créanciers, on le blâme très sévèrement pour sa malhonnêteté, lorsqu'elle est trop évidente pour qu'on puisse traiter d'envieux ceux qui disent du mal de lui, mais l'admiration que l'on éprouve pour l'homme riche fait bientôt oublier le mépris que l'on voudrait avoir pour le voleur. Hélas ! nous ne sommes pas meilleurs que les autres peuples sous ce rapport, mais ceux dont les compatriotes ont tout fait pour corrompre nos mœurs commerciales et politiques auraient mauvaise grâce à jeter la pierre au peuple Canadien, lorsqu'ils voient un des nôtres faire cyniquement au grand jour ce que des Européens lui ont appris à faire en cachette.

Grâce au compromis effectué entre lui et ses créanciers, Grippard put conserver ses deux mandats. Rendons-lui cette justice que jamais les séances ne furent prolongées outre mesure par ses discours. Plût à Dieu qu'on eut pu en dire autant de certains braillards aussi longs que peu interressants. Son rôle se bornait à intrigue dans les coulisses, à figurer parfois dans les comités et à voter du côté de l'opposition lorsqu'il n'était pas absent de son siège au moment du vote.

Toujours grand seigneur, s'il avait un voyage à faire, il nolisait un bateau à vapeur et télégraphiait pour rete-

nir une chambre à l'hôtel. Il disait à qui voulait l'entendre que la politique ne lui importait guère et que ce qu'il voulait, c'était de l'argent.

Il avait organisé une compagnie de chemin à lisses; il devint adjudicataire et principal entrepreneur des travaux de cette compagnie dont il avait été l'un des promoteurs en chambre.

Il avait retrouvé au parlement provincial son ancienne connaissance, Alphonse Bagoulard, qui avait été élu par acclamation dans un comté qu'il est inutile de nommer ici; mais les deux anciens amis se trouvaient dans des camps opposés. Autant Grippard était silencieux, autant Bagoulard était loquace. Pas n'est besoin de dire qu'il remporta de brillants succès oratoires dans cette enceinte où sa réputation d'éloquence l'avait dès longtemps précédée, et tous ses collègues s'accordaient à dire qu'un avenir brillant lui était réservé.

Bohémier, plus abruti que jamais, achevait de ruiner dans les sales orgies sa santé délabrée par les débauches de toutes sortes, et l'opinion la plus généralement accréditée parmi ses connaissances était qu'il n'en avait pas pour longtemps à vivre.

Les amis de Bagoulard le voyant appelé à jouer un rôle important dans la politique songeaient à le marier dans l'espoir de le ranger. Comme il était sans le sou et que son titre de député l'obligeait à vivre sur un ton peu en rapport avec ses moyens pécuniaires, on avait décidé de lui trouver une héritière, et Louise Latour était du nombre de celles qui lui avaient été recommandées.

—Celle-là, lui avait-on dit, n'est pas une conquête

facile ; elle a refusé plusieurs partis excellents et vous aurez un mort pour rival.

—Diable, avait-il répondu, j'aimerais mieux avoir affaire à un vivant. Je tâcherais de lui faire commettre quelque bêtise en présence de la belle, ou je m'efforcerais de le surpasser en amabilités ; mais allez donc lutter contre un mort ! Puisque son amour a survécu à l'objet aimé au point de lui faire tout sacrifier au culte du souvenir, cela prouve que c'est une femme de cœur, et il faudrait qu'un vivant fut bien parfait pour supplanter un être idéal revêtu de la figure d'un homme qui n'est plus là pour désillusionner celle qui l'adore. C'est égal, un pareil exemple de constance est si rare que cela pique ma curiosité. A quel chiffre cette intéressante beauté est-elle cotée ?

—A environ $30,000, plus les espérances. Elle est fille unique et le père Latour vaut bien $150,000.

—C'est très joli. Et son physique, est-il passable au moins ?

—Elle est belle comme plusieurs anges, elle a beaucoup d'esprit et elle a l'air très distinguée.

—Alors j'accepte la lutte, et je vais voir si cette perle me résistera à moi qui passe pour un Don Juan dans un certain monde.

Quelques jours après cette conversation, Adolphe Bagoulard se fit présenter chez M. Latour. Il trouva Mme Latour très minaudière, M. Latour, très avenant et Louise belle, mais très réservée. Il profita de l'invitation qu'on lui fit de revenir et, quelque temps après, il déclaralt *sa flamme* à Louise. Il ne fut pas plus heu-

reux que les autres rivaux de Duroc, et il en éprouva un dépit d'autant plus violent que, sans le vouloir, il était devenu profondément épris.

Il était beau, élégant, bien fait, plein d'esprit, de verve et de talent. C'était plus qu'il n'en fallait pour tourner la tête à la plupart des jeunes filles du pays. Sa réputation d'orateur brillant et son titre de député ajoutait encore à sa puissance séductrice, et cependant tout cela ne lui servait à rien auprès de Louise. Il avait bien réussi à enflammer Mme Latour. mais il n'avait pas l'air de s'en apercevoir. S'il s'en fut aperçu, il eut été profondément humilié et il eut considéré ce succès facile comme une amère dérision du sort.

—Je ne vous demande pas d'oublier celui qui a été assez heureux pour vous inspirer un sentiment aussi profond, disait-il à Louise. Je mourrais volontiers pour le plaisir d'être regretté par vous comme vous le regrettez, mais soyez sûre que vous trouveriez en moi un homme qui vous aimerait autant que M. Duroc aurait pu vous aimer.

—Si je pouvais en aimer un autre que lui, répondait Louise, je ne vois pas pourquoi cet autre ne serait pas vous-même. Vous me paraissez réunir toutes les qualités qu'une femme peut désirer chez celui qu'elle aime, mais si je vous disais que j'éprouve pour vous un sentiment pouvant être comparé à celui qui m'a été inspiré par M. Duroc, je dirais une fausseté. Soyons amis, si vous le voulez, comme nous le serions si Léon était vivant, car je crois qu'il vous aimerait, mais je vous prie de ne plus me mettre dans la pénible nécessité de refuser

un amour que je ne mérite peut-être pas, mais que je ne saurais accepter.

—Laissez-moi du moins quelque espoir, afin que, plus tard, lorsque le temps aura mieux guéri la blessure de votre cœur, il me soit permis de renouveler ma demande.

—N'espérez rien de tel et n'insistez pas je vous en prie.

—Alors pardonnez moi si j'ai été importun et mettez cela sur le compte de l'amour ardent que j'éprouve pour vous, amour qui sera aussi éternel qu'il est profond.

M. Latour fut très peiné lorsqu'il apprit que Bagoulord avait été éconduit. Avoir Bagoulard pour gendre, lui semblait être le comble du bonheur. Lui, qui s'était montré si scandalisé lorsque M. Grippard lui avait parlé de la prétendue inconduite de Léon Duroc, il traitait de peccadilles, de folies de jeunesse, les déportements de Bagoulard, déportements que le jeune député affichait avec un tel cynisme que, dans la ville de Montréal, les jeunes gens un peu scrupuleux évitaient de prononcer le nom de Bagoulard en présence des jeunes demoiselles, pour ne pas blesser leur pudeur. Mais M. Latour savait au besoin se servir de deux poids et de deux mesures. Que de préférences injustes n'ont jamais eu pour base autre chose que cet absurde procédé!

## LXVII.—Une famille éprouvée.

A peine quelques jours s'étaient-ils écoulés après la scène que nous venons de décrire qu'une série de malheurs vint fondre sur la famille Latour. La faillite de M. Grippard avait fait bien des victimes et M. Latour était du nombre. Sa maison était ruinée de fond en comble. Pour reprendre son commerce, il lui aurait fallu risquer la dot de Louise, et il était tellement écrasé sous le coup qui venait de le frapper qu'il ne se sentait plus l'énergie nécessaire pour recommencer la lutte dans ces conditions. Louise insista pour qu'il prit sur ce qui lui revenait à elle de quoi désintéresser tous ses créanciers. Il se rendit à son avis sur ce point mais ne voulut jamais consentir à risquer le reste dans de nouvelles entreprises commerciales.

Les revenus de cette fortune ainsi ébréchée étaient suffisants pour faire vivre les trois personnes qui composaient la famille Latour dans une médiocrité voisine de la gêne et l'on dut renoncer au luxe d'autrefois. Louise ne s'en plaignait pas. Elle était bien aise de voir son père se reposer des soucis du commerce et ne lui avait conseillé de reprendre les affaires que parcequ'elle croyait qu'il tenait à cette existence toute d'activité fébrile qu'il avait menée depuis qu'elle le connaissait.

Quant à cette excellente Mme Latour, elle se montra pour son mari plus revêche, plus acariâtre et plus maus-

sade que jamais. Elle lui reprochait en termes amers de s'être laissé flouer par M. Grippard et lui citait l'exemple des autres marchands que M. Grippard n'avait pu ruiner pour l'excellente raison qu'ils n'avaient rien à perdre. Plus que jamais elle s'efforça de plaire aux quelques godelureaux que ses minauderies attiraient. Elle leur plut tellement, que l'un d'entre eux résolut de de la perdre. C'était chose facile ; elle ne cherchait que cela.

Les premiers rendez-vous eurent lieu en dehors, mais bientôt les coupables s'enhardirent comme il arrive toujours en pareil cas. Louise était allée passer une quinzaine de jours en visite chez une amie qui demeurait dans une des paroisses environnantes, et, chaque fois que M. Latour s'absentait pour quelques heures, l'amant de Mme Latour, averti mystérieusement, se rendait chez sa Dulcinée.

Le déshonneur de M. Latour était devenu la fable de la ville et il était le seul à l'ignorer, lorsqu'un ami charitable, comme il s'en rencontre toujours en pareille circonstance, le mit au courant de ce qui se passait. Il feignit de n'en rien croire et dès qu'il put convenablement se débarasser de celui qui venait de lui verser le poison dans le cœur, il se dirigea d'un air sombre vers cette demeure que l'inconduite de sa femme avait souillée. Sur le seuil de sa porte il rencontra celui qu'on lui avait désigné comme étant le séducteur de son épouse et, tout en dissimulant la rage qui lui tordait le cœur, il remarqua le trouble de celui qu'il avait failli surprendre en flagrant délit.

—Quelle heureuse rencontre ! lui dit-il. Si j'étais arrivé deux minutes plus tard, j'aurais été privé du plaisir de vous voir. Entrez prendre un verre de vin et causer un instant avec moi.

—Je croyais vous trouver ici, répondit l'autre et je venais vous proposer d'entrer en société avec moi. Mme Latour m'a dit que vous ne deviez pas revenir avant midi et je partais, mais puisque je vous rencontre, je suis heureux d'accepter votre gracieuse invitation.

Lorsqu'il furent entrés, M. Latour appella sa femme.

—Rosalie, lui dit il, d'un air enjoué, c'est ainsi que vous mettez mes amis à la porte lorsque je suis absent ? Vous auriez pu vous montrer plus aimable et retenir un peu plus longtemps ce cher M. Faraud. Pour vous punir de cet oubli, vous allez nous donner un verre de vin et vous allez boire avec nous.

—Ce n'est pas ma faute, répondit Rosalie. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour retenir M. Faraud, mais vous autres hommes vous êtes toujours si pressés.

—Quant à l'affaire que vous me proposiez, reprit M. Latour, après avoir bu son verre, je ne saurais vous donner une réponse immédiate. J'ai une autre affaire en vue et je dois prendre le bateau à dix heures demain soir pour aller à Montréai, où j'attends une réponse. A mon retour je verrai si nous pouvons nous entendre.

Inutile de dire au lecteur que le voyage projeté n'était qu'une ruse. M. Latour, qui observait les coupables sans en avoir l'air, remarqua qu'ils avaient échangé un signe d'intelligence en appprenant la nouvelle de son prochain départ.

Le lendemain soir, il fit semblant de partir par le bateau, débarqua, alla se cacher parmi les cordes de bois situées aux abords des quais, s'arma d'un fort gourdin et revint une heure après à sa résidence où il surprit le couple en flagrant délit.

Grâce aux doubles-clés qu'il s'était procurées à l'insu de sa femme, il avait pu s'introduire dans la maison sans donner l'éveil, puis pénétrer dans l'appartement où se trouvaient les coupables.

Sans dire un mot, il tomba à bras raccourci sur celui qui lui avait ravi son honneur, le frappa à coups redoublés de son lourd gourdin, et lorsqu'il le vit insensible à ses pieds, il dit à sa femme qui, a moitié habillée, courait affolée dans la maison, essayant en vain de sortir, M. Latour ayant fermé les portes et remis les clefs dans sa poche :

—Inutile pour vous de vous enfuir, à moins que vous ne teniez à me quitter après m'avoir déshonoré. Je ne vous frapperai pas. Vous êtes aussi coupable que ce ce misérable mais c'est assez d'un meurtre.

Puis se penchant pour regarder sa victime.

—Il respire encore, dit-il, et j'espère qu'il en reviendra. Ma colère est passée. Il ne me reste plus qu'à répondre de mon acte devant les tribunaux. Je vais le faire conduire à sa femme, Hélas, le malheureux a une épouse et trois enfants.

—Rosalie s'était jetée à ses genoux et lui demandait pardon.

—Jamais ? répondit-il d'un air sombre. Je vous don-

derai le vivre et le couvert, mais je ne vous connais plus. Tout est fini entre nous !

Il sortit, appela une voiture et fit transporter chez lui Maître Faraud, toujours évanoui. Puis il alla se constituer prisonnier au bureau de police où il fut immédiatement relâché sous caution.

Quel terrible réveil pour Rosalie ! Elle comprenait maintenant toute l'énormité de sa faute. Depuis qu'elle avait vu M. Latour tirer une vengeance si éclatante de l'affront qu'il avait reçu, son mari était monté bien haut dans son estime. Elle commençait à l'aimer alors qu'il était trop tard et que son inconduite avait élevé entre eux une barrière infranchissable. Elle l'avait haï tant qu'elle l'avait cru trop naïf, trop crédule ou trop bonasse pour défendre son honneur qu'elle avait indignement trahi, et maintenant elle l'aimait parcequ'il avait tué l'amant qu'elle lui avait préféré.

En effet c'était bien un meurtre que le paisible M. Latour avait sur la conscience : le malheureux Faraud ne survécut que trois jours aux coups que lui avait administré le mari trompé. Avant de mourir, il se convertit, déclara que M. Latour était justifiable de l'avoir traité comme il l'avait traité, demanda pardon du scandale qu'il avait causé et du tort qu'il avait fait à son prochain. Il mourut après avoir reçu les secours de la religion.

A la suite de cette scène, Mme Latour fut prise d'une fièvre cérébrale qui en peu de temps la conduisit au tombeau. M. Latour ne fut pas inquiété, un verdict d'homicide justifiable ayant été rendu lors de l'enquête, mais

le remords et la douleur qu'il ressentit le conduisirent lui-même à deux doigts de la tombe.

Louise, rappelée chez elle par ces douloureux événements, trouva la maison transformée en hôpital. Elle se multiplia, prodigua ses soins aux deux malades, et entreprit la tâche de consoler son père. Ce n'était pas chose facile, le pauvre homme avait éprouvé une telle secousse qu'il était resté dans un état voisin de la folie.

Les médecins avaient fortement recommandé à Louise d'éviter tout ce qui pourrait être de nature à le contrarier, et tout le contrariait.

Sur ces entrefaites, M. Bagoulard reparut à l'horizon. Louise avait espéré que la nouvelle de la ruine de son père la débarrasserait de ses importunités. Il n'en fut pas ainsi. Bagoulard avait recherché Louise pour sa dot mais il avait fini par s'apercevoir qu'il l'aimait avec toute l'ardeur de sa nature fougueuse. Malheureusement pour Louise, il s'adressa à M. Latour, et ce dernier, heureux de pouvoir caresser de nouveau un rêve qu'il avait abandonné, insista si fortement auprès d'elle que, partagée entre le désir d'éviter à son père un désagrément qui pouvait lui être fatal et la répulsion que lui inspirait l'idée d'offrir à un autre la place que Léon seul pouvait occuper dans son cœur, elle était en proie à l'angoisse la plus poignante, à la perplexité la plus terrible qui se puissent imaginer.

Un jour que Bagoulard la pressait de lui accorder au moins un mot d'espoir, Louise, hors d'elle-même, lui dit :

—Ce que vous faites là est infâme. Vous exploi-

tez l'état de faiblesse de mon père et vous comptez sur mon dévouement filial pour m'arracher un consentement que vous n'obtiendriez jamais sans cela. Vous savez que les médecins me recommandent de ne pas contrarier mon père et vous lui mettez dans l'idée d'insister pour que ce mariage ait lieu. Or, sachez-le une fois pour toutes : si vous pouvez vous contenter d'une épouse dont le cœur appartiendrait à un autre, profitez de l'avantage que vous donne sur moi la triste position dans laquelle je me trouve ; je vous épouserai pour l'amour de mon père mais je ne vous aimerai jamais. Au contraire, le souvenir de la violence que vous faites à mes sentiments ne m'inspirera qu'une profonde aversion pour vous, qui m'auriez peut-être inspiré de l'estime de l'admiration, de l'amitié même, mais de l'amour jamais.

—Louise, vous me jugez très mal. Si j'eusse connu la position délicate dans laquelle vous vous trouvez vis-à-vis de votre père, je n'aurais jamais commis la gaucherie de lui parler de nos projets. C'est pour moi-même que je veux être aimé. Je tiens à votre amour et j'y tiens tellement que, dans l'espoir de le mériter plus tard, je me résignerais à occuper le second rang dans votre cœur, puisque la première place est prise par un homme qui a cessé de vivre ; mais je ne veux nullement vous forcer à un mariage fait dans de pareilles conditions. Cependant le mal est fait. Votre père tient beaucoup à ce mariage et...

—Vous pouvez l'y faire renoncer en lui disant que vous n'y tenez pas vous-même.

—C'est justement ce que je ne pourrai jamais faire

et du reste ce serait inutile. Cela le contrarierait tout autant que si le refus venait de votre part. Mais je puis lui dire que des circonstances indépendantes de ma volonté m'obligent à différer notre union. Dans l'intervalle je vais m'efforcer de vous oublier pourvu que, de votre côté, vous me promettiez que vous vous efforcerez de m'aimer. Puissiez-vous réussir ! Moi je suis certain que je ne réussirai pas.

—Il vous sera plus facile de m'oublier qu'à moi de... d'oublier celui que je pleure, mais pour vous récompenser des quelques mois de répit que vous me laissez, et comme preuve que je vous crois lorsque vous affirmez que vous ignoriez la position dans laquelle je me trouve vis à-vis de mon père, je veux bien vous promettre que je tâcherai de me faire à l'idée d'en épouser un autre que Léon. Je ne vous promets rien de plus.

## LXVIII.—Un revenant pour tout de bon.

Il y avait six ans que Léon Duroc était mort ou plutôt qu'on le disait mort, car il était bien vivant et n'avait plus la moindre envie de mourir, puisque nous le retrouvons à Santa Fe, Nouveau Mexique, prenant son billet de passage pour Montréal. Dans la tente servant d'hôpital où il avait été transporté après avoir été blessé à l'épaule, se trouvait, parmi les autres blessés, un homme qui avait une balle dans le côté gauche. Cet homme avait été frappé au bras gauche un peu au-dessous de l'épaule, et la balle, après avoir contourné l'os du bras, s'était enfoncée dans le côté gauche, région du cœur, et, naturellement, on n'avait pas osé l'extraire. Trois jours après, ce soldat qui appartenait au 12ème réguliers, avait succombé à sa blessure.

On avait confondu les deux régiments et les camarades de l'homme du 12ème apprirent que leur ami avait été envoyé dans les hopitaux de Washington tandis qu'au 14ème, Duroc fut compté parmi le morts. De semblables erreurs étaient assez fréquentes pendant cette période de combats qui donnait tant de besogne aux chirurgiens et à leurs aides,

La balle reçue par Duroc, l'avait frappé en avant du corps, en dessous de l'épaule gauche, lui avait perforé le thorax et était ressortie en arrière après avoir brisé l'omoplate.

Après deux mois d'atroces souffrances et quatre mois de convalescence passés dans les hopitaux et aux casernes du Fort Trumbull, Léon avait rejoint son régiment devant Petersburg, où on lui avait appris qu'Eugène Leduc avait probablement déserté à l'ennemi. Cette nouvelle l'avait péniblement affecté, car il se doutait bien un peu des dangers que son jeune ami devait courir.

Comme il n'avait reçu aucune nouvelle du Canada, il en conclut que Louise l'avait oublié et se garda bien de se rappeler à son souvenir.

Il prit part à plusieurs combats où il se distingua par sa bravoure et son sang-froid, Après la guerre, le régiment fut envoyé en Californie, puis au Nouveau Mexique. Duroc avait conquis tous les grades de sous officiers, et on lui avait offert de l'envoyer à West-Point pour le préparer à recevoir une commission, mais il en avait assez de l'état militaire.

D'ailleurs, il se trouvait déjà engagé dans des opérations minières. Pendant ses heures de loisirs, il s'était livré à l'étude de la minéralogie et, ayant trouvé un placement avantageux, il avait fait venir l'argent qu'il avait déposé à New-York, ce qui, joint, aux économies qu'il avait faites aux régiment, lui avait procuré une mise de fonds suffisante pour faire ses premiers versements dans une compagnie fondée pour l'exploitation d'une mine d'or et d'argent située non loin de l'endroit où le 14ème était cantonné.

Plusieurs spéculations heureuses avaient rapidement arrondi son capital, et, au moment où nous le retrouvons, un peu plus d'un an après sa sortie du service, il était

à la tête d'une petite fortune évaluée à $50,000, représentée par des actions de compagnies minières bien cotées à la bourse.

Il n'avait plus de parents au Canada, mais l'amour du pays, toujours si vivace dans le cœur des Canadiens, le pressait d'aller au moins saluer les rives aimées du St. Laurent, maintenant qu'il avait les moyens de se payer un voyage dispendieux. Ce sentiment, qui lui faisait honneur, était bien impérieux sans doute mais le désir de revoir Louise, cette Louise qu'il s'était efforcé en vain d'oublier, n'entrait il pas pour quelque chose dans la décision qu'il venait de prendre ?

A force de raisonnements basés sur la supposition qu'elle n'avait pas répondu à sa lettre, il en était arrivé à se convaincre qu'elle l'avait oublié et qu'elle s'était mariée. Et cependant, il voulait savoir.

Si elle lui était restée fidèle !

Il n'osait l'espérer.

Maintenant qu'il était assez riche pour ne pas avoir honte de lui demander sa main, il se reprochait de ne pas lui avoir écrit une seconde fois, comme il n'aurait pas manqué de le faire s'il eut pu prévoir que la fortune lui viendrait en dormant.

Une autre considération lui faisait encore désirer de revoir le Canada. Il éprouvait un impérieux besoin de souffleter et de confondre en plein public les trois gredins qui, en lui volant l'argent de M. Latour, l'avaient séparé de Louise, probablement pour toujours. Si Louise était mariée, comme il en était presque sûr, il se promettait bien de remuer ciel et terre pour leur faire payer son bonheur perdu.

Arrivé à Montréal, il alla à l'hôtel du Canada où, sans se faire connaître, il s'informa de Grippard, de Bagoulard et de Bohémier. Ces derniers l'auraient rencontré eux-mêmes qu'ils ne l'auraient pas reconnu. Son torse s'était developpé. Il portait d'épaisses moustaches et une longue barbe noire qui lui descendait jusque sur la poitrine.

On lui apprit une partie de ce que nos lecteurs savent déjà. Grippard était député à Ottawa et à Quebec ; il avait fait une banqueroute aussi gigantesque que frauduleuse. Bagoulard, déjà député à l'Assemblée Législative, briguait les suffrages des électeurs du comté dont Pingreville était le chef-lieu, pour les représenter aux Communes, et il avait des chances de réussir. Bohémier était à l'hôpital où ses débauches l'avaient conduit pour la vingtième fois.

—En voici un, pensa Léon, qui s'est chargé de venger sur lui-même les torts qu'il peut avoir envers moi. Quant aux deux autres, est il possible que de semblables canailles soient chargées de contribuer au gouvernement de mon pays !

On lui apprit en outre qu'une grande assemblée politique devait avoir lieu à Pingreville et que Bagoulard, qui passait pour le tribun le plus populaire du pays, devait y prononcer un discours dans lequel il avait l'intention de se surpasser.

—Quand cette assemblée doit-elle avoir lieu ? demanda-t-il.

Demain, lui fut il répondu. Le bateau part à six heures du soir, et arrive à Pingreville à dix heures.

Duroc prit passage à bord du vapeur *Montréal* et, chemin faisant, il apprit tous les malheurs qui étaient venu fondre sur la famille Latour, On lui dit en outre que Louise Latour, un vrai modèle de piété filiale, avait refusé tous les partis qui s'étaient présentés, y compris Bagoulard, mais qu'il était rumeur que, cédant aux instances de son père, elle devait bientôt épouser le jeune tribun. Le mariage ajoutait-on, devait avoir lieu après l'élection.

—Et dire, ajouta le narrateur, que cette demoiselle a toujours refusé de se marier parcequ'elle voulait rester fidèle à la mémoire d'un certain Léon Duroc, un rien-qui-vaille paraît-il, qui est allé se faire tuer à la guerre de sécession.

—Et elle aime ce Bagoulard ? demanda Léon.

—Apparemmnet, puisqu'elle l'épouse, bien que les mauvaises langues prétendent qu'elle le prend dans l'unique but d'empêcher de devenir complètement fou son bonhomme de père qui n'a jamais été bien fin.

Comme il était trop tard pour aller rendre visite au père Latour lorsque le bateau arriva à Pingreville, Duroc descendit à l'hôtel où il prit une chambre, mais il ne put dormir de la nuit.

Que devait il faire ?

Se présenterait-il chez M: Latour, de bonne heure dans la matinée, ou ne serait-il pas mieux pour lui d'attendre de nouveaux renseignements pour ne pas risquer de jouer le rôle de trouble-fête ?

Si Louise aimait Bagoulard !

Même, dans ce cas, devait-il lui laisser épouser un pareil chenapan sans l'avertir ?

D'un autre côté, lui, le rival de Bagoulard, aurait-il bonne grâce à venir dénoncer à Louise celui qui avait entrepris de lui enlever son amour.

—Ah ! Bagoulard, disait-il, en grinçant des dents, j'ai un fameux compte à règler avec toi. Tu vas prononcer demain un de tes discours les plus éloquents et Louise, de sa fenêtre, pourra t'entendre, te voir et t'admirer. Moi, perdu dans la foule, je n'aurai pas le bonheur d'attirer un seul de ses regards. Je ne suis pas orateur moi. Je suis un inconnu ou plutôt un homme dont la réputation a été noircie grâce à toi et à tes complices. Pendant que tu étudiais au collége et dans ton bureau d'avocat, moi j'avais bien autre chose à faire. Eh bien, je vais te démasquer. Je vais guetter l'occasion de te démentir et je ne craindrai pas de monter à la tribune pour te dire ton fait. Lorsque je t'aurai flétri publiquement comme un infâme voleur que tu es, j'irai me présenter à Louise, mais pas avant.

## LXIX.—Deux frères d'armes.

Le matin du jour de la grande assemblée un monsieur et une dame se présentèrent chez M. Latour et demandèrent à voir Mlle Louise. On les introduisit dans le salon où Louise ne tarda pas à les rejoindre.

—M. Eugène Leduc, dit Louise après un moment d'hésitation.

—Lui-même. Maintenant permettez-moi de vous présenter ma femme qui, il y a déjà bien longtemps, m'a vu en compagnie de M. Léon Duroc, alors que nous étions frères d'armes.

—Je suis charmé de vous voir, dit Louise en se jetant au cou de l'étrangère.

—J'ai souvent parlé de vous à ma femme et elle n'a pas voulu passer à Pingreville sans venir vous voir.

—Alors, faites-nous le plaisir d'accepter l'hospitalité que je vous offre de bon cœur. De cette fenêtre nous pourrons assister à l'assemblée qui doit commencer bientôt.

—Je vous laisse ensemble, dit Eugène, et je suis sûr que vous ne regretterez pas mon absence. Les femmes ont toujours quelque secret à se dire, c'est probablement ce qui fait supposer qu'elles n'en gardent pas. Mais moi je proteste contre cette calomnie. Les femmes savent garder un secret. Seulement, de crainte qu'il ne leur échappe, elles se mettent parfois plusieurs pour le garder

—Cette fois, dit Hélène, nous saurons garder nos secrets si bien que tu n'en sauras rien. Mais ne sois pas longtemps sans revenir. Tu pourras écouter d'ici tout aussi bien qu'en dehors.

—Le temps de causer un peu avec M. Latour que je vois là bas, parmi ce groupe d'électeurs.

Eugène sortit et se dirigeait du côté du groupe qu'il venait d'indiquer lorsqu'un homme lui mit la main sur l'épaule.

—Je vous demande pardon, dit-il, mais n'auriez-vous pas connu un nommé Eugène Leduc ?

—C'est moi-même.

—Alors, regardez-moi bien.

—Léon Duroc ! exclama Leduc qui fit un mouvement pour se jeter au cou de l'étranger.

—Pas ici, dit l'autre, on nous observe et j'ai mes raisons pour ne pas être reconnu maintenant. Viens, à l'hôtel, dans ma chambre, et nous allons causer.

—Mais par quel hasard, toi qu'on cru mort qu'on a pleuré, qu'on pleure encore en certain quartier qui n'est pas éloigné d'ici, nous reviens-tu d'outre-tombe avec ces airs mystérieux et la figure couverte d'une barbe de sapeur ?

Les deux hommes se dirigeaient vers l'hôtel.

—C'est une histoire assez longue à raconter ; et toi aussi tu dois avoir bien du nouveau à m'apprendre. Je n'ai pas inscrit mon nom véritable sur le registre de l'hôtel, mais ce matin j'y ai vu les noms d'Eugène Leduc et de Mme Leduc, car il paraît que tu es marié.

Devine avec qui ?

—Ma foi, je m'y perds.

—Comment ? toi qui m'as prédit que je n'irais pas en France et que j'épouserais Hélène Duchâtel ? Eh bien sache que ta prédiction s'est accomplie.

—Je t'en félicite de tout cœur.

—Et la mienne est en bonne voie de s'accomplir puisque te voilà revenu et que Louise te pleure toujours. A moins que tu ne sois déjà marié. Pourtant, je ne te trouve pas encore le physique d'un mari.

Les deux nommes étaient arrivés à la chambre de Léon. Ils avaient fermé la porte et s'étaient assis pour causer.

—Moi marié ! dit Léon. Tu me connais bien peu. Mais, dis-moi, tu sortais de chez M. Latour, as tu vu Louise ?

—Je viens de la quitter et elle cause avec ma femme. Tiens, Léon, il faut que je t'embrasse pour elle et pour moi.

Et les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

—Comment m'as-tu reconnu ? demanda Eugène.

—J'avais vu ton nom sur le régistre, sans quoi ta barbe blonde et la carrure de tes épaules m'auraient dérouté. Mais, à propos du régistre, figure-toi que j'y ai vu le nom d'un homme que je suis enchanté de retrouver, mais pour des raisons tout-à fait différentes de celles qui me font me réjouir de te voir.

—Et cet homme s'appelle ?

—Charles Auguste Grippard.

—Tiens, comme ça se trouve ! J'ai ici un document

signé de sa main, qui pourrait t'être utile en temps et lieu.

Et Leduc ouvrit un portefeuille d'où il tira la déclaration qu'il avait arrachée à Grippard grâce au concours de Brindamour et de Bohémier.

—Mais c'est magnifique ! Comment diable as-tu pu te procurer un document aussi précieux ?

Eugène amusa beaucoup Léon en lui racontant l'histoire de la fantasmagorie et des effets mirobolants qu'elle avait produits sur cet excellent M. Grippard.

—Maintenant, dit Léon, je vais garder ce document et je m'en servirai pour confondre Bagoulard, car j'ai l'intention de le démasquer publiquement et je me suis promis de ne pas me présenter chez M. Latour, que je n'aie convaincu d'imposture et d'infamie cette immonde canaille qui ose aspirer à la main de Louise.

—Non, laisse moi le document. Au besoin, je le lirai moi-même en public, à moins que M. Gripqard ne consente à corroborer le témoignage que tu vas rendre sur le compte de Bagoulard, ce qui vaudrait encore mieux.

Ce sont deux adversaires politiques et je ne désespère pas de lui arracher un aveu verbal en présence de la foule.

—Prends garde, il pourrait te faire assommer.

—Moi ? je lui casserais la tête avant qu'il put donner le signal. Je veux faire plus, je vais l'engager à insister auprès des orateurs de son parti, (car lui, n'a pas l'habitude de parler,)pour qu'ils accusent le gouvernement de forcer les gens à émigrer. Bagoulard répondra que c'est la canaille qui émigre. C'est la rengaine habituelle. Alors il faudra que tu l'interrompes et il t'invi-

tera à venir discuter avec lui sur le husting. Il a souvent recours à ce moyen pour faire taire les importuns. Bien entendu, tu accepteras et, sous prétexte de défendre les Canadiens émigrés aux Etats-Unis, tu lui feras son procès. Cela te va-t-il ?

—Parfaitement.

—Maintenant, pendant que tu parleras, je dirai à Grippard : Bagoulard va démentir Duroc. Si vous ne déclarez pas que Duroc a dit vrai, il y a un certain document signé par vous qui va être lu séance tenante."

—A merveille. Ne dis pas à personne que je suis ici, excepté à ta femme que tu embrasseras pour moi et à qui tu confieras la tâche de faire entrevoir à Louise la possibilité de mon retour avant que je paraisse sur l'estrade.

—Voilà qui est fait : nos mesures sont prises, je retourne auprès de ma femme qui doit commencer à s'impatienter. J'ai hâte de lui apprendre l'heureuse nouvelle de ton retour.

## LXX.—Epilogue.

Le programme convenu entre Eugène et Léon fut exécuté à la lettre. La foule était compacte et l'assemblée passablement tumultueuse. Il était facile de voir que chacun des deux partis avait organisé sa bande de fiers-à-bras qui n'attendaient que le signal pour se ruer sur leurs adversaires. Grippard avait été l'âme de l'une de ces organisations, mais il était loin de songer que sa bande à lui prendrait fait et cause pour ceux qui l'accuseraient d'avoir commis une escroquerie de concert avec Bagoulard, Il était loin de songer que lui-même ferait naître l'occasion de cette accusation et il était surtout loin de se douter qu'il serait forcé de venir avouer sa culpabilité. Ce fut pourtant ce qui arriva.

Eugène trouva moyen de dire en présence de Grippard :

" Les orateurs devraient parler de l'émigration. On ne fait rien pour retenir les gens au pays et cela prendrait d'autant plus que nous sommes ici plusieurs Canadiens qui avons vécu aux Etats-Unis, et qui aimerions à voir les hommes publics s'occuper un peu plus qu'ils ne le font de la classe qui émigre."

Grippard s'était empressé de rapporter ces paroles aux orateurs de son parti et ces derniers n'avaient pas ménagé les épithètes au gouvernement qu'ils accusaient de vouloir chasser les enfants du sol pour les remplacer par des étrangers.

Lorsque Bagoulard prit la parole, il était facile de voir aux ondulations de la foule, que chacun voulait se placer de façon à bien voir et à bien entendre le bouillant orateur Il était réellement beau à voir lorsque, transfiguré par la chaleur de son débit, il lançait d'une voix à la fois sonore et sympathique les périodes ronflantes que son imagination vive lui suggérait.

Il répondit point par point à ceux qui l'avaient devancé. On l'écoutait, fasciné, et ceux-là mêmes qui ne l'approuvaient pas, subjugués par les flots de son éloquence, ne pouvaient s'empêcher de l'admirer. Il avait produit beaucoup d'effet sur la foule, lorsqu'il en vint à parler de l'émigration,

En dépit de son talent, Bagoulard avait le tort de patanger un peu trop dans les sentiers battus. Il y avait longtemps que, dans certains cercles politiques, on traitait de canailles les Canadiens émigrés aux Etats-Unis; il se croyait tenu de répéter cette sottise, cette injure gratuite jetée à la figure de gens beaucoup plus honnêtes et plus rangés qu'il ne l'était lui-même. Tout à coup une voix vibrante s'éleva de la foule :

—C'est faux ce que vous dites là.

—M. le président, je n'ai interrompu personne et c'est mon désir de n'être pas interrompu.

—Alors, ménagez vos expressions à l'adresse de gens plus respectables que vous.

Les regards se portèrent vers Duroc, car c'était lui qui avait parlé, ainsi que le lecteur l'a sans doute deviné, mais, voyant qu'il paraissait de taille à se défendre, personne n'osa lui imposer silence.

—Mon ami, reprit Bagoulard, si vous voulez discuter avec moi, montez sur l'estrade et vous me répondrez d'ici.

—J'accepte votre proposition, dit Léon en se dirigeant vers l'estrade, seulement, je proteste contre ce titre d'ami que vous osez me donner.

Personne ne connaissait Duroc, mais la curiosité était excitée. Chacun voulait voir comment cet étranger se tirerait d'affaire.

—Vous voudrez bien attendre que j'aie fini de parler, reprit Bagoulard.

—Pardon, monsieur, vous m'avez invité et j'ai accepté. Il n'est plus temps de poser de nouvelles conditions. D'ailleurs, j'ai peu de choses à dire et je ne vous retiendrai pas longtemps.

—Alors parlez, mais faites vite.

—Je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous.

Léon se découvrit, salua le président et commença en ces termes :

" Messieurs. Je suis un peu étranger parmi vous, mais il y six ans, j'habitais votre ville. Je me nomme Duroc et j'arrive des Etats Unis."

A ces mots un hourra frénétique sortit de la bouche d'une centaine de villageois qui avaient connu Léon, et fut répété par le reste de la foule qui applaudissait sans savoir pourquoi. Les gens de la ville savaient maintenant que la lutte se faisait entre deux rivaux en amour. Cela devenait intéressant. Les chuchotements se croisaient parmi la foule, et les regards se portaient vers

la fenêtre de M. Latour d'où Louise et Mme Leduc venaient de disparaître.

Bagoulard était attéré.

—"Messieurs, continua Léon, je vous remercie de ces marques de sympathie. Elles prouvent que si l'émigré Canadien n'oublie jamais son pays, ceux qui ont le bonheur de rester sur les rives aimées du St-Laurent n'oublient pas non plus les absents, même ceux que la rumeur a tués. Je viens d'entendre dire que les Canadiens émigrés sont de viles canailles. Je dis que c'est faux. J'ai demeuré aux Etats-Unis, et je ne suis pas une canaille. Ce que je dis de moi-même je puis le dire de la presque totalité des Canadiens qui demeurent de l'autre côté de la frontière.

"Parmi cette foule intelligente qui m'écoute, il y a un grand nombre d'hommes qui, comme moi, ont connu les amertumes de l'exil, et je vous le demande, ne sont-ce pas tous de braves et honnêtes ouvriers qui feraient honneur à n'importe quelle nationalité ? La plupart d'entre vous, messieurs, ont des fils, des frères, des parents aux Etats-Unis, et je vous le demande, ces chers absents ne sont ils pas tous des gens très-honorables ?

Et quels sont ceux qui viennent ainsi jeter la boue à la figure de ces honnêtes artisans ? Dans le cas actuel, c'est un homme dont les sales débauches sont devenues la fable de la principale ville de notre province. Je viens le lui dire à sa face; et ce n'est pas tout: Moi qui vous parle, pourquoi ai-je été forcé de m'expatrier ? Etait-ce parceque je n'étais pas honnête ? Loin de là, c'est parce que j'ai été victime d'une escroquerie commise par cet

homme qui a l'audace de venir insulter toute une population industrieuse. Me reconnaissez-vous, Alphonse Bagoulard ? Ah ! j'ai enduré beaucoup de misère par votre faute. On m'a cru mort et, pendant six longs mois j'ai souffert d'une blessure que j'avais reçue à la poitrine.

" Lorsque votre complice, M. Grippard, que je vois ici, m'a extorqué $1,000 qui appartenaient à mon ex-patron, combien vous a-t-il payé à vous et à Bohémier, pour vous engager à nier le surlendemain qu'il m'avait emprunté cette somme pour quelques heures ? J'étais trop honnête, moi, pour vouloir que M. Latour put souffrir à cause de l'aveugle confiance que j'avais reposée en M. Grippard et les deux complices qu'il avait pris pour témoins. Je n'aurais rien gagné à le poursuivre en justice car vous vous entendiez comme larrons en foire.

" J'avais vendu ma vie pour payer ce billet et je suis allé combattre dans la Virginie où j'ai failli laisser mes os. En restant ici et en ne payant pas ce billet, j'étais déshonoré et je ne voulais pas survivre au déshonneur. En auriez-vous fait autant, vous l'honnête homme qui dépouillez les gens pour les envoyer aux Etats-Unis et qui avez ensuite l'audace de venir les traiter de canailles en public ? Osez donc la répéter cette injure et je vous souffllète ici physiquement comme je viens de le faire moralement.

" Messieurs, pardonnez-moi cette sortie un peu vive, mais je n'ai pu me contenir. Je ne suis pas un orateur moi, mais je suis un honnête homme ce qui vaut encore mieux. Je terminerai donc en résumant ainsi ma pen-

sée : Les Canadiens émigrés aux Etats-Unis sont d'honnêtes ouvriers et la canaille se recrute parmi ceux qui les dénigrent."

Un hourra enthousiaste répondit à cette vive sortie. Grippard, croyant que Léon avait dans sa poche le document dont Eugène venait de lui parler, s'empressa d'avancer pour donner des explications, mais Bagoulard ne lui en donna pas le temps. Il nia formellement les faits allégués par Duroc, raconta la tentative de suicide de ce dernier et prétendit que Léon avait dépensé l'argent de M. Latour, qu'il avait ensuite tenté de se suicider et que, craignant d'être arrêté pour ce fait, il s'était enfui aux Etats-Unis.

—C'est ainsi ajouta-t-il qu'il nous remercie, M. Grippard et moi d'avoir intercédé pour lui auprès des autorités pour l'empêcher d'aller en prison. M. Grippard est mon adversaire politique. Cependant je suis sûr qu'il sera assez loyal pour reconnaître la vérité de ce que j'avance.

—Il est intéressé à dire comme vous crièrent plusieurs voix.

M. Grippard parut à l'estrade, mais, contrairement à ce que Bagoulard attendait de lui, il admit qu'il avait emprunté $1,000 de Léon, en présence de Bagoulard et de Bohémier. Le lecteur se rappelle sans doute que la déclaration écrite par Grippard contenait en outre l'aveu qu'il avait proposé à Duroc de contrefaire la signature de M. Latour. Ce fait explique pourquoi Grippard avait préféré faire un aveu verbal, comptant bien que Duroc, reconnaissant de sa bonne volonté, lui permettrait

de cacher une partie de la vérité, pourvu qu'il donnat le démenti à Bagoulard sur d'autres points.

—Seulement, ajouta-t-il en terminant, je n'avais pas l'intention de lui faire perdre cette somme. Il est parti sans tambour, ni trompette, et je n'ai jamais eu l'occasion de le payer depuis. Je suis prêt à lui donner mon billet pour $1,000, plus les intérêts. Je voulais seulement lui jouer un bon tour mais ce tour a failli tourner au tragique.

—Comme tous les tours que vous faites, cria M. Latour qui était parmi la foule.

—Maintenant, reprit Duroc, j'espère messieurs que vous admettrez que j'ai convaincu M. Bagoulard d'escroquerie et de mensonge. Quant à M. Grippard, je pourrais compléter son aveu. Je n'en ferai rien. On le connait assez pour qu'il me soit impossible de rien ajouter à sa réputation d'homme taré...

—Oui, interrompit Bagoulard, mais vous vous entendez avec lui pour mentir sur mon compte.

Un soufflet retentissant fut la réponse un peu énergique qui parvint à l'oreille et sur la joue de Bagoulard.

Il s'en suivit une mêlée générale parmi la foule, où il y eut nombre d'yeux pochés. Le président leva la séance et la foule se dispersa très édifiée sur le compte des hommes publics en général et de Bagoulard en particulier. Une foule d'anciennes connaissances se réunirent autour de Duroc pour le féliciter. M. Latour lui même vint lui serrer la main avec effusion, et l'invita à aller chez lui. Duroc accepta avec empressement et s'excusa pour aller faire un bout de toilette.

Louise, de la fenêtre où elle était, avait assisté à presque toute cette scène. Lorsque Duroc s'était nommé, elle s'était retirée pour cacher son émotion, mais, comme la joie ne tue pas, elle avait bientôt réussi à se calmer assez pour pouvoir reprendre son poste d'observation.

Léon accompagné de Leduc alla se faire raser pour reparaître aux yeux de Louise à peu près tel qu'elle l'avait vu lorsqu'ils s'étaient quittés.

En revenant à l'hôtel il trouva deux hommes qui l'attendaient. C'étaient les témoins envoyés par Bagoulard pour lui demander une réparation par les armes. Il les chargea de s'entendre avec Leduc, et il fut convenu qu'on se battrait au pistolet à quinze pas. Bagoulard qui se considérait comme l'insulté, devant tirer le premier. La rencontre devait avoir lieu le lendemain sur une île déserte en face de Pingreville.

Cette affaire réglée, Duroc qui avait hâte de revoir Louise se rendit avec Eugène chez M. Latour. Louise s'était parée avec soin et elle était belle à ravir. Décrire la joie délirante de ces deux amants, après une aussi longue séparation serait chose impossible et nous laissons au lecteur le soin de se figurer cette scène attendrissante tout en lui recommandant d'y aller ferme et de ne pas craindre de dépasser la réalité.

En apprenant que Duroc était riche, M. Latour sentit s'évanouir la dernière objection qu'il aurait pu avoir à lui donner sa fille et il fut décidé que le mariage aurait lieu dans quelques jours, Duroc étant obligé de retourner le plus tôt possible au Nouveau-Mexique où le soin de ses affaires réclamait sa présence. Son intention était

de réaliser au plus tôt sa fortune et de revenir se fixer au Canada, mais comme cela pouvait prendre un temps plus ou moins long, il fut convenu que Louise et son père iraient demeurer avec lui jusqu'à ce qu'il fut prêt à revenir,

Le lendemain, deux canots traversaient à l'île qui avaient été choisie pour le théâtre du combat. Les champions furent mis en position. Bagoulard était un peu nerveux.

—Vous feriez bien de ne pas me manquer, lui dit Léon, car moi je ne vous manquerai pas. Je vous avertis que je tire assez juste.

Bagoulard ajusta longtemps, puis pressa la détente.

La balle siffla a l'oreille de Léon.

—Un peu trop à gauche, fit ce dernier. C'est étonnant comme les gens en veulent à cecôté-là. Et maintenant je vais vous tuer, ajouta-t-il d'un air farouche : puis, se radoucissant :

—Oh non, je ne suis pas aussi méchant que cela, mais je vais vous montrer que je pourrais vous tuer si je le désirais. Vous avez là une mèche de cheveux qui me taquinait hier pendant votre discours. C'est elle qui est la cause de notre querelle. Je la supprime.

Et il pressa la détente.

—Enlevée la mèche de cheveux. Maintenant, il n'y a plus mèche pour enflammer mon indignation.

En effet la mèche fascinatrice à laquelle Bagoulard devait une bonne partie de ses succès oratoires, venait de tomber fauchée par la balle de Léon Duroc.

Bagoulard perdit son élection. Il eut beau se tré-

mousser, la mêche n'était plus là. Samson était dépouillé de sa chevelure, et l'éloquence de Bagoulard subit un temps d'arrêt qui dura jusqu'à ce qu'une autre mèche eut remplacé celle qui était restée sur l'île.

Que dire de plus ? Eugène ouvrit un magasin dans les cantons de l'Est. Duroc épousa Louise et partit avec son beau-père et son épouse adorée pour le Nouveau-Mexique, où M. Latour mourut après avoir eu la satisfaction de voir sa fille aussi heureuse qu'on peut espérer l'être en ce monde. Les rois heureux n'ont pas d'histoire. Il en est de même des ménages heureux. Qu'ils nous suffise de dire que les époux Duroc revinrent au Canada, que les époux Leduc y sont encore ; que tous sont en parfaite santé, et complètement satisfaits de leur sort. Nous serions tenté d'ajouter, pour terminer à la façon des contes de fées, qu'il vécurent longtemps et qu'ils eurent beaucoup d'enfants. Mais n'anticipons pas sur les évènements. Cette histoire est trop récente pour que pareille affirmation puisse paraître vraisemblable et il serait absurde de gâter un récit vrai dans son ensemble en le terminant par une assertion entachée d'invraisemblance. Dans un prochain ouvrage, dont le titre n'est pas encore choisi, nous donnerons peut être au lecteur des nouvelles de quelques uns des personnages qui ont figuré dans celui-ci.

FIN

# TABLE.


I.—Un acte de désespoir..... 3
II.—Léon Duroc..... 7
III.—Pauvre mais amoureux ..... 12
IV.—Une déclaration suivie d'une explication..... 16
V.—Une réconciliation suivie d'une séparation..... 23
VI.—La conspiration..... 27
VII.—Pris au piége..... 32
VIII.—Le sauvetage..... 37
IX.—L'enrôlement..... 41
X.—Le 14ième d'infanterie régulière des Etats-Unis..... 45
XI.—Pas et démarches..... 53
XII.—Eugène Leduc..... 61
XIII.—Les guérillas..... 68
XIV.—De Charybde en Scylla..... 71
XV.—Retour ou Régiment..... 77
XVI.—Les angoisses de Léon..... 80
XVII.—Combat singulier..... 83
XVIII.—Ce qui se passait à l'intérieur de la plantation..... 89
XIX.—Deux contre cinq..... 92
XX.—Combat de la North Anna..... 100
XXI.—Quelques combats partiels..... 106
XXII.—Bataille de Cold Harbor..... 113
XXIII.—Incidents et accidents..... 120
XXIV.—Deux prédictions..... 127
XXV.—Blessé à mort..... 133

XXVI.—Ce qui se passait à Pingreville depuis le départ de Léon..... 141
XXVII.—Comme quoi les absents n'ont pas toujours tort aux yeux de ceux qui les aiment 148
XXVIII.—Une lettre de Léon..... 155
XXIX.—Désespoir de Louise..... 160
XXX.—Cet excellent M. Grippard..... 165
XXXI.—La fantasmagorie mise à la portée des classes nécessiteuses..... 170
XXXII.—La fantasmagorie à l'épreuve..... 176
XXXIII.—Entre amis..... 188
XXXIV.—La fantasmagorie revue, corrigée et considérablement augmentée..... 196
XXXV.—L'ultimatum du pretendu revenant..... 203
XXXVI. — Nos anciennes connaissances de Montréal et de Pingreville ..... 210
XXXVII.—Devant Petersburg..... 218
XXXVIII.—L'explosion d'une mine..... 224
XXXIX.—Le sutler..... 229
XL.—Les promesses de Jeff Davis..... 234
XLI.—Promettre et tenir sont deux choses..... 240
XLII.—Au service des confédérés..... 247
XLIII.—Un canadien errant..... 252
XLIV.—Où certain fantassin devient cavalier..... 257
XLV.—Une première leçon d'équitation..... 262
XLVI.—Où certain cavalier redevient fantassin... 269
XLVII.—Les étapes d'un prisonnier de guerre... 275
XLVIII.—Castle Thunder..... 281
XLIX.—Une mauvaise rencontre..... 285
L.—Les horreurs de la prison Libby ..... 292
LI.—Quand on prend du galon..... 299
LII.—La faim est mauvaise conseillère..... 304
LIII.—Elargis sur parole..... 310
LIV.—Aventures et mésaventures..... 317
LV.—Sous la protection des factionnaires..... 324

LVI.—Retour à Annapolis..... 331
LVII.—Les chevaliers de la salle de police ..... 338
LVIII.—Retour à New-London..... 344
LIX.—Chacun son métier..... 350
LX.—Une visite à Pingreville ..... 356
LXI.—La nostalgie de la désertion..... 362
LXII.—Des spectres dans l'embarras..... 369
LXIII.—Un témoignage important..... 376
LXIV.—Une vie accidentée..... 385
LXV.—Une rencontre imprévue..... 392
LXVI.—La fiancée du mort..... 398
LXVII.—Une famille éprouvée..... 406
LXVIII.—Un revenant pour tout de bon..... 414
LXIX.—Deux frères d'armes..... 420
LXX.—Epilogue..... 425